



BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

LETTRES INÉDITES
DE J.-C.-L.

DE SISMONDI

DE M. DE BONSTETTEN
DE Mme DE STAEL ET DE Mme DE SOUZA

PUBLIÉES AVEC UNE INTRODUCTION

PAR

M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE
1863

LETTRES INÉDITES

DE J. C. L.

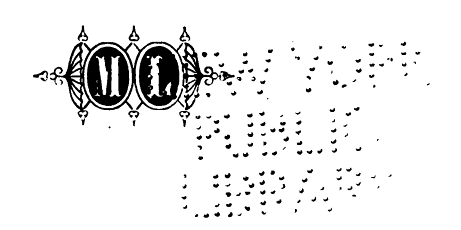
DE SISMONDI

DE M. DE BONSTETTEN
DE MADAME DE STAËL ET DE MADAME DE SOUZA
A MADAME LA COMTESSE D'ALBANY

PUBLIÉES
AVEC UNE INTRODUCTION

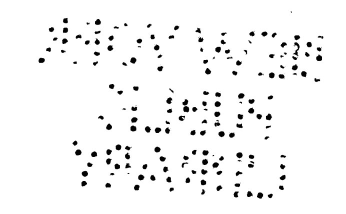
PAR

M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
2 BIS, RUE VIVIENNE, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1863



LETTRES INÉDITES

DE

J. C. L. DE SISMONDI

Saint-René T.

1. Letters, France.
2. Name (Albany)

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

AVANT-PROPOS

Il a paru à Genève, en 1857, un volume qui porte ce titre : *J. C. L. de Sismondi, fragments de son journal et correspondance*. Ce sont, d'une part, les extraits d'un journal que l'illustre historien rédigeait soit pour lui-même, soit pour sa mère, et, d'autre part, une série de lettres adressées à mademoiselle Eulalie de Sainte-Aulaire, à madame Blanche Milesi-Mojon, à l'éloquent pasteur américain, M. William Channing. Parmi les extraits de son journal, une quinzaine de pages à peine se rapportent à la période qui précède l'année 1824; quant aux lettres, elles sont toutes postérieures à cette date. La correspondance inédite que nous publions ici, correspondance adressée à madame la comtesse d'Albany, et qui appartient aujourd'hui à la bibliothèque du musée Fabre, à Montpellier, offre donc, par les dates

Blanch 26 Nov. 1932

seules, un sérieux intérêt. Elle s'ouvre en 1807 et ne se termine qu'au mois de novembre 1823, quelques mois avant la mort de l'amie d'Alfieri, embrassant ainsi toute une période sur laquelle nous n'avions pas encore les confidences intimes du grand historien libéral. Et quelle période que ces dix-sept années! les plus grandes luttes de Napoléon, la coalition de l'Europe contre nous, la chute de l'Empire, le retour des Bourbons, les Cent-Jours, la seconde Restauration, voilà les événements que traverse cette correspondance, voilà le fond général dont elle porte l'empreinte, bien qu'elle s'occupe surtout du mouvement des lettres et des transformations de la société.

Ayant eu l'occasion d'interroger ces pages, qui, par le nom de l'auteur comme par les événements dont elles gardent le reflet, intéressent à la fois les lettres françaises et l'histoire de notre temps, il nous a paru qu'il ne suffisait pas de les signaler aux lecteurs studieux; le public n'avait-il pas le droit de les réclamer? Toutefois, en les rassemblant dans ce volume, nous avons considéré comme un devoir de retrancher certains passages qui mettent en scène d'une manière inutile ou fâcheuse des personnes justement honorées. Ces passages sont peu nombreux; des points indiqueront aux lecteurs les parties supprimées, et comme cette correspondance existe en lieu sûr, dans un dépôt public, on pourra, si on le veut absolument, combler un jour nos lacunes volontaires. Quant à nous, ce ne sont pas seulement de hautes convenances sociales qui nous ont imposé

ces suppressions; l'intérêt de l'auteur nous a touché autant et plus encore que la dignité pieusement jalouse de telle ou telle famille dont l'illustration fait partie de la gloire nationale. Les propos de salon que Sismondi lui-même appelle des *commérages* ne pouvaient trouver place dans un recueil où brillent la noblesse, la loyauté, l'austère candeur, toutes les qualités bien connues de l'historien moraliste, unies par moments à une grâce familière qu'on ne lui soupçonnait pas.

L'*Introduction*, qui a paru déjà dans la *Revue des Deux Mondes*[1], est une étude sur la vie intime de Sismondi et les développements secrets de sa conscience. Pour retracer cette haute figure, nous ne pouvions nous en tenir seulement aux confidences que nous publions aujourd'hui, puisqu'elles ne se rattachent qu'à une période limitée d'une si longue et laborieuse carrière; nous avons demandé aussi nos documents au précieux recueil donné à Genève en 1857.

Quelques lettres de M. de Bonstetten et de madame de Staël à la comtesse d'Albany, lettres empruntées également à la bibliothèque de Montpellier, justifient ce que nous avons dit ailleurs[2] sur les relations du château de Coppet avec l'hôtel du *Lung'arno* à Florence. On a intitulé *Coppet et Weimar* la correspondance de madame de Staël avec la noble

[1] Livraison du 1er janvier 1862.
[2] Voyez *la Comtesse d'Albany*, 1 vol. in-18. Paris, 1862.

souveraine, protectrice de Gœthe et de Schiller; notre recueil pourrait s'intituler *Coppet et la Casa d'Alfieri.*

En face de ce groupe, nous avons placé une personne qui appartient à une société toute différente, mais qui est aussi une confidente, la confidente la plus intime de la veuve de Charles-Édouard; madame de Souza, dans quelques pages exquises, complète le tableau tracé par les hôtes de Coppet. Ainsi, sans sortir du cercle de madame d'Albany, sans sortir même du musée Fabre, nous donnons un recueil de lettres inédites où se reflète sous des aspects divers la physionomie de la fin de l'Empire et des premières années de la Restauration.

C'est pour nous un devoir et un plaisir de remercier ici M. Paulin Blanc, bibliothécaire du musée Fabre, qui a facilité notre tâche avec une parfaite obligeance.

Juin 1863.

SISMONDI

ET SA CORRESPONDANCE

Les meilleures pensées d'un écrivain ne sont pas toujours celles qu'il livre volontairement à la foule; l'esprit a ses délicatesses et ses pudeurs. Un jour, au sujet d'un tableau, le fougueux critique du dix-huitième siècle essaye de caractériser l'inspiration dans les arts, et maintes idées hardies, lumineuses, maints éclairs d'un spiritualisme imprévu illuminent tout à coup le papier où galope sa plume. Étonné lui-même de ce qu'il vient d'écrire, il en a presque honte, et comme c'est à un confident qu'il s'adresse, il ajoute aussitôt : « Si vous avez quelque soin de la réputation de votre ami et que vous ne vouliez pas qu'on le prenne pour un fou, je vous prie de ne pas confier cette page à tout le monde. C'est pourtant une de ces pages du moment qui tiennent à un certain tour de tête

qu'on n'a qu'une fois. » Puisque Diderot a éprouvé ce scrupule, on comprend que des esprits moins impétueux, même parmi ceux qui se consacrent le plus loyalement au service du public, dérobent à ce client indiscret toute une part de leur vie spirituelle. Il y a, en un mot, le domaine des secrètes pensées comme il y a le domaine des pensées publiques. L'intelligence poursuit aux yeux de tous sa route régulière et prévue; le cœur a sa vie à part et ses révolutions cachées. Parlez tout haut de ce qui intéresse les sociétés humaines, renouvelez l'étude de l'histoire, attaquez les problèmes de l'économie politique, soyez un écrivain sérieux, austère, abondant, attentif à tout ce qui peut servir le progrès général : tandis que ces qualités excellentes se déploient sans donner un caractère très-vif à votre physionomie, il se peut que le travail intérieur de votre âme, ces éclairs dont vous ne dites rien, ces *tours de tête* que vous cachez avec scrupule, révèlent un jour chez vous un penseur plein de charme et d'originalité.

On aime beaucoup aujourd'hui ces publications de lettres inédites qui nous font pénétrer familièrement dans les replis d'une âme illustre ou dans les mystères d'une société choisie. A notre riche littérature de Mémoires expressément composés par des personnages mêlés au drame public, à cette littérature sans égale qui, de Villehardoin à Chateaubriand, embrasse toutes les périodes de notre histoire et qui s'enrichit encore sous nos yeux, les Anglais, jaloux de notre prééminence sur ce point, ont opposé leur curieuse fabrication de *Mémoires* involontaires et posthumes, pure collection de lettres, de

notes, de *papers* rassemblés après la mort de celui qui les traça, publiés avec ou sans son aveu, et destinés à mettre en lumière tout le détail d'une grande existence. Une fois l'exemple donné, ce fut bientôt une habitude prise. Les deux pays qui, avec l'Angleterre, représentent la vie intellectuelle de l'Europe, n'eurent garde de demeurer en arrière. Ce genre nouveau d'ailleurs répondait si bien à l'esprit de notre âge, ces indiscrétions fournissaient souvent de si vives lumières à la pénétrante curiosité de la critique moderne! Aussi, depuis un demi-siècle, que de correspondances particulières mises au jour en France et en Allemagne! On en formerait aisément toute une bibliothèque, bibliothèque assez mélangée, on peut le croire, et qui, attirant les curieux, éloignerait souvent les délicats. Là plus qu'ailleurs se confondent le bien et le mal, le piquant et l'ennuyeux, les témoignages historiques et les insipides bavardages. Là aussi, à côté des révélations permises il y a les indiscrétions coupables. La première loi de toutes ces publications posthumes à notre avis, c'est celle que le bon goût indique aussi bien que la loyauté : ne rien imprimer à la hâte, attendre qu'une génération ait passé, c'est-à-dire, en d'autres termes, éviter le pire des charlatanismes, celui qui fait métier de scandales. L'éditeur n'a plus ensuite que deux questions à se faire : — Les détails que renferment ces lettres jettent-ils quelque jour nouveau sur une époque? Nous font-elles connaître sur le développement secret d'une âme des détails qui intéressent la philosophie? Intérêt historique ou intérêt moral, si l'on ne trouve ni l'un ni l'autre dans les papiers que vous avez la fantaisie

d'exhumer, gardez-vous de toucher inutilement à la cendre des morts !

Parmi les recueils de lettres qui, répondant à ces deux conditions, nous donnent un commentaire de la vie des peuples ou de la vie de la conscience, nous ne cachons pas nos préférences pour ces derniers. Les plus belles correspondances, les plus nobles journaux intimes qu'ait vu publier notre siècle, sont ceux qui nous font assister aux *élévations* de quelque grande âme. Il est doux de trouver l'homme meilleur que ne le montraient ses écrits. Lorsque Gœthe, dans ses lettres à Schiller ou dans ses entretiens avec Eckermann, nous donne tant de preuves de cette chaleur de cœur, de cette sympathie prime-sautière et ardente que certains critiques s'obstinent encore à lui refuser, parce qu'elles s'associaient, chez ce puissant génie, à la pleine possession de soi-même; lorsque les lettres intimes du grand théologien Schleiermacher nous font pénétrer plus avant dans cette âme si profonde et si subtilement complexe; lorsque les confidences heureusement retrouvées de Maine de Biran nous révèlent un travail si noblement religieux, un sentiment si vif de l'invisible et du surnaturel chez ce sévère enfant du dix-huitième siècle, de telles conquêtes valent mieux assurément que la découverte d'un million de petits faits puérilement consignés par le marquis de Dangeau, l'abbé Le Dieu ou l'avocat Barbier.

Ces exemples, et d'autres encore, nous sont venus à la pensée pendant que nous parcourions certaines lettres de Sismondi, les unes inédites pour la plupart, précieux dépôt que conserve la bibliothèque du musée Fabre à

Montpellier, les autres recueillies déjà par des mains pieuses et publiées à Genève il y a quatre ans, mais qui semblent avoir passé inaperçues[1]. En étudiant l'histoire de la comtesse d'Albany, nous avons eu occasion de faire quelques emprunts aux lettres inédites du musée Fabre, car c'est à la veuve de Charles-Édouard, à l'amie d'Alfieri, que ces lettres sont adressées, et c'est par M. Fabre que la ville de Montpellier les possède. Ces emprunts devaient être faits avec discrétion; nous étions tenus de choisir ce qui se rapportait à notre histoire, sous peine de ralentir le récit et de substituer un sujet à un autre. Aujourd'hui nous n'avons plus à nous occuper de la comtesse d'Albany; ce n'est plus la *Reine de Florence* que nous cherchons dans les lettres de Sismondi, c'est Sismondi lui-même. Or ces curieuses pages, si on les joint à celles qui ont été imprimées à Genève en 1857, nous révèlent, ce semble, un Sismondi tout nouveau, ou du moins un Sismondi que les esprits pénétrants ont pu soupçonner çà et là dans ses œuvres, mais que certainement personne ne connaissait. Grave, austère, dévoué au service de l'humanité, un des meilleurs disciples du dix-huitième siècle, un disciple souvent supérieur à son maître, puisqu'il n'en avait ni les petitesses d'esprit ni les irrévérences, tel nous apparaissait Sismondi dans ses savantes histoires comme dans ses traités d'économie sociale; savait-on qu'il y avait en lui une âme tendre, aimante, délicate, initiée à toutes les grâces de la charité, je veux dire à ses joies les plus exquises et à ses plus

[1] *J. C. L. de Sismondi. — Fragments de son Journal et Correspondance*, 1 vol. in-8°. Genève, 1857.

touchants scrupules? Savait-on que ce grave érudit goûtait avec délices l'instruction fine et suave que donne la société des femmes? Savait-on que ce républicain genevois était Français au fond de l'âme; que ce protestant grondeur avait parfois des tendresses subites, comme Alexandre Vinet, pour certaines choses du catholicisme; que ce disciple de Voltaire, ce continuateur de Rousseau, cet ami de Bonstetten, s'était élevé, en dehors de tout esprit de secte, à un christianisme aussi pur qu'efficace?

Sismondi, à l'âge de vingt-cinq ans, c'est-à-dire au début de cette période où nos deux recueils de lettres vont nous découvrir chez lui des transformations décisives, fit un jour un rêve singulier, qui le peint très-exactement à cette date. Les circonstances de ce rêve l'avaient tellement frappé qu'il voulut les consigner sans retard; ce fut l'occasion et le commencement de ce journal récemment publié à Genève. Je transcris ses paroles :

« 9 octobre 1798. — J'ai eu cette nuit un songe qui m'a donné assez d'émotion : je voulais, en me levant, l'écrire tout de suite; à présent qu'il s'est passé quelques heures depuis mon lever, l'impression est affaiblie, et peut-être ne me le rappellerai-je pas bien. J'étais à Genève, je crois, en tiers avec ma sœur et madame Ant... Je ne sais comment j'amenai celle-ci à dire avec franchise ce qu'elle pensait de moi; elle me trouvait, ce me semble, des vertus et de la rudesse, du caractère et des connaissances, mais peu d'esprit, des sentiments, mais point de grâces. Je rendis hautement justice à son discernement, lorsqu'elle ajouta : « J'ai encore un reproche impardonnable à vous « faire, c'est d'avoir abandonné ma patrie et d'avoir voulu

« renoncer au caractère de citoyen génevois. » Je me défendais d'abord en représentant que la société n'était formée que pour l'utilité commune des citoyens, que dès qu'elle cessait d'avoir cette utilité pour but et qu'elle faisait succéder l'oppression et la tyrannie au règne de la justice, le lien social était brisé, et chaque homme avait droit de se choisir une nouvelle patrie; mais elle a répliqué avec tant de chaleur en faisant parler les droits sacrés de la patrie, le lien indissoluble qui lui attache ses enfants, la résignation, la constance et le courage avec lesquels ils doivent en partager les malheurs, lui en diminuer le poids, qu'elle m'a communiqué tout son enthousiasme. Je rougissais, comme si je reconnaissais ma faute; cependant j'alléguais ma sensibilité extrême pour elle. Je ne pouvais, disais-je, supporter de voir sa chute, son avilissement surpassait ce que pouvait souffrir ma constance; mais qu'elle eût besoin de moi, et du bout du monde j'étais prêt à retourner à elle; qu'elle eût essayé de se défendre contre les Français, qu'elle tentât encore à présent de secouer leur joug, et j'aurais couru, j'aurais volé, je volerais encore... Je disais tout cela avec tant de chaleur, même d'enthousiasme et d'éloquence, que je me suis réveillé; mais l'impression profonde que m'a faite cette conversation s'est conservée toute la matinée. »

Ainsi des vertus mêlées de rudesse, du savoir sans esprit, des sentiments et nulles grâces, avec cela un patriotisme généreux, mais farouche, le patriotisme d'un homme tout prêt à renier son pays plutôt qu'à souffrir de sa chute, voilà les principaux traits du caractère de Sismondi à l'heure de la jeunesse. Suivez-le maintenant dans les

phases diverses que nous représentent ses lettres et son journal, ce sera, vous le verrez, toute une série de métamorphoses.

J'ai parlé de l'amour ardent et farouche qu'il portait à sa république natale; il ne tardera pas à ressentir une affection aussi passionnée pour la France. Nous sommes en 1798; or, quand Sismondi écrivait la page qu'on vient de lire, il n'avait que trop de raisons pour redouter et maudire l'influence des idées françaises. La biographie de Sismondi a été tracée par le burin magistral de M. Mignet, et je n'aurai garde d'y toucher; je me garderai bien aussi d'ajouter aucun détail à l'espèce de mémoire de famille publié récemment par mademoiselle de Montgolfier : qu'on me permette seulement de résumer les faits en quelques lignes pour l'intelligence de ce qui va suivre.

Né à Genève en 1773, Jean-Charles-Léonard Simonde de Sismondi avait assisté, dès l'âge de vingt ans, à l'invasion de la terreur révolutionnaire dans la cité de Calvin. Il avait vu confisquer, ou à peu près, le patrimoine de sa famille; maisons, terres, argenterie, bijoux, tout avait été pillé par les nouveaux maîtres ou frappé d'impôts destructeurs. Lui-même, jeté en prison avec son père dès le commencement de la Révolution, il avait failli périr un peu plus tard sous la baïonnette d'un sans-culotte en voulant sauver un proscrit. Aux premiers jours de calme, M. et madame de Sismondi vendent leur domaine mutilé et vont chercher un asile en Toscane, dans le pays d'où leurs ancêtres étaient sortis au moyen âge; c'est Charles, bien jeune encore, qui les a décidés à se diriger vers l'Italie; c'est lui qui cherche un domaine, qui l'achète, qui en

surveille l'exploitation, préludant ainsi par la pratique à ses curieuses études sur l'agriculture toscane. Il était là depuis quelques mois, dans ce joli domaine de Valchiusa, quand il entendit en songe une de ses compatriotes lui reprocher amèrement d'avoir abandonné son pays. C'était sa conscience qui se tourmentait elle-même. Il retourna bientôt dans la ville qu'il devait illustrer, sauf à se partager plus tard entre ses deux patries, la Toscane et la Suisse. Voici donc le colon de Valchiusa redevenu citoyen de Genève. Bientôt, présenté à madame de Staël, engagé d'un pas sûr dans les hautes sphères de l'étude, célèbre dès le premier jour par sa belle *Histoire des Républiques italiennes*, il va entrer décidément en rapport avec cette France dont il n'a vu d'abord que les accès de délire. Notons ici les différentes phases. Le premier appel vint de Paris; la critique littéraire de 1810 reconnut un des siens dans le peintre savant et habile de l'Italie du moyen âge. On sait que le gouvernement impérial avait institué des prix décennaux pour les meilleures productions dans toutes les branches des sciences et des lettres : l'*Histoire des Républiques italiennes* n'obtint pas le prix, qui fut décerné à l'*Histoire de l'anarchie de Pologne;* Sismondi, honoré seulement de la mention, avait pourtant la première place parmi les vivants, puisque Rulhières était mort. Nos lettres inédites contiennent quelques détails à ce sujet. Je cite ce passage, parce que nous avons là le point de départ des relations de Sismondi avec la société française. Je le cite aussi à cause des jugements littéraires qu'il renferme. Ajoutons que ce premier succès de Sismondi semble avoir passé inaperçu : Marie-Joseph

Chénier n'en dit rien dans son *Tableau de la Littérature*, quoiqu'il accorde une attention très-sérieuse à l'*Histoire des Républiques italiennes*[1]. Les biographes les mieux informés ont gardé le même silence : ni M. Mignet dans sa belle Notice, ni mademoiselle de Montgolfier dans ses touchants Mémoires, n'ont rappelé ce premier triomphe dont Sismondi, on va le voir, paraît si naïvement heureux.

« Florence, 14 août 1810.

« .... Je ne vois ici que le *Journal de l'Empire*, en sorte que je n'entends qu'un seul parti dans la querelle qu'ont excitée les prix décennaux. Il y a, en effet, de quoi faire un beau tapage et mettre en mouvement toutes les prétentions de tous ceux qui, depuis dix ans, se sont distingués dans tous les genres. Pour ma part, je suis très-content, je me sens flatté par la mention honorable fort au delà de mes espérances. Je ne croyais pas, à la vérité, que Rulhières, mort depuis dix-sept ans, pût concourir pour un prix donné aux ouvrages des dix dernières années; mais dès l'instant qu'on prend l'époque de la publication, non celle de la composition, personne, ce me semble, ne pouvait lui disputer le premier succès. Peut-être y a-t-il trop d'esprit dans son histoire et plus qu'il

[1] A vrai dire, il n'en pouvait parler que dans un appendice, ce *Tableau de la littérature* étant un rapport composé par Chénier à l'occasion du concours. Les débats assez compliqués qui précédèrent le vote peuvent se lire tout au long dans le volume des *Mémoires de l'Institut* publié sous ce titre particulier : *Rapports et discussions de toutes les classes de l'Institut de France sur les ouvrages admis au concours pour les prix décennaux*. Paris, novembre 1810.

n'appartient au genre; peut-être son introduction, trop longue avant que l'intérêt commence, ne met-elle point cependant encore suffisamment au fait; peut-être y a-t-il quelque chose de maladroit aussi bien que d'injuste dans son excessive partialité, car l'on est frappé de la passion qui le domine longtemps avant qu'il l'ait justifiée, et l'on se tient en garde contre un sentiment qu'il aurait pu vous faire plus tôt partager; mais la force du talent ou plutôt du génie de l'auteur vous entraîne enfin malgré vous : l'intérêt de roman, l'intérêt le plus vif que la fiction puisse exciter et qui se trouve ici confondu avec l'intérêt historique, s'empare de vous dans le second et le troisième volume et ne nous permet plus de poser le livre. L'amertume de caractère et d'esprit qui donne de la vivacité à toutes les couleurs et du mordant à toutes les expressions fait un effet d'autant plus profond qu'en général cette qualité, propre aux gens secs et moqueurs, détruit l'enthousiasme à sa source, tandis que l'*Histoire de Pologne* est tellement chevaleresque, la nation et ses chefs sont présentés avec un caractère si héroïque, que le cœur est sans cesse remué par les sentiments les plus nobles. Rulhières a eu le propre du génie; il a réuni les qualités qui, en général, s'excluent l'une l'autre, celles d'un esprit sec et celles d'un cœur chaud.

« Je vois que les journaux accusent le jury d'avoir couronné ceux qui ont gagné ses suffrages par une cour assidue. Ce n'est pas ainsi du moins qu'il s'est conduit pour l'histoire. Il a couronné un mort, il a donné ensuite la première place à un absent, inconnu à tous ses membres. Je n'avais pas même accompagné d'une lettre l'envoi de

mon livre. Il leur est arrivé sous bande, sans que pas un sût de quelle nation j'étais ou dans quel lieu je demeurais, et parmi ceux qui ont été nommés ensuite, deux au moins, par leurs relations nombreuses et par le rang qu'ils occupent, pouvaient s'attendre à rencontrer plus de faveur. J'ai un véritable chagrin que ce jury, auquel je dois tant de reconnaissance, ait donné prise contre lui à de si amers persiflages en couronnant l'ouvrage de Saint-Lambert. »

Trois ans après, au commencement du mois de janvier 1813, cet *absent*, qui n'est plus un inconnu, arrive enfin à Paris. Grâce à l'amitié que lui portent madame de Staël et Benjamin Constant, grâce aux recommandations de la comtesse d'Albany, il est admis à la fois dans la haute société libérale issue de 89 et dans cette aristocratie plus que décimée qui conserve encore ses vieilles traditions d'esprit et de politesse. Quelle sera sa première impression ? Il faut bien le dire, une sorte de désappointement. Avant de subir le charme de ce monde d'élite, il n'y verra d'abord qu'une réputation usurpée.

« Cette simplicité qui appartient si exclusivement au vrai mérite, qui donne seule le sentiment du vrai, qui vous ramène aux impressions des sons justes après que l'oreille a souvent été fatiguée par une musique discordante, cette simplicité me paraît aussi rare à Paris que dans les petites villes. »

Voilà son premier mot sur la société parisienne dans une lettre à madame d'Albany, et quelques jours après, faisant allusion à la timidité de sa sœur, à la crainte que lui inspiraient tous ces salons célèbres, il écrivait à sa mère :

« Que je voudrais que nous pussions persuader à ma sœur de jouer le jeu qu'elle a, d'en tirer tout le parti qu'il y a moyen d'en tirer! Elle se fait toujours illusion sur la perfection d'un autre monde. C'est à Paris même, et au centre de sa meilleure société, que je répète que la distance entre toutes les sociétés n'est point incommensurable. »

N'oubliez pas que les dissipations de la vie mondaine dérangent les habitudes méditatives de Sismondi, qu'il n'a plus le temps de se recueillir en lui-même et de résumer ses impressions. Rappelez-vous aussi que l'outrecuidance et la légèreté de certaines coteries académiques répugnaient à sa nature loyale.

« ..... Quant à mes livres, écrit-il à sa mère, ils n'en ont pas lu une ligne. Ce sont des hommes dans la tête desquels rien de nouveau ne peut entrer. La place qu'ils occupent à l'Institut leur fait croire qu'ils sont au pinacle, et ils considèrent les livres qu'on leur envoie comme un hommage qu'on leur doit et qui ne les engage à rien. »

Sismondi n'était pas un vaniteux vulgaire; sa mère et sa sœur l'avaient accoutumé aux plus sévères critiques. Esprit franc, il préférait une franche parole à ces félicitations banales qui prouvent qu'on n'a point lu. Bref, pour des raisons fort différentes, sa première impression est mauvaise, et lui, l'austère libéral, l'ardent novateur en toutes choses, c'est seulement parmi les vieillards qu'il retrouve son idéal de la France. Le tableau est curieux.

« Paris, 1er mars 1813.

« ..... Combien je suis touché de votre aimable souvenir! Combien je suis reconnaissant de ce que vous montrez quelque désir de me voir en Toscane! Au milieu de ce monde si brillant, au milieu de cette société qu'on regarde comme la plus aimable de l'univers, j'en forme chaque jour le désir. J'ai besoin d'aller me reposer auprès de ma mère d'un mouvement qui est trop rapide pour moi, j'ai besoin d'aller rapprendre de vous à repasser sur mes impressions, à méditer sur ce que je vois et ce que je sens, à tirer enfin par la réflexion quelque parti de la vie. C'est une opération que je néglige ici d'une manière qui m'étonne et m'humilie ensuite. On me demande souvent quelle impression me fait Paris, et je ne sais que répondre, car je ne généralise point mes idées, et je ne me demande presque jamais compte de mes impressions. Après tout, elles n'ont pas été bien vives, je ne trouve pas une bien grande différence de ce que je vois ici à ce que je vois partout. Ce qui est précisément chose à voir est ce dont je me soucie le moins. J'ai visité quelques monuments, quelques cabinets, pour l'acquit de ma conscience plus que pour mon plaisir, et j'en suis toujours revenu avec une fatigue qui passait de beaucoup la jouissance. J'ai peu vu jusqu'à présent le théâtre, l'heure des dîners et des soirées rend impossible d'en profiter; mais les spectacles que j'ai vus ne m'ont pas donné des jouissances si vives que de me faire faire beaucoup d'efforts pour en voir davantage. C'est donc dans la société presque uniquement que j'ai trouvé le charme de Paris, et ce charme va

croissant à mesure qu'on remonte à des sociétés plus âgées. Je suis confondu du nombre d'hommes et de femmes qui approchent de quatre-vingts ans, dont l'amabilité est infiniment supérieure à celle des jeunes gens. Madame de Boufflers (mère de M. de Sabran) est loin encore de cet âge ; sa vivacité cependant, sa mobilité, son jugement sont du bon ancien temps, et n'ont rien à faire avec les mœurs du jour. C'est elle qui devait me mener chez madame de Coislin... Avec elle encore j'ai vu madame de Saint-Julien, qui, à quatre-vingt-six ans, a la vivacité de la première jeunesse; madame de Groslier, qui passe au moins soixante et dix, et qui fait le centre de la société de Chateaubriand. Je suis encore en relations avec madame de Tessé, la plus aimable et la plus éclairée des vieilles que j'ai trouvées ici; avec M. Morellet, qui passe quatre-vingt-six ans; avec M. Dupont, qui en a bien soixante et quinze, et dont la vivacité, la chaleur, l'éloquence ne trouvent pas de rivaux dans la génération actuelle; avec les deux Suard, que je ne mets pas au même rang, quoique l'esprit de l'un tout au moins soit fort aimable. Après avoir considéré ces monuments d'une civilisation qui se détruit, on est tout étonné, lorsqu'on passe à une autre génération, de la différence de ton, d'amabilité, de manières. Les femmes sont toujours gracieuses et prévenantes, — cela tient à leur essence; — mais dans les hommes on voit diminuer avec les années l'instruction comme la politesse. Leur intérêt est tout tourné sur eux-mêmes. Avancer, faire son chemin est tellement le premier mobile de leur vie, qu'on ne peut douter qu'ils n'y sacrifient tout développement de leur âme comme tout sentiment plus libéral. Dans votre

précédente lettre, vous appeliez ceci la *cloaca massima*. L'image n'est d'abord que trop juste au physique. Comme je me suis trouvé ici en hiver, dans le temps des boues, et que je vais beaucoup à pied, je ne saurais exprimer quel profond dégoût m'inspirait la saleté universelle. L'image des rues me poursuivait dans les maisons et me gâtait toutes les choses physiques; rien ne me paraissait pouvoir être propre dans une ville si indignement abandonnée à la souillure. Au moral, je ne trouve point qu'on ait ici le sentiment d'un méchant peuple, les vices ne me semblent point s'y montrer fort à découvert, et l'opinion publique, en général, est protectrice de la morale; mais il y a un genre de crimes, tout au moins, qu'on dit très-commun dans toutes les classes, parce qu'il est puissamment encouragé, et qui fait trembler, c'est l'espionnage. »

Ces traits sont assez vifs. Espionnage dans toutes les classes, chez les générations nouvelles un désir d'avancement auquel on sacrifie tout principe, la vie de l'esprit et du cœur conservée seulement parmi les vieillards, voilà, sans parler des désagréments de la *cloaca massima* (le mot est d'Alfieri, et madame d'Albany, qui nous aimait peu, n'oublie pas de le souffler à Sismondi), voilà, dis-je, ce qui a tout d'abord frappé le grave enfant de Genève. Peu à peu cependant il va subir le charme, et, l'aurait-on cru d'un si sévère penseur? ce seront les femmes qui, pour lui, deviendront les magiciennes. Quelques semaines ont suffi pour le convertir. Quelle variété dans les conversations de ces brillants cénacles! que d'idées neuves et vives! comme la pensée y maintient ses droits, y poursuit son chemin, même sous une forme frivole en apparence et

malgré le joug du despotisme! Le contraste que je signale ici, d'un mois à l'autre, dans la correspondance de Sismondi, devient plus saisissant encore, si l'on songe aux préoccupations qui dominaient alors tous les esprits. Au moment où il est initié aux secrets du monde parisien, une lutte gigantesque tient l'Europe en suspens. Il n'est pas certes indifférent aux émotions publiques, puisque je trouve ces mots dans sa première lettre datée de Paris :

« Quelle époque que celle-ci! quels événements par delà toute croyance! quel avenir inexplicable! »

Et, cependant, la grande question pour lui, à en juger par ses lettres, c'est l'opinion qu'il doit se faire de la société française, séduisante et périlleuse énigme, problème qui l'attire et qui le trouble. Il cède enfin, il est pris, le charme a triomphé. A l'heure où commencent les terribles batailles qui préludent aux journées de Dresde et de Leipzig, Sismondi esquisse en souriant ces gracieux portraits de femmes.

« Je serai bien heureux de parler avec vous de Paris. Vous vous en êtes séparée sans regrets, parce qu'à présent vous préférez à tout le repos et le calme, mais vous avez toujours cette vivacité de curiosité, apanage nécessaire d'un esprit actif et étendu. Je vous rendrai compte le mieux que je saurai des gens de lettres. A présent il n'y en a plus aucun, de ceux qui peuvent inspirer une curiosité vive, que je ne connaisse, au moins légèrement; mais, je crois vous l'avoir dit, aucune société d'hommes n'est égale pour moi à la société des femmes : c'est celle-là que je recherche avec ardeur, et qui me fait trouver Paris si agréable. Ce mélange parfait du meilleur ton, de la

plus pure élégance dans les manières, avec une instruction variée, la vivacité des impressions, la délicatesse des sentiments, tout cela n'appartient qu'à votre sexe et ne se trouve au suprême degré que dans la meilleure société de France. Tout excite l'intérêt, tout éveille la curiosité, la conversation est toujours variée, et cependant ces égards constants qu'inspire la différence des sexes empêchent le choc des amours-propres opposés, contiennent les prétentions déplacées, et donnent un liant, une douceur à ces idées neuves et profondes, qu'on est étonné de voir manier avec tant de facilité. J'avais commencé par être introduit ici dans le faubourg Saint-Honoré, et j'avais déjà trouvé beaucoup d'agrément dans la société de mesdames de Pastoret, Rémusat, Vintimiglie et Jaucourt, mais depuis je me suis lié davantage dans le faubourg Saint-Germain ; on a la bonté de m'admettre dans la coterie tout à fait intime de mesdames de Duras, de Lévi, de Bérenger (Châtillon), de La Tour du Pin et Adrien de Montmorency, et c'est là surtout que j'ai appris tout le charme de l'amabilité française... Dans le même monde, mais dans un âge un peu plus jeune, je vois aussi souvent madame de Chabot, la femme de celui que vous avez vu il y a trois mois, et qui est à présent à Rome. Elle est bien reconnue aujourd'hui pour la femme la plus aimable, la plus spirituelle et la plus sage en même temps de sa génération. Son amie madame de Maillé est encore une femme fort distinguée. Je ne finirais pas si je voulais nommer toutes celles dont la conversation a de l'attrait pour moi ; mais, avant tous ces noms, j'aurais dû mettre mon amie madame de Dolomieu, qui, née en Alsace, éle-

vée à Brunswick et vivant à Paris, réunit le charme des deux nations, la sensibilité enthousiaste des Allemandes et la grâce française... »

Tout cela n'est rien encore : revenu à Genève au mois de juillet 1813, Sismondi laisse échapper des accents de regret qui ressemblent à des cris de douleur. Décidément ces fêtes de l'esprit l'ont enivré, ces débauches de conversation lui ont tourné la tête. Est-ce bien lui qui parle? Écoutez :

« Je me suis trop amusé, j'ai trop joui, j'ai trop vécu en peu de temps. Après cinq mois d'une existence si animée, d'un festin continuel de l'esprit, tout me paraît fade et décoloré. Je ne pense qu'à la société que j'ai quittée, je vis de souvenirs, et je comprends mieux que je n'eusse jamais fait ces regrets si vifs de mon illustre amie, qui lui faisaient trouver un désert si triste dans son exil. J'ai conservé quelques correspondances à Paris, et ma pensée y est beaucoup plus que je ne voudrais et que je ne devrais; mais qu'est-ce qu'une lettre de loin en loin à côté de conversations de tous les jours et quelquefois de douze heures de causerie par jour? C'était une folie que de vivre ainsi, je le sais bien. Comment travaillerait-on? comment fixerait-on sa pensée, si l'on donnait tout au monde? Je me trouve bien jeune, bien faible, pour mon âge, de m'y être livré avec tant de passion; je sens bien que c'est un carnaval qui doit être suivi tout au moins par de longs intervalles de sagesse; mais... mais j'aimerais bien recommencer. »

On demandera peut-être ce qui enchantait Sismondi, non-seulement dans la société libérale du faubourg Saint-

Honoré, mais chez la vieille aristocratie de la rive gauche de la Seine. Il nous le dit lui-même dans son journal :

« Quand je parle de liberté, je m'entends parfaitement avec tout le faubourg Saint-Germain, les Montmorency, les Châtillon, les Duras. Il y a là du moins le vieux sentiment de l'honneur qui reposait sur l'indépendance. C'est aussi de la liberté. »

On entrevoit ici tout un système libéral, celui que M. de Tocqueville a indiqué avec une si lumineuse clairvoyance, et qui tourmente après lui les meilleurs esprits de nos jours. M. de Tocqueville, issu de la société aristocratique, mais frappé de l'irrésistible force qui entraîne le monde vers la démocratie, étudie loyalement, chrétiennement, avec une sorte de terreur religieuse, cette révolution formidable, et demande à la démocratie de l'avenir de respecter la liberté individuelle, de ne pas écraser le roseau pensant, de ne pas étouffer sous sa masse la pauvre petite flamme vacillante de l'honneur et de la dignité. Vingt ans auparavant, Sismondi, nature anti-aristocratique malgré l'ancienneté de sa race, esprit hostile à tous les privilèges et préoccupé avant tout de la diffusion générale du droit et des lumières, allait demander à l'aristocratie le sentiment de l'honneur comme une des sauvegardes de la liberté. Ce n'est pas un accident fortuit que la rencontre de ces deux hommes : à une certaine hauteur, les dissidences s'évanouissent. Sismondi et Tocqueville habitaient les mêmes sphères. Les questions de gouvernement n'étaient pas chez eux de pures matières à spéculation, mais des questions vivantes. De là, chez l'un et l'autre, même largeur, même clairvoyance,

parce qu'il y a même sentiment du danger. Sismondi, cherchant la liberté, sait bien que le parti de l'ancien régime était loin de la posséder tout entière; il sait bien que cette liberté était un privilége, et que le grand problème des temps modernes est de concilier le droit individuel avec le droit commun. Aussi, malgré les liens qui l'attachent aux Duras, aux Châtillon, aux Montmorency, dès que la France de 89 est menacée dans la personne de l'Empereur, il redevient un homme des nouvelles races. Bien plus, le voilà Français. C'est la France, il vient d'en avoir l'intuition pendant ces cinq mois d'enchantement, c'est la France qui a été donnée au monde moderne pour l'arracher à sa torpeur, pour le faire sortir de l'ornière, pour l'obliger à vivre, à marcher, à désirer le mieux. L'abaissement de la France, c'est l'abaissement de la civilisation libérale dans l'univers. Pendant toute la campagne de 1813, on voit que Sismondi a la fièvre.

« Dans cette attente continuelle de malheurs publics et privés, j'ai toujours le bouillonnement d'une curiosité douloureuse en recevant et en ouvrant mes lettres. Quand elles ne sont pleines que de littérature, comme une que je reçus hier sur la question de juger si Macpherson était l'auteur ou le traducteur des poésies dites d'Ossian, ce n'est pas sans un mouvement d'impatience que je les lis. C'est bien de cela qu'il s'agit aujourd'hui! »

Si pourtant un sujet purement littéraire lui dérobe quelques heures, ce sera toujours pour le ramener à cette France nouvelle dont la magie le transporte. Madame d'Albany lui a fait lire *la Princesse de Clèves :* œuvre exquise, lui écrit Sismondi; mais si elle est bien supérieure aux

romans de nos jours par la noblesse du récit, par la distribution du sujet, combien elle leur est inférieure par le dialogue!

« Il y a quelque chose de formaliste et d'empesé dans les propos que l'auteur prête à chaque personnage. Il me semble que de tous les arts, celui qui a fait le plus de progrès, c'est celui de la conversation. Je crois qu'on cause mieux aujourd'hui qu'on ne faisait au temps de Louis XIV... »

Lorsque Sismondi, comparant ainsi les romans de mesdames de Souza, de Duras, de Staël, avec celui de madame de la Fayette, tire de ce rapprochement la conclusion qu'on vient de lire, il commet sans doute une erreur de goût, mais que cette erreur est curieuse et instructive! Non certes, on ne causait pas mieux sous Napoléon que sous Louis XIV; on causait de choses plus graves et d'intérêts plus pressants. Il y avait moins d'élégance et plus de vie. La conversation n'était plus un délassement, c'était une affaire. L'art était moins habile, la passion plus ardente. Disons tout d'un seul mot : entre 1668 et 1813 il y a le dix-huitième siècle et la Révolution. « La Révolution! n'y avons-nous rien gagné? » s'écrie Chateaubriand à peu près vers ce temps-là, dans une page célèbre de ses *Réflexions politiques*, et il montre combien la nation est devenue plus sérieuse, combien les profondeurs de l'âme ont été remuées, et quels grands intérêts occupent aujourd'hui l'esprit des hommes, au lieu de ces frivolités qui remplissaient autrefois la causerie des salons. Sismondi sent bien tout cela; même dans les hôtels aristocratiques, il sent passer le souffle vivifiant de la Révolution, et à me-

sure que cette Révolution est frappée, à chaque défaite de la France, à chaque victoire de l'Europe, on le voit devenir de plus en plus Français. Le 2 février 1814, à l'heure où l'invasion commence et où tant de peuples vont se trouver face à face, il écrit encore ces mots :

« Quant aux nations, je n'estime hautement que l'anglaise... Après celle-là, qui me semble hors de pair, entre toutes les autres, c'est la française que je préfère; je souffre pour elle lorsqu'elle souffre, et encore que je ne sois point Français, mon orgueil se révolte quand son honneur même est compromis. »

Écoutez-le trois mois après, au lendemain de nos désastres : son cœur éclate de douleur et d'amour. Cette France que foule le pied de l'étranger, il la revendique comme sa patrie.

« Pescia, 1er mai 1814.

« J'évitais de toutes mes forces d'être confondu avec la nation dont je parle la langue pendant ses triomphes, mais je sens vivement dans ses revers combien je lui suis attaché, combien je souffre de sa souffrance, combien je suis humilié de son humiliation. L'indépendance du gouvernement et les droits politiques font les peuples; la langue et l'origine commune font les nations. Je fais donc partie, que je le veuille ou non, du peuple génevois et de la nation française, comme un Toscan appartient à la nation italienne, comme un Prussien à la nation allemande, comme un Américain à la nation anglaise. Mille intérêts communs, mille souvenirs d'enfance, mille rapports d'opinion lient ceux qui parlent une même langue, qui pos-

sèdent une même littérature, qui défendent un même honneur national. Je souffre donc au dedans de moi, sans même songer à mes amis, de la seule pensée que les Français n'auront leurs propres lois, une liberté, un gouvernement à eux, que sous le bon plaisir des étrangers, que leur défaite est un anéantissement total qui les laisse à la merci de leurs ennemis, quelque généreux qu'ils soient. Je ne suis pas bien sûr que madame de Staël partage ce sentiment, mais je réponds de l'impression que recevront ses amis, dont les vœux étaient auparavant si pleinement d'accord avec les vôtres, madame, avec les siens et avec les miens. Les femmes, plus passionnées que nous dans tous les partis qu'elles embrassent, sont d'autre part beaucoup moins susceptibles de cet esprit national; l'obéissance les révolte moins, et comme ce n'est pas leur vertu, mais la nôtre qui paraît compromise par des défaites suivies d'une absolue dépendance, elles s'en sentent moins que nous humiliées... »

C'est à la fin de cette même lettre que, se tournant tout à coup vers l'ami de madame d'Albany, si hostile à la Révolution et à tout ce qui en sort, il lui jette cordialement ce patriotique appel :

« M. Fabre ne se sent-il pas redevenir Français dans ce moment-ci? »

Quant à lui, il était décidément des nôtres. On sait le rôle qu'il joua pendant les Cent-Jours. Au moment où l'Acte additionnel excitait tant de défiances, Sismondi s'efforçait de contenir les passions dans l'espoir d'affermir plus sûrement la liberté naissante. Il prenait acte des garanties accordées par l'Empereur ou plutôt conquises sur

lui par la volonté populaire; il prouvait que la responsabilité des ministres, l'indépendance d'une magistrature inamovible et d'un jury recruté chez le peuple, enfin la liberté de la presse, sauvegarde de tous les droits, assuraient à la France cette émancipation politique et civile cherchée depuis vingt-cinq ans à travers tant d'épreuves. Son *Examen de la Constitution française*, publié dans *le Moniteur*, était à la fois un vigoureux plaidoyer en faveur de l'œuvre à laquelle Benjamin Constant venait d'attacher son nom et un manifeste destiné à l'éducation libérale de la France. On savait ces détails, on savait aussi que Napoléon, étonné peut-être d'avoir trouvé un tel défenseur, avait voulu voir et remercier Sismondi; ce qu'on ne connaissait pas aussi bien, c'est l'entretien de l'Empereur et du publiciste génevois. Or, si nos lettres inédites du musée Fabre sont muettes sur ce point, mademoiselle de Montgolfier, qui a eu entre les mains la correspondance de Sismondi avec sa mère, nous fournit ici des renseignements que l'histoire doit recueillir.

C'est le 3 mai 1815 que Sismondi, mandé par l'Empereur, fut reçu à l'Élysée-Bourbon. Le maître, déployant ces séductions qui avaient fasciné tant d'esprits, l'écrivain, respectueux, mais austère et ne se dévouant qu'aux idées, se promenèrent longtemps ensemble sous les ombrages du parc. On pense bien qu'aucune des paroles de l'Empereur ne fut perdue; le soir même, Sismondi les notait pour sa mère. Il fut question d'abord des ouvrages de l'historien, du publiciste, de l'économiste; l'Empereur les avait lus tous, dès longtemps, avec beaucoup d'intérêt.

« — Le dernier, répondait modestement Sismondi,

avait du moins le mérite de l'opportunité; cette défense de l'Acte additionnel était l'œuvre d'une conviction sincère, car il avait été sérieusement affligé des clameurs que soulevait la constitution.

« — Cela passera, dit l'Empereur. Mon décret sur les municipalités et les présidents de collége fera bien. D'ailleurs, voilà les Français! Je l'ai toujours dit, ils ne sont pas mûrs à ces idées. Ils me contestent le droit de dissoudre des assemblées qu'ils trouveraient tout simple que je renvoyasse la baïonnette en avant. »

Au milieu de ces ardentes paroles, Sismondi demeurait calme, considérant comme un devoir de faire comprendre à Napoléon l'absolue nécessité de son changement de conduite. Il s'agissait bien de coups d'État! La France désormais était jalouse de ses droits, trop jalouse peut-être :

« Ce qui m'afflige, — disait-il, et chaque mot était une leçon, — c'est qu'ils ne sachent pas voir que le système de Votre Majesté est nécessairement changé. Représentant de la Révolution, vous voilà devenu associé de toute idée libérale, car le parti de la liberté, ici comme dans le reste de l'Europe, est votre unique allié.

« — C'est indubitable, s'écrie l'Empereur; les populations et moi, nous le savons de reste. C'est ce qui me rend le peuple favorable. Jamais mon gouvernement n'a dévié du système de la Révolution, non des principes comme vous les entendiez, *vous autres!*... J'avais d'autres vues, de grands projets alors... D'ailleurs, moi, je suis pour l'application. Égalité devant la loi, nivellement des impôts, abord de tous à toutes places, j'ai donné tout cela. Le paysan en jouit, voilà pourquoi je suis son homme... Oui,

populaire en dépit des idéalistes! Les Français, extrêmes en tout, défiants, soupçonneux, emportés dès qu'il s'agit de théories, vous jugent tout cela avec la *furia francese*. L'Anglais est plus réfléchi, plus calme. J'ai vu bon nombre d'entre eux à l'île d'Elbe : gauches, mauvaise tournure, ne sachant pas entrer dans mon salon; mais sous l'écorce on trouvait un homme, des idées justes, profondes, du bon sens au moins.... »

Il croyait Sismondi, à titre de libéral, plus favorable à l'Angleterre qu'il ne l'était en réalité; celui-ci, depuis les derniers événements, ne proclamait plus le peuple anglais le peuple *hors de pair*, et réservait ses sympathies aux hommes de Champaubert et de Montmirail. L'Empereur sent cela, et tout à coup :

« — Belle nation! s'écrie-t-il, noble, sensible, généreuse, toujours prête aux grandes entreprises! Par exemple, quoi de plus beau que mon retour? Eh bien, je n'y ai d'autre mérite que d'avoir deviné ce peuple. »

On se figure aisément combien de telles paroles éveillent la curiosité de l'historien. Ce sont presque des confidences, il ose les souhaiter plus complètes, il jette un mot, il interroge...

« — Oui! oui! répond l'impétueux causeur, on a supposé des intrigues, une conspiration! Bast! pas un mot de vrai dans tout cela. Je n'étais pas homme à compromettre mon secret en le communiquant. J'avais vu que tout était prêt pour l'explosion... Les paysans accouraient au-devant de moi; ils me suivaient avec leurs femmes, leurs enfants, tous chantant des rimes improvisées pour la circonstance, dans lesquelles ils traitaient assez mal le

sénat. A Digne, la municipalité, peu favorable, se conduisit bien. Du reste, je n'avais eu qu'à paraître; maître absolu de la ville, j'y pouvais faire pendre cent personnes, si c'eût été mon bon plaisir. »

Tout en jetant ces paroles que Sismondi recueillait si avidement, l'Empereur interrogeait à son tour. Il savait que l'ami de Benjamin Constant voyait à Paris beaucoup de personnages considérables et dans des camps très-divers; il appréciait en lui un observateur pénétrant, un témoin désintéressé. Ce ne fut pas, on peut croire, une conversation banale que celle-là. Que de conquêtes morales il pouvait faire à l'aide d'une seule conquête! Et que d'efforts, que de combats avec lui-même, pendant qu'il assiégeait cette âme si haute et si simple! Les notes ingénues tracées par Sismondi nous permettent d'entrevoir toute la scène; lorsque l'Empereur, rentrant au palais, mit fin à l'entretien, d'un mouvement brusque il essuya son front couvert de sueur, comme dans le feu d'une bataille.

Voilà donc Sismondi devenu Français de cœur et d'âme sans cesser d'être fidèle à la république de ses pères, car ce qui l'attache à la France, on l'a vu, ce sont les dangers et les espérances de la civilisation. Il est de ceux qui, au-dessus de la patrie terrestre, en ont encore une autre, la région des principes, l'ordre divin de la liberté politique et de la justice sociale. Ainsi mêlé à nos épreuves, attaché à notre pays par le charme d'une société qui le fascine, et plus encore par les grands intérêts que nous représentons dans le monde, par ces intérêts que nous pouvons sauver ou perdre, selon que nous suivons nos inspirations généreuses ou que nous cédons à nos vices, on ne s'éton-

nera pas que Sismondi ait perpétuellement les yeux fixés sur nous, on ne sera pas surpris que notre littérature, notre philosophie, nos transformations morales, nos révolutions politiques soient l'objet constant de ses méditations, et quelles méditations! non pas celles du sage contemplant des choses lointaines et ne cherchant que les joies de la raison pure, mais celles de l'homme engagé dans la lutte et qui souffre parce qu'il aime.

Citons d'abord ses jugements sur la littérature; les lettres inédites du musée de Montpellier comme la correspondance publiée à Genève nous fournissent çà et là de curieuses révélations. Tantôt il s'agit de certains épisodes de l'histoire contemporaine, tantôt c'est la personne même de Sismondi qui est en jeu, et nous assistons au développement caché de sa vie morale. Un des premiers événements littéraires de la Restauration, ce fut la publication d'*Adolphe*. On sait que Benjamin Constant, après les Cent-Jours, forcé de quitter la France pour éviter le sort de Ney et de Labédoyère (il était aussi coupable qu'eux, disaient les journaux royalistes dans leurs dénonciations furieuses), on sait, dis-je, que Benjamin Constant, réfugié à Londres, y employa ses loisirs à publier son roman d'*Adolphe*, commencé depuis plusieurs années. Si jamais étude de la vie intime a prêté aux commentaires des esprits curieux, c'est bien ce délicat et douloureux chef-d'œuvre. Que de questions à faire! que de voiles à soulever! Adolphe, nous le connaissons trop, c'est Benjamin; mais qui est Ellénore? Aujourd'hui même, après que les lettres de Benjamin Constant à madame de Charrière ont été mises au jour par M. Gaullieur et commen-

tées par M. Sainte-Beuve, les juges les plus fins n'osent répondre. Sismondi, en 1816, sous le coup de sa première impression, écrit sans hésiter le commentaire qu'on va lire. La lettre est datée de Pescia, 16 octobre 1816, et adressée à madame d'Albany, qui lui avait fait passer le curieux volume à titre de nouveauté seulement, car elle l'estimait peu.

« J'ai gardé bien longtemps, madame, le petit roman que vous avez eu la bonté de me prêter. Quinze jours auraient pu suffire pour en lire quinze fois autant; mais je savais que j'allais avoir une occasion sûre pour vous le renvoyer, celle des dames Allen, qui vous le remettront, et que vous accueillîtes avec votre bonté ordinaire à leur premier voyage à Florence, lorsqu'elles vous furent présentées par madame de Staël. J'ai profité de ce retard pour lire deux fois *Adolphe*. Vous trouverez que c'est beaucoup pour un ouvrage dont vous faites assez peu de cas, et dans lequel, à la vérité, on ne prend d'intérêt bien vif à personne; mais l'analyse de tous les sentiments du cœur humain est si admirable, il y a tant de vérité dans la faiblesse du héros, tant d'esprit dans les observations, de pureté et de vigueur dans le style, que le livre se fait lire avec un plaisir infini. Je crois bien que j'en ressens plus encore parce que je reconnais l'auteur à chaque page, et que jamais confession n'offrit à mes yeux un portrait plus ressemblant. Il fait comprendre tous ses défauts, mais il ne les excuse pas, et il ne semble point avoir la pensée de les faire aimer. Il est très-possible qu'autrefois il ait été plus réellement amoureux qu'il ne se peint dans son livre; mais quand je l'ai connu, il était tel qu'*Adolphe*,

et, avec tout aussi peu d'amour, non moins orageux, non moins amer, non moins occupé de flatter ensuite et de tromper de nouveau par un sentiment de bonté celle qu'il avait déchirée. Il a évidemment voulu éloigner le portrait d'Ellénore de toute ressemblance; il a tout changé pour elle, patrie, condition, figure, esprit. Ni les circonstances de la vie, ni celles de la personne n'ont aucune identité. Il en résulte qu'à quelques égards elle se montre dans le cours du roman tout autre qu'il ne l'a annoncée; mais à l'impétuosité et à l'exigence dans les relations d'amour on ne peut la méconnaître. Cette apparente intimité, cette domination passionnée pendant laquelle ils se déchiraient par tout ce que la colère et la haine peuvent dicter de plus injurieux, est leur histoire à l'un et à l'autre. Cette ressemblance seule est trop frappante pour ne pas rendre inutiles tous les autres déguisements.

« L'auteur n'avait point les mêmes raisons pour dissimuler les personnages secondaires. Aussi peut-on leur mettre des noms en passant. Le père de Benjamin était exactement tel qu'il l'a dépeint. La femme âgée avec laquelle il a vécu dans sa jeunesse, qu'il a beaucoup aimée et qu'il a vue mourir, est une madame de Charrière, auteur de quelques jolis romans[1]. L'amie officieuse qui, prétendant le réconcilier avec Ellénore, les brouille

[1] Est-il nécessaire de rappeler ici les fines études que M. Sainte-Beuve a publiées sur ces romans dans la *Revue des Deux Mondes?* *Madame de Charrière* (livraison du 15 mars 1839), *Benjamin Constant et Madame de Charrière, ou la Jeunesse de Benjamin Constant racontée par lui-même* (15 avril 1844); *Un dernier mot sur Benjamin Constant* (1er novembre 1845).

davantage, est madame Récamier. Le comte de P... est de pure invention, et, en effet, quoiqu'il semble d'abord un personnage important, l'auteur s'est dispensé de lui donner aucune physionomie et ne lui fait non plus jouer aucun rôle. »

Ainsi, pour l'hôte de Coppet, pour le témoin qui a assisté malgré lui à tant d'explications douloureuses, et qui, malgré son respect pour madame de Staël, lui reproche si souvent dans ses lettres des imprudences de conduite et de langage, l'incertitude n'est pas possible. Cette Ellénore, il la connaît bien; que de fois il l'a vue s'agiter dans sa souffrance, que de fois il l'a entendue crier! L'auteur a beau déguiser toutes les circonstances sociales ainsi que toutes les qualités de la personne, il laisse au modèle un trait principal, celui qu'il a voulu expressément mettre en lumière, celui sans lequel le roman n'existerait pas, l'impétuosité des sentiments, et ce seul trait suffit pour rétablir la ressemblance. Voilà bien la lutte de la passion elle-même avec le cœur devenu incapable d'aimer. Ce témoignage de Sismondi est grave; n'oublions pas, cependant, que des juges placés à distance ont pu démêler plus finement les mille complications du récit. Même après la lettre qu'on vient de lire, les paroles de M. Sainte-Beuve restent vraies : « On peut dire de l'Ellénore de Benjamin Constant comme de cette Vénus de l'antiquité, qu'elle est encore moins un portrait particulier qu'un composé de bien des traits, un abrégé de bien des portraits dont chacun a contribué pour sa part. Madame de Charrière fut peut-être la première à lui faire entendre, même en l'étouffant, ce genre de reproche et

de plainte, à lui faire comprendre cette souffrance qui tient à l'inégalité d'un nœud. »

Mais ce n'est pas sur ces questions de personnes que nous avons voulu arrêter l'esprit du lecteur; un intérêt plus élevé nous appelle. En rapprochant de cette lettre sur *Adolphe* les paroles que Sismondi adressait vingt et un ans plus tard à mademoiselle de Sainte-Aulaire, on est frappé du changement de ton. Sismondi, en 1816, ne voyait qu'un reproche à faire à l'œuvre de Benjamin Constant, c'est qu'on ne pouvait s'intéresser bien vivement ni à l'un ni à l'autre des deux personnages; en 1837, ayant relu *Adolphe*, ce sont des griefs tout différents qu'il exprime : « Il est singulier que nous nous soyons remis en même temps à relire *Adolphe*. J'en ai été fort mécontent. Quand je l'ai lu la première fois, les habitudes de l'esprit de madame de Staël et de sa société avaient plus d'empire sur moi. J'avais une vraie amitié pour Benjamin Constant, je conserve beaucoup d'affection pour sa mémoire; mais ce livre m'a en quelque sorte humilié en lui, comme vous dites. On dirait que l'auteur ignore le sentiment de la vertu et du devoir. Et ce n'est pas lui seul qui semble incapable de voir la lumière; on dirait que toute sa génération, que le monde dans lequel il a vécu avait perdu avec lui le plus précieux des sens, le sens moral. »

Que s'est-il passé dans le cœur de Sismondi pendant ces vingt années? On ne peut pas dire qu'un tel changement de langage tienne seulement à la diparition de cette société, à la mort de ces personnages prestigieux dont il a si longtemps subi le charme. Il n'était pas tellement ébloui qu'il ne sût distinguer le bien du mal. Déjà, en

1809, admis depuis plus de sept années aux réunions intimes de Coppet, il écrivait dans son journal que, parfaitement d'accord avec madame de Staël pour les principes politiques, il ne pouvait partager de même les sentiments qui, chez elle, accompagnent ces principes, la trouvant « haineuse et méprisante » dans tous ses jugements. « La puissance, ajoute-t-il, semble donner à tout le monde le même travers d'esprit. Celle de sa réputation, qui s'est toujours plus confirmée, lui a fait contracter plusieurs des défauts de Bonaparte. Elle est, comme lui, intolérante de toute opposition, insultante dans la dispute, et très-disposée à dire aux gens des choses piquantes, sans colère et seulement pour jouir de sa supériorité. » Il ajoutait, trois ans plus tard : « Genève est devenue chaque année plus triste et plus déserte pour madame de Staël; elle en a de l'humeur, elle juge avec une extrême sévérité, et elle ne met presque rien de son cru pour réparer tout cela; il m'arrive très-souvent de m'ennuyer chez elle... La vanité, qui la blessait, me blesse aussi; elle répète avec complaisance les mots flatteurs qu'on a dits sur elle, comme si elle ne devait pas être blasée là-dessus, et lorsque l'on parle de la réputation d'un autre, elle a toujours soin de ramener la sienne avec un empressement tout à fait maladroit. J'ai infiniment plus de jouissances de société parmi les Génevois... » Enfin, cette même année 1812, bien avant que la lecture d'*Adolphe* lui eût rappelé ses souvenirs de Coppet, il écrivait à madame d'Albany à propos des lettres de mademoiselle de Lespinasse :

« C'est une lecture singulière; quelquefois je me sens rebuté par la monotonie de la passion, souvent je suis

blessé du manque de délicatesse d'une femme qui, au moment où M. de Mora meurt pour elle, partage son cœur entre lui et M. de Guibert, et qui fait ensuite toutes les avances à un homme qui ne l'aime pas. Souvent ce reproche d'indélicatesse s'étend sur toute la société, et M. de Guibert, qui garde copie de lettres qu'on lui redemande et qu'il vend, et sa veuve, qui publie ensuite ces copies... Mais, malgré mille défauts, c'est une lecture attachante et une singulière étude du cœur humain. *J'ai vu de près, j'ai suivi dans toutes ses crises une passion presque semblable, non moins emportée, non moins malheureuse;* l'amante, de la même manière, s'obstinait à se tromper après avoir été mille fois détrompée : elle parlait sans cesse de mourir et ne mourait point, elle menaçait chaque jour de se tuer, et elle vit encore. Un rapprochement que je faisais à chaque page augmentait pour moi l'intérêt de cette correspondance, mais c'est en m'inspirant une grande aversion pour les passions lorsqu'elles arrivent à un certain degré d'impétuosité, et une grande pitié pour ceux qui se croient des héros d'amour parce qu'ils exaltent sans cesse leurs sentiments, au lieu de chercher à les dominer. »

Certes, en s'exprimant de la sorte, Sismondi montre assez qu'il ne s'aveugle pas sur le compte de ses brillants amis; il est loin cependant de parler en 1812 comme il le fera vingt ans plus tard, et l'on voit que les habitudes de l'esprit de madame de Staël et de sa société, — je répète ses paroles, — exerçaient alors sur lui un bien autre empire. Que s'est-il donc passé dans cette période? Une transformation religieuse s'est accomplie insensiblement

chez ce noble esprit. Son stoïcisme moral et ses études si profondément humaines le préparaient dès longtemps à des méditations plus hautes. Est-il possible de travailler sérieusement à l'œuvre du progrès sans être bientôt saisi de ces problèmes qui sont l'âme de toute religion? Il aurait la vue bien courte, celui qui aimerait l'humanité sans se préoccuper de la destinée de l'homme, et qui, songeant au lendemain d'ici-bas, oublierait de penser à l'immortel avenir. C'est ainsi que Sismondi avait été ramené au sentiment le plus vif des choses religieuses par ses études d'histoire et de philosophie sociale. Protestant philosophe, il ne se piquait pas d'orthodoxie; je crois pourtant que sa religion, au milieu même des révoltes de son esprit, était tout autrement vivante que celle de madame de Staël et de Benjamin Constant[1]. Ce n'étaient pas seulement les aspirations d'une belle intelligence; le cœur, sans lequel il n'est point de vie chrétienne, y avait sa large

[1] En retraçant ces transformations d'une âme qui sont aussi les transformations d'une époque, loin de nous la pensée de méconnaître ce que l'élite du dix-neuvième siècle, en religion comme en politique, doit à madame de Staël ! Le dix-neuvième siècle peut répéter les paroles que Sismondi adressait à sa mère en 1817, après l'enterrement de son amie : « C'en est donc fait de ce séjour où j'ai tant vécu, où je me croyais si bien chez moi ! c'en est fait de cette société vivifiante, de cette lanterne magique du monde que j'ai vue s'éclairer là pour la première fois, et où j'ai tant appris de choses ! Ma vie est douloureusement changée. Personne peut-être à qui je dusse plus qu'à *elle*... Que j'ai souffert le jour de l'enterrement ! Un discours du ministre de Coppet sur la bière, en présence d'Albertine (madame de Broglie) et de mademoiselle Randall, à genoux toutes deux devant le cercueil, avait commencé à m'amollir le cœur, à me faire mesurer toute l'étendue de ma perte, et je n'ai pu retenir mes larmes. »

part et le disposait à comprendre peu à peu bien des choses que repoussait d'abord le premier mouvement de sa pensée. Marié en 1819 à la belle-sœur du célèbre légiste et orateur sir James Mackintosh, il avait trouvé dans sa compagne l'âme la plus tendre et la plus pieuse. Un rayon de cette bonté, une flamme de ce mysticisme naturel qui féconde en nous le sentiment du divin finit par pénétrer, sous cette douce influence, dans le sévère esprit du penseur. Miss Jessie Allen, sans nulle prétention, à son insu peut-être, avait conduit le philosophe en des chemins enchantés qu'il ne soupçonnait pas; rien de plus curieux à suivre que les émotions diverses de ce rare esprit, son étonnement d'abord, ses résistances secrètes, ses éclairs de joie par moments, enfin tout un travail intérieur qui, en ouvrant le cœur à l'amour, laisse subsister intacts les devoirs et les droits de la raison.

« Nous avons parlé ce soir de l'efficacité de la prière : ma femme Jessie est persuadée qu'on ne peut prendre l'habitude de prier tous les jours sans devenir meilleur. Je lui opposais des faits et la dureté de cœur des dévots dans les religions autres que la sienne; mais Jessie fait ce que font toutes les femmes et bien des hommes aussi : elle commence par mettre dans sa religion tout ce qu'il y a de mieux dans une belle âme comme la sienne; puis elle croit que c'est le caractère de la religion en général, et que toutes les religions y participent. Elle oublie qu'en prenant le genre humain entier, ceux qui font entrer des vérités bienfaisantes dans leur religion ne sont pas un contre cent, tandis que les quatre-vingt-dix-neuf autres ont sanctifié par leur religion des doctrines exécrables,

qu'ils n'auraient jamais pu admettre, s'ils n'avaient pas soumis leur raison à la raison, ou plutôt à la folie d'autres hommes. »

Ainsi commence une des pages de ce journal; la même pensée s'y reproduira plus d'une fois, l'horreur du fanatisme, le mépris de l'hypocrisie ne s'effaceront jamais dans cette âme éprise du vrai et du juste, et cependant à travers ces saintes colères, à travers ces mouvements de généreuse révolte qui l'éloignent des cultes établis, on sent naître et grandir une inspiration véritablement religieuse. Il a beau dire en maintes rencontres qu'il lui est impossible d'admettre l'idée de la Providence telle que les chrétiens l'entendent, que sa raison se refuse à concevoir un Dieu attentif aux prières des hommes, attentif du moins à leurs formules de foi plutôt qu'à leur conduite; il a beau dire que la sainteté « n'est qu'un égoïsme exalté par la considération du Moi éternel de préférence au Moi mortel : » il éprouvera bientôt, lui aussi, le besoin de vivre de la vie de l'âme, et d'entrer en communication avec Celui que les plus grands esprits comme les plus humbles ont appelé notre Père.

C'est d'abord un sentiment de piété filiale qui éveille en lui ces nouveaux désirs. Le 20 juin 1824, il écrivait ces mots dans son journal : « ... Je lis avec ma femme d'anciennes lettres de ma mère, de 1806. Elles ont pour moi un intérêt prodigieux et qui n'est presque pas triste : faire ainsi revivre ma mère, entendre encore une fois sa voix et ses conseils...; mais, bon Dieu, que reste-t-il de tant d'amour? Serait-il possible qu'elle fût encore quelque part, songeant à moi, veillant sur moi, mettant, comme

elle faisait alors, tout son bonheur dans le mien, et jouissant de l'amour que je lui garde?... Que je voudrais le croire, c'est-à-dire le comprendre! » Vouloir comprendre une chose, c'est déjà la posséder à demi, car d'où viendrait ce désir, s'il n'y avait en nous la substance d'une vérité, confuse encore, que l'esprit est impatient d'apercevoir sans voile et sans ombre? Cette foi à une providence paternelle, cette croyance à un ordre supérieur qui réserve à l'âme des destinées agrandies, on la voit se dégager peu à peu des doutes qui l'obscurcissaient dans l'intelligence du loyal penseur. L'immortalité est incompréhensible, dira quelque physiologiste, adorateur fanatique de son scalpel; la mort est bien plus incompréhensible encore, répond Sismondi, et il écrit cette note : « Comment la mort est-elle possible? Elle est aussi surprenante, aussi inconcevable que l'immortalité! Tous ces sentiments, toute cette vie ne peuvent pas avoir été destinés à l'anéantissement. » Excellentes paroles, mais ce n'est rien encore; celui qui, n'admettant que des lois éternelles, repoussait l'idée de la Providence libre, ouvre enfin les yeux à une vérité plus haute, et, tourmenté du désir de vaincre les difficultés philosophiques de la question, il écrit cette curieuse page : « Il m'est venu aujourd'hui comme un trait de lumière. Je reconnaissais jusqu'à présent que les événements terrestres étaient guidés par deux lois, celle de la matière, loi de nécessité, et celle des intelligences, loi de liberté. Or tout être animé, même l'insecte le plus insignifiant, peut, par un acte de sa volonté, interrompre la loi de nécessité qui régit la matière, et il agit à son tour sur les intelligences, sans gêner pour cela leur liberté :

qu'est-ce qui empêche donc les intelligences ou l'intelligence supérieure à l'homme d'agir au milieu de la nature, d'exercer à son tour sur l'homme une action matérielle, comme peut le faire l'intelligence inférieure à l'homme, sans pour cela troubler la liberté? Ce troisième système d'action, auquel le monde serait soumis, expliquerait non-seulement les miracles, mais la Providence et les prières; elle réconcilierait ce qui m'avait toujours paru une contradiction, l'action de la Divinité et la liberté de l'homme. » C'est à propos d'une de ces pensées spiritualistes, mystiques même, apparues tout à coup comme un éclair, que Diderot écrivait à son ami : « Gardez-moi le secret, on me croirait fou. » Sismondi ajoute simplement : « Il reste bien du louche dans cette idée, mais il vaut la peine de l'approfondir. »

Certes l'homme qui exprimait son amour de la vérité religieuse avec une ingénuité si touchante, l'homme qui se préoccupait si naïvement des moyens de la découvrir et d'en donner la preuve, avait rompu depuis longtemps avec la routine voltairienne. Ses amis cependant n'avaient pas le secret de ses pensées, et ce travail intérieur s'accomplissait silencieusement. Aussi, chaque fois qu'une occasion publique en laissait voir quelque chose au dehors, la surprise était grande. Sismondi en 1826 publie à Paris, dans la *Revue encyclopédique*, trois articles importants sur les progrès religieux du dix-neuvième siècle; aussitôt le vieux Bonstetten, l'aimable, le frivole, l'incorrigible Bonstetten, est persuadé que Sismondi a renié ses croyances libérales, et comme cette conversion attristerait sa vieillesse toujours plus jeune et plus mo-

queuse, il s'abstient de lire jusqu'au bout l'ouvrage de son ami. « M. de Bonstetten, écrit Sismondi, s'est arrêté dans la lecture de mes *Progrès religieux*, parce qu'il a cru voir que je tournais au méthodisme. Il est curieux de constater à quel point tous ces débris de la secte de Voltaire ont horreur du seul nom de religion. » Ainsi, parce qu'il développait dans tous les sens son libéralisme fécond, parce que la libre méditation des choses humaines le ramenait à ces croyances dont l'avait éloigné un dogmatisme hautain, parce qu'il soupçonnait d'instinct quelques-unes des vérités si nettement établies plus tard sur l'alliance nécessaire de la religion et de la liberté, on le croyait infidèle à ses principes. C'était le moment au contraire où il les appliquait avec le plus de vigueur. Nous savons aujourd'hui, surtout par l'enseignement de M. de Tocqueville, que ce n'est point le despotisme, mais la liberté, qui a besoin de la religion; avant que ce noble écrivain nous eût donné son tableau de la démocratie en Amérique, bien des idées libérales étaient lettre close pour les esprits les plus libéraux. Sismondi fut un des premiers à concevoir ces nouveaux principes, bien vaguement encore, bien imparfaitement; cela seul a suffi pour dérouter ses amis et le faire accuser de méthodisme.

Étrange méthodiste qui n'a qu'une haine dans le cœur, la haine de l'intolérance! On lit dans son journal ces graves paroles, datées de 1835 : « Je sens désormais les traces profondes de l'âge, je sais que je suis un vieillard, je sais que je n'ai plus longtemps à vivre, et cette idée ne me trouble point. Ma confiance dans la parfaite bonté de Dieu comme en sa justice s'affermit tous les jours. Je deviens plus reli-

gieux, mais c'est d'une religion toute à moi, c'est d'une religion qui prend le christianisme tel que les hommes l'ont perfectionné et le perfectionnent encore, non tel que l'esprit sacerdotal l'a transmis. Son autorité est dans la raison et l'amour. Plus j'avance et plus je sens de répugnance pour l'esprit sacerdotal... Cette année de ma vie me l'a montré hostile à la raison et à la charité chez les méthodistes, chez les calvinistes, chez les anglicans. Nous avons été nourris de haines religieuses. N'est-ce pas une honte qu'il faille mettre ces deux mots ensemble? » Voilà le christianisme de Sismondi, christianisme assez semblable à celui de Channing, de Théodore Parker, de tous ces vaillants apôtres qui se sont donné la mission d'associer la morale évangélique avec les généreux principes de la société moderne, ces principes n'étant qu'un produit de la semence divine contenue dans l'Évangile. Que ce christianisme soit jugé imparfait, insuffisant, c'est le droit de la controverse, et je ne cacherai pas que tel est mon avis; il est manifeste cependant qu'il y a là un immense progrès moral chez un homme issu de l'esprit du dix-huitième siècle, et que ce progrès eût été plus décisif encore, si les défenseurs ou les représentants de la religion n'avaient pas offusqué mainte fois la pure lumière à laquelle aspirait cette belle âme.

Quand il rencontre des natures aimantes, dans quelque communion que ce soit, il est heureux de les pouvoir aimer. Qu'importe la différence des dogmes? il est de la religion du dévouement et du cœur. La sainteté, dont il a mal parlé naguère, lui apparaîtra toute rayonnante chez certains catholiques italiens, martyrs de la foi politique

consolés par la foi religieuse. Il comprendra la beauté d'une Église qui produit des vertus si fortes et si douces, il portera envie à ceux qui peuvent y soumettre leur raison, comme on porte envie à l'imagination du poëte, à l'enthousiasme du héros. Envier les choses sublimes, n'est-ce pas les égaler? Sismondi, le grave, l'austère Sismondi, est comme un frère de Silvio Pellico, de Maroncelli, d'Oroboni, de Gonfalonieri, de l'abbé Louis de Brême, de toutes ces pieuses victimes, de tous ces héros admirables dont le catholicisme italien a fait don à la cause de l'indépendance italienne. Il y a une lettre de lui où son émotion éclate avec une singulière vigueur. Admiration, respect, amour, en même temps regret de ne pouvoir se réunir par la foi aux hommes dont la foi le ravit, voilà les sentiments qui remplissent son cœur et y renouvellent l'exécration de la tyrannie. Citons cette lettre tout entière, elle est datée du village de Chêne, 20 février 1833.

« Je ne voulais pas vous répondre, ma chère Eulalie, avant d'avoir réussi à me procurer ce mémoire de Silvio Pellico dont madame de Broglie d'abord, et ensuite vous, m'aviez parlé avec tant d'admiration et d'attendrissement. Je l'ai enfin reçu il y deux jours, je l'ai achevé ce matin, et j'en suis encore si ébranlé que ma pensée ne peut s'attacher à autre chose, que tout travail m'est impossible, que dans la nuit je me réveillais sans cesse avec son nom sur mes lèvres, et je repassais avec horreur comme avec enthousiasme ces dix années de triomphe d'une belle âme sur la perversité humaine. Je vous ai souvent parlé de la beauté du vrai caractère italien, de l'amour qu'il était fait pour exciter; je suis bien aise que celui de Pellico se soit

ainsi révélé tout entier à vous avec cette tendresse qui se reflète sur tous les objets, cette simplicité, cette naïveté qu'on ne trouve qu'en Italie. Je suis bien aise que vous ayez vu, non pas un, mais plusieurs de ces caractères angéliques, qu'on doit aimer avec passion quand on les connaît, car Oroboni et Maroncelli ont des âmes comme celle de Pellico, et Maroncelli est à Paris, se traînant sur des béquilles avec une santé ruinée, pauvre et obligé de travailler pour vivre. Je l'y ai vu il y a onze mois, et je sens un profond remords de ne l'avoir pas mieux vu, de ne l'avoir pas écouté, consolé, aimé; il me semble que j'ai été auprès d'un saint qui rayonnait la bonté et le pardon des offenses sur moi, et que je n'en ai pas profité, que j'ai fermé mon âme à cette douce communication. Nous ne sommes pas de même religion, eux et moi; je ne veux pas dire seulement qu'ils sont catholiques et moi protestant, je veux dire qu'ils sont de la religion des poëtes, des cœurs brûlant d'amour et d'enthousiasme, des imaginations puissantes, qui, se créant un Dieu à leur image, le rapprochent d'eux et en font leur ami et leur consolateur habituel : je suis de la religion des logiciens, plus froids, plus raisonneurs; je m'élève à Dieu par cet univers qu'il a créé, par les lois générales qui le régissent. La sagesse et la bonté sont ceux de ses attributs qui me frappent le plus, mais sans anthropomorphisme, sans faire son intelligence plus que son corps à l'image de l'homme, sans lui attribuer par conséquent de la tendresse à mon égard, au lieu de la bienfaisance universelle. Ces deux religions ne peuvent pas controverser l'une avec l'autre, elles tiennent à deux organisations différentes. Je ne puis pas plus croire

et aimer à la manière de Pellico que je ne puis être poëte comme lui; mais en pensant aux souffrances qu'il a éprouvées, je sens du soulagement à réfléchir qu'il avait une âme ainsi constituée, qu'il y trouvait une consolation dont j'aurais été privé. Mais vous, chère Eulalie, comment pouvez-vous conclure de ce livre qu'il ne faut pas de révolution en Autriche? Ah! c'est là que je l'appelle de tous mes vœux, non pas seulement pour faire faire amende honorable à genoux, aux yeux de l'Europe, à cette âme de boue sèche de l'empereur, qui, sans passions, sans colère, s'acharne à maintenir les minutieuses oppressions de détail des condamnés, comme il compte les boutons des uniformes de ses soldats,—mais aussi et surtout pour la dégradation profonde de l'humanité, lorsque des hommes bons et honnêtes, comme Pellico en a trouvé un grand nombre, se font un devoir d'exécuter des ordres atroces. Cette perversion de l'entendement et du cœur ne disparaîtra jamais devant les réformes, c'est une révolution qu'il faut à l'Autriche pour y opérer une cure radicale; c'est une révolution, justement parce que le peuple est bon et moral et s'arrêtera devant les excès, tandis que l'esprit faux et étroit de l'empereur, qui n'a point de cœur, et l'esprit machiavélique de Metternich, qui a un cœur mauvais, emploient constamment toutes les forces de l'Autriche au service du principe du mal. Quoique j'aime les Allemands, je regrette de vous voir au milieu d'eux... Je m'afflige de l'impression que vous recevez de cette bonhomie presque universelle de Vienne, de cette gaieté de la société, de cette manière dont la vie s'y dissipe doucement. On s'y réconcilie, sans s'en rendre compte, avec un ordre

mauvais en soi, foncièrement mauvais, et qui doit crouler. »

A qui donc Sismondi adresse-t-il ces véhémentes paroles contre l'Autriche? A la fille de l'ambassadeur de France en Autriche. Il avait connu chez M. le duc de Broglie la famille de M. le marquis de Sainte-Aulaire, l'éminent diplomate, le spirituel historien de la Fronde, et, âgé déjà de cinquante ans et plus, il s'était épris d'une affection toute paternelle pour l'une de ses filles. Mademoiselle Eulalie de Sainte-Aulaire, à en juger par les lettres de Sismondi, était, dès l'âge de seize ou dix-sept ans, un esprit singulièrement sérieux, avec tout le charme et toute la vivacité de la jeunesse. Ame inspirée, enthousiaste du bien et du vrai, les plus difficiles études ne l'effrayaient pas. Or l'ardent penseur libéral était devenu en quelque sorte son directeur intellectuel. On voit par cette correspondance qu'aucune des grandes questions sociales, aucun des grands intérêts du genre humain n'échappent à la curiosité de cette généreuse enfant; philosophie, religion, économie politique, droits des nations opprimées, moyens de répandre les lumières, d'accroître le bien-être et la moralité du peuple, elle s'intéresse à tout, elle veut tout connaître et tout approfondir. Sismondi la dirige, l'encourage, rectifie ses erreurs, et, pour la mettre en garde contre les vaines théories, l'accoutume aux études précises, aux observations pratiques. Un jour, pendant qu'elle habite Vienne avec son père, Sismondi lui demande quelques renseignements sur la condition des paysans en Autriche; la consultation ne se fait pas attendre, et ce n'était pas sans doute une œuvre banale, puisque le rigide maître s'écrie avec effusion : « Vous avez répondu parfaitement

à ma demande ; vous avez confirmé ce que je savais, mais vous y avez ajouté des faits nouveaux, des faits bien choisis. J'appelle votre esprit si juste à plus de recherches encore, à plus de méditations sur l'économie politique. C'est une belle science, et une science qui sied aux femmes, car c'est la théorie de la bienfaisance universelle... » Puis, après avoir conseillé à son élève de ne pas chercher cette science dans les livres, de se défier des principes établis prématurément, et que l'expérience vient démentir chaque jour ; après lui avoir parlé de certaines institutions, de certaines coutumes condamnées à tort par le dernier demi-siècle, et dont on peut voir les heureux effets dans les pays qui les ont conservées, il ajoute gaiement : « Si je disais cela aux Français, ils croiraient que j'adopte les opinions auxquelles ma vie a été consacrée ; si je le disais aux Autrichiens, ils croiraient que j'adopte leur système..... Ils se tromperaient fort tous les deux. Et s'ils savaient que j'adresse ces réflexions à une jeune et jolie demoiselle, ils croiraient plus sûrement encore que je radote ; mais cette jolie personne a une tête faite pour les fortes réflexions. D'ailleurs je commence à croire que les femmes seules sont capables d'étudier aujourd'hui ; les hommes qui ont du talent, et surtout du style, sont si pressés d'enseigner, qu'ils n'ont plus le temps d'apprendre. Ils ont lu aujourd'hui, ils écrivent demain un article de journal : c'est le plus long crédit qu'ils veuillent accorder à la renommée. »

Rien de plus intéressant pour l'étude des pensées intimes de Sismondi que cette correspondance avec celle qu'il appelle sans cesse *sa gentille amie*, *sa gentille corres-*

pondante, son enfant, son compagnon d'étude, la philosophe Eulalie. « Ma chère Eulalie, lui dit-il un jour, vous voyez que je m'affermis dans l'habitude de vous écrire comme à un vieux philosophe; mais cela ne m'empêche pas de vous aimer comme une jeune fille, et comme la fille de mon amie la plus chère. » Heureux d'avoir une telle confidente, il s'abandonne sans scrupule à tous les épanchements de son esprit. Plus de roideur, plus de formalisme; on assiste à ses émotions les plus secrètes. Cette fois ce sont surtout des émotions politiques, et comment en serait-il autrement? La correspondance du maître et de la gracieuse élève s'ouvre en 1830, au moment du procès des ministres, et va se continuer à travers les rudes assauts que subit la monarchie de Juillet. Sismondi, le vieux libéral, est Français du fond du cœur. Représentez-vous ses angoisses, lorsque, de sa solitude de Chêne ou de Pescia, il apprend les nouvelles de Paris par les voix tumultueuses de la presse. S'il était au milieu de la bataille, bien des choses lui seraient expliquées, et peut-être jugerait-il les hommes avec une sévérité moins âpre. Dans sa retraite silencieuse, il s'est formé du gouvernement de 1830 un idéal politique sans tache; malheur à ses amis de la veille le jour où la réalité ne répondra pas à ses rêves! il les dénoncera comme les représentants infidèles de la plus noble des causes, il les interpellera comme un tribun de la gauche, comme un soldat de la presse irritée. Et à qui enverra-t-il ces véhémentes paroles? A une jeune fille qui vit au milieu même des chefs de la résistance. Il espère, on le dirait du moins, que sa voix, sans bruit et sans scandale, arrivera ainsi plus sûrement jusqu'à ceux

qu'il veut toucher; mais surtout si des insurrections terribles ont provoqué une répression sans pitié, si dans l'ivresse de la lutte on a fait trop bon marché de la vie humaine, Sismondi, atteint ici dans sa foi, dans sa religion de l'humanité, supplie la « gentille correspondante » de parler et d'agir avec lui, de faire agir sa mère, de rappeler la charité aux vainqueurs.

« Oh ! mon Eulalie, que de sang ! que de morts ! quelle tache pour la France, pour notre siècle, pour la liberté, pour ceux qui se disent les honnêtes gens !... Réunissons-nous tous, mon amie, pour rappeler, pour rendre plus sacré le respect que l'homme doit à la vie de l'homme. Agissons de toutes nos forces, de toute notre conscience, pour bien faire sentir l'amplitude de ce commandement : « Tu ne tueras point. » Que votre mère exerce sa douce et persuasive influence religieuse... Que tout ce qui écrit, que tout ce qui parle s'attache à prêcher la bienveillance, la charité, car jamais dans aucun temps la vie de l'homme n'a été jouée avec plus de légèreté. Une réaction des deux philosophies qui se disputent les écoles, la matérialiste et la panthéiste, se fait sentir dans la politique. L'une et l'autre ôtent également à l'individu son importance en lui ôtant son avenir. A qui ne songe point à l'âme, la mort n'est qu'un accident d'un instant. L'homme n'est plus pour l'homme qu'un obstacle dont il se débarrasse sans un moment de remords. Et nous avons tout récemment fait de belles phrases sur l'abolition de la peine de mort ! »

Malgré l'exagération de ces paroles, comment ne point admirer cette chaleur d'âme, ce libéralisme cordial et tout nourri de charité? Le libéralisme, non pas celui des

lèvres, mais celui du cœur, le libéralisme en vue du perfectionnement individuel et du progrès moral des sociétés, en un mot le libéralisme devenu une foi religieuse, voilà le secret des émotions, des incertitudes, des contradictions même de Sismondi. Partout où la liberté est en péril, il le sent aussitôt, et blessé dans sa foi, il éclate en protestations véhémentes. Que l'Église catholique ou le clergé protestant se montre sur tel ou tel point hostile à cette grande cause, on verra éclater sa colère. Il a béni le catholicisme, quand il l'a vu produire des Silvio Pellico et des Maroncelli ; s'il voit reparaître chez ses docteurs la haine de la liberté, il lancera non-seulement contre eux, mais contre l'Église tout entière, des imprécations terribles. Il ne ménage pas plus ses coreligionnaires. « Je suis toujours frappé, dit-il, de voir combien tout ce culte anglais est peu spontané, comme il s'attache aux paroles d'autrui, aux formes, et se détache de la vie morale. » Et ailleurs : « ..... Je suis sorti précipitamment de l'église pour n'avoir à parler avec personne de l'indignation que le pasteur avait excitée en moi en prêchant sur les peines éternelles. Je suis déterminé à ne plus entrer dans une église anglaise, pour ne pas m'exposer à entendre de pareils blasphèmes, à ne jamais contribuer à répandre ce que les Anglais appellent leur réforme, car à côté d'elle le papisme est une religion de miséricorde et de grâce... » Philosophe chrétien et exigeant beaucoup des hommes qui prétendent représenter le christianisme, Sismondi, dans l'explosion de ses colères, semble renier parfois la religion qui l'inspire. Un jour, la gentille correspondante le croit décidément séparé de la religion du Christ, et

comme elle connait bien la beauté de son âme, comme elle est heureuse d'avoir un tel maître, un maître si bon, si charitable, si prompt à souffrir de toutes les souffrances de l'humanité, elle voudrait le ramener au christianisme; elle le prêche indirectement, elle lui parle d'une âme qu'elle vénère, d'une âme remplie des vertus les plus hautes et à laquelle il manque seulement d'être chrétienne, ou plutôt qui est chrétienne sans le savoir, sans le vouloir. Sismondi a compris, et il répond sans hésiter :

« Je ne puis pas, mon amie, laisser passer sans la relever, une citation de votre dernière lettre :

> Elle a trop de vertu pour n'être pas chrétienne.

L'âme dont vous dites cela n'accepte ni l'éloge ni le reproche. J'aime à croire que le vers de Voltaire vous a entraînée, et que dans l'habitude de votre pensée vous ne refusez le nom de chrétien à aucun de ceux qui se le donnent à eux-mêmes, combien qu'ils diffèrent de vous. C'est une des conséquences de la variété infinie des formes de l'esprit humain que l'interprétation du même livre ou du même symbole réveille dans des individus divers, des idées absolument différentes. Dans votre Église, vous avez voulu les ramener toutes à l'unité par la soumission à une autorité vivante et toujours vigilante, et vous n'y avez pas réussi. Je connais assez de catholiques profondément religieux pour savoir que, malgré leur ferme volonté d'être unis, ils diffèrent encore dans leur foi. Je n'aurais pas besoin de sortir de chez vous pour en trouver des exemples. Dans notre Église, nous avons renoncé à l'unité. Admettant

le libre examen, nous savons que la foi différera autant que les intelligences. Nous admettons que la réunion dans un même culte suffit pour établir que ces âmes si diverses sont rappelées par les mêmes besoins vers les mêmes espérances. Nous retrouvant dans la même église, nous étant joints à la même prière, nous nous reconnaissons comme frères et comme chrétiens, quoiqu'il y ait peut-être une différence infinie entre nos croyances. Peut-être à l'assemblée où j'étais ce matin y avait-il quelque orthodoxe calviniste aussi affermi que madame de B... dans la doctrine de la prédestination, de la rédemption par le seul sacrifice de Jésus-Christ, peut-être quelque rationaliste qui n'admet ni l'inspiration des saintes Écritures, ni leur authenticité, et qui ne voit dans le christianisme que le travail successif des hommes les plus vertueux et les plus éclairés de tous les âges, pour formuler tout ce que la race humaine a pu apprendre de ses rapports avec le Dieu qui l'a créée et de ses devoirs envers elle-même. Qu'importe? Tous deux se disent chrétiens, et je le crois, je les reçois comme frères, et j'ai du plaisir à m'associer à eux dans un hommage public de reconnaissance et d'amour à l'être qui nous a donné l'existence et qui l'a douée de tant de biens... »

Il est permis de croire que cette réponse n'aura pas satisfait complétement les religieux désirs de mademoiselle de Sainte-Aulaire; ce qui est certain toutefois, c'est que ce dissentiment sur des matières aussi graves n'a gêné en rien la correspondance du vieux maître et de sa gentille élève. Sismondi est toujours aussi empressé d'écrire à sa confidente, toujours aussi heureux des lettres qu'il reçoit

de sa main; il continue à s'entretenir avec elle des pensées les plus hautes, et de 1830 à 1842, c'est-à-dire jusqu'à la veille de sa mort, une de ses joies les mieux senties, on peut le dire, a été d'enseigner à ce noble esprit son libéralisme idéal.

Voyez ici un épisode qui montre bien la séve puissante de l'historien libéral et l'influence multiple de sa vie. Au moment où mademoiselle de Sainte-Aulaire croyait nécessaire de ramener Sismondi au christianisme, Sismondi ramenait lui-même aux sentiments chrétiens une jeune femme, une jeune Italienne que l'Église de son temps et les malheurs de son pays avaient jetée dans le désespoir. Lors même que des mains amies n'auraient pas tracé confidentiellement le portrait de mademoiselle Bianca Milesi[1], devenue plus tard madame Mojon, les lettres de Sismondi nous suffiraient pour recomposer cette physionomie si vive et si noble. C'était, on le devine aisément, une âme ardente, amoureuse de la justice, passionnée pour l'indépendance italienne, et qui, voyant les plus nobles de ses frères punis comme des criminels pour leur vertu patriotique, voyant l'Église faire cause commune avec les tyrans et les bourreaux de l'Italie, avait fini par nier la Providence. Ce fut Sismondi qui lui rendit la foi. Sans éteindre chez elle le foyer des désirs enthousiastes, il sut l'accoutumer à la résignation; il lui fit comprendre que les progrès des choses humaines ne se mesurent pas au battement de nos cœurs, que ce monde est un monde

[1] *Blanche Milesi-Mojon*. Notice biographique, par Émile Souvestre. In-18, Paris, 1854.

d'épreuves, que la justice marche à pas lents, mais que son heure vient toujours; il lui montra enfin, au milieu même de ces désordres qui tiennent à notre liberté mal conduite, l'action perpétuellement présente d'un Dieu juste et bon... *absolvitque Deum.* Une telle prédication est digne de remarque chez un homme qui, pendant bien des années, avait refusé d'admettre cette forme de la vie divine, et qui, en 1826, à la suite d'une conversation avec une Anglaise, écrivait dans son journal : « Les idées religieuses de cette dame, se rapportant à une intervention continuelle de la Providence et à l'étude de la foi plutôt que de la conduite, sont de la nature qui s'accorde le moins avec les miennes. » Le stoïcien, depuis cette époque, avait trouvé dans le christianisme une foi plus consolante, et c'est ce christianisme qu'il prêchait avec ferveur aux âmes désespérées. « Autrefois, — lui écrit madame Bianca Mojon (août 1834), — lorsque je vivais dans l'ordre d'idées dont je suis sortie grâce à vous, le désespoir m'était permis; mais à présent que je reconnais une Providence, ce désespoir serait illogique et indigne du philosophe chrétien votre élève. Que de veilles, que d'amères et vaines angoisses m'ont coûtées les misères du genre humain! Je ne puis me rappeler sans frémir les conclusions irréligieuses que j'en tirais alors; maintenant je suis rassurée... » Sismondi était donc un maître qui formait des philosophes chrétiens, ramenant à Dieu et au fils de Dieu les âmes qu'éloignait le fanatisme.

Ce grave et doux maître était consulté souvent sur les choses les plus intimes de l'âme. A lire ses écrits, si moraux sans doute, mais si rigides et quelquefois si roides, on ne se douterait pas que c'était une conscience pleine

de délicatesses et de scrupules; il était cependant attentif aux moindres nuances, jusqu'à goûter les laborieuses subtilités des casuistes. N'est-ce pas lui qui écrivait un jour : « Ceux qui croient que la moralité ne consiste qu'en quelques préceptes vite épuisés me semblent des observateurs bien superficiels. Plus au contraire on l'étudie, plus on voit le champ s'élargir. On peut s'en convaincre en lisant les milliers de livres écrits sur des cas de conscience dans l'Église catholique. Le secret du confessionnal, la nécessité d'accorder enfin l'absolution et de maintenir le pouvoir sacerdotal, ont certainement fait dévier les casuistes et créer avec leur aide ce qu'on a appelé la morale jésuitique; toutefois de grands progrès ont été faits par eux dans cette noble science, et nous leur devons peut-être plus qu'à la Bible elle-même l'établissement du système de moralité chrétienne. » Il fallait que Sismondi fût bien attaché à cette religieuse étude des cas de conscience pour adresser de telles paroles, — à qui? personne ne le devinerait sans doute, — à l'ardent pasteur américain, à l'esprit le plus ferme, mais le plus simple, le plus large, le plus étranger aux finesses de l'analyse, l'illustre Channing. C'était donc, je le répète, un directeur de conscience, et rien de plus touchant que ses consultations sur l'exercice de la charité. Madame Bianca Mojon, son amie, éprouve certains scrupules en faisant l'aumône, car elle a porté dans son christianisme philosophique les habitudes d'esprit qu'elle tient de son éducation italienne. Donne-t-elle assez? quelle est la vraie mesure? quel est le point juste où se concilient la science et la charité, la raison et l'amour? Voilà les questions que l'âme en peine adresse à Sismondi.

Dures questions! répond le bienfaisant casuiste; elles me déchirent le cœur. En face de cette misère des pauvres qui nous poursuit comme un remords, nous sentons notre impuissance à y porter remède. Donnât-on tout ce qu'on possède, on ne ferait que déplacer le problème, et en obéissant à l'aveugle au devoir impérieux de l'aumône, on s'expose à violer des devoirs plus impérieux encore envers sa propre famille.— « Il y aurait donc une limite à tracer entre ce qu'on doit à autrui, ce qu'on doit à soi-même et aux siens; mais qui a le droit de dire : Cette limite est là? et quelle autorité humaine pourrait satisfaire la conscience? Ce qui me reste de plus positif de mes réflexions souvent douloureuses sur ce sujet, c'est une grande défiance des théories, un grand repoussement pour tous les principes absolus, une grande crainte que la science, prise pour règle de la charité, ne dessèche le cœur. Que de fois n'avons-nous pas entendu dire que l'aumône donnée individuellement est jetée au hasard, qu'elle tombe sur des indignes, qu'elle encourage la fainéantise! Et tout cela est vrai. Et pourtant combien n'a pas de prix ce double mouvement du cœur de celui qui donne et de celui qui reçoit! Si nous chargions les hôpitaux, les bureaux de bienfaisance, de distribuer toutes ces aumônes, nous nous priverions de la joie du bienfait et de la reconnaissance, de ce contentement des bonnes actions qu'il faut entretenir chaque jour, si l'on veut qu'il donne une bonne habitude à l'âme. La charité d'ailleurs perd son caractère en s'unissant à la pratique administrative, elle devient dure et défiante. Les chefs d'hôpitaux se sentent appelés à défendre les dons des bienfaiteurs contre les fraudes des pauvres :

ils en ont beaucoup vu, ils les soupçonnent toujours... »

Puis, après avoir exposé tous les aspects du problème de la misère, après avoir réfuté les raisonnements funestes qu'une science mal inspirée, ou, si l'on veut, une demi-science, oppose à la charité instinctive, après avoir appelé de tous ses vœux une science plus haute, plus complète, qui répandrait plus également les biens de la terre, il affirme pourtant que cette science, si elle doit naître, sera toujours *courte par quelque endroit*, et que nous tenterions en vain de nous substituer à la Providence. « C'est pour cela, dit-il, que, par système du moins, je ne voudrais exclure aucune forme de charité. Je voudais pouvoir donner aux hospices, aux dispensaires, aux écoles, je voudrais pouvoir aider libéralement les grandes infortunes, pouvoir remettre à flot, par un don, par un prêt fait à temps, l'homme qui chancelle entre l'industrie et la ruine; mais je voudrais en même temps distribuer, sou par sou, au mendiant que je rencontre, un secours qui peut-être dans ce moment le sauve d'une atroce souffrance. Je ne dirais point que je ne donne jamais aux enfants, jamais aux valides, jamais à ceux dont je connais le vice, car peut-être, dans le moment où je refuse avec ma règle, la faim, qui n'a point de règle, est sur eux! » Excellentes paroles, vraiment philosophiques et vraiment chrétiennes, touchants scrupules où se retrouve encore l'inspiration de toute sa carrière, je veux dire l'amour de la liberté en toutes choses, le respect de la spontanéité humaine, l'horreur de ces formules tyranniques ou de ces habitudes passives qui tarissent les sources de la vie.

Cette charité dont Sismondi parle si bien, il la pratique,

nous le voyons par ses lettres, envers tous ceux qui souffrent. Nulle douleur, particulière ou collective, ne le trouve indifférent. Historien des choses passées, il a toujours les yeux ouverts sur le présent ou l'avenir, et il devient aussitôt, *clamante conscientia*, l'avocat de toutes les infortunes. On a entendu ses cris au sujet de nos émeutes en 1834, on sait par sa correspondance avec mademoiselle de Sainte-Aulaire combien était ardente et sincère sa sollicitude pour la France; ses lettres à madame Mojon le montrent dévoué à la cause italienne. C'est par madame Mojon qu'il est en rapports avec les réfugiés de Rome ou de Naples, par elle qu'il leur adresse ses conseils, ses encouragements, et aussi, quand il le faut, ses chaleureuses remontrances. Son dévouement à cette cause lui fait discerner dès le premier jour les fanatiques champions qui peuvent la perdre. C'est bien l'homme qui a dit : « Je suis libéral, je suis républicain, je ne serai jamais démocrate. » Après l'échauffourée de Savoie en 1834, il écrit à madame Mojon : « Ce Mazzini, que vous m'aviez recommandé autrefois, a été le principal moteur de cette malencontreuse tentative. Sans doute il a bien de l'esprit, bien de l'âme, mais je voudrais encore moins de son gouvernement que des plus mauvais qui existent. Ses principes absolus, à mes yeux, sont tous faux; le but qu'il se propose est contraire à toute liberté, et ses moyens sont tour à tour imprudents et coupables... » Mais, si un vrai libéral italien engage loin de sa patrie une vie de labeurs et de luttes dont profitera le bien public, avec quel empressement il lui tend sa loyale main! Notre collaborateur et ami M. Charles de Mazade rappelait dernièrement, dans une

remarquable étude[1], l'accueil fait à Rossi par nos démocrates français, lorsque M. Guizot et M. le duc de Broglie chargèrent l'éminent publiciste de fonder en France l'enseignement du droit constitutionnel; or les lettres de Sismondi à madame Bianca Mojon contiennent à ce sujet quelques lignes où éclatent son esprit et son cœur. « Quand Genève a accueilli Rossi, étranger de langue, de mœurs, de religion, quand elle l'a fait citoyen, législateur, député à la diète, elle a agi comme une grande nation qui reconnaît les lettres de noblesse du génie; quand les Français, avant d'admettre l'homme qui n'a peut-être point d'égal dans la philosophie et la législation à professer dans leur université, lui demandent son lieu de naissance, ils ne montrent que l'esprit étroit et jaloux d'une petite bourgeoisie dans une petite ville. » Ne sont-ce pas là des paroles à la Rossi? n'y sent-on pas la raison armée de mépris, et une secrète indignation formulée comme une sentence?

A côté des lettres à mademoiselle de Sainte-Aulaire et des lettres à madame Mojon, les unes consacrées surtout à la France, les autres à l'Italie, le recueil publié à Genève renferme une troisième série de confidences qu'anime aussi l'intérêt le plus vif: ce sont les pages adressées au célèbre pasteur américain William Channing. J'ai déjà dit que le christianisme de Channing et celui de Sismondi étaient le même ou à peu près; on pense bien que les questions religieuses et morales formeront le principal sujet de leurs

[1] Voyez dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er décembre 1861 le beau travail intitulé : *Pellegrino Rossi, l'Italie et la Papauté.*

entretiens. J'y trouve çà et là, en réponse aux questions de Channing, des paroles bien amères sur la France de 1830, sur le roi, sur le ministère, sur les chambres, sur la nation elle-même, et par instants une sorte de découragement. « Attendons! s'écrie-t-il : dans quelque temps, l'énergie reviendra, nous verrons un nouveau triomphe du spiritualisme sur le matérialisme, et il sera favorable à la religion comme à la politique; mais pouvons-nous attendre? Nous descendons la vallée des années, et ces jours meilleurs que nous attendons ne viendront pas à temps pour nous... » Quand on se préoccupe du progrès général, comment ne point parler de la France? Leur plus grand souci toutefois, dans ce dialogue éloquent, c'est l'état de la société américaine. La question de l'esclavage, déjà si brûlante il y a un quart de siècle, et qui exigeait tant de circonspection de la part des hommes d'État, est abordée par Sismondi avec une impétuosité toute française. Channing a écrit un livre sur l'abolition de l'esclavage, et malgré son ardeur il a cru devoir employer toute sorte de ménagements envers les Américains du Sud. Sismondi ne ménage personne chaque fois qu'il s'agit de la cause de l'humanité. Voici les rudes paroles qu'il adresse à Channing : « J'avoue que mon admiration pour la liberté américaine, pour l'intelligence américaine, pour la justice et la religion américaines, s'efface complétement, et se trouve dominée par l'horreur que me font éprouver l'esclavage du Sud et les décrets contre la presse relative aux esclaves. Le crime des propriétaires d'esclaves en Amérique comme voleurs des labeurs de leurs esclaves, comme leurs meurtriers, en hâtant leur mort par un tra-

vail excessif, par la privation de nourriture, par les châtiments, comme corrupteurs de leur moralité, me semble plus atroce encore que dans les îles, car il est moins justifié par le climat et la nature de l'industrie. Par tout le monde, les gouvernements s'efforcent d'amoindrir les horreurs de l'esclavage, et seules les libres provinces de l'Union accroissent ces horreurs autant par le nombre des victimes que par l'atrocité de la législation. »

Ces libres provinces sont-elles donc toutes coupables? N'en est-il pas une seule qui puisse échapper à l'invective du publiciste? Non, pas une seule. Au point de vue où se place Sismondi, aucun des États de l'Union ne saurait être complétement absous. Ce n'est plus aux lois qu'il s'en prend, c'est aux mœurs elles-mêmes. A quoi bon condamner l'esclavage, si, dans la pratique de la vie, vous maintenez tous les préjugés, toutes les exclusions, c'est-à-dire en définitive toutes les théories odieuses sur lesquelles est fondé l'asservissement de vos frères? — Si dévoué que fût Sismondi aux doctrines qui consacrent la liberté individuelle, quelle que fût son horreur pour cette égalité menteuse ou plutôt pour cette promiscuité dont le despotisme fait si bien son profit, il était trop religieusement humain, trop philosophiquement chrétien, pour ne pas maudire l'esprit de caste. Voyez ici le généreux libéralisme de la France essayant de redresser, par la voix de Sismondi, le libéralisme dédaigneux de la race anglo-saxonne : « Les États du Nord où l'esclavage est proscrit sont loin pourtant d'être à l'abri du blâme. Dans aucun d'eux, l'homme de couleur libre n'est traité en égal par les blancs; dans aucun d'eux, l'affront de l'exclusion ne lui est épargné; il

est repoussé de l'amitié, des salons, de la table de ses frères. Nulle part on n'a essayé de l'élever d'abord par l'éducation, puis par l'élection aux premiers rangs de l'État, au siége du juge, au banc de l'assemblée, au congrès, et pourtant accorder des honneurs aux individus peut seul relever la race. Peut-être dans un État démocratique n'y a-t-il que les instituteurs religieux qui puissent influencer les sentiments et les préjugés populaires. Aux États-Unis, vos pasteurs s'acquittent-ils de ce devoir par la prédication et par l'exemple? Le clergé catholique l'a fait, non pas constamment, non pas généralement, mais sur une grande échelle du moins, et dans tous les pays où l'esclavage existait en Europe. Il le fait dans ceux où il existe encore, et le poursuit incessamment dans les colonies catholiques de l'Espagne et du Portugal. L'Église, intolérante pour tout ce qui est hors de son sein, exerce du moins une fraternité véritable à l'égard de tous les fidèles. On doit rendre la même justice aux musulmans : ils travaillent sans relâche à amoindrir les horreurs de l'esclavage parmi les croyants, et tiennent en général pour infâme un musulman qui garde un coreligionnaire dans les fers. Quand je lis les horreurs de vos États du Sud, je ne puis m'empêcher de me demander : Y a-t-il dans cette province un ministre de la Bible, ou les pasteurs de l'Église réformée sont-ils propriétaires d'esclaves?... » Certes ces dernières paroles sont injustes, l'Église protestante a largement payé sa dette dans les luttes de la liberté, l'Amérique retentit encore de ses clameurs et de ses anathèmes ; mais Sismondi écrivait ces lignes en 1833, et qui sait si ces réflexions amères communiquées à Channing

n'ont pas suscité des auxiliaires à ce vaillant homme? Qui sait si cette voix sortie de la vieille Europe n'a pas éveillé dans le nouveau monde un Théodore Parker?

La correspondance de Sismondi avec Channing embrasse une douzaine d'années, comme celle qu'il a entretenue avec madame Mojon et mademoiselle de Sainte-Aulaire. La dernière lettre qu'il adresse au pasteur américain est du 19 décembre 1841. Sismondi avait soixante-huit ans, et il ne lui restait plus que quelques mois à vivre. Une grande douleur attrista pour lui cette suprême année, un grand coup le frappa comme un message de mort : la libérale constitution de Genève fut renversée le 22 novembre 1841 par une révolution servile; c'est Sismondi lui-même qui la caractérise ainsi. Il faut l'entendre quand il épanche son cœur avec Channing, et qu'il pleure sur la liberté de sa patrie. « C'est un bien petit État que le nôtre, ce n'est presque qu'un point dans l'espace; cependant notre révolution est un grand événement dans l'histoire de la liberté : c'est un triomphe pour les idées serviles, un démenti pour toutes les espérances des gens de bien... Je pense que vous avez à peine une idée de cet événement. » Il lui explique alors ce qu'était Genève depuis 1815, et ce qu'a détruit la révolution du 22 novembre 1841 : une constitution démocratique dans le meilleur sens du mot, aucune distinction de naissance, aucune autorité se perpétuant elle-même, tout pouvoir venant du peuple et retournant au peuple, une législature de deux cinquante membres, comprenant à peu près tous les hommes capables de motiver leurs opinions, un corps électoral composé de tous ceux qui prenaient un intérêt quelconque à la

patrie puisqu'il suffisait d'une contribution volontaire de 3 francs 25 centimes pour jouir des droits de citoyen ; avec cela, un gouvernement juste, probe, vigilant, économe. Un jour, après six mois de sourdes attaques et de calomnies ténébreuses, les démagogues ameutent la populace, séduisent la milice, assiègent le conseil représentatif, et menacent de livrer la ville au pillage, si, avant deux heures, on ne décrète pas l'appel d'une convention. « Cette convention, ajoute Sismondi, a déjà siégé hier et avant-hier (17 et 18 décembre 1841), et son premier acte a été de supprimer la prière par laquelle, depuis que la république existe, s'ouvraient toujours nos assemblées. C'est ainsi que le peuple le plus libre de l'ancienne Europe s'est montré indigne de la liberté, qu'il a trahi en quelque sorte sa cause pour tout le genre humain. » Il voyait là en effet les symptômes d'une disposition générale des esprits qui l'effrayait pour l'Europe et peut-être aussi pour l'Amérique.

Disons-le pourtant : malgré la tristesse des derniers mois de sa vie, Sismondi n'a jamais désespéré. On sait qu'il mourut le 25 juin 1842 ; d'après les rapports les plus dignes de foi, il garda sa ferme et bienveillante sérénité jusqu'à l'heure où il remit son âme à Dieu. Les lettres que nous venons de citer, et dont la plus grande partie n'avait pas encore vu le jour, expliquent assez cette mâle confiance. Dans une espèce de testament littéraire où il signale sans fausse humilité les imperfections de son œuvre, il se rend ce témoignage : « On aime ceux au service desquels on se consacre, et je n'ai pas travaillé vingt-quatre ans à étudier la France de siècle en siècle sans

me lier plus intimement à elle, sans faire des vœux pour sa gloire et pour son bonheur... Je suis protestant, mais j'espère qu'on ne me trouvera étranger à aucun sentiment religieux d'amour, de foi, d'espérance ou de charité, sous quelque étendard qu'il se manifeste... Je suis républicain, mais en conservant dans mon cœur l'amour ardent de la liberté que m'ont transmis mes pères, dont le sort a été lié à celui de deux républiques, et l'aversion pour toute tyrannie, j'espère ne m'être jamais montré insensible ni à ce culte pour d'antiques et illustres souvenirs qui conserve la vertu dans de nobles races, ni à ce dévouement sublime aux chefs des nations qui a souvent illustré les sujets... » Si les documents inconnus que nous venons de rassembler justifient ces paroles, ils font surtout connaître l'homme, bien supérieur à l'écrivain, et nous révèlent l'ensemble des principes qui mirent ses espérances à l'abri des coups de la fortune. Ame vraiment libérale, cœur profondément humain, esprit avide de réformes, aussi opposé au servilisme qu'à la démagogie, enfin homme de moralité idéale bien plutôt qu'homme d'action, il a dit de lui-même, — c'est la dernière citation que j'emprunte à ces confidences, — il a dit un jour avec fierté ce qu'auraient pu dire aussi les Channing, les Tocqueville, tous ces penseurs désintéressés qui ont vécu en dehors et au-dessus des partis : « Je n'ai pas été vaincu, car le drapeau sous lequel je marche ne s'est pas encore déployé dans la bataille. »

Montpellier, décembre 1861.

LETTRES DE SISMONDI

A MADAME LA COMTESSE D'ALBANY

« Pescia, 18 juin 1807.

« Madame,

« Permettez-moi de chercher à me rappeler à votre souvenir, en vous envoyant les deux premiers volumes de mon *Histoire*. Si votre noble ami avait vécu, c'est à lui que j'aurais voulu les présenter, c'est son suffrage que j'aurais ambitionné d'obtenir par-dessus tous les autres. Son âme, généreuse et fière, appartenait à ces siècles de grandeur et de gloire, que j'ai cherché à faire connaître. Né comme par miracle hors de son siècle, il appartenait tout entier à des temps qui ne sont plus, et il avait été donné à l'Italie comme un monument de ce qu'avaient été ses enfants, comme un gage de ce qu'ils pouvaient être encore. Il me semble que l'amie d'Alfieri,

celle qui consacre désormais sa vie à rendre un culte à la mémoire de ce grand homme, sera prévenue en faveur d'un ouvrage d'un de ses plus zélés admirateurs, d'un ouvrage où elle retrouvera plusieurs des pensées et des sentiments qu'Alfieri a développés avec tant d'âme et d'éloquence. Avant la fin de l'été, je compte aller à Florence vous rendre mes devoirs et entendre de votre bouche, madame, votre jugement sur mes *Républiques*.

« Il y a quinze jours que j'ai quitté madame de Staël à Coppet; elle avait chargé son libraire de vous faire parvenir sa *Corinne*, et elle se flattait que vous l'aviez reçue; si cependant elle ne vous est pas parvenue encore, je pourrai vous en envoyer un exemplaire; je serai sûr, en le faisant, de l'obliger, car elle désirait sur toute chose que cet ouvrage fût de bonne heure entre vos mains et qu'il obtînt votre approbation. Je me flatte qu'elle sera entière, et que si la France a été juste pour elle, l'Italie sera reconnaissante.

« Vous aurez su, madame, que notre amie a éprouvé de nouveaux désagréments; vous en aurez su même davantage, car la malignité publique s'est plu à exagérer les rapports. On lui avait laissé acheter une campagne dans la vallée de Montmorency, en lui donnant des espérances trompeuses, et, au lieu de lui permettre ensuite de l'habiter, on avait confirmé l'exil à trente lieues; c'est alors qu'elle est revenue à Coppet, où j'ai passé un mois auprès d'elle. Aujourd'hui, je m'éloigne d'elle de nouveau et pour une année entière. Mais j'espère voir bientôt ici un autre de nos amis communs, M. de Bonstetten, qui doit avoir eu, il y a peu de mois, l'avantage de vous voir,

et qui m'annonce, par sa dernière lettre, son retour prochain à Rome. Peut-être vous l'arrêterez quelque temps à Florence, et nous nous le disputerons.

« Agréez, madame, l'assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« J. Ch. Léon. Simonde Sismondi. »

« Pescia, 25 juin 1807.

« Madame,

« Je me hâte de vous envoyer *Corinne;* c'est à vous que l'auteur voulait que son livre parvînt avant tout autre en Italie. Madame de Staël n'avait point attendu le voyage long et incertain de M. de Sabran; elle avait donné ordre à son libraire de vous expédier cet ouvrage au moment où il paraîtrait. Si cet exemplaire qui vous était destiné vous parvient enfin, je prendrai la liberté de vous le demander pour le faire passer à Naples, à la place de celui-ci. Sans doute, madame, moi aussi j'aurais ardemment désiré que madame de Staël eût assez de fermeté dans le caractère pour renoncer complétement à Paris, et ne faire plus aucune démarche pour s'en approcher; mais elle était attirée vers cette ville, qui est sa patrie, par des liens bien plus forts que ceux de la société. Ses amis, quelques personnes chères à son cœur, et qui seules peuvent l'entendre tout entier, y sont irrévocablement fixées. Il ne lui reste que peu d'attachements intimes sur la terre, et, hors de Paris, elle se trouve exilée de ce qui remplace pour elle sa famille aussi bien que son pays.

C'est beaucoup, sensible comme elle l'est, passionnée pour ce qui lui est refusé, faible et craintive comme elle s'est montrée souvent, que d'avoir conservé un courage négatif qui ne s'est jamais démenti. Elle a consenti à se taire, à attendre, à souffrir pour retourner au milieu de tout ce qui lui est cher, mais elle a refusé toute action, toute parole qui fût un hommage à la puissance. Encore à présent, comme on la renvoyait loin de Paris et de la terre qu'elle avait achetée, le ministre de la police lui fit dire que si elle voulait insérer dans *Corinne* un éloge, une flatterie, tous les obstacles seraient aplanis et tous ses désirs seraient satisfaits. Elle répondit qu'elle était prête à ôter tout ce qui pourrait donner offense, mais qu'elle n'ajouterait rien à son livre pour faire sa cour. Vous le verrez, madame, il est pur de flatterie, et, dans nos temps de honte et de bassesse, c'est un mérite bien rare.

« Nous allons donc bientôt voir ceux où l'âme antique de votre ami s'exprime avec toute sa fierté, toute son énergie. Je n'en doute pas, madame, vous réussirez à obtenir une libre publication, puisque vous avez déjà été si avant. Ce succès ne pouvait être obtenu que par vous seule au monde; il fallait les efforts, le courage, la persévérance d'une affection que la mort a rendue plus sacrée et qu'elle a presque transformée en culte.

« Parmi ces hommes qui comprennent si mal les hautes pensées et les sentiments généreux, il reste cependant encore une secrète admiration pour des vertus et un dévouement dont ils sont incapables. Vous les avez dominés, vous les dominerez encore par cette profonde vérité de votre caractère et de vos affections; ils céderont,

ils obéiront au grand nom d'Alfieri, parce que vous, en sentant toute la hauteur de son génie, toute la noblesse de son caractère, vous les forcez à le reconnaître.

« J'ai eu, aujourd'hui même, des nouvelles de Bonstetten, et je ne sais cependant pas mieux que vous, madame, pas mieux que lui, s'il reste à Rome, s'il reviendra à Florence, si nous le verrons. Il est vrai qu'il est étrangement jeune encore. Il retrouve toutes les émotions douces et tendres avec un cœur de vingt ans, et pour les chagrins, il n'y est pas accessible. Je souffre à présent plus pour lui qu'il ne souffre peut-être lui-même. Je vous en parlerai, madame, quand j'aurai l'avantage de vous voir. C'est une fête que je me réserve, et elle est devenue plus désirable encore après la charmante lettre que vous avez eu la bonté de m'adresser. Recevez-en mes remercîments, madame, et croyez-moi, avec le plus profond respect,

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« J. CH. L. SIMONDE SISMONDI. »

« Pescia, 26 mars 1808.

« Madame,

« Je ne pouvais pas mieux servir M. Schlegel qu'en vous procurant la lecture de sa brochure. Un auteur est trop heureux quand il trouve des lecteurs qui veulent bien se préparer à le suivre en étudiant d'abord la matière qu'il a traitée, et en refaisant en quelque sorte son ouvrage avec lui. Vous avez été, madame, d'autant plus indulgente pour Schlegel, que vous entendiez mieux son sujet. On ne l'a pas ménagé à Paris, mais ceux qui l'ont le plus mal-

traité ne s'étaient pas si bien mis en état de le juger. Au reste, comme les critiques français s'en sont très-bien aperçus, cette brochure était bien moins une comparaison impartiale de deux tragédies qu'une attaque secrète contre le Théâtre-Français, contre ce que la nation regarde comme la gloire de sa littérature. La brochure petille d'esprit, mais c'est souvent celui d'un avocat; l'on sent à chaque ligne un but hostile que l'auteur ne perd pas de vue, quoiqu'il semble ne jamais vouloir marcher vers lui.

« Sans doute il est avantageux pour l'art, que d'habiles gens comparent ainsi les théâtres des langues différentes; mais il est impossible de prononcer un jugement ensuite de ces comparaisons. Chaque nation a une poëtique essentiellement différente pour son théâtre; elle s'est proposée un autre but, elle s'est soumise à une législation distincte. Les mœurs dans la tragédie doivent même être comme un terme moyen entre la nation représentée et celle pour qui on représente. Les spectateurs rencontrent les héros sur une terre neutre, car on n'a pu exiger que le peuple connût l'antiquité comme un Saumaise, pour être ému des spectacles qui lui représentent l'antiquité. Chacun s'est tiré de cette difficulté d'une manière différente. Les Français ont mêlé quelque chose de parisien à tous leurs héros; Métastase et les anciens Italiens leur ont donné à tous, les mœurs de convention de la poésie italienne, le romanesque pastoral; les Allemands, plus fidèles dans leurs tableaux, pour conserver la vie historique, ont mis la vie entière avec tous ses détails sur la scène, afin que ce monde nouveau dans lequel ils vous transportent, se fit comprendre par son ensemble même. Shakspeare

a évité cette difficulté, en ne peignant le plus souvent que sa propre nation ou celles qui lui ressemblaient par les mœurs. Enfin votre illustre ami a placé sur la scène l'homme seul, l'homme avec ses pensées et ses passions, en retranchant tous les accessoires, tout ce qui pourrait faire de ses héros des Grecs, des Romains, des Écossais, des Goths, plutôt que des Italiens. Il n'a laissé dans ses tragédies de sentiments et de souvenirs nationaux, que ce qui était absolument nécessaire pour fixer la scène; mais il a, en général, attiré à soi avec une puissance surprenante, et son sujet et ses spectateurs, plutôt que de transporter les Grecs sur le théâtre de Florence, ou de faire rêver aux Florentins la Grèce. Sans doute qu'il a trouvé ses compatriotes trop corrompus pour vouloir emprunter rien de leurs mœurs, et trop ignorants pour qu'il pût les intéresser à des mœurs étrangères.

« J'aurai, vendredi, l'honneur de vous rendre mes devoirs, et de prendre vos ordres pour madame de Staël, pour Venise où je m'arrêterai peu de jours, et pour l'Allemagne. Si je puis, je ne m'arrêterai qu'une demi-journée à Florence, et je continuerai immédiatement ma route. Mais je me flatte que vous résisterez aux instances de vos amis de Paris, qu'à mon retour en Toscane je vous y retrouverai encore, et que vous m'aurez conservé la bienveillance que vous m'avez témoignée.

« Je suis, avec le plus profond respect, madame, votre très-humble et obéissant serviteur,

« J. C. L. Simonde Sismondi. »

« Genève, 12 août 1808.

« Madame,

« J'ai envoyé au libraire Piatti un exemplaire de mes troisième et quatrième volumes pour vous. Il doit le recevoir dans une balle de livres vers le 25 de ce mois. Ayez la bonté de le lui faire demander. Je serai bien heureux si cet ouvrage peut obtenir votre approbation. Il me semble que la préférence que vous donnez à l'Italie sur la France ou l'Allemagne doit rendre son histoire intéressante pour vous. Blessés que nous sommes des vices de nos contemporains, nous cherchons avec empressement dans nos souvenirs un temps où les hommes aient été plus dignes de notre estime.

« A mon retour d'Allemagne, j'ai trouvé ici M. de Bonstetten, qui a eu l'avantage de vous voir à son passage à Florence. Il avait trouvé tant de plaisir dans votre société, qu'il voulait absolument me procurer l'avantage d'en jouir, et solliciter pour moi une place à Florence, afin de m'y renvoyer. Je l'ai arrêté comme il se donnait du mouvement pour moi ; il ne faut servir que ceux qu'on aime, ou du moins, il ne faut jamais mettre en opposition ses sentiments avec les devoirs qu'on s'impose. J'espère bien avoir l'avantage de vous voir de nouveau à Florence ; mais ce sera toujours comme citoyen, non comme fonctionnaire public. J'aurais, il est vrai, une autre ambition pour mon beau-frère, M. Forti, que j'ai eu l'honneur de vous présenter ; comme il n'a pas beaucoup de vivacité dans ses affections de parti, il peut très-consciencieusement se

permettre ce que je dois m'interdire; de plus, la grande considération dont il jouit dans sa province, et les talents qu'il a développés, le rendraient sans doute utile à ses concitoyens, s'il y occupait quelque emploi. Je l'ai fait recommander au général Menou, à M. de Gérando et à M. Déjan, mais je serais fort reconnaissant si vous vouliez bien seconder mes recommandations, si l'occasion s'en présente.

« Sans doute vous aurez été frappé de l'amabilité infinie de M. de Bonstetten, que vous aviez perdu de vue depuis plusieurs années; plus je le compare à tout ce que je connais, et plus la grâce et le mouvement toujours nouveau de son esprit me frappent et me confondent. Ce n'est pas la génération présente ni l'éducation de nos jours qui donneront un homme semblable. Nous passons la plus grande partie de cet été ensemble à Coppet, avec madame de Staël, M. Constant et M. Schlegel. Nous y avons souvent des visites dignes d'une telle société, et nous y oublions doucement le beau ciel de l'Italie. Cependant et les uns et les autres nous comptons y retourner un jour, et tous ceux qui vous ont connue, madame, mettent au premier rang parmi leurs motifs pour revoir Florence le désir de vous y retrouver. J'espère que, quand j'aurai ce plaisir, vous m'honorerez encore de la même bienveillance que vous m'aviez accordée, et que vous comptez toujours sur mon inaltérable attachement et ma reconnaissance.

« Je suis, avec respect, madame, votre très-humble et obéissant serviteur,

« SIMONDE SISMONDI. »

« Genève, jeudi 8 décembre 1808.

« Il y a tout juste un mois, madame, que je vous ai écrit une longue lettre que vous n'avez point reçue et que vous ne recevrez point, puisqu'on vient de me la rendre à l'heure même. M. de Gérando avait demandé que mon aimable et célèbre compatriote, le professeur Pictet, lui fût envoyé pour organiser les études en Toscane. J'avais pris la liberté de vous le recommander, et c'est la lettre que je lui avais donnée qu'il m'a rendue; car il ne part point. On a trouvé qu'un fils de Calvin ne devait pas être envoyé dans un pays si orthodoxe. J'en ai du regret pour la Toscane, pour M. de Gérando, et j'ose même dire pour vous; je suis sûr que mon ami aurait trouvé l'art de vous plaire.

« J'ai reçu de madame Brun deux lettres de Florence : elle y parle de vous, madame, avec un enchantement, avec un enthousiasme qui m'ont fait un sensible plaisir. Vous avez réellement trouvé le moyen de faire pour elle un paradis de Florence ; elle y parle de ceux qu'elle a vus chez vous et par vous comme d'hommes extraordinaires, d'hommes supérieurs. Quelquefois, je doutais si c'était bien à Florence qu'elle avait trouvé tout cela, ou si elle n'y avait point vécu dans le quinzième siècle plutôt qu'aujourd'hui. Après tout, je soupçonne que vous êtes deux magiciennes, et que tout ce monde si distingué était de votre création ou de la sienne. Encore votre manière de créer est-elle fort différente; vous regardez toujours le monde du haut en bas en le jugeant, elle le place dans

les nuages que le soleil colore et dont elle arrête les formes dans son imagination. Vous avez fait valoir les gens que vous lui présentiez, parce que vous aviez démêlé leurs qualités que vous mettiez au grand jour; mais c'était toujours eux. Elle les a rêvés dans sa tête, et celui-là serait bien habile qui reconnaîtrait les portraits qu'elle en faits.

« Je suis fort impatient que vous voyiez la pièce de Benjamin Constant : elle est enfin imprimée, mais on ne la mettra en vente que dans trois semaines, parce que le libraire attend qu'elle soit arrivée à Paris. Dès que je pourrai m'en procurer un exemplaire, je prendrai la liberté de vous l'envoyer sous bande et par la poste. Vous savez que la théorie allemande du théâtre et celle d'Alfieri sont absolument les deux extrêmes. Les premiers ont voulu peindre le lieu, le temps et tous les accessoires, le second a toujours dépouillé son sujet de tous les accidents, pour le réduire à la plus haute simplicité. Le lieu de la scène est, pour Alfieri, dans le cœur humain, et il le prend en quelque sorte hors du lieu et du temps. Benjamin, en imitant une pièce allemande, a dû prendre de la théorie allemande tout ce qui peut se concilier avec la sévérité française, tout ce qui ne répugne pas trop à nos habitudes et nos mœurs théâtrales. Il faut donc le juger d'après les lois qu'il a suivies, non d'après celles que notre illustre ami nous a accoutumé à respecter. Dans un sujet complétement historique, et d'une histoire qui cependant est peu connue, il faut plus de détails pour mettre entièrement au fait le spectateur. Il en faut plus encore parce que Schiller avait choisi un sujet

double en lui-même. L'intérêt, chez lui, se partage entre Max Piccolomini et Walstein. Vous verrez jusqu'à quel point Benjamin a évité ce défaut, comment il a su faire marcher sa pièce avec une rapidité croissante et un intérêt toujours plus vif. Les trois pièces de Schiller forment ensemble environ neuf mille vers; il n'y en a que deux mille huit cents dans celle-ci, et tout y est cependant.

« Nous avons eu à Coppet M. Werner, le poëte tragique, auteur de *Luther*, de *Wanda*, d'*Attila*, l'un des hommes enfin les plus distingués de l'Allemagne. J'aurais beaucoup désiré vous le faire connaître, et si, comme il en a l'intention, il va dans une année en Italie, je ne manquerai pas de vous l'adresser. C'est une chose si digne d'observation que la poésie mystique, qui a pris complétement le dessus en Allemagne, et qui tient désormais toute cette nation dans un somnambulisme perpétuel, qu'on est heureux de pouvoir le juger dans son principal prophète. Werner est un homme de beaucoup d'esprit — de beaucoup de grâce, de finesse et de gaieté dans l'esprit, ce à quoi il joint la sensibilité et la profondeur, et cependant il se considère comme chargé d'aller prêcher l'amour par le monde. Il est, à votre choix, apôtre ou professeur d'amour. Ses tragédies n'ont d'autre but que de répandre la religion du très-saint amour; et elles doivent réussir, car c'est la plus admirable versification qu'on ait encore vue en Allemagne, et une imagination si riche et si neuve, qu'en dépit de sa bizarrerie elle commande l'admiration. L'autre jour, je l'entendais qui dogmatisait avec un Allemand très-raisonnable, homme d'âge mûr, que M. de Gérando connaît fort, le baron de Voght : « Vous savez ce

que l'on aime dans sa maîtresse? » dit Werner; Voght hésitait et ne savait pas trop ce qu'il devait nommer. « C'est Dieu! » poursuit le poëte. « Ah! sans doute, » reprend Voght avec un air convaincu.

« Pour achever mes nouvelles de théâtre, je pourrais vous parler d'un opéra que M. de Sabran vient de faire donner au théâtre de Genève : mais il n'y a guère lieu de s'en vanter. Tout son esprit (il me semble que vous le connaissez) est celui de finesse et de rédaction, qui ne fait jamais rire que du bout des lèvres, mais ce rire-là ne se communique point; il n'est bon que dans un salon, où chacun est pour soi; au théâtre, tout est perdu si les impressions ne sont pas populaires et si chacun ne sent pas qu'il fait partie de la masse. Ah! que j'aimerais mieux vous parler des combats de bêtes féroces du Midi! Mais je n'ose. Ici, nous croyons encore aux succès des toréadors. »

« Genève, 9 janvier 1809.

« Madame,

« Je remets à M. Degen, Américain, qui va à Livourne, deux exemplaires de *Walstein*, qu'il promet de laisser chez vous à son passage. Il sera, je pense, à Florence presque aussitôt que ma lettre. Ayez la bonté d'envoyer le second exemplaire à ma mère, à Pescia. On trouve le *procaccio* de Pescia *in via de' Palchetti*, n° 2, proche de *la Vigna*. Il est très-possible que madame de Staël joigne à mon paquet deux exemplaires aussi, pour faire passer à Rome à madame Brun et à madame de Humboldt. J'a

osé répondre de votre complaisance pour les leur faire parvenir. Je vous ai déjà si souvent parlé de cet ouvrage, que je n'ose pas y revenir; mais je suis bien impatient de savoir votre jugement et celui de la société française que vous avez assemblée autour de vous.

« Il y a dans cette société un homme dont j'ai fort à me plaindre. Je croyais être connu de M. de Gérando à peu près autant que je le connais, et pouvoir me passer de recommandations auprès de lui; j'en ai cependant demandé pour une affaire de mon beau-frère que je croyais dépendre de lui, et, comme nous avons un très-grand nombre d'amis communs, je lui ai été recommandé par tous ceux qu'il aime et qu'il estime le plus. M. de Gérando a, je crois, reconnu l'injustice qu'éprouve mon beau-frère. Une fausse interprétation de la loi des *fidéicommis* lui enlève un héritage considérable, auquel il aurait été appelé *abintestat*, et que le testateur a voulu lui assurer d'une manière plus formelle. M. de Gérando dit que ses pouvoirs ne s'étendent point à cette affaire. Je le crois, et ce n'est point là-dessus que porte ma plainte, mais je suis blessé de la légèreté et de la négligence avec lesquelles il traite celui qu'il vient de ruiner ; je suis blessé de l'oubli des rangs et des convenances sociales envers un gentilhomme qui lui était recommandé par MM. de Montmorency, Camille Jordan, Bonstetten, Pictet et bien d'autres encore. M. de Gérando, pour compenser, en faveur de mon beau-frère, la perte d'une partie de sa fortune, lui a promis de lui conserver un emploi assez mesquin qu'il occupait alors (*un camarlingato*); cependant il l'a donné à un autre, en même temps qu'il écrit à mes amis

qu'il venait de le placer. Honteux de ces contradictions, il écrit au maire de Pescia pour lui recommander M. Forti pour *une place de greffier de la commune*. Une lettre assez vive du maire, qui indique qu'une telle proposition serait prise pour une insulte, ne sert point à lui faire ouvrir les yeux, et il croit, aujourd'hui encore, avoir dignement *employé* un homme qui tient peut-être le premier rang dans sa province.

« J'ai regret que mon beau-frère n'ait pas, dès l'abord, déclaré qu'il ne rechercherait ni n'accepterait aucune place, il aurait évité cette protection humiliante et cette grâce ridicule. Je ne blâme point, quoique je n'imite pas ceux qui, dans des temps de calamité, entrent dans le gouvernement. Mais, puisqu'ils sont sans cesse obligés de porter la désolation dans les provinces et les familles, puisque, maniés comme des instruments par une main plus puissante, ils frappent et renversent d'après des vues qui ne sont point à eux, ils doivent amplement compenser le mal qu'ils sont forcés de faire par le bien qu'ils font volontairement, ils doivent consoler les pères auxquels ils enlèvent leurs enfants, les enfants qu'ils privent de l'héritage de leurs pères, autrement on leur demandera compte du sang et des trésors qu'ils coûtent au pays, et on leur dira qu'un honnête homme ne doit pas concourir à faire des malheureux, lorsqu'il n'a pas la certitude que, loin de l'aggraver, il a adouci leur misère. Nous avons le bonheur d'avoir, à Genève, un beau modèle dans ce genre : M. de Barante, notre préfet, sait se faire aimer dans l'exécution même de la conscription et de la levée des impôts. Nous sentons que sa probité, sa douceur, sa

justice, l'ordre parfait qu'il a établi dans tout ce qui dépend de lui nous sauvent chaque jour des milliers de vexations, et que nous n'éprouvons d'autres maux que ceux qui sont inévitables.

« Avez-vous reçu un livre de son fils qui vient de paraître : *De la littérature française dans le dix-huitième siècle*. C'est un ouvrage où l'on trouve un esprit bien distingué et une bien grande étendue de connaissances pour un jeune homme. Son but (s'il y en a un, ce qu'on peut révoquer en doute) est de prouver qu'on accuse à tort la philosophie du dix-huitième siècle d'avoir fait la Révolution, que cette philosophie, qu'il juge avec une[1]...., était l'effet nécessaire de la corruption de la nature, que le siècle a fait la philosophie et non la philosophie le siècle, que les temps sont nécessairement enchaînés, et que les nations passent, par une révolution inévitable, de la barbarie à la civilisation, à la corruption, et de nouveau à la barbarie, en sorte que tous les efforts sont vains et que chaque chose est parce qu'elle doit être. C'est un système d'une profonde tristesse, et non moins dangereux peut-être que triste ; mais enfin, il est développé avec esprit, et, quelque jugement qu'on porte sur l'ouvrage, on ne niera pas le talent distingué de l'auteur.

« Vous avez, j'espère, reçu une longue lettre que je vous ai écrite il y a un mois ; n'oubliez pas que vous m'avez promis de m'écrire quelquefois. Adieu, madame. Croyez à tout mon respect et à tout mon attachement. »

[1] Les mots qui manquent ici ont été enlevés par la rupture du cachet.

« Coppet, 22 mai 1809,

« J'ai reçu successivement, madame, les tomes divers des œuvres posthumes d'Alfieri que vous avez eu la bonté de m'envoyer, et aujourd'hui, je pense, les derniers. Je ne saurais vous dire combien cette succession d'envois a ajouté à ma reconnaissance. Je comptais bien assez sur votre bonté pour vous demander ce présent, mais je ne m'attendais point à cette attention soutenue qui vous a fait vous occuper de moi pendant un mois de suite, pour faire partir chaque semaine un nouveau paquet. J'ai été aussi on ne peut plus touché de voir toujours l'adresse écrite de votre propre main, et cette correspondance silencieuse me donnait une certaine émotion propre au temps où nous vivons : car comme des choses qu'on pense, il y en a les trois quarts qu'on ne peut pas dire, les lettres les plus pleines et les plus détaillées ne sont guère moins loin d'être l'expression du cœur que ces simples adresses. Il y a plus d'intimité, plus de correspondance de l'âme dans ce qu'une lettre fait penser que dans ce qu'elle dit. J'ai le sentiment que vous souffrez et que je souffre, que vos vœux et vos pensées sont tournées aujourd'hui vers le même pays que moi, que les mêmes gazettes vous font les mêmes impressions, que les mêmes malheurs, les mêmes boucheries vous glacent du même effroi. Nous sommes d'accord, la parole elle-même y ajouterait peu de chose, l'écriture n'oserait en approcher. Mais il y a à présent un tel point de douleur et de souffrance pour chaque individu, que la pensée sous cette oppression ne peut plus garder de liberté.

« Quand j'aurai écarté ces images noires, si j'y réussis, je vous parlerai des ouvrages de votre illustre ami, et surtout de ses satires, puisque c'est, je crois, après la tragédie, le genre d'écrits dans lequel il a montré le plus de talent. Il avait ce degré d'amertume que donne une indignation vertueuse, et cette poignance d'expression, cette brièveté dans la force qui rendent la satire d'autant plus brillante que ce mérite est plus rare dans la langue italienne. — Vous avez lu sans doute *les Martyrs*, c'est la chute la plus brillante dont nous ayons été témoins. Mais elle est complète, les amis mêmes n'osent pas la dissimuler, et quoiqu'on sache que le gouvernement voit avec plaisir ce déchaînement, la défaveur du maître n'a rien diminué de celle du public. La situation de Chateaubriand est extrêmement douloureuse ; il voit qu'il a survécu à sa réputation, il est accablé comme amour-propre, il l'est aussi comme fortune, car il n'a rien, il ne tient aucun compte de l'argent, et il a dépensé sans mesure ce qu'il comptait de gagner par cet ouvrage qui, au contraire, achève de le ruiner. J'en ai une pitié profonde, c'est un si beau talent mal employé, c'est même un beau caractère qui, à quelques égards, s'est démenti. Comme il n'est rien qu'avec effort, comme il veut toujours paraître au lieu d'être lui-même, ses défauts sont tâchés comme ses qualités, et une vérité profonde, une vérité sur laquelle on se repose avec assurance, n'anime pas tous ses écrits. Ainsi on assure qu'il est très-indépendant de caractère, qu'il parle avec une grande liberté et un grand courage, cependant il y a dans *les Martyrs* des passages indignes de ces principes, il y en a où il semble avoir cherché des al-

lusions pour flatter. Il a pris la servilité pour caractère de la religion, parce qu'il a appris cette religion au lieu de la sentir.

« Nous sommes à présent réunis à Coppet. Madame de Staël a auprès d'elle tous ses enfants, mais l'aîné est sur le point de partir pour l'Amérique; il va reconnaître les terres qu'ils y possèdent, et prendre des arrangements pour le voyage de sa mère elle-même, car celle-ci veut dans une année chercher la paix et la liberté au delà de l'Atlantique. Il m'est impossible de dire tout ce que je souffre de cette perspective et combien je suis abîmé de douleur en pensant à la solitude où je me trouverai. Depuis huit ou neuf ans que je la connais, vivant presque toujours auprès d'elle, m'attachant à elle chaque jour davantage, je me suis fait de cette société une partie nécessaire de mon existence : l'ennui, la tristesse, le découragement m'accablent dès que je suis loin d'elle. Une amitié si vive est bien au-dessus . . . .[1], car il m'est arrivé plus d'une fois d'en ressentir pour d'autres femmes depuis . . . .[2] attaché, sans que les deux sentiments méritassent seulement d'être comparés l'un à l'autre. Nous avons encore ici Benjamin, M. de Sabran et M. Schlegel; M. de Bonstetten y reviendra bientôt aussi : il est à présent à Berne, où il n'avait, je crois, pas fait de voyage depuis la Révolution. On nous annonce pour l'été la plus brillante compagnie de Paris : A la bonne heure! je ne suis curieux de rien, et je ne

[1] Mots enlevés par la rupture du cachet.
[2] *Idem.*

voudrais pas ajouter au cercle que nous avons déjà. Je porte envie à votre calme, je porte envie à votre retraite dans les livres et la pensée. Mais vous aussi, vous avez connu les orages du cœur, et vous ne voudriez pas n'avoir pas eu cette intuition complète de la vie.

« Je différais de fermer ma lettre, espérant pouvoir vous dire quelque nouvelle, puisque la Suisse est le seul pays qui soit en même temps en communication avec les Autrichiens et les Français. Cependant aucune nouvelle ne nous parvient du côté de ceux-ci, et nous sommes dans une cruelle anxiété sur les personnes que nous avons connues à Vienne, dont plusieurs peut-être sont ruinées et plusieurs mortes. Que de désastres et de douleurs! Heureux ceux qui ont vécu quelques siècles avant nous, et qui n'ont vu ni tant de bassesses et de crimes, ni leur juste punition ! »

« Coppet, 28 mai 1809.

« Je viens de recevoir votre aimable lettre du 17 mai, madame. Je suis confondu de la nouvelle qu'elle m'apporte. Je voudrais que la joie de vous revoir ne fût pas troublée par la pensée que ce voyage n'est pas volontaire. Mais vous paraissez le faire avec tant de calme, que je ne veux y voir que l'avantage qu'il a pour moi. Ce n'est pas, en effet, un malheur que d'aller à Paris, et si c'en était un, je suppose qu'il ne se prolongera qu'autant que vous le voudrez bien. L'auberge que vous m'indiquez, et où vous logerez près de Genève, est celle de Déjean à Sécheron. Ayez la bonté, dès que vous y serez arrivée, de me le

faire dire sans retard, pour que je perde le moins possible du temps que vous passerez parmi nous. Je serai à la maison de campagne de mon père, à Chênes, si, comme je le crains, madame de Staël n'est pas encore de retour de Lyon à votre arrivée à Genève. Elle y va dans quatre jours, accompagnant son fils aîné jusque-là, et elle y restera aussi longtemps que Talma jouera la tragédie à Lyon. Cette ville est aussi sur votre route, et elle demande avec instance que vous lui rendiez, à Lyon, l'occasion de vous voir qu'elle risque de perdre ici.

« Hélas! elle va chercher à Lyon de la distraction ou de l'étourdissement, avec peu d'espérance d'en profiter. Son fils part pour l'Amérique. Une partie considérable de leur fortune est au delà de l'Atlantique, et, dans ce moment où tout ce vieux monde corrompu tombe en dissolution, il est plus important que jamais de se conserver une retraite, un moyen d'indépendance, une garantie de sa liberté, par delà l'enceinte soumise aux révotions européennes. Mais quelque sage, quelque convenable que soit un pareil voyage, il faut un grand courage pour l'entreprendre, et elle ne s'y détermine pas sans de cruels déchirements. Voilà pour les souffrances particulières; vous savez quel est le poids des souffrances publiques, et combien chaque courrier annonce de désastres pour des amis auxquels nous sommes attachés, pour des hôtes auxquels nous avons de l'obligation, pour des villes entières qui sont ruinées ou incendiées! Vous pouvez juger quelle est notre tristesse habituelle. Aucun de nous n'a plus le courage de travailler. Il prend un dégoût de la littérature, de l'étude, de la pensée, lorsque la vie est si

pesante, il prend un sentiment de mort universelle, et je voudrais dormir toujours, pour m'ôter à la fois et aux nouvelles des événements du jour, et aux retours sur soi-même, qu'une philosophie impuissante nous fait faire sans résultat.

« Je vous ai écrit, il y a huit jours, à Florence, pour vous remercier de nouveau de tous les ouvrages posthumes qui me sont parvenus successivement. Je ne sais si ma lettre vous y trouvera encore. Je vous adresse celle-ci chez l'abbé de Caluso, en faisant des vœux pour que vous perdiez du temps en voyage, afin que mon amie puisse être de retour ici à votre arrivée. Je suppose qu'elle reviendra du 15 au 20 de juin. M. de Bonstetten est dans ce moment à Berne, mais il reviendra sans aucun doute pour vous attendre ici. Il avait tellement oublié sa patrie, qu'il l'observe à présent comme une ville étrangère, tout étonné de ce qu'il y trouve. Les Bernois, de leur côté, commencent à lui pardonner d'avoir plus d'esprit qu'eux tous, et d'être plus jeune encore et d'esprit, et de corps, et d'espérance, qu'eux et que leurs enfants. N'oubliez point que vous m'avez promis une lettre de Turin, pour m'apprendre plus exactement le moment de votre arrivée, et comptez, je vous prie, sur mon dévouement et mon attachement, comme si la bienveillance que vous m'avez accordée était de plus ancienne date. Recevez-en de nouveau l'assurance et celle de mon profond respect.

« Lyon, 16 juin 1809.

« On m'a renvoyé ici, madame, votre aimable lettre du 2 juin, comme j'allais repartir pour Genève, afin d'être sûr de vous y rencontrer. Je perds donc le plaisir de vous voir cette année, sur lequel j'avais compté, mais je ne laisse pas que de me réjouir de ce que cette persécution a cessé, et de ce que vous demeurerez tranquille et respectée, dans un lieu qui vous est cher par tant de souvenirs, avec cet entourage, ce petit nombre d'amis, ces livres, ce climat, qui rendent la vie douce, ou du moins qui en déguisent l'amertume. Je perds l'avantage de vous revoir quelques jours cette année, mais je conserve l'espérance de vous retrouver à Florence, et d'y jouir beaucoup plus longtemps de votre société. Quand madame de Staël partira, j'irai tout de suite en Italie, pour tâcher de m'étourdir sur cette perte immense, et pour chercher quelque distraction dans le changement de lieu et d'habitudes. Je suis ici avec elle ; je vous ai écrit à Turin, chez l'abbé de Caluso, une lettre que vous deviez trouver à votre passage, et qu'il vous renverra sans doute. Je vous disais qu'elle était venue ici pour voir Talma, je l'y ai suivie sans en avoir le projet, moins pour voir le roi de la scène française, que pour ne pas me séparer d'elle dans l'état de tristesse et même de maladie où elle est. Je retourne cependant à Genève après-demain, et elle n'y reviendra que quinze jours plus tard. Madame de Staël avait désiré longtemps et avec ardeur de voir Talma, elle parlait souvent de cette privation comme d'un des grands malheurs de son

exil; aujourd'hui sa tête n'était guère libre pour profiter de ce spectacle qu'elle avait si ardemment souhaité. Cependant, comme elle réunit elle-même le talent tragique à celui de la déclamation, c'est encore de toutes les choses étrangères au cœur celle qui pouvait la prendre le plus fortement. C'est un admirable talent que celui de Talma, et je ne pouvais en le voyant m'empêcher de regretter qu'un homme comme lui n'eût pas montré à leur avantage les tragédies de votre ami. Il était justement fait pour les sentir et en développer toutes les beautés, car son mérite à lui-même est dans la profondeur et la passion contenue; il aurait su mieux que personne mettre en jeu ce qu'Alfieri savait peindre mieux que personne.

« M. de Bonstetten est revenu à Genève, il y a quinze jours, le jour même que j'en suis parti; il savait la persécution que vous éprouviez, et il vous attendait avec impatience, se flattant de profiter de tous les instants que vous passeriez à Genève. Je ne sais par quel accident il est revenu boiteux de Berne. Je ne le vois pas sans crainte subir la plus légère incommodité. Il est si jeune qu'on croirait toujours que c'est par un enchantement qu'il a trompé le temps au passage, et je crains que le moindre accident ne rompe le charme. Il vous est extrêmement attaché, et vous ne devez point juger sur la légèreté de ses manières de la profondeur de ses affections. Je lui ai fait dire que vous ne veniez plus, et certainement il en a le même sentiment de regret pour lui-même, et de joie pour vous, et non plus que moi il ne se croit pas obligé à une profonde reconnaissance pour une faveur qui n'est que la cessation d'une injustice.

« Vous n'êtes pas si sévère que moi pour Chateaubriand. Il me semble que le caractère servile qu'il donne à la religion chrétienne est tellement exagéré, qu'on ne peut s'empêcher d'y voir une intention de plaire au pouvoir. La soumission aux puissances peut avoir été la morale de l'Évangile, mais le zèle qu'il suppose aux soldats chrétiens, combattant pour toutes les causes, obéissant sans hésiter aux volontés les plus criminelles des empereurs les plus odieux, est une fiction de sa part dont je l'aurais dispensé. Il y a bien quelques légendes qui parlent de soldats chrétiens, mais il n'est pas probable qu'ils fussent jamais en grand nombre dans les armées. Et si l'on veut chercher une beauté idéale dans la religion, ce n'est pas celle-là dont je serai touché, mais la pratique des quakers, qui, déterminés à ne jamais concourir à une œuvre criminelle, souffriront tous les genres de peines et de supplices plutôt que de combattre; qui se refusent également à payer aucune contribution destinée immédiatement à la guerre, et qui, chaque année, attendent que le régisseur fasse une saisie chez eux, avec tous les frais qui s'ensuivent, plutôt que de porter eux-mêmes leur argent au bureau des contributions. Je suis scandalisé de ce qu'Eudore avait[1].... le spectacle de son supplice au peuple romain et à l'empereur : je suis scandalisé de ce qu'il a des remords d'avoir voulu remettre sur le trône un empereur légitime, en opposition à Galerius, dont il déclare le pouvoir sacré et inviolable dès l'instant qu'il occupe actuellement le trône.

[1] Mot enlevé par la rupture du cachet.

« Vous savez quel succès extravagant ont eu les *Mélanges* du prince de Ligne, publiés par madame de Staël. Il serait difficile de trouver dans toute cette crème fouettée un motif pour une faveur aussi immodérée : l'ouvrage en est déjà à sa troisième édition. Et toute cette gloire a un peu consolé ce vieux général des malheurs de sa patrie. Le palais de sa fille, madame la comtesse Palfy, est un de ceux qui ont été brûlés à Vienne dans le bombardement. Sa femme est restée dans la ville, mais lui-même a suivi l'empereur. Les comtes O'Donnel (une Stuart doit s'intéresser à cette illustre famille) ont aussi tous deux suivi leur monarque. Ni l'un ni l'autre n'avait été blessé dans aucun des combats qui ont précédé la prise de Vienne. En général, nous n'avons pas appris qu'aucun de nos amis, qui probablement sont aussi les vôtres, y eût péri. Dans l'autre armée, au contraire, il y a peu de familles qui n'aient à regretter quelqu'un de ses membres tués au combat d'Ebersdorf. Notre préfet de Genève vient de perdre son second fils, et il est fort inquiet pour le troisième, qui est aussi à l'armée, et qui probablement n'en reviendra pas plus que ses deux aînés.

« Madame de Staël me charge de vous témoigner, madame, toute sa reconnaissance pour votre aimable souvenir; elle avait pris la plus vive part aux inquiétudes que vous éprouviez, quoiqu'elle eût bien voulu échanger d'exil avec vous, et qu'elle désirât justement ce que vous craigniez. Elle vous supplie de ne point démentir l'espérance que vous lui donnez de la voir encore. Recevez de nouveau l'assurance de tout mon respect. »

« Genève, 24 juillet 1809.

« Vous êtes d'une bonté pour moi, madame, dont je serai toujours profondément reconnaissant. Chacune de vos lettres est plus flatteuse que la précédente, plus *amicale* aussi, permettez-moi cette expression que le sentiment bien autant que la vanité me suggère. J'ai besoin d'obtenir de l'affection de vous, j'ai besoin d'arriver à l'amitié, et je veille avec avidité, comme avec reconnaissance, tout ce qu'il y a de bienveillant pour moi dans vos lettres. Je vois qu'enfin vous lisez tout de bon mon *Histoire*, et j'en ai beaucoup de plaisir. Il faut un assez grand courage pour traverser le premier volume, auquel je n'ai point su donner un intérêt qui ne se trouvait guère dans le sujet, mais je crois qu'une fois cette première difficulté surmontée, le reste doit se faire lire; autrement il faudrait que j'eusse fait un tort prodigieux à un beau sujet, car je ne connais dans l'univers, après l'histoire de la Grèce, rien qui fût susceptible d'un plus beau développement du caractère des hommes. Les gouvernements, les mœurs, les opinions, les passions, tout y ressemblait à la Grèce; il n'y manque que ce vernis d'antiquité qui fait que nous respectons à Athènes et Sparte la grandeur de l'homme dans de petits peuples. Dans ce qui est plus rapproché de nous, nous demandons de plus grands effets, de plus grandes masses : des guerres où les armées ne passent pas deux mille soldats, où les conquêtes ne s'étendent pas à dix lieues de terrain, nous paraissent aujourd'hui des jeux d'enfant; et, en effet, accoutumés à pré-

sent à voir renverser des empires de plusieurs milliers de lieues carrées, et à voir condamner des millions d'hommes à la misère et à la souffrance ou à la mort pour une fantaisie de quelques mois, nous devons trouver bien mesquins les résultats de cette politique ancienne, où la vie et le bonheur des hommes étaient encore comptés pour quelque chose. Cependant il n'y a jamais de vraie grandeur que dans l'individu ; lorsque l'on considère les hommes par millions, leurs passions se neutralisent, leurs qualités bonnes et mauvaises se compensent, pour former l'être abstrait, échantillon de la nature humaine. Il faut se représenter l'homme vicieux, parce que les méchants sont plus nombreux que les bons ; il faut le prendre faible, égoïste, médiocre enfin pour l'esprit et les sentiments ; mais lorsqu'un peuple n'est composé que de quelques milliers d'hommes, chacun compte pour soi, et le grand nombre a beau être corrompu, on voit cependant entrer sur la scène un assez grand choix d'individus énergiques pour prendre une idée plus digne de l'ensemble.—On imprime dans ce moment-ci à Paris une seconde édition de mes quatre premiers volumes, et les quatre suivants, de cinq jusqu'à huit. Dès qu'ils paraîtront, j'aurai soin de vous les faire parvenir.

« Je n'avais point attribué les lettres sur les manuscrits retrouvés — à Ginguené, mais à M. d'Eymar, son successeur, que j'avais assez connu, et qui avait le même genre de vanité et d'importance ; c'était aussi un littérateur révolutionnaire, qui veillait[1] toutes les occasions de se pro-

[1] *Veillait*, pour *guettait*, *épiait*. La même expression se retrouve plus d'une fois dans la correspondance de Sismondi.

duire comme le protecteur des lettres. Je comprends que Ginguené, qui croyait avoir fait une superbe chose, ait été assez piqué du ton dont votre ami parlait de lui[1]. Sa vanité est très-irritable, et l'a rendu plus d'une fois ridicule. Vous savez que, dans cette même ambassade, il insista pour que sa femme fût présentée à la cour, dans ce qu'il appelait l'*habit républicain*, et que, l'ayant obtenu à cause de la peur qu'on avait de la France, il expédia un courrier extraordinaire à Talleyrand, pour lui annoncer que la citoyenne ambassadrice avait été présentée à la reine en pierrot. Talleyrand le pria de lui épargner désormais des courriers semblables, puisque la République n'avait point encore reconnu de *citoyennes ambassadrices*. — Je viens, au reste, de voir les deux lettres que Ginguené a publiées sur ce passage des *Mémoires*. Il y a des expressions très-violentes de colère et de ressentiment contre Alfieri, mais il ne parle de vous que d'une manière respectueuse, et je crois tout à fait convenable de ne rien répliquer.

« J'ai vu l'autre jour ici madame d'Aguesseau, qui m'a beaucoup parlé de vous. Elle avait l'avantage de vous connaître avant la Révolution à Paris; aujourd'hui elle voyage avec sa fille, madame de Ségur, la même dont le mari a disparu d'une manière si inattendue et si muette. . . . .

Nous aurons bientôt à Coppet, je crois, MM. Mathieu et Adrien de Montmorency, M. de la Rochefoucault, que

[1] Il s'agit ici du passage des *Mémoires d'Alfieri*, où le poëte rapporte sa correspondance avec Ginguené au sujet de la restitution de ses livres confisqués à Paris en 1792.

sais-je? tout le faubourg Saint-Germain. Mais nous n'y avons point vu de Gérando, qui, bravant l'excommunication, a passé ici pour se rendre à Rome. Ses amis ne croyaient pas qu'il eût accepté cette commission, mais ils n'avaient pas la mesure de son courage. Madame de Staël me charge de vous remercier de tout ce que vous dites d'obligeant pour elle, elle en est singulièrement flattée, et elle met le plus grand prix à ce que vous teniez votre promesse de la voir encore avant son départ. Elle est affermie plus que jamais dans sa résolution, et le sort de l'Europe est bien fait pour l'y confirmer, mais qui sait comment on pourra surmonter toutes les difficultés d'exécution? Mon père, dans cinq ou six semaines, doit partir pour la Toscane. Je prendrai la liberté de vous l'adresser, madame, et de le recommander à votre bienveillance. Il retourne à Pescia pour vivre auprès de ma mère. J'irai à mon tour leur faire une visite, mais Dieu sait quand.

« Daignez, madame, agréer l'assurance de mon profond respect comme de mon dévouement. »

« Coppet, 6 septembre 1809.

« J'ai un très-vif chagrin, madame, de votre passage près de nous, sans que nous vous ayons vue, et j'en garderai une longue rancune à M. de Gérando, car je ne puis pas méconnaître son ouvrage : quelles que fussent ses relations avec madame de Staël et celles de tous ses amis, il n'osa pas lui faire visite, en passant à Genève, pour ne pas aventurer quelque chose d'un crédit dont il s'efforce à tirer parti. Mais à présent, il voudrait que son action devînt

tout ordinaire, il voudrait pouvoir citer en sa faveur des exemples illustres, et aucun ne pouvait avoir pour lui plus de prix que le vôtre. Comme il abandonne son amie, il voudrait faire croire à tout le monde qu'elle est pestiférée ; il vous a trompée, madame, et je vous assure que rien ne compromet moins que de venir à Coppet ; nous y voyons arriver successivement tous les gens qui ont besoin de plus de ménagement, les uns parce qu'ils craignent, les autres parce qu'ils espèrent. Je n'ai jamais aperçu qu'aucun de ceux que j'y rencontre ait éprouvé le plus léger désagrément ensuite de ses relations avec notre amie. Mais, mon Dieu ! dans mon chagrin de ne vous avoir pas vue, et mon humeur contre de Gérando, je ne dis pas un mot de ce voyage forcé, qui vous est si désagréable, et auquel vous deviez si peu vous attendre. Vous êtes déjà arrivée à présent, vous aurez retrouvé à Paris ces hommages, cet esprit, ce bon ton, qu'on rencontre tous les jours moins en province et tout est devenu province : vous êtes peut-être toute réconciliée avec la nécessité, et vous ne demanderez que bien mollement un retour que je désire vivement. Je n'ai jamais vu Paris, mais je le déteste par avance, et de plus je le crains, car je ne voudrais pas qu'un peu de plaisir, que j'y trouverais peut-être, diminuât mon aversion pour la ville, et ses habitants, et la nation dont c'est la capitale. Il faudra bien qu'une fois j'y fasse un voyage, mais c'est une fâcheuse nécessité que je repousse autant que je puis. Je n'ai pas la moitié autant de plaisir à penser que je vous y trouverai, que j'en aurais eu à vous revoir à Florence. Vous êtes la reine de Florence, et la seule reine, à présent qu'on en a retiré l'autre.

A Paris, vous êtes trop près de celui qui fait et défait les rois, et qui surtout n'enseigne pas à les aimer. J'espère pourtant, puisque c'est là qu'il faut désormais que je vous cherche, que je vous y trouverai toujours bonne et amicale pour moi, et mon attachement sera plus cordial et plus sincère que celui de toute votre nouvelle cour.

« Mon père part ce matin même pour la Toscane. J'ai un regret mortel qu'il ne doive pas vous y trouver : cette séparation, qui m'afflige et m'inquiète, me laisse très-peu maître de mes pensées. Ne vous attendez donc pas que cette lettre ait le sens commun; elle doit vous dire que je vous suis attaché pour la vie, mais la manière dont je l'exprime doit se ressentir de l'agitation de toutes mes pensées. C'est une chose bien solennelle qu'un voyage qui n'est point lié à l'idée prochaine d'un retour, et je m'étonne que nous le supportions si légèrement. Rien ne ressemble plus, après tout, au grand voyage, à la grande séparation. Quelques moments, et tous les rapports sont finis, toutes les communications sont impossibles, et quand la personne qui vous quitte est parvenue à un âge avancé, les plus tristes idées s'associent à nos adieux.— Mais tout me donne une même tristesse, la politique me cause un chagrin inexprimable. Je m'en occupe le moins possible, mais on ne peut pas tellement éviter ces pensées, qu'il n'en reste de quoi empoisonner l'avenir. Les relations dans lesquelles je vis sont toutes devenues douloureuses; mon amie, toujours plus déterminée à son grand voyage, le considère avec effroi, et cependant elle y semble poussée par une fatalité irrésistible. J'ai d'autres gens malheureux auprès de moi; il y en a que je plains

davantage parce qu'ils ne voient pas encore le malheur qui les menace. De ce nombre est M. de Bonstetten. Son second fils est malade de manière[1].... qu'il reste peu d'espérance de le sauver. Tour à tour menacé d'une maladie inflammatoire et d'un marasme, on ne sait s'il finira par des douleurs violentes ou des angoisses. Mais les médecins ne peuvent croire à sa vie, et le père n'a pas encore envisagé la crainte de sa mort. — Vous voyez à ma tristesse universelle pourquoi j'ai tant tardé à vous écrire; j'aurais mieux fait peut-être de tarder davantage puisque je n'ai à vous entretenir que de douleurs et d'ennuis. Cette lettre partira cependant, ne fût-ce que pour vous dire combien profondément je vous suis attaché, dans quelque disposition d'âme que je me trouve. »

« J'ai été bien sensible, madame, à l'obligeance avec laquelle vous m'avez écrit avant d'avoir reçu les livres que je vous annonçais; mais j'espère qu'ils ne se seront pas longtemps fait attendre; on m'écrit que mon beau-frère les avait reçus le 1er septembre et comptait avoir l'honneur de vous les présenter lui-même. Je vous dois aussi des remercîments pour lui, l'accueil que vous voulez bien lui faire lui donnera occasion de voir chez vous les nouveaux gouvernants auxquels il a été recommandé, et de se faire connaître d'eux. Il a besoin de défendre sa fortune contre les bouleversements qu'occasionnent les lois qu'on introduit. J'avoue cependant que je commence à me

[1] Mot enlevé par la rupture du cachet.

tranquilliser sur des règlements qui ne doivent recevoir leur effet que dans quelques années. Dans la crise où nous vivons, ce serait grande folie que de s'inquiéter de l'avenir ; qui peut savoir à qui il appartiendra ? Rien de ce qui nous entoure ne porte un caractère de durée. Nous sommes arrivés aux extrêmes de tout. Ce n'est qu'à présent qu'on commence à sentir les effets de la Révolution, parce qu'à présent seulement ceux qui sont nés pendant ses premières années entrent dans l'âge de la force et des combats ; un vide énorme se présente dans la population ; le nombre des mariages est réduit d'une manière effrayante ; les ouvriers manquent à l'agriculture ; les denrées ne trouvant plus d'acheteurs, les fermiers sont obligés de résilier leurs baux et d'abandonner le travail des campagnes ; le commerce et les manufactures sont depuis longtemps en ruine ; tout s'épuise, tout finit, et cependant, avec cette misère et cette dépopulation, la guerre va recommencer du nord au midi. Nous serons bientôt réduits à l'état où nous voyons la Valachie et la Bulgarie. Avons-nous des titres pour y échapper ? L'Europe était la patrie naturelle des loups et des ours ; pourquoi la leur a-t-on enlevée ? Il me paraît que les bêtes féroces se vengent.

« J'ai parlé à mon amie et mon hôtesse de votre obligeant souvenir ; elle en est extrêmement reconnaissante et m'a chargé de vous en remercier. Elle travaille à présent à des lettres sur l'Allemagne où elle compte examiner l'esprit, les mœurs et la littérature de ce pays. Jusqu'à présent elle n'a fait qu'un peu plus du quart de l'ouvrage, mais ce qui est écrit me paraît supérieur à tout

ce que nous avons encore vu d'elle. Ce n'est point, comme dans *Corinne*, le cadre d'un roman où elle place ses observations nationales, elle va droit à son sujet et l'embrasse avec une force qu'on n'attend point d'une femme. Il y a une profondeur vraiment admirable dans le jugement du caractère national, dans la peinture de son genre d'esprit et dans son opposition avec celui de tous les peuples. Rien encore de si nouveau, de si impartial et de si pénétrant n'a été écrit, je crois, sur le caractère d'aucune nation. Je suppose que cet ouvrage sera publié dans le courant de l'été prochain. Vous serez, madame, sans aucun doute, des premières à l'avoir. Auparavant, vous verrez une tragédie de Benjamin Constant qu'il va faire imprimer cet automne, c'est *Wallenstein*, de Schiller, transporté sur la scène française. Je vous en avais parlé avant de l'avoir vu ; il a beaucoup surpassé mon attente. La versification est admirable et peut aller de pair avec celle de nos grands maîtres, l'observation des règles de la scène française est scrupuleuse, et cependant la nationalité, le caractère des temps et des lieux sont imprimés sur tous les personnages avec une force et une vérité que j'avais crues jusqu'ici réservées aux Allemands. La pièce est d'un grand intérêt et fait verser beaucoup de larmes. Il est bien fâcheux qu'elle soit trop longue pour la représentation. Elle a deux mille huit cents vers, en sorte qu'on ne peut pas essayer de la mettre au théâtre.

« Vous avez bien raison, M. de Bonstetten porte la vie légèrement. Il semble que la douleur ne puisse pas l'atteindre, quoiqu'il la connaisse et qu'il la peigne quelquefois admirablement. Il est singulier qu'un homme comme

6.

lui soit né à Berne, il a tout le caractère d'un homme du Midi ; l'imagination est le fond de son être, c'est par elle qu'il est sensible et par elle qu'il est consolé. Ces hommes du Midi, gardons-nous désormais d'en dire et d'en penser du mal. L'imagination ! quand elle exalte pour eux le sentiment de l'honneur ou de la honte, quand elle leur fait tout sacrifier pour une patrie dont nous soupçonnions à peine l'existence, elle les relève au-dessus de notre siècle, et elle venge par eux la nature humaine, dégradée dans tout ce qui nous entoure.

« Adieu, madame, croyez à la sincérité de mon attachement et à mon profond respect. »

« Genève, 18 octobre 1809.

« J'étais tout à fait inquiet de votre silence, madame, votre bonté m'a tellement accoutumé à compter sur vos lettres, qu'il ne me semblait pas que sans un accident je pusse en être privé, et cependant je ne savais trop où vous écrire, croyant déjà que ma précédente lettre ne vous avait pas atteint. Mais me voilà amplement dédommagé de cette inquiétude, par la lettre charmante que vous venez de m'écrire. Je m'en suis fait honneur auprès de ma châtelaine; combien je voudrais pouvoir lui donner votre manière de voir Paris! mais on ne se laisse jamais détromper par d'autres, des choses ou des personnes que l'on chérit. Il nous faut à tous l'expérience pour cesser d'aimer. Remercions-en Dieu; si quelquefois cette fixité nous expose à être dupes, combien souvent n'est-elle pas pour nous une garantie de la durée de nos affections! Celle de mon

amie est fondée sur les souvenirs les plus tendres; ce sont d'abord cinq ou six personnes qu'elle aime en première ligne et dont elle voudrait à tout prix se rapprocher; ce sont ensuite les émotions dont elle a besoin pour calmer des douleurs plus vives. C'est un terrible poids que le chagrin solitaire, et il faut qu'il lui soit cruellement à charge, puisqu'elle est résolue à faire ce grand voyage qui nous paraît à tous si redoutable pour elle. Sans doute, l'Amérique est d'une tristesse mortelle, elle l'est même bien plus pour mon amie que pour personne, aujourd'hui qu'elle a pris goût à la poésie et à la philosophie allemande. Rien n'est en effet plus opposé : tout est rêveur, vague et sans but, en Allemagne; tout est utile et appliqué en Amérique. De tous les pays du monde, c'est celui où l'on demande le plus : *à quoi cela sert-il?* et rien ne sert comme l'argent; aussi c'est leur première pensée. J'ai vu un journal américain dans lequel son arrivée était déjà annoncée. « C'est une femme fort riche, y disait-on, et qui vit d'une manière fort noble dans son château. Elle a aussi écrit plusieurs livres, qui, étant beaucoup lus en Europe, lui rapportent assez d'argent. » Et c'est parmi ces misérables calculateurs qu'elle va passer quelques années! Oh! combien il y a de douleur et pour celle qui part et pour ceux qui la voient partir! Auparavant elle compte, dans six semaines ou deux mois, se rapprocher de Paris, mais toujours à la distance respectueuse qui lui est fixée; il serait bien possible qu'à la même époque, j'allasse vous rendre mes devoirs. Il est ridicule presque, d'avoir fait le tour de l'Europe et de n'avoir jamais vu Paris. Mais auparavant encore, j'espère que Nicolle pourra vous remettre les quatre volumes

suivants de mon *Histoire*. Ils sont achevés d'imprimer, et j'attends presque de jour en jour leur publication. Vous voyez que je ne vous laisse pas un moment de repos; à peine avez-vous fini la longue tâche des quatre premiers, qu'il s'en présente une autre tout aussi longue. Prenez haleine cependant, le défaut de cette histoire est de n'être jamais assez liée pour qu'on désire en voir la suite. Les événements sont assez curieux, mais ils sont indépendants, et il n'y a pas une fin de chapitre où l'on ne puisse s'arrêter, comme si l'ouvrage était fini. Au reste, j'en parle avec une apparente légèreté, et j'en suis, dans le fait, très-inquiet. Les autres volumes avaient paru en Allemagne, cela se passait sans bruit, sans critique ni gloire. Ici, il faut paraître à un tribunal qui n'est nullement bienveillant, et qui, probablement, me jugera sans se donner la peine de me lire.

« Il y avait pour moi un grand avantage à ce que vous fussiez à Florence; j'étais alors plus près que vous de la terre des vivants, et je pouvais vous en donner des nouvelles. Aujourd'hui, c'est tout le contraire; vous êtes au centre et moi à la circonférence, et encore dans l'état actuel du monde, ni centre ni circonférence n'ont plus aucun mouvement. Les gens du pays vous intéressent peu, excepté M. de Bonstetten, dont le fils donne quelque espérance de guérison. Il va partir pour le midi de la France. M. de Saint-Priest est toujours ici, mais ses deux fils sont retournés en Russie. Nous mettons notre espoir dans les exilés, avec le temps nous pourrions avoir bonne compagnie. De Toscane, je n'ai aucune nouvelle qui puisse vous intéresser; dans la province qu'habitent mes parents, le

pays est tellement infesté de brigands, que m'a sœur n'a pas osé passer l'automne à sa campagne, qui n'est pas cependant à vingt minutes de la ville. Vous voyez que j'ai beau tourner mon sac de tous les côtés, je n'y trouve rien, absolument rien; il ne me resterait qu'à parler de moi-même; mais encore après avoir dit que je suis triste, et que je vous suis tendrement attaché, je ne vois pas ce que je pourrais ajouter. Cette tristesse et cette stérilité pourraient bien tourner à l'ennui. Dieu nous en garde, on le pardonne beaucoup moins. Présentez à M. Fabre mes remercîments de ce qu'il veut bien se souvenir de moi, et mes hommages empressés. Je suis nourri ici dans la critique contre l'école française de peinture. A-t-il trouvé à Paris quelque chose qui lui ait paru digne d'être loué?

« Recevez de nouveau l'assurance de mon respect, et mes remercîments, et surtout ne m'oubliez pas. »

« Genève, 17 janvier 1810.

« Vous m'avez tout à fait abandonné, madame, et je le comprends. Vous êtes au centre de tout mouvement, de tout esprit, de toute conversation, et je ne suis plus qu'à l'extrémité d'un rayon éloigné; en vous écrivant, j'ai un sentiment provincial de découragement. Je n'ai pas la présomption de compter que j'intéresserai par moi-même, et je ne me trouve plus entouré de choses qui vaillent la peine d'être envoyées si loin. Et cependant, je souffre et je souffrirai beaucoup si, en renonçant à vous amuser, je dois renoncer aussi à ce que vous pensiez quelquefois à moi. Je suis à présent dans un état de vanité souffrante. C'est

peu de chose auprès des vrais chagrins, mais c'est pourtant un mal; je le supporte avec autant de philosophie que je peux; est-ce un signe que j'y suis accoutumé? Vous savez que la suite de mon livre a paru, car il y a deux mois environ que le libraire Nicolle a l'ordre de vous le remettre de ma part, et je sais qu'il a fait mes commissions. Mais dans ces deux mois, le libraire ne m'a plus écrit jamais; on m'assure qu'on a défendu aux journaux, non pas seulement de faire des extraits, mais même d'annoncer mon ouvrage; pas un de ceux à qui je l'ai donné ne m'a écrit à cette occasion, et le livre est absolument pour moi, pour le public aussi, je pense, comme non avenu. Il n'y a rien que je sache moins supporter que l'attente, et cependant j'y suis presque toujours condamné; quand un malheur est bien arrivé, bien positif, qu'il n'y a plus rien à y changer, je m'y soumets et de quelque manière je cherche à l'oublier ou à m'y accoutumer. Mais c'est une chose singulièrement pénible de penser chaque matin : « le courrier de Paris ou celui d'Allemagne m'apportera quelque lettre d'ami ou quelque journal qui me parleront, ou de mon *Histoire* ou d'un livre sur les finances, que j'ai publié à Weimar » et de voir chaque jour passer l'heure du courrier sans que rien arrive. Si mon *Histoire* est tombée, si on la trouve inférieure à ce qui précède, ennuyeuse, fatigante, embrouillée; dites-le-moi de bonne foi, je m'y résignerai peut-être plus facilement que si je devais apprendre que personne ne l'a lue et que personne n'en a entendu parler[1].

On verra plus bas que Sismondi avait tort de s'inquiéter ainsi; la récompense de son travail ne se fit pas attendre, et il déclare lui-même qu'elle dépassait de beaucoup son espoir.

« Je viens d'avoir, par une lecture, la jouissance la plus vive que livre puisse jamais procurer. M. Prosper de Barante m'a communiqué les Mémoires de madame de l'Escure, à présent la Rochejaquelein. Elle les a faits pendant la première guerre de la Vendée, à côté de son mari qu'elle suivait dans les combats, qu'elle aimait avec idolâtrie, et dont elle ne partageait pas le courage. Ces Mémoires ont été retouchés, refaits plutôt par Prosper, qui lui-même, préfet de la Vendée, a étudié ce pays avec le coup d'œil le plus perçant. Tout se trouve dans ce livre, la magie d'un style toujours harmonieux et toujours juste, toujours adapté à la chose; l'art pittoresque, le *Darstellung* des Allemands, qui met toujours et la scène et les personnages devant les yeux; l'intérêt le plus vif, le plus enthousiaste, le plus vertueux qu'aucune période de l'histoire moderne ait jamais présenté, un intérêt qui s'attache aux personnes, et qui ne se perd jamais dans les masses et les nombres abstraits, comme il arrive trop souvent dans les misérables événements des guerres de nos jours, où tout est anonyme, excepté la bassesse et la crainte; le point de vue le plus heureux pour grouper les objets; une femme guerrière, le poli de la cour, la finesse de la société transportée dans les camps et les villages de paysans. Je ne sais si ce livre se publiera; je n'y vois rien certainement qui puisse choquer ceux qui ont du pouvoir, mais peut-être n'y trouveront-ils pas tout ce qu'ils demandent pour leur plaire. Peut-être madame de la Rochejaquelein voudra-t-elle attendre pour assurer mieux encore la gloire de ceux qu'elle a perdus, en différant jusqu'à ce que toutes les passions soient calmées; du moins, comme Prosper de Ba-

rante doit retourner à Paris dans quinze jours, qu'il est probable qu'il lira quelque part ce bel ouvrage; qu'il est facile que vous le rencontriez, je vous demande de ne pas laisser échapper l'occasion d'entendre une des choses qui peuvent vous plaire le plus. — Dans trois mois environ, je serai absolument isolé; mon amie sera partie, et elle emmènera avec elle presque tous ceux qui me sont chers. Peut-être alors irai-je pour quelques mois à Paris, puis l'hiver prochain à Florence. Vous y retrouverai-je? que faites-vous? que désirez-vous? Oh! madame, comme vous m'avez laissé ignorant de tout ce qui vous regarde! »

« Genève, 22 janvier 1810.

« Nos lettres se sont croisées, madame, mais je ne veux pas tarder un moment à vous remercier de la vôtre, qui est si pleine de bonté et si flatteuse pour moi, et à vous envoyer un ordre pour Nicolle, puisqu'il paraît que celui-ci a négligé ma commission. Il est bien aimable à vous de me le rappeler quand je paraissais coupable de tant de négligence, et d'emprunter mon livre quand vous pouviez être piquée de ne l'avoir pas reçu de moi. J'ai quelque espérance que l'inégalité de style, qu'on m'a reprochée avec beaucoup de raison dans les premiers volumes, sera un peu moins sensible dans ceux-ci. A force d'écrire, et surtout de vivre chez madame de Staël, dans une société tout à fait française, je dois avoir gagné quelque chose pour la manière de m'exprimer. Mais en revanche, je crains qu'il n'y ait moins d'intérêt encore, parce que la balance politique qui a existé en Italie, longtemps avant

qu'elle fût comme dans le reste de l'Europe, était de telle nature qu'elle empêchait toujours les révolutions et les conquêtes. Des efforts gigantesques ne produisaient que des résultats de pygmée, et l'on est sans cesse étonné de voir se soulever toutes les passions humaines pour se rasseoir ensuite tranquillement à leur place. La critique cependant qu'on en a faite devant vous chez M. de la Place, ne me paraît pas juste. L'Italie était, dans le temps dont j'ai écrit l'histoire, le point le plus lumineux de l'Europe, le centre des richesses et des lumières, et celui de toutes les négociations. On ne connaîtra jamais le moyen âge si l'on n'étudie pas avant tout l'histoire d'Italie, si même on ne se place, en quelque sorte, dans ce point d'observation pour regarder le reste. L'impuissance des souverains, une heureuse impuissance, est également le caractère de toutes les histoires du moyen âge. Faudrait-il en conclure que nous ne devons pas les étudier, quand nos mœurs, nos lois, notre religion, nos passions, nos préjugés, tout notre être enfin, nous est venu de cette époque?

« J'ai lu votre lettre à madame de Staël. Elle a été infiniment flattée de tout ce que vous dites pour elle d'obligeant. Elle m'a chargé de vous exprimer sa reconnaissance, son attachement, le plaisir extrême que lui a fait votre lettre, le sentiment de la justesse, de la finesse de vos observations sur Paris, tout enfin ce que je saurais dire, et beaucoup plus et beaucoup mieux que je ne saurais le dire. Il est vrai que M. Constant a fait un choix bien étrange. Les hommes se figurent souvent que l'orage qui est dans leur cœur est excité par l'objet de leurs affections et qu'ils se calmeront s'ils s'attachent à un être apathique.

C'est une manière de se fuir eux-mêmes que de fuir ce qui leur ressemble; mais cette manière ne peut leur réussir longtemps. Leur âme, dans une semblable association, perd tout son essor sans perdre la conscience d'être elle-même; ils n'osent penser ou sentir pour ne pas être choqués du contraste, comme on renoncerait à jouer d'un instrument à cause d'une corde fausse qui y serait jointe, et qui couvrirait tous les autres sons par une fatale dissonance. A des souffrances vives, mais entremêlées de vifs plaisirs, doit succéder le dégoût de la vie, et celui qui a commis un premier suicide en tuant son esprit par l'union avec un être dégradé, me paraît presque sur la voie d'en commettre un second. Je voudrais me tromper sur B. C.; mais je crains qu'il n'ait fait tout ce qu'il fallait pour se rendre souverainement malheureux. Au reste, je me creuse vainement la tête pour trouver quel est l'autre ami qui a épousé *la bêtise*. Ah! j'y suis, c'est un évêque.

« J'ai vu le dernier ouvrage de madame de Genlis, il ne me paraît pas que ça puisse se lire. Son frère, le marquis Ducrest, nous a fort occupés et amusés ici par des expériences ridicules sur la navigation, qui ne devaient tendre à rien moins qu'à anéantir la marine de l'Angleterre et à bouleverser le système du monde. C'est un homme qui a beaucoup de connaissances et un certain esprit avec un mélange de bassesse très-bizarre dans un homme de cour. A propos de réputations démenties, avez-vous lu dernier roman de Gœthe, *die Wahl-Verwandschaften?* Comment devinerait-on l'auteur de *Werther* dans un livre si ennuyeux? — Encore une fois recevez mes vifs remercîments, et l'assurance d'un attachement qui égale mon respect. »

« Genève, 12 mars 1810.

« Vous m'avez écrit, madame, la plus charmante lettre du monde. Il ne faut pas croire que j'aie si peu de vanité que de ne m'en être pas fait honneur; je l'ai montrée surtout à madame de Staël, afin d'être félicité par elle sur votre extrême bonté pour moi et sur le charme de votre correspondance : elle dit qu'elle ne peut pas vous croire sur l'ennui de Paris, lorsqu'elle vous voit écrire de là des lettres si spirituelles, et qu'elle s'abonnerait volontiers à entendre rabâcher tout le jour, si tel est l'échantillon du rabâchage. Elle va bientôt s'approcher de vous; avant de faire son grand voyage, elle veut traverser lentement la France et séjourner quelques semaines à une distance constitutionnelle de Paris, pour prendre congé de tous ses amis et leur donner occasion de venir la voir au passage. Dieu veuille qu'elle y trouve des gens assez aimables ou assez dévoués pour lui faire regretter plus vivement tout ce qu'elle va quitter et l'ébranler sur sa grande détermination! Pour moi je n'y peux plus rien, mais je m'en désole. L'ennui de ce nouveau continent me paraît gigantesque, comme ses forêts, ses lacs et ses rivières. Je me fais une idée de la conversation toute mercantile des Américains sur leurs papiers-nouvelles, où quinze colonnes sont consacrées à des intérêts pécuniaires et domestiques, et la seizième, tout au plus, à ce qui peut faire penser. Sans doute il y a de la fierté dans une pareille détermination, mais il ne faut être fier qu'à proportion de ses forces, et ne pas s'engager dans une épreuve où l'on doit succomber.

Que vous avez bien raison sur la fierté! que vous l'appelez avec justice une vertu et non un vice, tandis que la vanité, qui entraîne presque toujours à des bassesses, est déjà basse en elle-même? C'était, en effet, un caractère distinctif dans Alfieri, et un caractère qui me l'a fait aimer autant que son talent. Il y a une connaissance de soi-même dans ce sentiment qui doit inspirer de la confiance aux autres, tandis que la vanité, toujours empressée de recueillir des suffrages étrangers, toujours blessée de ceux qu'on lui refuse, est un aveu tacite que l'individu prétend être ce qu'il n'est pas. Je suivrai son exemple et votre conseil, en ne répondant à aucune critique, mais, dans le vrai, je n'ai aucun mérite à le faire, car je ne me suis pas senti blessé; j'ai lu les *Lettres troyennes*, où il y a quelques traits de mauvaise foi, mais il ne m'a pas semblé que, telles qu'elles sont, elles doivent me faire du tort; je n'ai point vu, et je ne suis plus à temps pour retrouver un article de la *Gazette de France* qu'on dit assez violent, j'en suis tout désolé; il me semble bien difficile qu'on attaque un homme sur ses écrits d'une manière qui atteigne son âme; je suis confondu de toutes les passions qui ont dicté à M. de Chateaubriand son examen des *Martyrs*, que je viens de lire dans l'édition nouvelle; il me semblait qu'en général on l'avait attaqué avec assez de ménagements, et qu'il avait même recueilli une moisson d'éloges supérieure à l'impression que son livre a faite sur le public. Il y a dans tout cet écrit une amertume de sentiment et une affectation de modestie qui font un contraste tout à fait bizarre. Il y a encore une orthodoxie littéraire que je ne m'attendais pas à trouver en lui; on le

voit, Aristote à la main, justifier livre par livre toute la contexture de son ouvrage, et il indique par là une servilité de conception qui ne s'accorde pas du tout avec la hardiesse souvent étrange de son style. C'est, au reste, par ce travail même qu'il fait mieux encore comprendre pourquoi son livre est ennuyeux. Il est étrange qu'il n'ait pas conçu que, s'il voulait faire un poëme chrétien, il fallait aussi se faire une poétique chrétienne toute différente de celle d'Aristote. Quant aux romans nouveaux, excepté celui de Gœthe, qui me paraît misérable, je n'en ai lu aucun; mais j'ai lu hier, avec l'intérêt d'un roman, un ouvrage qui paraît à présent même chez Paschoud (rue des Petits-Augustins). C'est une vie de Zwingli, le réformateur de la Suisse[1]. Il est vrai que, très-protestant moi-même, je suis peut-être partial; mais je n'ai jamais vu le portrait d'un homme fait pour exciter un intérêt plus vif. Il y a dans toute sa conduite une sagesse, une douceur, une modération, un désintéressement et un courage qui contrastent étrangement avec le caractère impétueux et irascible de Luther ou l'opiniâtreté de Calvin. La mort du héros qui périt sur le champ de bataille, exhortant les soldats, ses compagnons, à défendre la liberté de sa patrie et la tolérance pour toutes les opinions, est encore un trait caractéristique qui ne ressemble à rien de ce qu'on a vu. L'auteur semble avoir lui-même la modération et la douceur du héros; il y a un vrai talent dans la manière de distribuer son sujet et un esprit très-juste et souvent très-fin dans ses réflexions.

[1] L'auteur de cette *Vie de Zwingli* (in-8°, Paris, 1810), est M. J. G. Hess.

« Si vous n'avez pas persuadé madame de Staël sur Paris, moi, du moins, je suis tout converti; je ne saurais désirer ces grandes cohues, ni cet esprit d'épigrammes tel qu'il nous revient dans les lettres de plusieurs de nos amis, ces bons mots contre le pouvoir, avec lesquels on croit se dispenser d'avoir de la noblesse dans les sentiments ou la conduite, ce mélange dégoûtant d'empressement pour servir et de moquerie contre ce qu'on sert. J'ajourne encore, pour une année tout au moins, mes projets de voyage à Paris. Si vous retournez jouir de notre beau soleil d'Italie, de son harmonieux langage et de tous ses souvenirs, je vous verrai, j'espère, ici, à votre passage au mois de mai, et je vous reverrai de nouveau et plus à loisir cet hiver à Florence. Si on ne vous tient pas parole, et si vous devez attendre, il faudra bien, à la fin, que j'aille vous voir où vous serez. Remerciez de ma part M. Fabre de son obligeant souvenir et des bonnes nouvelles qu'il a recueillies pour moi chez Nicolle. M. de Bonstetten est à Genève et dans ma maison. Je n'ose jamais lui lire vos compliments, parce que vous les adressez au jeune Bonstetten, et je crains, je tremble que la jeunesse ne commence à lui échapper. Il a quelquefois de l'inquiétude sur sa santé, il secoue les soucis, et ne peut cependant pas s'en débarrasser; il y a un fond de tristesse sous cette gaieté et cette légèreté retenues malgré les années; il vaut mieux encore marcher avec le temps que d'être laissé en arrière par lui. Encore une fois, mille et mille remercîments de vos charmantes lettres; ne soyez pas avare du plaisir si vif qu'il dépend de vous de me faire, et croyez à mon dévouement comme à mon respect. »

« Genève, 1er mai 1810.

« Je repars pour la Toscane, madame; un malheur m'y appelle; mon père, qui y retourna l'année passée, vient d'être frappé d'un coup d'apoplexie; il en est resté avec tout le côté gauche perclus; il est au lit, peut-être condamné à ne jamais recouvrer l'usage de ses membres; ma mère est dans l'affliction, et, quoique d'après le rapport des médecins il n'y ait aucun danger immédiat ni aucune apparence prochaine de rechute, j'ai perdu toute sécurité à son égard, et je ressens la plus vive impatience de me retrouver auprès de lui. J'avais plusieurs affaires ici qu'il ne m'a pas été possible de quitter à l'instant même. Je me mettrai en route le 12 et je crois être à Pescia le 22; c'est là que j'attends de votre bonté que vous voudrez bien m'écrire encore, et puis vous me préviendrez du moment de votre arrivée à Florence, et, si la santé de mon père le permet, j'irai à l'instant même pour vous y recevoir. J'y serai quand vous élèverez un monument au plus grand homme que l'Italie ait produit dans notre siècle, et je voudrais pouvoir, de quelque manière, m'associer au culte que vous lui rendrez.

« Ainsi, le malheur vient en un instant bouleverser les espérances les plus chères. Je devais incessamment aller à Blois pour y revoir une amie; je devais passer par Paris et j'espérais vous y trouver encore. Je voulais m'appuyer de tout ce que votre raison, tout ce que votre connaissance du monde vous ont donné lieu d'observer pour combattre sa fatale résolution, et j'avais l'espérance d'ob-

tenir plus d'empire sur elle, plus de faveur pour Genève et Coppet, après qu'elle aurait vu les petites villes de France et qu'elle y aurait souffert de nouveau de l'ennui, de la solitude et de la tristesse, qu'elle retrouvera à un bien plus haut degré au delà des mers; elle juge des Américains par les Anglais, et de ces derniers par ce qu'une imagination toute poétique lui en a fait connaître. Ma douleur serait inexprimable si elle devait quitter l'Europe sans que je la revisse. Je crois qu'elle demeurera jusqu'au mois d'août à Chaumont, près de Blois. Ensuite tout dépendra du moment; la résolution est si grande et si difficile à prendre, que, si quelque obstacle l'arrête, si quelqu'un la retient, j'espère encore qu'elle pourra rester, mais la moindre chose aussi la décidera à partir. Je suis, de tous les côtés, accablé de tristesse, et pour moi-même et pour les autres. Madame Brun, qui ne peut vivre qu'en Italie, est rappelée par son mari impérieusement en Danemark; elle se met en route la mort dans le cœur, et, à ce qu'il semble, ou plutôt à ce qu'elle croit, dangereusement malade. Nous nous étions fait une fête de nous rencontrer ici; M. de Bonstetten l'y attendait, elle devait reprendre courage parmi nous avant de continuer son pénible voyage; je partirai avant son arrivée, et je ne la reverrai peut-être jamais. Il y a abondance de douleurs dans ce monde, et chacun encore en a par-devers soi beaucoup de cachées; souvent, ne pouvant se retenir de jeter les hauts cris, il en accuse un de ses maux extérieurs, tandis que c'est une blessure plus secrète qui a pénétré jusqu'à l'âme. Pardonnez-moi si je ne vous écris qu'une toute petite lettre, et qui n'a pas, je crois, le sens commun;

mais je suis troublé et par le chagrin et par les affaires dont je me trouve accablé pendant ce peu de jours qui me restent encore. Je saurai mieux ce que je dis à Florence, j'espère; nous causerons, comme vous avez la bonté de me le promettre; nous causerons, et j'en aurai besoin.

« Je suis confondu de ce que vous me dites du prix offert à M. de Chateaubriand. J'ai une grande admiration pour son talent, mais il me semble qu'il n'en est aucun moins propre à écrire l'histoire : il a de l'érudition, il est vrai, mais sans critique, et je dirais presque sans bonne foi; il n'a ni méthode dans l'esprit, ni justesse dans la pensée, ni simplicité dans le style : son histoire de France sera le plus bizarre roman du monde, ce sera une multiplicité d'images qui éblouiront les yeux, la richesse du coloris fait souvent papilloter les objets, et je me représente son style appliqué aux choses sincères comme le clavecin du père Castel, qui faisait paraître des couleurs au lieu de sons.

« Nous avons ici ce Feinaigle, le donneur de mémoire[1], et nous avons tous eu la sottise d'être un moment ses dupes. Jamais on ne vit sot plus effronté. Vous disiez l'esprit utile en France : voici un homme qui a mis à profit la bêtise et qui en fait un argent inouï; après avoir vendu, pendant trois ans, ses absurdités à Paris, il fait aussi une récolte en province, qui, à en juger par Genève, sera très-abondante. Je remercie M. Fabre de son obligeant souvenir. Conservez-moi, madame, ma part de vos affec-

[1] Quelque professeur de mnémotechnie.

tions, et croyez à mon inviolable attachement et à mon profond respect. »

« Pescia en Toscane, 30 juin 1810.

« Il y a près de quinze jours, madame, que j'ai reçu votre aimable lettre du 20 mai. Mais il m'a fallu quelque temps pour me remettre du chagrin qui m'attendait ici à mon arrivée. Je n'y ai plus trouvé mon père : la paralysie, qui paraissait d'abord n'être qu'une attaque légère, avait fait des progrès rapides, d'autres maux s'y étaient joints encore, et il était mort quinze jours avant mon arrivée. J'appris cette funeste nouvelle une demi-heure avant d'arriver; je trouvai ma mère et ma sœur ensemble, épuisées, abattues, ne m'attendant point encore, et cependant ayant un bien grand besoin de moi. Là où la mort a frappé on sent un indicible besoin de serrer les rangs, de se tenir de toutes parts, de ne plus se perdre de vue. Nous nous sommes fait du bien mutuellement, ma mère et moi, mais je voudrais désormais ne plus la quitter, et, si je peux l'y déterminer, je la reconduirai avec moi à Genève cet automne. Cependant elle est faible, et je redoute pour elle la fatigue du voyage, je redoute le changement de ses habitudes, et, comme des affaires d'intérêt m'obligent absolument à repartir d'ici en automne, il m'est impossible de faire un projet qui me contente et d'arrêter sans douleur mon avenir, soit que je l'emmène, soit que je la laisse ici. Mais vous, madame, quelle tristesse profonde est cachée dans les consolations que vous cherchez pour vous-même, et dans le plan que

vous formez d'éviter que personne ne vous soit nécessaire, d'éviter de prendre à personne un intérêt très-vif? Sans doute, à présent je souffre par toutes mes affections, mais je ne voudrais pas ne pas les avoir eues. J'ai perdu ma patrie, je viens de perdre mon père, je dois prévoir une séparation prochaine d'avec ma mère, qui me sera plus douloureuse que toutes les autres, parce que nous sommes l'un pour l'autre le premier objet de nos affections, et qu'elle m'a appris à connaître un degré de tendresse que rien n'égale. L'amitiè même me donne à présent plus de peines que de plaisir. J'avais deux amies de choix, madame de Staël et mademoiselle Randall, je vais les perdre toutes deux, elles vont toutes deux passer ensemble en Amérique; et, ce qui ajoute à mon chagrin en les perdant, c'est que je sens que toutes deux font une extrême imprudence, dont elles se repentiront vainement quand elles ne pourront plus la réparer, et que tous mes efforts ont été vains pour les arrêter ou changer leur détermination. Mais, quelque douleur que je puisse éprouver par tous ceux que j'aime, elle n'égalerait pas celle que j'éprouverais en n'aimant pas; ce n'est que par ces affections que j'évite d'être ennuyé de moi-même, et encore Dieu sait si je l'évite entièrement : il me semble que je tiens si peu de place, que j'ai si peu de motifs de vivre, qu'il faut me dire ou me faire croire sans cesse que je suis nécessaire à un autre pour que je sois nécessaire à moi-même, le découragement est sans cesse à la porte, et je n'ai plus assez de vie intérieure pour me passer un instant de celle que les autres me prêtent. Mais vous, madame, qui parlez du système d'indifférence que vous

vous êtes fait, j'en suis sûr, vous ne pouvez pas le suivre. Seulement vous avez été douée d'une sensibilité bien plus exquise que la mienne, vous avez, en conséquence, plus souffert encore que moi, et vous avez un désir plus ardent du repos du cœur; mais une partie de votre vie est encore remplie par le culte des souvenirs; vous avez aimé ce qu'il y a eu de plus grand et de plus noble dans votre génération, et ce sentiment vous suffit encore. C'est le repos sur un sentiment passé et non sur l'insensibilité qui fait pour vous le charme de l'âge qui s'avance.

« Soyez assurée, madame, de la vivacité des sentiments d'attachement et de reconnaissance qui s'unissent au respect profond que je vous ai voué. Seulement je languis bien, je vous assure, d'en répéter l'expression de vive voix. »

« Florence, 14 août 1810.

« C'est de Florence, madame que je réponds à votre aimable lettre du 12 juillet; il m'est impossible d'exprimer à quel point cette ville me paraît triste et déserte quand vous n'y êtes pas. Les Florentins ne savent ce que c'est que la société; ils avaient besoin de l'attrait puissant qui les réunissait chez vous pour les tirer de ce demi-sommeil qui préside à leurs conversations; ils avaient besoin de l'impulsion étrange qu'ils y recevaient pour mettre en dehors ce qu'ils ont d'esprit, et ils avaient aussi besoin d'être tenus en respect par le double éclat de royauté, du rang et du génie qui vous entourait, pour ne

pas se mettre trop à leur aise, car leur familiarité est aussi insupportable que leur réserve. Je suis arrivé hier seulement à Florence, et je voudrais en repartir dès aujourd'hui. Il est vrai que tout m'y réussit mal. J'y venais pour y rencontrer madame Brun, qui, cédant enfin aux sollicitations de son mari, est partie de Rome pour reconduire sa fille en Danemark; mais elle n'arrive point, et on m'annonce, je ne sais sur quelle autorité, qu'elle tardera encore plusieurs jours. J'étais impatient de connaître M. Strozzi, auquel vous avez eu la bonté de me recommander. Mais il est à la campagne, et j'apprends de plus que la maladie d'une proche parente l'ôte, pour à présent, à la société. Enfin je ressentais une vive curiosité de voir le magnifique monument que vous élevez à votre illustre ami. Mais je n'ai vu, ce matin, à Sainte-Croix, que les échafaudages et les toiles dont il est soigneusement couvert. On assure que Canova est très-jaloux de le dérober à tous les yeux jusqu'à ce qu'il soit complétement achevé, et qu'il ne le découvrira que dans quinze jours environ, lorsque je serai déjà retourné à Pescia. Je repasserai, il est vrai, à Florence dans deux mois, lorsque je me mettrai en route pour Genève; mais j'aurais été jaloux de vous donner des premiers des nouvelles de l'effet de ce tombeau, auquel vous attachez un sentiment de devoir si solennel, et dont vous regardez la construction comme la dernière borne de votre activité. C'est un sentiment trop profond en vous, madame, et peut-être trop religieux pour qu'il puisse être discuté dans une lettre; mais quand j'aurais l'honneur de vous revoir, et ce sera bientôt j'espère, je vous supplierai encore de ne pas mettre de

bornes à l'activité de votre esprit et à la chaleur de votre cœur, en vous répétant sans cesse que tout est fini pour vous, que tout est accompli, tandis qu'il vous reste encore peut-être des sources abondantes et d'espérance et de bonheur dans les affections que vous conservez dans votre cœur, dans celles qui peuvent y trouver encore place. Vous n'avez point été insensible à l'attachement que vous ont témoigné vos amis de Paris, et la partie de votre famille que vous y avez retrouvée; les Florentins croient même que vous vous trouvez si bien en France, que vous ne songez point à revenir, et que vous ne demanderez pas plus vos passe-ports au mois d'octobre qu'au mois de mai passé. Je désire qu'ils devinent en partie, du moins de manière à ce que nous ne nous croisions pas en route, et à ce que je ne perde pas encore une fois l'avantage de vous voir. Je compte partir d'ici le 15 octobre, et, comme je voyagerai avec une mère dont la santé demande des ménagements, je ne compte pas être à Genève avant le 1er novembre. Il y aurait bien du malheur pour moi, si c'était justement aussi l'époque de votre voyage, et si je ne pouvais vous rencontrer ni dans la *Pieve di Calvino*[1] ni sur les bords de votre Arno.

« Je ne vois ici que le *Journal de l'Empire*, en sorte que je n'entends qu'un seul parti dans la querelle qu'ont excitée les prix décennaux. Il y a, en effet, de quoi faire un beau tapage et mettre en mouvement toutes les prétentions de tous ceux qui, depuis dix ans, se sont distingués dans tous les genres; pour ma part, je suis très-

[1] La paroisse de Calvin.

content, je me sens flatté par la mention honorable fort au delà de mes espérances[1]. Je ne croyais pas, à la vérité, que Rulhières, mort depuis dix-sept ans, pût concourir pour un prix donné aux ouvrages des dix dernières années; mais dès l'instant qu'on prend l'époque de la publication, non celle de la composition, personne, ce me semble, ne pouvait lui disputer le premier succès. Peut-être y a-t-il trop d'esprit dans son histoire et plus qu'il n'appartient au genre. Peut-être son introduction, trop longue avant que l'intérêt commence, ne met-elle point cependant encore suffisamment au fait; peut-être y a-t-il quelque chose de maladroit aussi bien que d'injuste dans son excessive partialité, car l'on est frappé de la passion qui le domine longtemps avant qu'il l'ait justifiée, et l'on se tient en garde contre un sentiment qu'il aurait pu vous faire plus tôt partager. Mais la force du talent ou plutôt du génie de l'auteur vous entraîne enfin malgré vous; l'intérêt de roman, l'intérêt le plus vif que la fiction puisse exciter, et qui se trouve ici confondu avec l'intérêt historique, s'empare de vous dans le second et le troisième volume, et ne vous permet plus de poser le livre. L'amertume de caractère et d'esprit qui donne de la vivacité à toutes les couleurs et du mordant à toutes les expressions, fait un effet d'autant plus profond, qu'en général cette qualité, propre aux gens secs et moqueurs,

[1] Les débats assez compliqués qui ont précédé le vote peuvent se lire tout au long dans le volume des *Mémoires de l'Institut*, spécialement intitulés : *Rapports et discussions de toutes les classes de l'Institut de France sur les ouvrages admis au concours pour les prix décennaux*. Paris, novembre 1810.

détruit l'enthousiasme à sa source, tandis que l'*Histoire de Pologne* est tellement chevaleresque, la nation et ses chefs sont présentés avec un caractère si héroïque, que le cœur est sans cesse remué par les sentiments les plus nobles. Rulhières a eu le propre du génie, il a réuni les qualités qui, en général, s'excluent l'une de l'autre, celles d'un esprit sec et celles d'un cœur chaud.

« Je vois que les journaux accusent le jury d'avoir couronné ceux qui ont gagné ses suffrages par une cour assidue. Du moins ce n'est pas ainsi qu'il s'est conduit pour l'histoire. Il a couronné un mort; il a donné ensuite la première place à un absent inconnu à tous ses membres. Je n'avais pas même accompagné d'une lettre l'envoi de mon livre. Il leur est arrivé sous bande, sans que pas un d'eux sût de quelle nation j'étais ou dans quel lieu je demeurais, et parmi ceux qui ont été nommés ensuite, deux au moins par leurs relations et par le rang qu'ils occupent pouvaient s'attendre à rencontrer plus de faveur. J'ai un véritable chagrin que ce jury auquel je dois tant de reconnaissance ait donné prise contre lui à de si amers persiflages en couronnant l'ouvrage de Saint-Lambert.

« Vous vous plaignez du froid à Paris; ce n'est rien, nous nous en plaignons même en Toscane. Il est difficile de comprendre où les fruits du Midi prendront assez de chaleur pour mûrir. Cet été si étrange sera-t-il suivi d'un automne orageux? Alors comment fera madame de Staël, qui a attendu l'équinoxe, et qui parle cependant dans toutes ses lettres de son départ pour l'Amérique comme d'une résolution irrévocable? Je l'ai impatientée par ma supplication de renoncer à ce projet; mais elle est déter-

minée à fermer les yeux sur ce qu'elle trouvera là-bas, elle ne veut penser qu'à ce qu'elle est décidée à quitter. C'est pour moi un si grand malheur que son départ, qu'elle ne voit dans mes conseils que le retour que je fais sur moi-même ; et moi, dans la douleur que j'en ressens, il me semble, au contraire, avoir oublié tout ce qui m'est personnel. Adieu, madame, c'est avec un chagrin bien vrai que, tout près de votre maison, je me trouve aujourd'hui si loin de vous, et si incertain sur le temps et le lieu où j'aurai l'avantage de vous revoir encore. »

« Genève, 19 novembre 1810.

« J'avais regardé, madame, avec une curiosité inquiète toutes les voitures que je rencontrais en route, dans l'espérance de vous y voir ; ici je faisais de vaines recherches pour m'assurer si vous n'y aviez point déjà passé, lorsqu'enfin j'ai reçu hier l'aimable lettre que vous m'aviez adressée à Pescia pour m'annoncer votre retard, et qui m'a été renvoyée ici. Je ne sais si ma lettre vous trouvera encore à Paris, mais je l'y adresse à tout hasard, impatient que je suis de vous remercier de la bonté que vous avez eue de m'écrire deux fois de suite. Sans doute il est trop tard désormais pour passer par le Simplon, et par conséquent par Genève ; nous traversâmes la montagne il y a trois semaines avec les premières neiges, déjà elles nous forcèrent à mettre huit chevaux à une voiture qui n'en avait que deux, aujourd'hui elles doivent s'être élevées à une hauteur effrayante. D'ailleurs l'invasion du Valais par les troupes françaises ajouterait beaucoup en-

core aux difficultés de la route. Cependant j'ai un vif regret de vous voir renoncer au voyage de Genève; je m'étais flatté de vous voir presque avec certitude, et je ne sais me résigner à perdre cette espérance. Vous auriez trouvé à Genève une personne que j'espérais bien peu y revoir. Il me serait difficile de dire quelle fut ma joie lorsque j'appris à deux lieues d'ici que j'allais la revoir; son retour a changé toute mon existence; je n'attendais à Genève que tristesse et solitude, j'y ai trouvé la personne que j'aime avec le plus d'ardeur, et une personne qui, quand on ne l'aimerait pas, répandrait encore du bonheur sur tout ce qui l'approche, par son charme inexprimable. La saison ne permettait déjà plus qu'elle s'embarquât pour son long voyage, l'impression de son livre l'avait fait traîner fort au delà de l'époque qu'elle s'était fixée, et, quoiqu'elle ne se l'avouât point, déjà elle voyait bien qu'elle ne pourrait partir qu'au printemps Sa résolution, pour être retardée, n'en est que plus affermie, et vraiment je ne saurais plus la combattre; la suppression de son admirable ouvrage est un ordre de renoncer à écrire, car jamais les hautes questions de la morale, de la religion, du sentiment, qu'elle avait traitées avec tant de profondeur et de noblesse, n'avaient été plus loyalement séparées de tout ce qui pourrait déplaire à tous ceux qui veulent être ménagés; jamais, en exprimant une noble pensée, on ne s'était plus tenu en garde pour n'en point faire une arme offensive. Mon amie avait eu la bonté de me communiquer cet ouvrage dès son premier jet, et de me le montrer de nouveau sous toutes les formes. Il vous sera aisé de comprendre combien sa destruction m'afflige profondément

pour elle, mais elle m'afflige aussi pour les progrès de l'esprit humain. De grandes vérités m'y paraissaient établies de manière à ne plus pouvoir permettre un doute; des erreurs funestes y étaient combattues avec tant de supériorité, que je ne croyais plus qu'elles pussent se relever. Rarement j'entendais répéter un sophisme dangereux sans pouvoir me dire qu'il était réfuté si victorieusement dans cet ouvrage, que bientôt on aurait honte de le redire. — Mon amie s'est armée de fierté pour résister à un coup si terrible, et elle l'a supporté avec une force que je n'aurais point eue. Il est vrai qu'un ouvrage de faits comme le mien aurait été détruit sans retour par la suppression du manuscrit, tandis que celui qui est fondé sur le développement de la pensée subsiste d'une manière indestructible dans la tête qui l'a conçu.

« On vous occupera sans doute, madame, à votre arrivée à Florence, de celui de Micali; vous êtes liée avec l'auteur; d'ailleurs sa constance dans un si grand travail, la noblesse des sentiments qui y sont répandus, et le mérite de l'exécution, intéresseraient pour lui quand on ne le connaîtrait pas. Cependant, je l'avoue, cet ouvrage ne donne point à la lecture une satisfaction entière, il vous promène sans cesse autour de Rome sans vous y faire entrer; on sent plus que jamais, en lisant ce livre, que le centre de toute l'histoire d'Italie, c'est Rome, et ce centre reste en dehors de l'ouvrage. Ses héros sont tellement inconnus, quelques efforts qu'il fasse, il réussit à rassembler si peu de traits de leur image, qu'on ne saurait s'intéresser à eux. Il a cherché à y suppléer en mettant la haine des Romains à la place de l'amour des Italiens,

mais ce n'est point la même chose. On sent la partialité à chaque page, et on dément sans cesse ses assertions d'après ses propres souvenirs, ou même bien souvent d'après les raisonnements sur lesquels lui-même les appuie. D'ailleurs je ne vois jamais avec plaisir qu'on attaque ces vieilles et grandes réputations des Grecs et des Romains, qu'il ne ménage pas plus l'une que l'autre; pour l'honneur de la nature humaine, nous avons besoin de laisser quelque chose à admirer au-dessus de nous; et, si nous réussissions à rabaisser ces colosses à notre commune mesure, nous n'aurions plus aucun motif pour chercher à nous élever au-dessus du point où nous sommes[1].

« En traversant Florence la dernière fois, j'ai vu et j'ai admiré le magnifique monument que vous y avez fait élever. Je suis bien mauvais juge des beaux-arts, la faiblesse de ma vue a empêché tout à fait que je pusse me former le goût, à supposer encore qu'il se forme. Mais il me

[1] L'ouvrage de Giuseppe Micali, qui inspire à Sismondi ce jugement un peu sévère, porte ce titre : *L'Italia avanti il dominio dei Romani* (4 vol. in-8°, avec un atlas in-fol. de 67 planches). C'est une étude très-savante sur ces populations italiotes qui luttèrent si longtemps contre l'accroissement de Rome. Bien que le mérite de l'érudition y domine l'intérêt du récit, l'auteur a pu annoncer dans sa préface des scènes grandes et neuves de l'histoire du genre humain : « *Nuove e importanti scene nella storia del genere umano potranno meritare l'attenzione de' miei lettori.* » L'apparition de ce livre (Florence, 1810) est un des événements de l'histoire littéraire de l'Italie au dix-neuvième siècle. Une traduction française, par MM. Joly, Fauriel et Gence, avec des notes de M. Raoul-Rochette, a été publiée à Paris en 1824. Micali n'avait que trente ans quand il donna ce grand ouvrage à la littérature européenne; il était né à Livourne en 1780, et mourut en 1844.

semble que tout se trouve dans l'ouvrage de Canova, une grandeur et une simplicité imposantes; la figure de l'Italie est de la plus rare beauté, touchante et noble; c'est une reine en deuil. Je regrette, mais peut-être ai-je tort, une certaine symétrie dans les ouvrages de sculpture, surtout lorsqu'ils appartiennent à un tombeau. La figure colossale qui en couvre un côté me paraît presque demander un pendant; ainsi, dans les tombeaux des Médicis, les statues de Michel-Ange se correspondent et occupent les coins du monument. Elles en font partie, il est vrai, tandis que celle-ci est en dehors comme spectatrice, et appartient à la foule qui pleure le grand homme, plutôt qu'au tombeau.

« J'ai vu M. Strozzi à Florence cet été, trop peu pour connaître tout son mérite, mais assez pour trouver un grand charme dans ses manières et sa conversation. J'espère le revoir encore au printemps prochain, et le voir avec vous, madame. Au printemps, je reconduirai ma mère en Toscane, et je reviendrai ici presque aussitôt. De nouveau mon voyage se rencontrera presque avec l'époque du vôtre; mais j'espère bien que cette fois nous ne nous croiserons pas sans nous rencontrer. Il y a trop longtemps que je désire vous revoir, et d'une manière ou d'une autre je compte sur ce plaisir pour une époque prochaine. A Florence, à Genève ou à Paris, j'aurai, je l'espère, cet avantage avant que l'année finisse. J'ai une certaine honte de n'avoir jamais vu Paris, mais sans doute je ne placerai pas mon voyage dans cette grande Babylone, comme vous l'appelez, avant de vous y savoir de retour. Je comprends aisément le goût qui vous y at-

tache : tous les souvenirs locaux sont désenchantés, tous les pays divers ont perdu leur physionomie propre, et la société doit désormais tenir lieu ou consoler de tout, or la société n'est que là. — Après tout, la société est partout auprès de vous, madame, c'est là que je désire la retrouver. J'espère que vous ne doutez point de la sincérité de ce désir, non plus que du profond respect et de l'attachement inviolable que je vous ai voués. »

« Genève, 11 février 1811.

« J'ai laissé passer, madame, un temps infini sans vous répondre, et votre extrême bonté ne sert qu'à me faire rougir davantage de mon apparente négligence. Je me suis engagé dans un travail qui m'accable ; ce sont des articles pour un dictionnaire historique, dont j'ai promis de faire plus de huit cents ; chacun est une petite biographie[1], un petit traité complet, qui demande à être fini comme un ouvrage, et qui cependant est nécessairement superficiel. Je suis excédé de la nécessité de recommencer sans cesse, de rompre partout l[illegible]iaison et le fil des idées, d'écrire la valeur de trois ou [illegible]e gros volumes,

[1] La *Biographie universelle* de Michaud. [illegible]ndi a fourni, comme on sait, un grand nombre de notices à ce re[illegible]eil excellent. Il venait de refuser une place de professeur à Genève, afin de conserver toute sa liberté ; c'est alors que, pour tirer quelque bénéfice de sa plume, il accepta une part de collaboration à cette vaste entreprise. Sa mère, qui regrettait pour lui une carrière mieux assise et des travaux plus conformes à ses goûts, appelait cela *ses grands hommes à six francs par tête.* — Voyez la *Biographie de Sismondi*, par mademoiselle de Montgolfier.

sans qu'il y ait nulle part vingt pages qui aillent ensemble. Il y a plus de dix-huit mois que je me suis mis à l'attache; au commencement, une première impulsion me soutenait, je trouvais même quelque agrément à cette manière désultoire de travailler. Aujourd'hui j'en ai pardessus les yeux, je sens que je deviens tout à fait imbécile, je n'ose plus parler, je n'ose plus écrire pour ne pas accabler les autres de la sottise dont je me suis nourri si longtemps. Depuis quelques mois, je vois devant moi le bout de ma tâche; quant je n'ai plus eu qu'un quart de l'ouvrage à faire, je me suis cru au terme, et j'ai redoublé d'efforts pour me débarrasser d'une aussi désagréable besogne. Chaque heure que j'ôtais à mes petits hommes me semblait retranchée sur l'espoir de ma délivrance, je n'ai plus écrit une lettre, je n'ai plus fait une lecture qui pût me détourner de cet immense travail. Enfin je perds haleine; il faut absolument que j'interrompe à moins d'y périr, et le premier répit que je prends est pour vous écrire.

« Je ne sais quel changement aura pu produire dans vos projets un séjour de quelques mois à Florence. Je comprendrais fort bien comment en sortant de Paris on voudrait y retourner, comment, après avoir passé quelques mois dehors, dans son ancienne demeure, avec ses fleurs, ses livres, ses habitudes, on ne voudrait plus faire de voyage. Vous êtes trop bien faite pour la société pour ne pas la chercher, pour ne pas en sentir le besoin; mais tous ceux que je vois revenir de Paris assurent qu'elle y est chaque jour moins aimable, et pour vous, madame, je suis sûr que vous aurez réussi, à Florence comme à

Paris, à vous en créer une autour de vous. Je suis impartial dans le choix que vous ferez entre deux séjours; j'ai dans l'un et dans l'autre le ferme espoir de vous revoir. Il est vrai que, si c'est à Paris que vous vous fixez, ce sera, je l'espère, plus tôt que je vous rendrai mon hommage; à votre retour au travers des montagnes, j'espère que je ne serai pas si malheureux que je l'ai été l'année passée, et vous nous ferez à Genève une courte visite. Nous y avons vécu cette année dans un plus grand tourbillon de fêtes et de divertissements qu'il n'y en ait peut-être en aucune ville de ce triste continent. On ne parle que de bals et de comédies de société. Madame de Staël en joue une ce soir qui est de sa composition; dans huit jours elle en jouera une autre qu'elle a faite aussi elle-même, et, ce qu'il y a de singulier, d'après son imagination mélancolique et la tristesse extrême de sa situation, toutes deux sont d'une extrême gaieté. Elle a pris désormais son parti, elle ne songe plus à Paris, elle a oublié son livre, et n'en a point d'autre dans la tête; elle vit dans le présent, sans faire de projets, sans renoncer à ceux qu'elle a faits, car ce serait presque disposer de l'avenir que d'en effacer ce qu'elle y avait mis précédemment. Elle me confond tous les jours davantage; je n'aurais jamais espéré ce repos d'esprit qu'elle a trouvé, je n'aurais su quel conseil lui donner pour l'atteindre, et il m'étonne si fort, que je ne sais comment compter sur sa durée. Toute la ville paraît aussi très-disposée à s'amuser; malgré tous nos malheurs, c'est encore à Genève, je crois, qu'on trouve le plus d'esprit chez tout le monde, et comme marchandise commune; mais ce qui est plus étrange, c'est aussi peut-être à Genève

qu'on trouve le plus d'argent. Ce n'est pas que toutes les causes de ruine ne soient tombées sur nous coup sur coup, ce n'est pas que le commerce ne soit dans un état effrayant, que chaque courrier n'annonce la nouvelle de quelque faillite, que les plus riches marchands ne s'occupent depuis longtemps qu'à renoncer à toutes les affaires, et que tous les capitalistes n'aient éprouvé des pertes sévéres; mais il y a une certaine proportion établie par l'esprit génevois entre le luxe et les revenus dont on ne s'est point encore départi; il n'y a ici aucun faste inutile, aussi reste-t-il à chacun beaucoup plus d'argent pour les jouissances. Cette aisance presque universelle a contribué aux plaisirs de la société, et sans doute elle a des charmes, puisque nous avons ici beaucoup d'étrangers qui paraissent s'y plaire.

« Le monde littéraire a été ici surtout occupé des lettres de Muller l'historien à notre ami Bonstetten. Ces lettres avaient été publiées en allemand par madame Brun il y a près de vingt ans, et elles avaient eu déjà un succès prodigieux. Une dame vient de les traduire en français en en faisant un choix, et il serait difficile de trouver une lecture plus délicieuse[1]. Il y a une chaleur de

[1] Ces Lettres, publiées d'abord dans le texte allemand par madame Frédérique Brun (Tubingue, 1802), venaient d'être traduites en français par madame Steck (Zurich, 1810). Le titre allemand était celui-ci : *Briefe eines jungen Gelehrten an seinen Freund*. Voici le titre français : *Lettres d'un jeune Français à son ami, ou Correspondance de Jean de Muller et de Victor de Bonstetten*. Sismondi, écrivant en 1810, a tort de dire que l'édition allemande de cette correspondance a paru *il y a près de vingt ans;* c'est bien en 1802, comme nous venons de le rappeler, que madame Brun la fit imprimer à Tubin-

cœur, une vivacité d'amitié, un zèle pour tout ce qu'il y a de beau, de noble, de grand, dont nous sommes désaccoutumés dès longtemps, mais qui, pendant qu'on le lit, élève l'âme de nouveau, et la met en harmonie avec un grand homme. Car les admirables talents de Muller, et la réputation à laquelle il est parvenu depuis, comme le premier historien de notre siècle, ajoutent beaucoup au charme de cette lecture. On voit d'où il est parti, on mesure ses forces en pensant où il est arrivé, et l'on se plaît à trouver si aimable, si attachant un homme qui dans la suite de sa vie a mérité et obtenu tant d'admiration. Ne manquez point de vous faire envoyer ces lettres; votre amitié pour Bonstetten à l'époque même où Muller lui écrivait en doublera le prix à vos yeux. Il est à présent assez bien, cet aimable ami; le chagrin qu'il avait éprouvé au commencement de l'hiver avait altéré sa santé; il avait souffert de palpitations de cœur qui pouvaient tout à coup être très-dangereuses. Mais et son corps et son âme semblent guéris, et avoir recouvré leur première jeunesse. Nous logeons sous le même toit, et nous nous voyons tous les jours avec un extrême plaisir. Il a reçu il n'y a pas longtemps une lettre de vous, madame, dont il a été fort touché; votre amitié lui semblait d'autant plus précieuse que dans le même temps il relisait ses propres lettres à Muller, qui lui ont été renvoyées après la mort de son ami, et qu'il y retrouvait sans cesse

gue. L'erreur de Sismondi s'explique par une confusion toute naturelle : les lettres de Jean de Muller et de Bonstetten, quoique publiées en 1802, se rapportent presque toutes à une période bien antérieure : la correspondance s'ouvre en 1774.

l'expression de son attachement pour vous. Il lui était doux de trouver ses anciens souvenirs si bien d'accord avec ses sentiments.

« J'ai prêté ici le livre de M. Micali à nos érudits les plus fameux; ils y trouvent beaucoup de bonnes choses, mais ils en désireraient davantage encore. Comme érudition, il ne fait le plus souvent arriver qu'au doute, et non à une connaissance positive; comme sentiment, on y trouve plus d'esprit de parti que de vraie chaleur; c'est un sujet ingrat qui l'a séduit. Il n'y a point d'histoire des peuples qu'on ne connaît pas. C'est un champ bien assez vaste que de peindre tous les peuples qui peuvent vivre et agir dans les tableaux qu'on ferait d'eux. Faites-lui, je vous prie, mes compliments empressés. Ayez aussi la bonté de me rappeler à M. Strozzi, et de lui exprimer toute ma reconnaissance de l'accueil qu'il me fit l'été dernier. Et vous-même, madame, daignez croire à l'attachement inviolable comme au respect profond avec lequel j'ai l'honneur d'être

« J. C. L. Simonde Sismondi. »

« Genève, 14 juillet 1811.

« Il faut, madame, que je triomphe d'une douloureuse superstition pour vous écrire; j'ai eu la faiblesse de me priver de ce plaisir pendant plus de trois mois pour ne pas savoir vaincre une secrète répugnance qui me faisait différer de courrier en courrier. Vous vous souviendrez que je vous écrivis, il y a près de deux ans, le départ de mon père pour la Toscane; que dans ma lettre je témoi-

gnais et ma douleur de cette séparation, et les inquiétudes qu'excitent des adieux à cette période avancée de la vie; depuis que j'ai eu le cœur uniquement rempli du prochain départ de ma mère pour le même pays; depuis surtout qu'elle est partie, il m'a été impossible de reprendre la plume pour répondre à votre aimable lettre. Il me semblait que je ne pouvais pas ne pas vous dire les mêmes choses que je vous avais déjà dites, et qui étaient devenues un si funeste présage. Grâce à Dieu, ma mère a fait son voyage très-heureusement, j'en ai de Pescia les meilleures nouvelles. Mais nous éprouvons l'un et l'autre un vide et une tristesse que l'absence de mon père ne m'avait point fait connaître. Aucune relation, je crois, n'est plus intime que celle d'une mère et d'un fils, quand ils sont faits l'un pour l'autre, quand un même esprit, un même sentiment, un même goût les identifient, quand ils sont accoutumés à se tout confier comme les amis les plus tendres, ou qu'une affection élective, un goût qui les aurait fait se choisir entre mille, se joint à la protection maternelle, au respect filial. Son retour à Pescia déterminera aussi le mien dans un temps qui n'est pas très-éloigné, en sorte que c'est à Florence, au printemps prochain, que j'espère vous faire cette visite si souvent promise alternativement à Florence, à Genève et à Paris, et qu'un bizarre concours de circonstances a différée si longtemps. Je viens d'y donner rendez-vous, et chez vous, madame, si vous daignez le permettre, à une femme aimable que je me ferai honneur de vous présenter, madame de Custine, belle-fille du général, fille de madame de Boufflers, sœur de M. de Sabran; mais comme je lui

donnerai une lettre pour vous, qu'elle ne vous présentera guère qu'au mois de mai prochain à son retour de Rome, c'est dans cette lettre que je vous parlerai d'elle et de sa compagnie. Mon amie, chez qui je suis à présent, et chez qui je compte passer l'été, aurait bien désiré être aussi du voyage. Sans renoncer à son projet d'aller en Amérique auquel elle tient par une noble fierté, et pour lequel elle fait toujours des préparatifs, elle est retenue par mille obstacles qui effrayent son imagination, par mille habitudes qui sont devenues une partie de sa vie, par mille affections qui l'attachent encore à cette contrée de boue qui était autrefois la brillante Europe. Elle aurait voulu gagner encore un an ou deux, et faire un second voyage dans cette belle Italie, dont elle conserve de si riches souvenirs : mais elle a demandé, trop tôt peut-être après les chagrins qu'elle avait éprouvés, un passe-port qu'on lui a refusé, on a raccourci sa longe ; excepté Genève, elle ne peut plus voyager en France ou dans les pays soumis à l'empire; on lui a même fait éprouver un chagrin plus sensible, on l'a forcée à éloigner d'elle M. Schlegel, qui certainement ne devait pas s'attendre à exciter l'animadversion d'aucune autorité, et qui, perdu dans des travaux purement littéraires, étranger à toute politique même spéculative, n'a pu que par une erreur bien étrange devenir un moment suspect. Mon amie a supporté ces différentes peines avec un courage que j'admire et que je ne comprends pas; elle a renoncé aux occupations littéraires depuis qu'elle sait qu'elle ne pourra rien imprimer, elle chasse avec soin de sa pensée et de sa conversation toute allusion aux circonstances pré-

sentes auxquelles elle désire rester absolument étrangère, et tout en se privant ainsi des deux ordres de pensées qui avaient autrefois tenu le plus de place dans sa vie, elle garde une liberté d'esprit, une gaieté, un feu dans la conversation, qui fait le charme de tous ceux qui la voient. Parmi ceux-ci nous venons de voir des compagnes d'exil qui viennent de faire un voyage en Italie, mais qui ne s'y sont point avancées assez pour vous faire une visite, madame de Luynes et mademoiselle de Chevreuse. Ni l'une ni l'autre n'a appris encore à supporter si bien ce malheur, mais il s'en faut qu'elles eussent les mêmes ressources en elles-mêmes. C'est une chose bizarre que d'entendre le jugement que portent sur l'Italie des femmes si complétement parisiennes et si incapables de sentir toute autre beauté, tout autre bon goût, toute autre grâce que celles des salons de Paris. Sans doute ce n'est point comme elles que vous appréciez l'un et l'autre pays : je ne sais plus lequel à vos yeux obtient la préférence; peut-être les charmes de la société que vous avez retrouvée, et que vous êtes si bien faite pour apprécier, ont refroidi à présent l'affection que vous portiez à Florence. Peut-être, au contraire, d'anciennes et douces habitudes que vous y avez retrouvées, des souvenirs chers à votre cœur au milieu desquels vous vivez, vous ont-ils rattachée à vos pénates. Je le désire et je l'espère : je trouvai Florence désolée, lorsque l'été passé j'y allai sans vous y trouver; vous y feriez un vide immense, et cette pauvre ville n'est pas faite à pouvoir en supporter aucun. On vous écrira sans doute ce qu'on me dit aussi tous les jours, que Paris est devenu bien moins agréable à habiter;

qu'il n'y a plus d'abandon dans la société, plus de gaieté, presque plus d'esprit. Les prérogatives de l'Italie ne sont pas de celles que les hommes peuvent lui enlever, et tous les jours il me semble qu'on doit moins les mettre en balance contre les jouissances fugitives d'une société que la faveur corrompt, ou que la malveillance accable. Madame Falbroni vous est-elle restée à Florence, ou y est-elle revenue après avoir été à Paris? Elle pourrait bien avoir été tout à fait séduite par les plaisirs de la capitale. Je n'ai plus entendu parler d'elle, ni de M. Micali, tous deux cependant devaient passer à Genève cet hiver. M. de Bonstetten est à présent aux bains de Loech, j'espère qu'ils achèveront de le rétablir, mais déjà il est beaucoup mieux. Nous avons ici une aimable princesse Lubomirska, dont la mère, princesse Czartoryiska, a passé l'hiver à Florence, et doit avoir eu souvent l'avantage de vous voir. Cependant la société étrangère diminue ici comme dans toute l'Europe; chacun se dit ruiné et ne voyage plus.

« Adieu, madame; conservez-moi une place qui m'est bien précieuse dans votre souvenir, et croyez à mon profond respect, comme à mon vif et sincère attachement. »

« Genève, 16 août 1811.

« Je suis bien touché, madame, de l'extrême bonté avec laquelle vous pardonnez mon long silence et vous répondez à lettre vue à mes apologies. J'ai besoin d'être encouragé de cette manière, car, il faut l'avouer, c'est

toujours pour moi une souffrance que d'écrire. Je supporte assez bien en général les peines de la vie, je m'étourdis peut-être plus que je n'use de philosophie, je tends mon esprit sur autre chose, et je suis le plus souvent en dehors de moi; mais écrire une lettre, c'est nécessairement rentrer en soi-même, faire le compte de ses pensées, regarder son avenir, son passé, et je ne saurais dire comme tout cela est triste. Aussi je reste ridiculement à muser sur mon papier, toutes les fois que je commence une lettre. Il en est peu qui ne me coûte une ou deux heures, quoique ma main aille très-vite sur le papier, et qui ne m'ait coûté, ce qui n'est pas moins pénible, et ce qui souvent n'a pas le moindre rapport avec ce que j'écris, une confession intérieure de tous mes torts et de tous mes défauts, qui me laisse fort mécontent de moi-même. Peut-être tout cela est-il la conséquence du nombre prodigieux de lettres que j'ai écrites dans ma vie à mes parents, en leur rendant compte de ma conduite. En revanche, les lettres que je reçois de vous, madame, me font toujours passer une journée agréable, elles excitent ma reconnaissance, elles satisfont un attachement bien sincère, elles flattent ma vanité, elles me donnent presque toujours un exemple de philosophie et de force d'âme, que je me propose souvent vainement d'imiter. Cette dernière, au milieu de beaucoup de choses agréables, m'a fait cependant assez de peine pour Bonstetten : je l'aime très-tendrement, et je suis honteux de ses sottises, comme si j'en étais responsable; il a au moins vingt-cinq ans de plus que moi, cependant je le regarde toujours comme un jeune homme

qui me serait recommandé; il est d'une étourderie de vingt ans, d'une inconsidération qui doit empêcher de donner plus de suite à ses paroles qu'il n'en donne lui-même; mais il a si fort toutes les qualités comme tous les défauts de la jeunesse, qu'il est impossible de ne lui pas pardonner les uns en faveur des autres. Il peut vous avoir paru égoïste dans ses rapports avec madame Brun, parce que l'exagération du sentiment et de la poésie donne quelquefois une impatience contre tout ce qui est affecté qui ramène au réel de la vie, cependant il n'est point égoïste : je lui ai vu montrer dans beaucoup d'occasions une grande générosité de caractère, il est incapable de rancune, incapable d'amertume, plein de zèle et d'enthousiasme pour tout ce qui est beau, grand et noble, avec cela parfaitement bon et facile à vivre. Nous avons souvent passé des mois, presque des étés entiers ensemble, dans la même maison, et je ne lui ai pas vu un moment d'humeur. Il n'a jamais abandonné un ami, il est vrai qu'il les oublie à tous les moments du jour. Il est tellement dominé par l'imagination, cette faculté l'emporte tellement en lui sur toutes les autres, qu'on peut en quelque sorte expliquer par là toutes ses qualités et ses défauts. Je ne sais ce que je ne donnerais pas pour que ma mère pût avoir une telle compagnie dans sa petite ville, je dirais même, je crois, dans sa maison, si chacun y pouvait conserver une pleine indépendance; mais de tout cela au mariage il y a l'univers de distance, et je me sens tout confus de sa bizarre proposition[1].

[1] Bonstetten, âgé alors de soixante et six ans, avait eu l'idée, comme on le voit par cette lettre, d'épouser la mère de Sismondi.

J'aime infiniment les bains de Lucques, d'où votre lettre était datée; il faut en effet beaucoup monter et descendre, mais quel beau pays! Quelles Alpes transportées dans le cœur de l'Italie! Quelle richesse de végétation! et même quelles charmantes promenades dans les bois de châtaigniers et le long du ruisseau! Vous étiez là très-près de Pescia, et le chemin pour y aller de Florence était bien de passer par notre petite ville. J'ai un regret extrême que vous n'ayez pas vu ma mère, c'est la personne que j'aime le mieux au monde, et je ne sais pas pourquoi j'en ferais le fier, c'est à mes yeux la personne la plus aimable que j'ai connue. Madame de Staël l'emporte pour le génie, l'emporte pour le brillant de l'esprit, mais ma mère ne le cède en rien ni pour la délicatesse, ni pour la sensibilité, ni pour l'imagination; elle l'emporte de beaucoup pour la justesse et pour une sûreté de principes, pour une pureté d'âme qui a un charme infini dans un âge avancé. Je compte bien positivement passer l'été prochain auprès d'elle, et j'espère encore vous retrouver au retour de votre voyage de Naples, peut-être avoir le bonheur d'être très-rapproché de vous, si vous veniez de nouveau aux eaux de Lucques. Hélas! je n'aurai point à regretter de quitter mon amie en allant voir ma mère, quoiqu'elle ne puisse encore arrêter ses projets, du moins est-il certain qu'alors elle ne sera plus ici. Elle souffre tout ce qu'on peut souffrir à prendre une détermination qu'elle annonce depuis si longtemps. Vous savez tout ce qu'on vous a dit à vous-même de l'Amérique, tout cela lui a été dit aussi de cent manières, elle en connaît tous les inconvénients, elle tremble, elle sent

vivement ce qu'elle perd ici, et cette prison de Coppet que son imagination s'est faite[1] lui inspire tour à tour et de l'effroi et des regrets; elle y tient par mille souvenirs heureux, elle y tient aussi par un tombeau. Mais sa situation s'est fort aggravée depuis que nous n'avons plus M. de Barante[2]; l'obligation de renvoyer son ami lui a été horriblement douloureuse. Le gouvernement lui offre

[1] C'est presque le mot de madame de Staël : « On commençait à mettre en œuvre le système, qui devait se manifester, de *me faire une prison de mon âme...* » *Dix années d'exil*, deuxième partie, chap. II. — Seulement, Sismondi croit que cette prison de Coppet, c'est l'imagination de madame de Staël qui l'a faite. Sismondi, qui redoutait pour son amie ses projets de voyage en Amérique, était-il disposé à croire qu'elle s'exagérait beaucoup le danger de rester à Coppet? Il va jusqu'à accuser d'une certaine lâcheté ceux de ses amis qui lui conseillent de partir. « Ils croient peut-être se compromettre en lui témoignant de l'affection. » En d'autres termes, ils ne seraient pas fâchés de se soustraire à un devoir embarrassant et d'éloigner des relations qui ne leur semblent pas sans péril. Malgré les sympathies qu'inspireront à jamais les plaintes, les cris de l'âme si douloureusement proférés par madame de Staël en ses *Dix années d'exil*, il y a ici bien des nuances à démêler, et l'équitable histoire doit recueillir le témoignage de Sismondi.

[2] « Peu de temps après, le préfet de Genève (M. de Barante) fut destitué, et l'on crut généralement que c'était à cause de moi. Il était de mes amis, néanmoins il ne s'était pas écarté des ordres qu'il avait reçus; bien que ce fût un des hommes les plus honnêtes et les plus éclairés de France, il entrait dans ses principes d'obéir avec scrupule au gouvernement qu'il servait; mais aucune vue d'ambition, aucun calcul personnel ne lui donnaient le zèle requis. Ce fut encore un grand chagrin pour moi que d'être ou de passer pour la cause de la destitution d'un tel homme. Il fut généralement regretté dans son département, et dès qu'on crut que j'étais pour quelque chose dans sa disgrâce, tout ce qui prétendait aux places s'éloigna de ma maison, comme on fuit une contagion funeste. » MADAME DE STAEL. *Dix années d'exil*, deuxième partie, chap. II.

toujours l'Amérique, et plusieurs de ses amis français, qui croient peut-être se compromettre en lui témoignant de l'affection, la poussent de ce côté-là[1]. Ses intérêts de fortune rendent absolument nécessaire que quelqu'un de sa famille y aille, et cette lutte entre des sentiments contradictoires ne peut plus se prolonger bien longtemps. J'en aurai le cœur déchiré, mais de quel côté ne voit-on pas des peines? Il n'y a que vous, madame, qui ayez la force d'âme de vous élever au-dessus et de regarder d'un front serein tous les orages de la vie.

« Esménard, qui s'est tué à Fondi, est bien en effet et le poëte, et le censeur, et celui des fausses lettres de change, et celui qui a fait supprimer l'ouvrage de madame de Staël, parce que le libraire s'est refusé à le gagner à prix d'argent. Il est étrange de voir tant de bassesse réunie avec le talent de faire de si beaux vers, mais laissons en paix les morts. J'ai comme vous été fort content de ce que j'ai lu jusqu'ici de Ginguené. Adieu, madame, recevez de nouveau l'assurance de l'attachement le plus vif et le plus sincère, comme de mon extrême reconnaissance. »

« Genève, 11 octobre 1811.

« Serez-vous encore à Florence, madame, ou ma lettre ira-t-elle vous suivre dans le royaume de Naples? J'espère que celles qui vous sont adressées ne s'égarent point, et je désire fort partout où vous allez pouvoir me rappeler à votre souvenir. L'intérêt que vous voulez bien

[1] « Mais pourquoi ne partiez-vous pas? dira-t-on et ne cessait-on de me dire de tous côtés.... » Madame de Staël. *Dix années d'exil*, 2e partie, chapitre IV.

accorder à notre colonie de Coppet m'a fait différer de courrier en courrier de répondre à votre aimable lettre, parce que je voulais vous donner des nouvelles de mon amie, et que depuis longtemps je la crois à la veille de prendre une grande résolution. Mais le temps passe, les événements s'accumulent, les circonstances se compliquent, et il est plus difficile que jamais de prendre un parti. Depuis longtemps sa situation me paraît si embarrassée, que je m'interdis absolument de lui donner un conseil, puisqu'à tous je vois la plus grande responsabilité attachée : je l'affermis dans celui qu'elle embrasse, je tâche de lui donner du courage, mais, lorsqu'elle l'abandonne d'elle-même pour un autre, je ne lutte point, de peur d'augmenter son irrésolution. Cependant cet état de doute est moins pénible pour elle qu'il ne serait pour bien d'autres : hier encore elle disait avec joie : « Eh bien, Dieu merci, j'ai encore trois semaines avant de devoir prendre un parti. » Elle a demandé un passage sur la frégate qui a apporté le dernier ambassadeur d'Amérique, et qui doit probablement repartir dans un mois ou six semaines; le ministre de la police y a consenti, l'ambassadeur aussi, mais il faut attendre l'assentiment du capitaine, peut-être aussi celui de l'empereur. Et puis il faut voir sur quelle saison on tombera, et si ce ne sera pas la plus mauvaise de toutes. On vous aura écrit, sans doute, que deux de ses amis ont été exilés pour lui avoir fait une visite : nous l'avons cru pendant quelque temps, et nous avons été violemment alarmés pour deux autres qu'on nommait comme ayant encouru la même disgrâce, c'était là pour elle le motif qui pressait le plus

son voyage; il ne pouvait y avoir de malheur plus affreux pour elle, que d'être la cause du malheur de ceux qu'elle aimait. Mais depuis, le ministre de police à Paris, et le préfet ici, ont déclaré de la manière la plus expresse qu'elle n'était pour rien dans les deux exils prononcés dernièrement. On croit en effet entrevoir d'autres causes, et les deux autres dont on nous avait menacés paraissent avoir été inventés dans les salons de Paris. Vous le voyez, madame, les peines du cœur entrent pour beaucoup dans le malheur de sa position : on ne peut s'étonner qu'elle en soit troublée, qu'elle perde, dans son inquiétude pour ce qui l'entoure, cette force d'esprit, cette liberté de pensée, qui peut seule élever au-dessus du temps présent, et mettre un auteur en rapport avec la postérité. Que doit-on penser de la bassesse d'âme d'une femme capable d'attaquer sans provocation une autre femme dans une situation aussi malheureuse? Le dernier ouvrage de madame de Genlis contenait les choses les plus perfides contre mon amie[1], et c'est peut-être surtout l'indignation qu'a excitée cette lâcheté qui a élevé contre elle l'orage dont tous les journaux retentissent. Je crois qu'à son tour elle est à présent assez malheureuse, car elle a été attaquée avec une amertume à laquelle elle était peu accoutumée, mais sa position est en même temps triste et ridicule. Comment une femme peut-elle aller provoquant à droite et à gauche presque tous les

[1] Cet ouvrage de madame de Genlis où se trouvent des perfidies contre madame de Staël, ce livre si profondément oublié aujourd'hui et qui fit tant de bruit en 1811, avait paru sous ce titre : *De l'influence des femmes sur la littérature française, ou Précis de l'histoire des femmes françaises les plus célèbres*. Paris, 1811. In-8°.

hommes qui ont de la réputation, faisant le coup de lance avec tout le monde, et occupant sans cesse le public de ses jugements et de sa partialité? Je n'ai pas encore vu sa critique du dictionnaire[1]; qui peut douter que dans une si grande entreprise il n'y ait beaucoup de négligences et beaucoup d'erreurs? mais si nous refusons quelquefois notre confiance à une société de quatre-vingts hommes distingués, qui chacun ont choisi la partie qui avait été l'objet de leurs plus longues études, comment l'accorderons-nous à une femme qui prétend les atteindre toutes, et qui, après avoir écrit des romans toute sa vie, veut s'ériger en juge de l'histoire de l'univers?

« Je compte aller au printemps en Italie, et passer l'été avec ma mère; auparavant, et pour cet hiver, j'ai un projet qui m'a beaucoup occupé cette année: je veux donner à Genève un cours de littérature étrangère, et, si j'en crois ce que tout le monde m'annonce, j'aurai peut-être deux cents auditeurs. Pour comprendre toute la littérature moderne, selon mon projet, il me faudrait deux ans; mais mon cours pour la première année en quarante leçons, comprend déjà toutes les langues romanes, le provençal, le roman wallon, l'italien, l'espagnol et le portugais. Pour une partie, je me trouve sur le même terrain que Ginguené; il s'en faut bien que je puisse traiter la littérature italienne avec autant de profondeur que lui; le sujet de ses trois gros volumes sera renfermé pour moi en quatre leçons; mais, d'autre part, la comparaison

[1] Le *Dictionnaire* dont parle Sismondi, c'est la *Biographie universelle* de Michaud. L'écrit de madame de Genlis est composé de deux parties qui portent ce même titre : *Examen critique de l'ouvrage intitulé : Biographie universelle, etc.* Paris, 1811-1812.

de plusieurs langues différentes, la connaissance surtout des critiques allemands, me permettent de considérer mon sujet sous des rapports plus nouveaux. Il y a huit ou neuf mois que je travaille à ce cours, j'ai encore trois mois devant moi avant de commencer à le réciter, et je vous assure que je n'ai pas perdu mon temps. A peine sera-t-il achevé que je partirai pour l'Italie. C'est là, madame, que j'espère de vous voir. Je ne crois point qu'on vous tourmente pour vous faire revenir à Paris, et plus vous êtes résignée à tout, moins je crains qu'on ne mette votre résignation à l'épreuve. Mais en tous lieux, en tout temps, je vous demande avec instance de me conserver votre amitié. Croyez, madame, que je la mérite par le plus vif, comme le plus respectueux attachement. »

« Pescia, 23 juin 1812.

« J'ai différé de vous écrire, madame, pour que ma lettre pût vous porter quelque nouvelle d'une voyageuse pour qui je ressens les plus vives angoisses, et à qui vous vous intéressez aussi. J'ai attendu courrier après courrier : en voilà déjà trois d'arrivés depuis que j'ai eu l'avantage de vous voir, et ils ne m'apportent absolument rien ; il y a au moins dix personnes de qui j'attends des lettres de Genève ou de la route, et aucune ne m'écrit, ou plutôt aucune de leurs lettres ne me parvient, car je crois fermement qu'elles ont été interceptées. Je ne saurais vous dire jusqu'à quel point cette impatience croissante, cette impossibilité de franchir une seule idée qui se présente toujours à la même place, et qui ne reçoit aucune modification, me tourmente. C'est le 22 mai que

mon amie s'était mise en route, mais ses mesures étaient si bien prises que la nouvelle de son départ s'est répandue dans la ville seulement le 2 juin au soir. C'est par une lettre à ma sœur que je l'ai appris; une autre à ma mère, du 6 juin, arrivée aujourd'hui, n'en dit pas un mot. Tout au moins suis-je assuré que jusqu'à cette date il ne lui était rien arrivé de funeste que l'on pût savoir à Genève; et dix jours de route environ sont une bien grande avance : mais dans un intérêt aussi vif, la triste ressource que les conjectures vagues et le calcul des chances possibles!

« J'ai rapporté à ma mère la tête et le cœur pleins de ce que j'avais vu, de ce que j'avais entendu, de ce que j'avais tenté à Florence : j'ai plus vécu, j'ai plus pensé pendant ces trois jours que je ne saurais faire en trois semaines à Pescia; vous me donniez, madame, cette vie nouvelle, ce mouvement qui, je vous assure, ne m'est point habituel. Quelquefois je me reproche d'avoir tant causé, il me semble alors que vous devez m'accuser de bavardage, mais c'était vous qui me fournissiez ce que j'avais à dire, c'était vous qui m'animiez en me faisant éprouver, dans une communication entière, un plaisir dont j'étais privé depuis longtemps, et je ne veux pas croire, après tout, que vous me blâmiez d'une faute dont vous étiez la première cause. Au contraire, je voudrais être à même de recommencer; je désire et j'espère passer encore auprès de vous d'autres heures aussi doucement que celles où vous avez bien voulu me recevoir, et je tâche ici de me nourrir avec les restes de votre conversation que je repasse dans ma tête. Le moment

s'approche aussi où M. Fabre doit passer ici pour aller à Lucques, je me flatte qu'il ne me privera pas du plaisir de le voir, et je vous reverrai un peu en lui. Ne pourrai-je pas voir encore une autre personne de par vous? Je suppose que madame de Custine ne passera pas les chaleurs de l'été dans le midi de l'Italie, et que vous ne tarderez guère à la revoir à Florence : si elle y arrive en effet, dites-lui, je vous prie, de ma part, que ce serait connaître imparfaitement l'Italie que n'avoir pas vu cette belle province, et que j'ai l'espérance d'être son guide dans nos montagnes; comme je connais son courage dans les mauvais chemins et sa patience dans les mauvais gîtes, je ne craindrai point de lui proposer des courses qui rebuteraient les autres femmes, mais où j'ai toujours trouvé ma fatigue compensée par les plus vives jouissances. Nous sommes ici, je le crois, au centre des plus belles vues de la Toscane; si les auberges étaient plus tolérables, ce serait un digne objet de la curiosité des voyageurs.

« Voilà les deux volumes de mademoiselle de Lespinasse. C'est une lecture singulière : quelquefois je me sens rebuté par la monotonie de la passion; souvent je suis blessé du manque de délicatesse d'une femme qui, au moment où M. de Mora meurt pour elle, partage son cœur entre lui et M. de Guibert, et qui fait ensuite toutes les avances à un homme qui ne l'aime pas; souvent ce reproche d'indélicatesse s'étend sur toute la société, et M. de Guibert, qui garde copie de lettres qu'on lui redemande et qu'il vend, et sa veuve qui publie ensuite ces copies. Mais, malgré mille défauts, c'est une lecture attachante, et une singulière étude du cœur humain. J'ai vu

de près, j'ai suivi dans toutes ses crises une passion presque semblable, non moins emportée, non moins malheureuse; l'amante de la même manière s'obstinait à se tromper après avoir été mille fois détrompée; elle parlait sans cesse de mourir et ne mourait point; elle menaçait chaque jour de se tuer, et elle vit encore. Un rapprochement que je faisais à chaque page augmentait pour moi l'intérêt de cette correspondance, mais c'est en m'inspirant une grande aversion pour les passions, lorsqu'elles arrivent à un certain degré d'impétuosité, et une grande pitié pour ceux qui se croient des héros d'amour, parce qu'ils exaltent sans cesse leurs sentiments au lieu de chercher à les dominer. Le *procaccio* qui vous remettra ce petit paquet, et par qui je vous prie de vouloir bien le renvoyer, se nomme Michel Papini; son bureau d'adresse est *in via de Palchetti presso a la vigna*, et il part de Florence, lui et son frère, les mercredis et vendredis.

« Dès que j'aurai des nouvelles un peu signifiantes, je me hâterai de vous les mander; il me semble qu'il y a déjà des siècles que je vis dans la même perplexité.

« Daignez agréer l'hommage de mon profond respect, de ma reconnaissance et de mon inaltérable attachement. »

« Pescia, 11 juillet 1812.

« Je vous suppose à présent à Livourne, madame, et j'espère que ma lettre pourra vous y trouver, quoique vous ne me donniez pas d'adresse. Vous aviez la bonté de vous intéresser au voyage et aux inquiétudes de mon amie, et je ne voulais pas différer de vous communiquer les nouvelles que j'en ai reçues, les unes directement,

d'autres par Genève. Les dernières étaient de Vienne, le 17 juin. Elle y était arrivée en bonne santé, elle y était fort accueillie, et elle se reposait en attendant qu'elle pût continuer son voyage. Il lui fallait pour cela des passeports de Pétersbourg, M. de Stackelberg, ambassadeur à Vienne, n'étant pas bastant[1] pour en donner. Mais il avait envoyé un courrier exprès pour elle; il lui fallait trois semaines pour en avoir la réponse, et il se faisait garant du succès. Il paraît qu'elle les a demandés pour Stockholm; si elle les obtient, elle renoncera au long voyage dont je vous ai parlé; sinon elle se rabattra sur Odessa. Les nouvelles de paix ou de guerre peuvent avoir une grande influence sur sa détermination; on m'écrivait en date du 30, de Genève, que la paix avec la Russie était signée; on m'écrivait aussi sur elle que la police avait déclaré ne vouloir ni la poursuivre ni la redemander; puisqu'elle laissait son fils aîné dans le pays comme un gage de sa bonne conduite. Ce fils est à Coppet; il s'y tient enfermé, et il évite d'entrer en France. Les choses semblent donc prendre une bonne tournure pour elle, mais il faut encore tout près de deux mois pour qu'elle soit en sûreté, et encore appellerait-elle sûreté la mer et une terre étrangère, où elle vivra séparée de tous ses amis, loin de toutes ses habitudes, hors de sa langue, et perdant ainsi les jouissances que son éloquence et son esprit de société lui donnaient chaque jour. Quand on réunit tous ces dangers et toutes ces privations, qu'on pense que c'est une femme qui s'y est exposée, une femme qui se laisse troubler par le danger, qui depuis longtemps

[1] N'ayant pas qualité.

était affaiblie par la maladie, et qui aurait pu éviter toutes ces douleurs par une soumission à laquelle tant d'hommes se sont pliés; quand on pense que sa détermination, loin d'être un bouillon subit de colère, est un projet arrêté et mûri depuis dix-huit mois, et qu'elle n'exécute que huit ou dix mois après les dernières vexations qu'elle a éprouvées, il me semble qu'on ne peut lui refuser l'admiration qu'on doit à l'héroïsme, et que toutes les âmes élevées l'accompagneront de leurs vœux.

« Je n'avais point entendu parler du projet de *Biographie italienne*, et je suis étonné, en effet, qu'on veuille refaire des articles qui me paraissent en général bien faits dans la *Biographie universelle*. Ceux de Ginguené, qui a pris toute la littérature italienne, me paraissent très-remarquables par la vaste érudition, l'exactitude et le goût; ils me font rougir pour les miens, qui sont en général beaucoup moins finis; cependant même les miens (l'Histoire politique italienne) ne se feraient pas en Italie, parce que jamais on n'y a traité l'histoire dans notre siècle avec aucune indépendance d'esprit. Tandis que la plus grande partie des écrivains seront serviles, quelques autres seront exagérés dans le sens du républicanisme, et fatigants déclamateurs. En général, l'impartialité est ce qui manque le plus complétement aux Italiens. C'est à cause de cela qu'ils n'ont aucune espèce de critique. Je suis sûr que, s'ils font leur *Biographie*, tous leurs articles de littérature seront des panégyriques outrés, et que le but avoué de l'entreprise et de chacun des collaborateurs sera de prouver que, dans tous les genres, leurs écrivains ont été supérieurs à ceux de toutes les autres nations. Il n'y

a rien de pire pour fausser l'esprit qu'une vanité souffrante; les efforts qu'on fait pour paraître détruisent toujours ce qu'on est. On le sent dans la littérature comme dans la vie sociale, dans la politique comme dans l'économie du ménage.

« Je n'aurai garde d'aller à Florence pendant que vous n'y serez pas; au contraire, j'ai aussi à faire une course à Livourne, et je serais bien heureux de la combiner de manière à vous y rencontrer encore; ayez donc la bonté de me dire vos projets, et si vous viendrez ensuite aux bains de Lucques comme l'année passée. C'est là que je ne manquerais pas d'aller vous voir; la course à Livourne dans le gros des chaleurs m'effraye un peu, et j'avais compté l'ajourner jusqu'au mois de septembre. J'ai regretté bien vivement que M. Fabre n'ait pas pu s'arrêter ici; présentez-lui, je vous prie, mes compliments empressés, et daignez recevoir vous-même, madame, l'assurance de mon respectueux et inaltérable dévouement. »

« Pescia, 5 septembre 1812.

« J'ai eu il y a déjà longtemps une tout aimable lettre de vous de Livourne, madame; elle m'apprenait quand vous seriez de retour à Florence, et depuis que vous êtes rentrée chez vous, je ne vous ai point écrit. Il me semble que l'uniformité constante de la vie que je mène ici, que le manque d'intérêt de tout ce que j'y vois, de tout ce que j'y fais pour tout autre que pour moi, m'imposent la loi d'écrire rarement à mes amis pour ne pas les fatiguer de cette monotonie; les entretenir de mon sentiment pour eux, qui est inaltérable, ce serait encore retomber dans ce

que j'ai dit mille fois. Je voulais pour vous écrire, madame, avoir quelque chose à vous annoncer de mon amie, mais les nouvelles m'en parviennent d'une manière si lente et si irrégulière, que je doute si elles peuvent intéresser les autres comme elles m'intéressent toujours; les dernières lettres qu'on ait eues d'elle sont des 16 et 18 juillet, de Radziwillow, à quelques lieues de Brodi, et après qu'elle avait déjà passé la frontière de la Gallicie pour entrer en Russie. De là elle se dirigeait sur Moscou, où elle doit être arrivée le 1er août, et le 10 août à Pétersbourg; les dangers pour elle étaient finis; elle ne devait plus rencontrer sur sa route ni armée ni corps insurgés, et sa détermination était bien précise de ne point s'arrêter en Russie, mais de se rendre immédiatement à Stockholm, où j'espère qu'elle est à présent. En même temps, elle paraissait résolue à passer au moins tout l'hiver prochain en Suède, à y faire entrer au service le fils qu'elle conduit avec elle, et à y profiter de tous les droits qu'elle a pour trouver non-seulement un asile, mais une patrie dans la patrie de son mari et de ses enfants. Elle chargeait en même temps ses amis de déclarer d'une manière positive qu'elle n'irait point en Angleterre. Il faut voir cependant comment elle s'y trouvera, et quel effet un climat si rude fera sur sa santé et sur celle de sa fille. Toutes les lettres que je reçois des pays qu'elle a quittés me parlent de la tristesse profonde, de la mort de cette société qu'elle rendait si animée et si brillante. Je suis effrayé moi-même du changement que j'y trouverai à mon retour, et, selon toute apparence, je m'éloignerai bientôt de nouveau d'un lieu si plein de tristes souvenirs. Je serai de retour de

Genève au commencement de décembre, et au commencement de janvier j'en partirai pour Paris, afin d'y passer trois mois. C'est alors que je m'occuperai sérieusement de publier l'ouvrage sur la littérature du midi de l'Europe auquel je travaille depuis quelques années. J'espère que vous serez satisfaite de la partie qui vous intéresse plus directement. Sur quarante leçons, Alfieri seul en occupe deux, et mon admiration pour ce grand homme est exprimée avec toute la chaleur dont je suis capable. Je l'ai cependant entremêlée de critiques, mais telles que je les aurais présentées à lui-même si j'avais eu le bonheur de le connaître, et l'impression générale sera, je n'en doute pas, pour tous les lecteurs, celle de sentir combien votre ami s'est élevé au-dessus de son siècle et de sa nation; combien les succès même de ceux qui ont parcouru après lui la carrière qu'il a ouverte lui sont dus, et combien ils ajoutent encore à sa gloire. Parmi les hommes formés à son exemple, et qui ont conçu d'après lui la tragédie antique, il me semble que l'auteur de *Polyxène*, Niccolini, doit occuper un rang bien distingué. J'ai lu avec un extrême plaisir cette tragédie; et je ne m'attendais pas à voir rien de si beau depuis que nous avons perdu le créateur du théâtre italien. Est-il parmi vos amis? le voyez-vous souvent? Il me semble qu'il doit un culte à tout ce qui reste de celui qui l'a fait ce qu'il est.

« J'avais compté depuis quelque temps vous envoyer, madame, quelque chose qui aurait valu beaucoup mieux qu'une lettre. C'est un de mes amis de Genève, et le plus aimable, le plus spirituel de beaucoup de tous les *figli della Pieve di Calvino*; je me faisais une fête de vous le

faire connaître, et je me croyais assuré de vous faire un plaisir égal au sien. Mais, depuis dix jours, je l'attends à toute heure et ne le vois point venir, et je commence à croire qu'il a renoncé à la route de Pontremoli, Sarzane et Lucques, par laquelle il m'avait annoncé de Parme sa venue; peut-être est-il déjà arrivé à Florence, peut-être l'avez-vous vu avant moi. Mais je m'aperçois que je ne l'ai point nommé; c'est M. de Chateauvieux, dont le père, colonel d'un régiment de son nom, fut ensuite fait maréchal. Comme il est grand agriculteur, il est chargé de je ne sais quelle inspection sur les races de moutons des départements au delà des Alpes. Il se fera, j'en suis assuré, présenter chez vous, et s'il y vient d'ailleurs que de Pescia, dites-lui, je vous prie, madame, quelle pénible inquiétude m'a causée cette longue attente, lorsque je me croyais sûr de sa venue à jour fixe.

« Présentez, je vous prie, à M. Fabre mes compliments empressés, et croyez à un attachement, à un dévouement qui égalent mon profond respect. »

« Pescia, septembre 1812.

« Il est impossible, madame, d'écrire une lettre plus aimable, plus obligeante, et qui m'inspire une plus vive reconnaissance. Une introduction auprès de madame de Souza me sera infiniment précieuse, mais elle le sera surtout venant de vous. Quelle recommandation pourrais-je porter qui fût plus flatteuse pour moi, qui me promît un meilleur accueil? J'ai vu quelquefois, en effet, chez madame de Staël, son ami, M. Gallois, qui est un homme d'un esprit bien fin et bien agréable; je désirais la con-

naître elle-même, mais, sans vous, je ne sais trop par quel chemin j'y serais arrivé. En effet, je ne crois point que la grande Babylone me convienne pour longtemps; vous en dites seulement les motifs qui me sont avantageux; j'en trouverai probablement d'autres qui seront moins flatteurs pour mon amour-propre; cependant il était, je crois, convenable de connaître une fois un si grand objet de curiosité. J'y trouverai beaucoup de choses à apprendre et beaucoup de moyens d'étude. Comme j'ai beaucoup vécu dans la solitude, peut-être un peu plus de frottement extérieur m'est-il nécessaire. Je compte y chercher une nourriture pour l'esprit; Dieu merci, je n'ai plus besoin d'en trouver une pour le cœur, il est suffisamment rempli de sentiments doux et réciproques; et, après quelques mois passés dans ce tourbillon, je me trouverai tout heureux de retourner auprès de mes amis, de m'éloigner de gens qui ne savent ni aimer ni se souvenir, qui se précipitent après leurs plaisirs ou leurs affaires, et en qui l'activité de la vie a détruit son but.

« Je comprends que vous devez être charmée des lettres de Muller[1] : quel homme! et que le contraste qu'on trouve en lui fait faire un triste retour sur la nature humaine! Il est impossible de sentir un enthousiasme plus pur, plus vrai pour la vertu, pour la grandeur d'âme, pour la liberté, pour la beauté, pour le génie; cette ardeur de travail qui l'entraîne n'était point une ambition personnelle, c'était en lui le culte de toutes les plus nobles facultés de l'esprit humain, l'amour de ce qu'il y a eu de

[1] Les lettres de Jean de Muller à Victor de Bonstetten, dont il a été question plus haut.

plus grand dans les temps passés, le besoin de le reproduire, et, à côté de cette flamme si brillante, ce même homme s'est abandonné sans rougir à une vie crapuleuse; il a tellement affaibli son âme par l'habitude du vice, qu'au lieu d'imiter les héros dont il sentait si bien le caractère, il a manqué grossièrement aux devoirs que la reconnaissance et la loyauté lui dictaient envers le roi de Prusse; il a paru quelques moments enrichi des dépouilles de son bienfaiteur, mais, accablé de cette nouvelle chaîne, il est mort bien plus de douleur et de regrets que par l'effet de l'âge et de l'infirmité[1]. Son enthousiasme pour Bonstetten ressemble, au reste, à ses autres enthousiasmes, j'ai vu des lettres manuscrites de lui fort postérieures à cette époque, dans lesquelles on le voyait formant de nouvelles connaissances et se persuadant à chaque fois qu'il avait trouvé un être parfait, un être supérieur à l'humanité. Bientôt ensuite il était détrompé :

[1] Jean de Muller était mort le 29 mai 1809, après avoir quitté le roi de Prusse pour les Bonaparte, comme il avait quitté sa patrie pour l'Autriche et l'Autriche pour la Prusse. « Dieu a donné le monde à Napoléon, écrivait-il à Bonstetten; où m'enfuir sans le trouver? » Le 17 novembre 1807, Napoléon l'avait nommé secrétaire d'État du nouveau royaume de Westphalie et ministre référendaire de la Confédération du Rhin. Sismondi l'aurait peut-être jugé moins sévèrement s'il avait connu les perplexités de son esprit et les généreuses intentions qui l'animaient. Dans une étude aussi exempte d'injustice que de faiblesse, M. Julien Schmidt me semble avoir indiqué scrupuleusement toutes ces nuances. (*Grenzboten*, 1858, avril-juin). Quant aux vices que Sismondi reproche en termes si violents à l'illustre historien, c'est sans doute un écho de certaines accusations auxquelles l'exposèrent ses amitiés si vives, si passionnées; accusations dont on retrouve les traces dans la biographie de Muller par Woltmann, mais complétement abandonnées aujourd'hui.

il l'a été sans doute aussi sur Bonstetten, et cependant leur amitié a duré autant que la vie.

« Bonstetten avait été doué d'éminentes facultés, mais non pas du don de les mettre en œuvre. Son imagination était singulièrement brillante, son style en allemand harmonieux et pittoresque; dans sa jeunesse, il travaillait avec ardeur, il frappait à toutes les portes, et saisissait avec une extrême facilité. Son esprit, qui pénétrait quelquefois par des rayons de lumière dans les profondeurs des sciences, semblait promettre qu'il les posséderait une fois. Cette vivacité pétulante semblait alors un feu que l'âge calmerait en le concentrant.

« Tout cela a été perdu; sa conversation, ses écrits, sa correspondance, tout est sautillant, même sa conduite. Sa réputation se dissipe devant lui, et il ne peut pas s'en créer une nouvelle; au lieu d'avancer comme on devait s'y attendre, il s'épuise en efforts inutiles, pour se retrouver ce qu'il a été. Je l'aime tendrement, car il a précisément la bonté et la vérité de caractère qui attachent le plus, mais je suis navré de ce qu'il reste si au-dessous de ce qu'on pouvait attendre de lui, et je suis de plus impatienté plus qu'on ne peut dire de l'inconséquence opiniâtre avec laquelle il compromet ses amis les plus chers. Aucun ennemi n'est si redoutable qu'il l'est lui-même à ceux qu'il aime. Pour revenir à Muller, je doute que vous puissiez dévorer son *Histoire de Suisse*. Pour un homme d'un si beau talent, il a commis une grande erreur, c'est de confondre le travail d'un antiquaire avec celui d'un historien. Après avoir fouillé toutes les archives, il ne nous a épargné rien de ce qu'il en avait tiré; il a voulu tout

rapporter, tout éclaircir, et il s'est rendu quelquefois mortellement ennuyeux.

« Dans quelques morceaux de considérations générales, dans les préfaces surtout de ses cinq volumes, il s'est élevé à la plus sublime éloquence; quelques descriptions de bataille sont encore remarquables par cet art de mettre sous les yeux, ce *Darstellung*, mais c'est en allemand qu'il faut le lire. Un ouvrage infiniment plus agréable à lire, plus plein de pensées, de considérations générales et d'applications, c'est son cours d'histoire universelle en trois volumes. Il a paru en allemand il y a deux ans, et on le traduit aujourd'hui à Genève. Je ne puis malheureusement rien vous offrir de lui, j'ai tout laissé à Genève. Hélas! c'est déjà dans deux mois que je me mettrai en route pour y retourner. Je n'aurai plus, d'ici là, le courage de quitter ma mère, mais, afin d'avoir l'avantage de vous revoir, je passerai par Florence à mon départ. C'est la seule occasion où je ne puisse point dire, madame, que je me réjouis de vous voir. Ce seront de tristes jours et une séparation douloureuse qui précéderont le plaisir bien court que j'aurai à Florence. Alors même cependant, comme je me sentirai toujours heureux de vous revoir et de vous assurer encore d'un attachement inaltérable ce qui égale mon profond respect.

« Werner est donc toujours à Florence, je croyais qu'il ne faisait qu'y passer; c'est un homme d'un fort grand talent et aussi un très-bon homme; c'est dommage qu'il soit absolument fou. S'il a appris quelqu'autre langue que la sienne, il doit vous amuser par son originalité. L'amertume outrageante avec laquelle Chateaubriand est

traité dans le *Journal de l'Empire* est d'autant plus dure à supporter, qu'en le plaignant on ne peut s'empêcher aussi de le blâmer. L'attaque contre un mort qu'il était appelé à louer n'est pas généreuse; il est moins généreux encore d'attaquer aujourd'hui un homme qui vit disgracié. — Présentez, je vous prie, mes hommages empressés à M. Fabre et conservez-moi votre bienveillance. »

« Pescia, 14 octobre 1812.

« Vous me comblez de vos bontés, madame; la lettre que vous me promettez pour M. de la Borde me sera infiniment précieuse : j'ai tiré parti de son voyage dans la partie de mon cours qui traite de la littérature espagnole[1], et sans être toujours de son avis, j'y ai trouvé du moins un grand fonds d'instruction. Mais surtout je serai heureux de retrouver à Paris des gens qui me parlent de vous, qui vous aiment; je crois, comme vous le dites, que c'est un pays où l'on est vite oublié, mais ce danger ne peut s'étendre à vous, et c'est un plaisir de plus de trouver quelques sentiments solides au milieu de tant d'impressions fugitives. Vous n'êtes point seule à comparer tristement le Paris d'aujourd'hui à celui des temps passés; ceux mêmes qui tiennent le plus à la vie qu'ils y mènent, qui peuvent le moins s'en passer, m'ont souvent assuré qu'ils ne s'y reconnaissaient plus; une réunion aussi brillante que celle que vous formiez chez vous donnerait aujourd'hui de l'inquiétude au gouvernement. On

[1] *Itinéraire descriptif de l'Espagne*, par M. le comte Al. de la Borde.

assure qu'il prend de la défiance de tout salon où la conversation est animée et spirituelle, et sait que l'esprit n'est jamais développé que par la liberté, et il ne veut pas nous gâter en nous accoutumant même à celle-là. Mais ce Paris, qui a tant perdu de son brillant, de son amabilité, n'a rien perdu de sa méchanceté. Je vois qu'on vous a écrit les bruits odieux qu'on s'est plu à faire circuler sur mon amie, bruits au reste qui sont partis de l'autorité, et que la malignité publique n'a fait que répéter... Elle s'est laissée entraîner à cette dernière imprudence par des motifs du moins plausibles : quand elle partit, elle ignorait si elle obtiendrait des passe-ports de Russie; elle savait qu'elle ne pourrait ni revenir en arrière, ni rester en Autriche. Sa seule issue pouvait donc être la Turquie, et comment se hasarder à faire un voyage avec sa fille dans un si terrible pays, à se mettre sous la garde de janissaires inconnus sans avoir avec elle des amis dévoués, accoutumés au danger et à la décision, et qui servissent à ces deux femmes d'escorte contre leur escorte? M. Schlegel n'est rien moins que cet homme-là. Son fils cadet, qui l'accompagnait, loin de la rassurer, augmentait son danger par sa mauvaise tête. Peu de gens, même parmi les subalternes, consentent à se hasarder à un voyage semblable, qui devait pour jamais les ôter à leur famille, et, de plus, elle ne pouvait choisir que parmi ceux qui savaient déjà son sort, qu'il était si important de ne pas compromettre. Elle accepta les offres de R..., ou plutôt lorsqu'il partit vingt-quatre heures après elle pour l'aller joindre, malgré une résolution contraire, elle ne le renvoya point. J'espère que dans le nouveau pays où elle ar-

rivera ces bruits injurieux ne seront pris que pour ce qu'ils valent. Elle est devenue tout autrement responsable de sa conduite depuis qu'elle a une fille d'un âge et d'une figure à inspirer des passions, et de qui elle doit écarter même les mauvaises pensées ; elle le sait, elle le sent, et je n'ai pas de doute que ce dernier trait de l'animosité de ses ennemis n'ait fait dans son cœur une profonde blessure. — Sans doute Werner lui devait à plusieurs titres de la reconnaissance, je suis bien aise qu'il la sente, qu'il l'exprime, encore qu'il lui ait fort manqué en ne lui écrivant pas une fois. Je comprends que vous ne vous souciez pas de le voir trop souvent, l'extravagance des gens d'esprit n'est pas à la longue moins fatigante que celle des sots ; il n'y a rien de durable pour la curiosité, pour la conversation, pour le sentiment, sans un mélange de raison. Mais s'il vous retombe une fois sur les bras, faites parler ce grand convertisseur de son système particulier de théologie et de son culte d'amour. Dieu, dit-il, est *le grand hermaphrodite des mondes*. La religion, c'est de l'aimer ; mais si l'on ne peut s'élever si haut, c'est du moins d'aimer quelqu'un ou quelqu'une, car, et je me souviens de vous l'avoir déjà conté, ce qu'on aime dans sa maîtresse, c'est Dieu, et tout ce que l'amour nous fait faire auprès de notre maîtresse, *tout* se fait pour la gloire de Dieu et la plus grande édification de nos âmes. C'est là le système qu'il s'est efforcé de faire entrer, tantôt clairement, tantôt sous des expressions mystiques, dans ses tragédies ; son confesseur est bien indulgent s'il lui passe tout cela comme article de foi. Pour moi, je ne l'aime ni ne l'estime ; j'aime mieux ne pas le revoir ; mais de tous

les tragiques allemands, il n'y en a aucun dans lequel j'ai trouvé des scènes plus sublimes, un plus haut talent poétique. Quel dommage que l'extravagance la plus enracinée corrompe tout cela!

« J'ai vu, il y a bien huit ou dix ans, M. Foscolo; il était alors très-jeune; il avait une superbe figure mélancolique et passionnée, tout à fait semblable à celle qu'on aurait supposée à son héros Jacopo Ortis; il avait en même temps une vivacité, une abondance, une impétuosité dans la conversation qui le rendaient très-agréable à rencontrer. Il ne lui manquait ni l'imagination inflammable d'un poëte, ni un certain mélange d'extravagance. M. Albrizzi en a fait un portrait qui donnait lieu d'attendre de lui les plus grandes choses : mais qu'est-il donc devenu pendant dix années? Il ne me semble pas qu'il ait ni écrit ni agi d'une manière qui ait été remarquée, qui répondît le moins du monde à l'attente qu'il avait excitée. Ses lettres, il est vrai, n'étaient qu'une copie de *Werther*, mais on y trouvait des sentiments à lui, un vrai patriotisme italien. Est-ce l'ambition, est-ce les plaisirs qui l'ont détourné du sentier de la gloire, où il semblait devoir entrer? Je n'ose espérer que ce ne soit ni l'un ni l'autre, et que ses sentiments soient demeurés au milieu des ruines de l'univers aussi purs qu'ils l'étaient alors. J'ai eu ici la visite d'un autre homme d'esprit que j'avais connu vers le même temps, et qui m'a beaucoup parlé de vous; c'est M. Cicognara, qui a eu la bonté de me lire le discours préliminaire de l'ouvrage auquel il travaille sur l'histoire de la sculpture. Sa conversation, ses sentiments me paraissaient comme autrefois; mais dans ce qu'il écrit, on reconnaît

aisément l'époque où nous vivons.— M. de Chateauvieux n'a passé ici que vingt-quatre heures, mais je l'attends incessamment de retour de Rome; je lui ai donné une lettre pour vous qu'il m'a demandée, et que je suppose qu'il ne manquera point de vous rendre. Il est digne de toute manière de vous être présenté, et j'espère qu'il vous plaira. Adieu, madame, recevez encore une fois mes vifs remercîments et l'assurance d'un attachement non moins vif qu'il est respectueux. »

« Pescia, 4 novembre 1812.

« J'avais espéré, madame, en tardant quelques jours à vous répondre, pouvoir vous donner des nouvelles des aimables voyageurs que vous m'annonciez, et que j'aurais eu grand plaisir à revoir, mais je suppose qu'ils auront pris un autre chemin; j'ai peine à croire qu'ils eussent mis plus de quinze jours à faire leur tournée en Toscane. Je comprends aisément comment l'amabilité de madame de Custine aura réveillé en vous quelques regrets pour une société qui peut vous entendre, qui peut vous répondre, une société pour laquelle vous êtes si bien faite et dont vous êtes si séparée. C'est en vous un beau courage, et un courage qui m'étonne toujours, que de renoncer au mouvement, au langage qui vous est propre, à un instrument qui est à vous, et dont vous savez tirer de si doux sons, mais pour lequel les Florentins n'ont point d'oreilles; et tout cela, non pour un bien présent, mais pour le culte des souvenirs. J'admire cette force que vous avez en vous-même et qui vous fait vous contenter si pleinement de la lecture au lieu de société. Sans doute, comme vous dites,

les livres ont toujours plus d'esprit que les hommes qu'on rencontre, et l'on s'enrichit plus de pensées par eux; mais il y a dans la pensée même, il y a dans la nature et le cours de la vie quelque chose de triste, une mélancolie intérieure qui venait d'elle-même et qu'on ne chasse guère que par l'action et la dissipation. Ce n'est guère de la pensée qu'on demande aux hommes vivants, c'est une communauté d'impressions et de sentiments, c'est une ligue pour résister en commun aux maux présents et à venir, et il faut une noble et rare force d'âme pour se suffire à soi-même. Je ne suis que trop ramené à ces pensées en voyant approcher une séparation d'avec ma mère, en pensant à la solitude profonde où je la laisse, à sa disposition mélancolique, aux inquiétudes dont elle se laisse dévorer, et, en vous admirant, je vous porte encore pour elle. Ce n'était point comme elle et moins encore comme vous, madame, qu'était faite cette dame du Deffand dont je lis à présent pour la première fois les lettres avec ma mère. Quelle dévorante activité l'ennui avait en elle! Quel besoin des autres, et quel mépris pour eux cependant! Quel manque absolu d'intérêt pour la lecture, toutes les fois que cette lecture ne se rapportait pas à la société! En lisant ces lettres, permettez-moi de vous le dire, nous pensions souvent à vous; le parfait naturel de son style, la vivacité de toutes ses impressions, l'originalité de son esprit nous faisaient comparer; mais ce qui lui manquait surtout, c'était le caractère. Elle pouvait s'intéresser à tel ou tel homme, telle ou telle société, jamais aux sentiments généreux, au bien des hommes, au progrès des lumières, à aucune idée générale; et c'est pourquoi toute lecture, qui ne pouvait

pas servir ensuite à causer, était sans attrait pour elle.

« J'aime votre vivacité sur Schlegel ; c'est, en effet, un pédant présomptueux, et sa manière de porter ses jugements est presque toujours d'une extrême insolence [1]. Au reste, je suis pleinement assuré qu'il n'a pas eu la plus lointaine pensée de faire allusion à vous et à votre cour. Je crois même que la remarque qui vous a frappée était faite à l'avantage du comte Alfieri. Son aversion pour une vaine étiquette, pour tout ce qui pouvait paraître servile dans les hommes rapprochés des grands, était assez connue par ses premiers écrits ; elle l'a été davantage encore par les mémoires de sa vie, et quand sa manière de concevoir l'art du théâtre ne lui aurait pas inspiré de l'aversion pour les confidents, on peut croire que la fierté seule de son caractère lui aurait fait écarter de ses pièces ces lâches complaisants qu'on voit figurer dans les tragédies françaises, sans avoir jamais ni caractère, ni sentiments, ni physionomie en propre. Mais Schlegel a une manière si âpre et si dédaigneuse en même temps de parler et d'écrire, que bien souvent il blesse alors même qu'il voudrait louer.

« Je n'ai plus que peu de temps à passer avant d'avoir l'avantage de vous voir, ce sera probablement le 19 ou le 20 de ce mois. Hélas ! je ne saurais dire que je m'en fasse une fête ; je ne puis quitter ma mère qu'avec déchirement ;

[1] Il s'agit ici du *Cours de littérature dramatique* fait à Vienne en 1808 par Wilhelm Schlegel, et dont le dernier volume avait paru en 1811. La neuvième leçon de ce cours est consacrée au théâtre italien ; Schlegel y signale sans ménagement, mais avec une vérité incontestable, les défauts des tragédies d'Alfieri.

en vous voyant, madame, je vous quitterai aussi. Car à Pescia même, sans vous voir, je jouissais de votre voisinage; mais à présent je m'éloignerai de la Toscane probablement pour dix-huit mois; je dois même désirer que ce soit pour aussi longtemps, car je n'y pourrais être rappelé plus tôt que par une maladie de ma mère. J'irai auprès de vous prendre des leçons de courage et de force d'âme. J'irai vous dire combien je vous suis dévoué, permettez-moi plutôt de dire combien je vous aime, et vous demander avec instance de me conserver votre souvenir et votre bienveillance. »

« Genève, 15 décembre 1812.

« Presque en arrivant, madame, je reçois une lettre infiniment aimable de vous, laissez-moi m'empresser de vous en témoigner ma reconnaissance. La bonté que vous avez eue de réparer immédiatement le quiproquo des lettres m'évite une situation très-embarrassante où j'allais me trouver. J'avais bien remarqué que l'une était sans adresse, mais j'avais supposé que quelque raison de prudence vous avait engagée à ne point mettre de nom dessus. Vous m'aviez dit qu'il y en avait une pour madame Souza, et je n'aurais pas hésité un instant à lui porter celle-là. Je ris de la sotte figure que j'aurais faite lorsqu'elle n'aurait trouvé dedans ni votre écriture, ni rien qui lui allât à elle, mais je n'en ris que parce que j'oublie que ç'aurait été moi. Au reste, j'ai mis sur la lettre en blanc l'adresse que vous me donnez, et elle est partie; dans un mois environ j'espère présenter les deux autres. Ai-je assez su vous dire combien je suis reconnaissant, combien je suis flatté

d'en être porteur? Je suis arrivé avant-hier au soir, excédé de fatigue de la longueur extrême de mon voyage. En général j'aime assez les voituriers, et, en été du moins, je m'arrange toujours avec eux pour qu'ils ne me fassent pas perdre beaucoup de temps; mais, dans cette saison, avec des jours si courts, des chemins si rompus et si boueux, tant de voleurs sur la route entre Plaisance et Turin, j'étais toujours obligé de partir tard et d'arriver de bonne heure, et je ne pouvais pas me consoler de tant de temps que j'avais ôté à ma mère pour ne le donner ni au travail ni à l'amitié. Ce n'est pas que, dans ces changements continuels de compagnie, je n'en aie rencontré quelquefois de piquante ou d'intéressante. Dans la route de Bologne à Modène je me suis trouvé au milieu d'un dénouement de roman. Une jeune demoiselle, d'une charmante figure et d'un esprit agréable et assez orné, qui revenait avec sa mère dans sa patrie, apprit tout à coup, dans la voiture, que l'homme qu'elle aimait, qu'elle croyait épouser, était marié, et ne lui avait fait la cour la plus assidue que pour la tromper et la séduire. Vous n'avez jamais éprouvé l'espèce de liaison qui se forme en voiture, lorsque, passant douze heures vis-à-vis l'un de l'autre, on est obligé de tout mettre en commun; cette liaison se forme plus facilement encore lorsque l'attrait d'une figure ravissante a fait faire les premières avances. Je me sens encore ému de la douleur, du trouble, de l'indignation de cette jolie personne que je n'avais jamais vue, que je ne reverrai jamais, lorsque le quatrième voyageur que nous avions dans la voiture raconta, sans songer à mal, sans en prévoir les conséquences, le mariage de cet amant, dont

il avait fait pour elle un mystère. Mais, de telles aubaines ne se présentent pas souvent dans un long voyage, et la Lombardie est un pays bien monotone, bien triste à parcourir, lorsqu'on porte encore tant de tristesse dans le cœur, et qu'on aurait besoin de distractions puissantes au lieu de ronger son propre frein. — J'ai appris à Turin et ici le voyage qu'on vous annonce de M. de Montmorency et du prince de Léon. Mais il paraît qu'au lieu de M. Mathieu que vous attendiez, c'est le fils du baron de Montmorency. Je crois aussi que c'est M. de Rohan Chabot, le fils, dont la santé est délabrée, et qui a besoin de l'air du Midi. Seraient-ils aussi dévots comme MM. Mathieu et Eugène? et s'ils le sont, seront-ils contents en Italie? En vérité, je ne le crois pas; quelque illusion qu'on cherche à se faire, la religion catholique est tout autre en Italie que les Français ne se la figurent, et plus ils sont zélés, plus, ce me semble, ils devraient être scandalisés. D'ailleurs, c'est une chose divertissante, et à laquelle je ne saurais m'accoutumer, que ce zèle convertisseur des gens du beau monde et ce mélange des formes élégantes, des pensées superficielles avec ces décisions dogmatiques et ce ton d'inspirés qu'ils prennent sur des sujets pour lesquels de bien autres lumières que les leurs sont insuffisantes.

« J'ai trouvé ici des lettres de Stockholm et de la mère et de la fille, pleines de tendresses et d'expressions de regret pour leurs amis, mais en même temps du sentiment qu'elles sont désormais à leur place, qu'elles sont rentrées dans leur dignité, dans leur liberté, que l'accueil flatteur qu'on leur fait, que l'intérêt vif qu'on leur témoigne doit remplacer pour elles ce qu'elles ont perdu. Ici j'ai trouvé

le fils abattu et découragé, sa situation est entièrement changée. Il a passé de ce mouvement continuel, de ce festin somptueux de l'esprit à la plus triste solitude. Que le monde est triste! qu'il y a de douleurs pour tout le monde! qu'il y en a dans les choses qu'on peut dire! qu'il y en a dans celles sur lesquelles il faut se taire! J'en ai une qui décolore tous les objets dans le malheur d'être séparé de ma mère, centre de toutes mes affections. Sa maladie de l'été passé, son âge troublent mon imagination. Tout l'accueil qu'on me fait, tous les amis que je retrouve ici ne peuvent me dédommager de ce que je laisse en Toscane; je ne serai tranquille que quand j'y serai retourné. Que je serai heureux, dans le même pays où un lien si fort me ramènera toujours, de retrouver aussi une illustre amie, qui remplace à elle seule, quand je la vois à Florence, toute la société qui, en un jour, m'en donne la jouissance pour plusieurs mois! Si vous la connaissez, dites-lui que mon attachement égale mon respect et ma reconnaissance, dites-lui que je sens tous les jours davantage toute sa supériorité, et que ses lettres sont un des plus grands plaisirs que je puisse attendre. Dites aussi aux deux messieurs Fabre combien je suis sensible à leur souvenir. »

« **Paris, hôtel Mirabeau, rue Napoléon, n° 5, 26 janvier 1813.**

« J'espère, madame, que vous avez déjà reçu, depuis quelque temps, ma lettre du 16 décembre. Sans doute, depuis, M. l'abbé de Caluso vous aura aussi annoncé l'envoi des deux volumes de *Dichtung und Wahrheit* et des six volumes du *Cours de littérature* de Bouterwerck. Je

me trouverais heureux si des commissions de vous me donnaient souvent occasion de me rappeler à votre souvenir; ordonnez donc, pendant que je suis à Paris; ordonnez partout, toute commission de votre part me semblera une preuve nouvelle de votre amitié. Les deux recommandations que vous m'avez données en sont une bien précieuse. Je ne saurais assez dire combien elles m'ont été utiles, surtout celle à madame Souza, car la belle, l'aimable, la sensible madame de la Borde, asservie par des devoirs de cour, n'est presque jamais chez elle; je n'ai réussi à la voir qu'une fois, mais cette fois seule me donnait une extrême envie de la revoir encore. Madame de Souza a bien complétement ce que je devais m'attendre à trouver dans votre amie, une simplicité parfaite unie à la finesse de l'esprit et à la justesse du goût. Cette simplicité, qui appartient si exclusivement au vrai mérite, qui donne seule le sentiment du vrai, qui vous ramène aux impressions des sons justes après que l'oreille a souvent été fatiguée par une musique discordante, cette simplicité me paraît aussi rare à Paris que dans les petites villes; et même dans la société la plus brillante, j'ai déjà été rebuté à plus d'une reprise par une affectation de sentiments ou d'esprit bien étrangers à ceux qui les montraient. Ce n'est presque que sous le rapport social que j'ai vu Paris; j'ai recherché, pendant ces quinze jours, la société de préférence à tous les spectacles, à toute la pompe des arts; les amis de ma grande amie ont eu la bonté de m'y accueillir avec une prévenance dont je suis infiniment flatté. Paris ne se présente point à moi sous le point de vue sous lequel il frappe communément, d'indifférence,

d'égoïsme, de dégoût de tout intérêt public ; au contraire, si j'en croyais mes oreilles, j'aurais recommencé à vivre au milieu des Romains ou des Grecs. La politique, qu'on avait longtemps si complétement abandonnée, est devenue de nouveau l'intérêt unique, le seul mobile de toutes les conversations, mais aussi quelle époque que celle-ci ! Quels événements par delà toute croyance ! Quel avenir inexplicable! Ne croyez pas cependant tous les faux bruits qu'on fait circuler pour alarmer les provinces. Il est certain que l'armée d'Allemagne, malgré les désastres du froid, n'est point réduite comme on l'a dit ; il lui reste encore de 40 à 45,000 hommes. Son quartier général doit être à présent à Magdebourg, il n'y aurait que la défection de l'Allemagne qui pût la déterminer à se replier sur le Rhin. D'ailleurs on lui envoie de toutes parts des renforts, et, malgré la mutinerie de quelques cohortes, soit à Paris, il y a deux jours, soit en Poitou, les hommes marchent vers leur dépôt. On ne s'est guère moins occupé ici de la négociation de l'Europe et du pape, pour laquelle le premier est allé à Fontainebleau; il n'en est point encore revenu, les lettres de concuration pour le couronnement de l'empire et du roi de Rome, quoique annoncées, ne sont point encore parties, et l'on est dans l'obscurité sur l'issue de ces confidences.

« Je ne sais si le froid s'étend jusqu'à vous; celui qui a été si funeste en Pologne est ici plutôt agréable; les rues sont sèches, Paris se montre dans toute sa beauté. Depuis plus de huit jours nous avons un brillant soleil avec un froid seulement de quatre ou cinq degrés. Il semble que, par un temps semblable, les courriers devraient voler

avec rapidité, et cependant je n'ai point de lettres de ma mère. Je comprends que mon voyage les a retardées, mais je ne puis pas en être privé sans ressentir de l'inquiétude. J'en éprouve davantage encore lorsque je me figure que les miennes retardent peut-être aussi pour elles, et je crains que son inquiétude n'aille à l'extrême. Peut-être aussi craindra-t-elle que je ne me trouve compromis dans la faillite d'une fameuse maison de commerce que je crois très-prochaine; il est vrai qu'il y a trois ou quatre mois je croyais encore ses affaires très-bonnes et je différais en cela d'opinion et de vous-même, madame, et de ma mère. Mais, quelque lucratives que je crusse ses spéculations, je ne lui aurais jamais confié mon argent. Un honnête homme ne doit concourir par aucun des moyens qui sont en lui aux opérations qu'il désapprouve, et l'agiotage de M. N..., ses folles spéculations en chevaux, quand encore elles n'auraient pas amené sa ruine, devaient toujours perdre son honneur. On attend la catastrophe, qui ne peut guère aller au delà de six mois; cependant il faut que quelque chose la détermine, et la remonte générale qui se fait aujourd'hui, sans en être la cause, pourrait bien en devenir l'occasion. — Daignez présenter mes compliments empressés à M. Fabre, et agréez l'hommage de mes sentiments respectueux, de mon vif, de mon inaltérable attachement.

P. S. Jeudi, 28. — L'arrangement avec le pape est signé, la réconciliation est complète, et elle étonne tout Paris. On a déjà remis en liberté ceux qui avaient été arrêtés à son occasion. On lui donne la souveraineté

d'Avignon et du Comtat Venaissin, sans troupes cependant et seulement avec une garde; on lui assure un revenu de deux millions, dont une partie sera prise sur les biens patrimoniaux de l'Église à Rome; on ôte l'archevêché de Paris au cardinal Maury, et on lui donne à la place celui de Milan. On laisse au pape la pleine nomination de tous les évêchés des pays nouvellement réunis, tandis que tous ceux de l'ancienne France sont réservés à l'empereur; et si le pape, pour ceux-ci, ne donne pas les bulles dans les quatre mois qui suivront la nomination, le métropolitain est autorisé à le faire. A ces conditions le pape sauvera l'impératrice et le roi de Rome.

« Ne serait-il pas permis de demander quel a pu être le motif de sa longue résistance, lorsque, d'après ses conditions, on voit qu'il ne disputait que sur un peu plus ou un peu moins d'argent ou de pompe? On l'a longtemps considéré comme une victime; il me semble que l'intérêt tourne aujourd'hui sur les cardinaux et les prêtres, qui, pendant plusieurs années, se sont dévoués pour lui et d'après ses ordres à la prison et la misère, d'autant plus qu'il n'y avait pas de quoi motiver tant de souffrances. »

« Paris, hôtel Mirabeau, rue Napoléon, n° 5, 1er mars 1813.

« J'ai reçu, madame, à peu de distance l'une de l'autre, vos deux aimables lettres, dont l'une m'est revenue assez lentement de Genève; l'autre m'est arrivée très-rapidement ici. Combien je suis touché de votre aimable souvenir! Combien je suis reconnaissant de ce que vous montrez quelque désir de me voir en Toscane! Au milieu de ce monde si brillant, au milieu de cette société qu'on

regarde comme la plus aimable de l'univers, j'en forme chaque jour le désir; j'ai besoin d'aller me reposer auprès de ma mère d'un mouvement qui est trop rapide pour moi, j'ai besoin d'aller rapprendre de vous à repasser sur mes impressions, à méditer sur ce que je vois et ce que je sens, à tirer enfin par la réflexion quelque parti de la vie. C'est une opération que je néglige ici d'une manière qui m'étonne et m'humilie ensuite. On me demande souvent quelle impression me fait Paris, et je ne sais que répondre, car je ne généralise point mes idées et je ne demande presque jamais compte de mes impressions. Après tout, elles n'ont pas été bien vives; je ne trouve pas une bien grande différence de ce que je vois ici à ce que je vois partout. Ce qui est précisément chose à voir est ce dont je me soucie le moins. J'ai visité quelques monuments, quelques cabinets pour l'acquit de ma conscience plus que pour mon plaisir, et j'en suis toujours revenu avec une fatigue qui passait de beaucoup la jouissance. J'ai peu vu jusqu'à présent le théâtre; l'heure des dîners et des soirées rend presque impossible d'en profiter, mais les spectacles que j'ai vus ne m'ont pas donné des jouissances si vives que de me faire faire beaucoup d'efforts pour en voir davantage. C'est donc dans la société presque uniquement que j'ai trouvé le charme de Paris, et ce charme va croissant à mesure qu'on remonte à des sociétés plus âgées; je suis confondu du nombre d'hommes et de femmes qui approchent de quatre-vingts ans, dont l'amabilité est infiniment supérieure à celle des jeunes gens. Madame de Boufflers (mère de M. de Sabran) est loin encore de cet âge. Sa vivacité, cependant, sa mobi-

lité, son piquant sont du bon ancien temps, et n'ont rien à faire avec les mœurs du jour. C'est elle qui devait me mener chez madame de Coislin ; nous y avons été en effet une fois ensemble, mais nous avions mal pris notre jour, et nous ne la trouvâmes pas. Avec elle encore, j'ai vu madame de Saint-Julien, qui, à quatre-vingt-six ans, a une vivacité de la première jeunesse ; madame de Groslier, qui passe au moins soixante-dix ans, et qui fait le centre de la société de Chateaubriand. Je suis encore en relation avec madame de Tessé, la plus aimable et la plus éclairée des vieilles que j'ai trouvées ici, avec M. Morellet, qui passe quatre-vingt-six ans, avec M. Dupont, qui en a bien soixante-quinze, et dont la vivacité, la chaleur, l'éloquence ne trouvent point de rivaux dans la génération actuelle, avec les deux Suard, que je ne mets pas au même rang, quoique l'esprit de l'un, tout au moins, soit fort aimable. Après avoir considéré ces monuments d'une civilisation qui se détruit, on est tout étonné, lorsqu'on passe à une autre génération, de la différence de ton, d'amabilité, de manières. Les femmes sont toujours gracieuses et prévenantes, cela tient à leur essence ; mais dans les hommes, on voit diminuer avec les années l'instruction comme la politesse : leur intérêt est tout tourné sur eux-mêmes ; avancer, faire son chemin est tellement le premier mobile de leur vie, qu'on ne peut douter qu'ils n'y sacrifient tout développement de leur âme comme tout sentiment plus libéral. Dans votre précédente lettre, vous appelez ceci la *cloaca massima*. L'image n'est d'abord que trop juste au physique ; comme je me suis trouvé ici en hiver dans le temps des boues, et que je vais beaucoup à pied, je ne

saurais exprimer quel profond dégoût m'inspirait la saleté universelle. L'image des rues me poursuivait dans les maisons et me gâtait toutes les choses physiques ; rien ne me paraissait pouvoir être propre dans une ville si indignement abandonnée à la souillure. Au moral, je ne trouve point qu'on ait ici le sentiment d'un méchant peuple, les vices ne me semblent point s'y montrer fort à découvert, et l'opinion publique, en général, est protectrice de la morale. Mais il y a un genre de crime, tout au moins, qu'on dit très-commun dans toutes les classes, parce qu'il est puissamment encouragé, et qui fait trembler, c'est l'espionnage. Des soupçons épouvantables tombent tour à tour sur les gens même les plus marquants de la société. Vous seriez confondue d'entendre nommer ceux qu'on accuse, ceux contre qui on rapporte des faits, qui. je l'espère encore, n'ont aucun fondement. Ou de telles gens abusent de la confiance, de l'hospitalité, pour compromettre la liberté et la vie de ceux mêmes qui se croient leurs amis, ou le public est assez léger, assez corrompu pour soupçonner gratuitement un aussi odieux forfait, lors même que la naissance, le rang, les agréments de l'esprit devraient mettre à couvert de sa méfiance : dans l'une ou l'autre supposition, le mal est horrible, et ce soupçon une fois éveillé est un coup dans le cœur. Je rétracte bien mes conjectures sur la faillite dont je vous avais parlé ; les affaires de cette maison se sont prodigieusement remontées. On ne pouvait pas s'attendre à ce que que ses créanciers tardassent tant à lui faire rendre ses comptes ; mais dès l'instant qu'on lui a accordé du temps, elle a su en faire usage, et malgré les pertes énormes

qu'elle a faites et qu'elle peut faire encore, je la crois de nouveau bien solide.

« J'espère que vous aurez enfin reçu les livres allemands expédiés de Genève. Vous me direz si vous voulez que je vous fasse expédier d'ici, par la poste, ceux que vous me demanderez encore : c'est sans doute la manière la plus prompte et peut-être la plus économique. Refaites votre liste et envoyez-la-moi, j'en parlerai à Treuttel et Wurtz, qui sont les libraires auxquels j'ai remis mon manuscrit, et qui, ayant une maison à Strasbourg, doivent avoir plus de facilité que tous les autres pour se procurer des livres allemands. Ce manuscrit est actuellement entre les mains des censeurs, mais une partie doit m'être rendue la semaine prochaine pour commencer l'impression. Après tout, je les ai trouvés de beaucoup meilleures gens qu'on ne me l'avait annoncé. Leur manière de traiter avec les auteurs est assez libérale. Celle de leur chef, M. Pommereuil, serait facile, si l'on n'était pas révolté de son égoïsme. Il y a trois ou quatre jours que je n'ai vu madame de Souza, et plus longtemps encore que je n'ai pu atteindre madame de la Borde. Celle-ci, comme dame d'honneur, a tout son temps pris par un service de cour, et est fort difficile à rencontrer. D'ailleurs, je ne puis la voir que chez elle; elle n'est point dans le monde beaucoup moins officiel avec qui je suis lié. Je ne l'ai pas même vue chez madame de la Briche, madame Pastoret ou madame Octave de Ségur, qui sont aussi du côté du gouvernement. J'ai vu son frère à son retour de Suède. C'est un jeune homme fort agréable. J'ai cherché son oncle, mais je n'ai pas pu encore l'atteindre.

« Il me semble que je ne sais rien dire de Paris qui doive intéresser à distance. Croyez, madame, que j'aimerais bien mieux en causer avec vous ; c'est un désir qui me suit sans cesse, et quoique je ne puisse fixer l'époque d'un voyage en Toscane, je sens bien que je ne le différerai pas longtemps. Recevez l'expression du tendre et respectueux attachement que je vous ai voué pour la vie.

« *P. S.* Votre archevêque est arrivé ici depuis trois jours, mandé à Fontainebleau. Je ne l'ai pas encore vu, quoique je sois fort lié dans la maison de son frère. »

« Paris, 4 avril 1813.

« Vous êtes bien aimable, madame, de penser à moi, et de m'en donner la preuve par une aussi bonne lettre. Paris ne me fait point oublier les douces conversations de Florence, et ne calme point le désir de les recommencer. Si des traverses ne viennent pas arrêter mes projets actuels, je pourrais même bien vous revoir plus tôt que je n'avais compté d'abord. Plus j'avance, et plus une longue séparation d'avec ma mère devient pour moi douloureuse et inquiétante. Je l'avais quittée en prenant congé d'elle pour dix-huit mois ; aujourd'hui, je serais bien tenté de retourner la joindre au mois d'octobre. Ce n'est pas que mon séjour à Paris ne se prolonge par delà mes projets ; je m'y amuse, je m'y attache tous les jours davantage, et quand je le quitterai au commencement de juin, ce sera aussi avec des projets de prochain retour. C'est donc à la *pieve di Calvino* que je prendrai le temps qui me rapprochera de vous. Nous parlerons de cette

pieve ensemble. Il y a eu là de belles et grandes choses. Cette effervescence de l'esprit humain, que vous comparez à la maladie de nos jours, a peut-être fait répandre autant de sang, mais combien l'effet est différent! et quels beaux résultats pour l'étendue de l'esprit, pour la profondeur de la pensée, se sont liés à des idées quelquefois fausses ou exagérées! Je serai bien heureux de parler aussi avec vous de Paris. Vous vous en êtes séparée sans regrets, parce qu'à présent vous préférez à tout le repos et le calme; mais vous avez toujours cette vivacité de curiosité, apanage nécessaire d'un esprit actif et étendu. Je vous rendrai compte le mieux que je saurai des gens de lettres. A présent, il n'y en a plus aucun, de ceux qui peuvent inspirer une curiosité vive, que je ne connaisse, au moins légèrement. Mais, je crois vous l'avoir dit, aucune société d'hommes n'est égale pour moi à la société des femmes; c'est celle-là que je recherche avec ardeur et qui me fait trouver Paris si agréable. Ce mélange parfait du meilleur ton, de la plus pure élégance dans les manières avec une instruction variée, la vivacité des impressions, la délicatesse des sentiments, n'appartient qu'à votre sexe et ne se trouve au suprême degré que dans la meilleure société de France. Tout excite l'intérêt, tout éveille la curiosité, la conversation est toujours variée, et cependant ces égards constants qu'inspire la différence des sexes empêchent le choc des amours-propres opposés, contiennent les prétentions déplacées, et donnent un liant, une douceur à ces idées neuves et profondes qu'on est étonné de voir manier avec tant de facilité. J'avais commencé par être introduit ici dans le faubourg Saint-

Honoré, et j'avais déjà trouvé beaucoup d'agrément dans la société de mesdames Pastoret, Rémusat, Ventimiglie et Jaucourt; mais, depuis, je me suis lié davantage dans le faubourg Saint-Germain; on a la bonté de m'admettre dans la coterie tout à fait intime de mesdames de Duras, de Lévi, de Bérenger (Châtillon), de la Tour du Pin et Adrienne de Montmorency, et c'est là surtout que j'ai appris tout le charme de l'amabilité française, lorsqu'elle n'était plus du tout empêtrée par l'étalage des salons. Dans le même monde, mais dans un âge un peu plus jeune, je vois aussi souvent madame de Chabot, la femme de celui que vous avez vu il y a trois mois, et qui est à présent à Rome. Elle est bien reconnue aujourd'hui pour la femme la plus aimable, la plus spirituelle et la plus sage en même temps de sa génération. Son amie, madame de Maillé, est encore une femme fort distinguée. Je ne finirais pas si je voulais nommer toutes celles dont la conversation a de l'attrait pour moi; mais avant tous ces noms j'aurais dû mettre mon amie, madame de Dolomieu, qui, née en Alsace, élevée à Brunswick et vivant à Paris, réunit le charme de deux nations, la sensibilité enthousiaste des Allemandes et la grâce française; et madame de Boufflers qui sait animer tout ce qui l'entoure et prêter à gros intérêt de l'esprit à tous ceux qui parlent avec elle. Sa fille, madame de Custine, ne revient point. Elle s'est arrêtée à Genève, où je l'ai vue; elle voudrait éviter d'attirer l'attention sur son fils. Je crains bien aujourd'hui qu'elle n'échappe plus à ces yeux si vigilants. Le sénatus-consulte qui vient d'être rendu, et qui ajoute à une nouvelle levée de cent soixante mille hommes une garde

d'honneur à prendre parmi les plus riches jeunes gens de tous les départements, lui causera d'affreuses inquiétudes; qui est celui aujourd'hui qui n'a pas à trembler pour soi ou pour les siens? Jusqu'à présent, les choses n'avancent point, on ne reçoit plus aucune nouvelle importante. On sait bien qu'il y a eu des négociations assez actives avec la Russie, même l'Angleterre, et qu'elles ne sont pas rompues, mais les dernières notes du *Moniteur* ne semblent pas devoir faciliter les préliminaires. Il est vrai que ce ne sont rien moins que des engagements; on nous avait bien annoncé qu'on ne demanderait ni homme ni argent, et il peut convenir, pour arrêter toute insurrection, de dire aux pays réunis de Hollande et d'Allemagne qu'ils ne seront jamais vendus. Les brouilleries du pape en sont toujours au même point. Vous en aurez des nouvelles par M. Osmond, que j'ai beaucoup vu chez sa nièce, madame de Boygne, pendant le peu de jours qu'il a passés ici. C'est encore là une des femmes infiniment aimables de Paris, et une maison où la conversation est toujours variée et toujours intéressante. Tout le reste de la famille n'a rien du tour d'esprit ou de caractère de votre archevêque.

« Je voudrais que vous m'envoyassiez sans retard la note des livres allemands que vous voudriez avoir; je les chercherai d'abord ici, où il y a deux librairies allemandes bien assorties, et je les joindrais à un ballot de livres que j'enverrai à ma mère dès que mon impression sera terminée. La marche des rouliers est si incertaine et si lente, et les ports des ballots sont si excessifs qu'il vaut mieux réunir plusieurs paquets en un seul. Ma mère vous fera contribuer proportionnellement à ce que le ballot en-

tier coûtera. Je ferai partir ce ballot au moment où mon livre paraîtra pour lui envoyer les exemplaires que je destine à mes amis d'Italie, et quelques autres livres dont je veux faire provision pour l'hiver prochain. Ce livre avance; j'en suis déjà au milieu du second volume, et l'on me fait espérer qu'il sera terminé dans six semaines. Je languis qu'il soit sous vos yeux, mais surtout je suis impatient de mettre entre vos mains ce que je dis de votre illustre ami. Dans huit ou dix jours, j'en aurai les épreuves. Adieu, madame, rappelez-moi au souvenir de M. Fabre, et croyez à mon attachement inaltérable et à ma reconnaissance comme à mon profond respect. »

« Paris, 30 mai 1813.

« Que je suis honteux, madame, du long temps que j'ai laissé écouler sans répondre à une lettre aussi bonne, aussi aimable, aussi flatteuse que la vôtre! Elle contenait une petite commission, et je voulais avoir rempli cette commission avant de répondre; je voulais vous en rendre compte, et j'oubliais que rien ne se termine à Paris, et qu'ajourner une lettre après une affaire, c'est se jeter dans une négligence qui n'en devient que plus gauche, pour avoir semblé d'abord raisonnable. Enfin les Treuttel et Wurtz me disent avoir reçu de Strasbourg les livres allemands que vous demandiez; ils feront partie d'un ballot que je vous adresserai, mais dont la plus grande partie sera pour ma mère. Vous voudrez bien, après en avoir retiré votre paquet, le faire suivre à Pescia, et si vous avez la complaisance de payer le port du tout, ce

sera la manière la plus simple de rembourser le compte du libraire que je vous enverrai et que nous achèverons de régler ensuite. Mais j'ai la présomption de ne vouloir point prendre une voie si lente pour mon livre. Je suis impatient de le mettre entre vos mains, et si, comme je l'espère, il est enfin publié demain, ce même courrier vous le portera. Peut-être aurez-vous remarqué qu'il y en a déjà de simples annonces dans quelques papiers; c'est que les deux premiers volumes ont été mis en vente séparément par le libraire, qui voulait, s'il lui était possible, amorcer les gens avant leur départ pour la campagne. Cependant l'impression n'est finie que de hier matin, et ce sera une extrême diligence que de commencer dès demain à le mettre en vente. D'autres exemplaires pour la Toscane seront dans le ballot, et l'un, entre autres, pour M. Micali. Il faut la confiance que j'ai en votre bonté pour moi pour que je ne trouve pas moi-même ridicule l'empressement avec lequel je veux vous faire arriver mon livre trois ou quatre semaines plus tôt que les ouvrages mêmes que vous demandez et que vous attendez. Je n'attendrai point pour voir à Paris l'effet qu'il y fera, à supposer qu'il en fasse aucun. Au contraire, je ressens de l'impatience de me dérober aux compliments qu'on fait en présence, aux critiques qui suivent dès que l'auteur a le dos tourné. J'ai peut-être été sévère moi-même, et alors j'aurai doublement mérité un retour de sévérité. Mais il me semble qu'on doit reconnaître dans mon livre des impressions immédiates, des jugements formés d'après ce qui m'a affecté moi-même, et jamais ceux de la mode ou des oracles d'autrui. Les deux chapitres auxquels

vous prenez un intérêt plus direct ne sont pas eux-mêmes exempts de critique; ceux sur le Tasse ou le Camoëns ne le sont pas non plus. Mais j'espère que vous y sentirez l'enthousiasme qu'inspire un grand homme, et que ma manière de sentir les beautés d'Alfieri me donne le droit de parler aussi de ses défauts. C'est à Genève que vous voudrez bien m'adresser votre réponse; j'y serai dès le 20 juin jusqu'au 10 octobre. Avant que ce dernier mois finisse, j'espère me trouver en Toscane, et ce sera pour moi un grand bonheur que de vous y voir. J'ai vu un peu plus, dans ce dernier mois, madame de Souza, qui est toujours pour moi d'une bonté parfaite. Il est vrai, cependant, que je me trouve un peu gêné avec elle; la carrière qu'a suivi son fils, ses brillants succès et son ambition lui donnent des intérêts tout différents de tout ce qui l'entoure. Et dans un moment où tous nos sentiments et les siens sont si cruellement froissés, où, d'heure en heure, on a pu croire que le sort de chacun se décidait, j'aurais souffert de lui laisser voir des vœux si différents des siens, plus souffert d'en feindre à cause d'elle qu'elle pût avouer. Il semble qu'elle le sent, quoiqu'elle ne m'en parle qu'à mots couverts; mais elle m'a dit souvent que, concentrée à présent dans son amour pour son fils, elle craignait la société au lieu de la désirer, et qu'elle vivait le plus souvent dans la solitude. Je n'ai pas vu depuis fort longtemps madame de la Borde; je me suis cependant fort occupé hier et aujourd'hui d'elle, ou du moins de sa famille, à l'occasion d'un procès qui partage Paris. Deux fils naturels du prince de Conti, MM. de Rémoville et d'Hattonville, l'intentent aux enfants de M. de la Borde

pour réclamer quinze cent mille francs de l'héritage du père, qui les avait reçus du prince de Conti, élevés, placés, qui avait administré leurs biens jusqu'au moment où ils ont émigré et où ils ont tout perdu. M. de la Borde, cependant, n'avait reçu du prince de Conti qu'un million, et, à leur entrée dans le monde, il leur avait fait cent mille livres de rente. Je n'ai vu, il est vrai, qu'un seul mémoire, mais la cause des la Borde me paraît imperdable. Cependant, il est douloureux pour eux de voir soumettre à la décision d'un procès la probité de leur père, dont la délicatesse scrupuleuse était si universellement reconnue. La fortune des la Borde est d'ailleurs, à ce qu'on dit, très-dérangée, et c'est même le seul motif qui les a engagés l'un et l'autre dans une carrière pour laquelle la vivacité de leur esprit et l'indépendance de leur caractère ne les avait pas faits. Je n'ai jamais vu M. de Puységur, et je suppose que quand il est chez madame de Boufflers, on ne me laisse pas entrer. (Pauvre femme! vous savez qu'elle a aujourd'hui de bien autres émotions.) Mais on écarte soigneusement les profanes de la vue des somnambules; cependant, je devrais être moins suspect que d'autres, puisqu'au lieu de m'en roidir contre, je m'en tiens au doute. Ou plutôt je crois tout à fait à un état nerveux excitable à volonté chez certains individus, mais je voudrais fort être à portée d'examiner ce que l'imagination et la crédulité ajoutent à des phénomènes naturels. Comment trouverez-vous, par exemple, cette histoire qu'on me racontait hier, d'après M. de Puységur? Une femme magnétisait son mari, qui est fort jaloux. Elle l'avait déjà mis en état de somnambulisme, lorsque sa

pensée à elle s'est portée sur un beau jeune homme qui cause au mari beaucoup de jalousie. Et par la communion d'idées qui existe, disent-ils, entre les magnétisés, le mari a vu à l'instant la figure de ce même jeune homme, et il est tombé dans les plus violentes convulsions, d'où l'on a eu toutes les peines du monde à le faire sortir. De combien de choses je me réjouis de causer avec vous, madame! Hélas! il en est si peu qui puissent être dites à distance! Et celles qui tiennent le plus au cœur demandent le plus de silence. Au moins ne me défend-on point encore de vous parler de tout mon attachement et de tout mon respect. Agréez-en l'assurance. »

« Genève, 8 juillet 1813.

« J'espère, madame, que vous ne tarderez pas à recevoir le ballot de livres que je vous ai fait expédier par MM. Treuttel et Wurtz. Je n'ai pas voulu vous en parler longtemps d'avance, pour que vous ne le crussiez pas perdu en le voyant tarder. Il est contenu dans une caisse marquée SS. nº 2, qui est partie de Paris le 20 juin, et qui jusqu'à Turin a marché par roulage accéléré. Il faut que vous me permettiez de parler un moment ménage. Daignez ordonner qu'on ouvre cette caisse sans la gâter, qu'on en retire le gros paquet en carton qui est à votre adresse, qu'on remplisse le vide qu'il laissera avec de la paille également enveloppée de papier ou de carton, pour que les livres qui resteront dans la caisse ne ballottent pas, ou que la paille ne les gâte pas, et, après avoir fait bien refermer la caisse et raccommoder l'emballage,

faites-le charger par *Michele Pappini in via de' Falchetti n° 2, presso la vigna*, pour le porter à ma mère, à Pescia. Ou bien, si vous voulez vous épargner tous ces ennuyeux détails, faites parvenir la caisse telle quelle à ma mère, en la priant de vous renvoyer votre paquet. Voici la facture de MM. Treuttel et Wurtz. Je leur ai payé 225 fr. De cette somme il y aura à déduire le port de la caisse que vous aurez la bonté de payer, et vous aurez la bonté de remettre le reste à ma mère. Dans votre paquet vous trouverez encore deux exemplaires de ma *Littérature*, j'espère que vous aurez dès longtemps reçu le vôtre, ayez la bonté d'en envoyer un à M. Micali, et de faire remettre l'autre chez Piatti, qui m'avait annoncé vouloir le traduire. Pardon, madame, de tant de détails, je suis honteux d'écrire à vous une page et demie si ennuyeuse. Au reste, l'ennui est peut-être à présent une chose naturelle en moi ; je me suis trop amusé, j'ai trop joui, j'ai trop vécu en peu de temps. Après cinq mois d'une existence si animée, d'un festin continuel de l'esprit, tout me paraît fade et décoloré ; je ne pense qu'à la société que j'ai quittée, je vis de souvenirs, et je comprends, mieux que je n'eusse jamais fait, ces regrets si vifs de mon illustre amie, qui lui faisaient trouver un désert si triste dans son exil. J'ai conservé quelques correspondances à Paris, et ma pensée y est beaucoup plus que je ne voudrais et que je ne devrais. Mais qu'est-ce qu'une lettre de loin en loin, à côté de conversations de tous les jours, et quelquefois de douze heures de causerie par jour? C'était une folie que de vivre ainsi, je le sais bien ; comment travaillerait-on? comment fixerait-on sa pensée, si l'on donnait tant au monde? Je me

trouve bien jeune, bien faible pour mon âge, de m'y être livré avec tant de passion, je sens bien que c'est un carnaval qui doit être suivi tout au moins par de longs intervalles de sagesse, mais... j'aimerais bien recommencer.

« J'ai vu beaucoup davantage, à la fin de mon séjour, madame de Souza, et, je le dois à sa bonté; elle m'a prévenu, elle m'a ramené, car, il faut que je l'avoue, je l'avais négligée. Il y a eu un temps où l'on se nourrissait de pensées qui devaient toutes lui être pénibles; je sentais une lutte intérieure qui était beaucoup plus difficile que celle des paroles; je ne disais jamais devant elle que la moitié de ma pensée et elle que la moitié de la sienne, et ce manque d'abandon que sa situation m'imposait me faisait singulièrement souffrir. Mais elle a été pour moi d'une bonté, d'une amabilité qui devaient d'autant plus exciter ma reconnaissance, que je sentais l'avoir moins méritée. J'ai eu bien à me louer aussi de M. de Souza, à qui je me suis singulièrement attaché, et qui, je m'en flatte, a aussi de l'affection pour moi. Nous nous rencontrions souvent, et j'allais toujours chercher en lui de nouvelles connaissances dont il a une mine inépuisable. C'est presque dans la maison encore que je trouvais un homme que j'aime en ami, et que je connaissais dès longtemps, M. Gallois. Je me flatte de le séduire à faire cet automne, avec moi, le voyage d'Italie. Nous irions ensemble jusqu'à Florence; ce serait, j'en suis sûr, vous annoncer, madame, une bonne nouvelle. Vous connaissez M. Gallois, vous aimez son esprit, et malgré votre philosophie, malgré votre goût de retraite, vous êtes trop faite pour la société, vous en sentez et vous en

augmentez trop le charme pour ne pas vous faire fête de voir dans votre solitude celui qui, même à Paris, paraissait si distingué. C'est au plus tard vers le milieu d'octobre que je me mettrai en route avec ou sans lui. C'est pour moi une bien grande fête que de vous revoir, madame. Il y a mille choses dont je languis de parler avec vous, et aussi un peu de ma *Littérature*, quoique ce désir soit mêlé de tremblement. Je suis ici depuis le 20 juin, je serai bien heureux d'y recevoir de vos nouvelles; daignez me rappeler au souvenir de M. Fabre, et croire à un attachement qu'égale mon profond respect. »

« Genève, 17, pour partir le 19 juillet 1813.

« Je ne sais par quel malheureux hasard, madame, la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire le 15 juin ne m'est arrivée qu'aujourd'hui, 17 juillet, avec une lettre de ma mère également retardée, et qui m'avait causé d'assez vives inquiétudes. Le retard de la vôtre m'en causait bien aussi quelques-unes que je n'osais presque m'avouer; vous m'avez si bien gâté par vos bontés, qu'en voyant que vous ne répondiez point après avoir reçu mon livre, j'ai commencé à craindre l'impression qu'il vous aurait faite. Je n'avais pensé à aucune espèce de ménagement en écrivant, d'abord parce qu'il me semble que c'est ainsi qu'un grand homme doit être traité ; ensuite, parce que j'avais un sentiment si vrai et si profond d'admiration pour son génie et son caractère, que je m'abandonnais sans scrupule à toutes les impressions diverses qu'il me faisait naître, même contre lui. Mais depuis quinze jours

ou trois semaines des remords m'avaient pris; je relisais quelquefois des morceaux de ces chapitres en me mettant à votre place; je me chicanais moi-même sur des expressions tranchées, sur ma manière de le prendre tout à fait comme un ancien, sans songer à l'effet que je pouvais faire sur une amie pour qui sa gloire est une douce propriété. Votre léttre, madáme, m'a tranquillisé sur mes scrupules et m'a fait du bien. Vous me dites que vous n'êtes pas de mon avis en tout, et je le conçois : d'abord il est tout simple que, placée bien plus près, vous ayez vu bien plus de choses dignes d'affection, d'estime ou de respect; que des opinions que je ne juge que par des écrits se soient modifiées à vos yeux par celles qu'il exprimait dans la conversation. Mais avec quelque liberté que je l'aie attaqué quelquefois, vous avez vu à quel haut rang il est placé à mes yeux, et il me semble que vous êtes contente. On m'a tenu compte en général de la franchise avec laquelle je juge toujours de tout d'après mes propres impressions, sans m'arrêter aux réputations toutes faites. C'est un éloge qui me flatte beaucoup, mais combien j'aurais été malheureux si, pour l'acheter, j'avais dû vous causer un moment de peine!

« J'accepte avec reconnaissance l'engagement réciproque de causer à fond de tout cela; et ce sera, je pense, bientôt; je ne partirai pas d'ici plus tard que le 10 octobre. Il est vrai qu'au moment de mon arrivée en Toscane il est probable que je me rendrai tout droit vers ma mère, et peut-être sans passer par Florence, mais je me fais une trop grande fête de vous revoir pour la différer longtemps ensuite. Si vous connaissiez ma mère,

madame, vous comprendriez mon impatience, et vous ne me sauriez plus aucun gré du sentiment si vif qu'elle m'inspire. Quel dommage qu'une personne si éminemment faite pour la société en soit si absolument séparée! Mais elle est devenue un peu sauvage par timidité, et en même temps que je voudrais la produire à ceux que j'aime, à vous surtout, madame, comme mon plus grand titre d'orgueil, j'ai peur que sa modestie ne dérobe ensuite tout à fait tout ce qu'elle a de distingué. — M. de Sabran a été relâché le 7 ou le 8 juillet, d'une manière aussi inattendue que son arrestation. Celle-ci avait été l'occasion de beaucoup de contes qu'on avait fait circuler à dessein; ils avaient été répandus sur de très-bonnes autorités dans Paris, je crois qu'ils vous sont arrivés aussi. A présent on sait positivement que s'il y a eu une lettre de madame de Staël qui lui fut adressée, du moins, elle ne lui a jamais été remise, en sorte que la réponse dont on avait tant parlé est toute d'invention. C'est encore une des choses dont nous parlerons. A présent, il est parti avec sa mère pour Plombières, probablement pour empêcher qu'on en parlât trop. Ils sont tous deux au comble de la joie. — On m'écrit en même temps le mariage d'un M. de Choiseul, auteur d'un ouvrage sur les croisades, avec mademoiselle d'Astorg; cela vous fait-il quelque chose? à moi rien du tout. — Hélas! je ne suis pas devenu si sage sur Paris que vous l'espérez de ma philosophie. C'est qu'il faut dire que j'aime éperdument la société des femmes, et celle-là est, je crois, aussi bonne qu'elle ait jamais été, si celle des hommes a déchu, et je la regrette à présent aussi vivement que j'en ai joui. —

Je n'avais pas voulu vous envoyer mes deux premiers volumes séparément, parce que cela coupait justement Alfieri par le milieu. — Alb. de Staël n'est ni mort ni malade, quoique le bruit en ait couru partout. Voilà tout plein de propos interrompus, mais ce qui ne peut l'être, ce que je retrouve toujours, c'est la vivacité de mon attachement, de ma reconnaissance et de mon respect.

« Vous aurez reçu, j'espère, avant ceci la caisse de livres et ma lettre du 8 juillet. »

« Genève, 3 septembre 1813.

« Je suis confondu, madame, du mauvais sort qui poursuit nos lettres. Celle que vous avez eu la bonté de m'écrire le 4 août m'est parvenue seulement hier 2 septembre; elle répondait à une lettre arriérée, qui répondait elle-même a une autre arriérée, en sorte que trois lettres ont pris tout près de trois mois. Un désordre cruel règne dans les postes d'Italie; il y a peu de temps encore que ma mère, après avoir été longtemps privée de mes nouvelles, a reçu cinq de mes lettres par un même courrier. Cette irrégularité devient plus fâcheuse aujourd'hui que jamais, lorsque des calamités effroyables frappent sur tant de peuples à la fois. La fortune, la liberté, la vie de chacun de nous dépendent des batailles qui vont décider du sort de l'Europe. Ah! madame, avec quelle terreur on envisage le moment actuel! Quel choc que celui de plus d'un million d'hommes qui se précipitent les uns sur les autres pour se massacrer! Et quelle possibilité d'en prévoir les résultats! Je comptais partir dans moins de trois semaines pour me réunir à ma mère, je jouissais par an-

ticipation du plaisir de vous revoir, je me faisais une fête de causer à fond sur une foule de choses que nous ne pouvions qu'indiquer à peine dans nos lettres, ou même dont nous n'approchions pas ; mais qui sait aujourd'hui si l'Italie ne deviendra pas le théâtre de la guerre; si, lorsque je m'y trouverai, toute communication ne me deviendra pas impossible avec Genève, et toute ma fortune? Qui sait si des insurrections terribles n'éclateront pas chez un peuple vindicatif, et qui n'a que trop d'outrages dont il croit avoir à se venger? Depuis huit jours j'ai suspendu mes préparatifs et je sollicite ma mère de se mettre elle-même en route, et de venir passer l'hiver ici, où nous sommes plus éloignés des événements. Cependant je suis tourmenté du trouble que je lui aurai causé par cette proposition. Je m'effraye de l'idée du voyage pour elle, et si les événements reprennent la marche qu'ils ont suivie toutes les autres années, j'abandonnerai bien vite des instances qui la désolent peut-être, et je partirai. Les mouvements entre l'Adige et la Save doivent en quinze jours décider de ma marche. Si je puis venir en Toscane sans imprudence, j'y serai au commencement d'octobre, mais quoique je n'aie point eu de lettres de M. Gallois, je n'espère plus l'avoir pour compagnon de voyage. Ce ne peut plus être une partie de plaisir qu'un voyage dont la conséquence pourrait être l'impossibilité de retourner dans sa patrie, et la cessation de toute correspondance avec tout ce qui lui est cher.

« Ah ! sans doute, madame, j'aurai un empressement extrême, si j'arrive en Toscane, d'aller vous voir. Je suis vivement touché de l'offre si aimable que vous me faites de me recevoir chaque jour, et je l'accepte avec recon-

naissance, je me sentirai honoré de toutes les connaissances que vous me ferez faire, je vous en remercie par avance, mais c'est vous que je désire de voir, c'est vous que j'ai besoin d'entendre. Je ne puis juger comme vous que les livres valent mieux que les hommes, j'aime presque toujours mieux les hommes que leurs livres, j'aime souvent mieux que tous les livres des hommes qui n'ont jamais écrit; cette conversation si riche et si variée que je trouve chez vous m'apprend bien plus de choses que ce qu'un auteur ne dit jamais sans apprêt, jamais par conséquent avec l'entier abandon de la vérité. M. de Souza, que vous prenez pour exemple, serait peut-être justement un de ceux que j'aurais choisis; j'aime en même temps et son caractère et sa profonde instruction, mais je doute fort que, s'il faisait un livre, il fût ou intéressant ou instructif. Chaque auteur a sa méthode à laquelle il sacrifie souvent le fond de ses idées, son système particulier qu'il poursuit, et pour lequel il ne met à profit qu'une petite partie de ses richesses : d'après les particularités, quelquefois les défauts de son esprit, il explique longuement ce que tout le monde comprend de reste, il regarde comme entendu ce que personne ne comprend, il ne communique aux autres que ce qui lui a paru nouveau, et c'est souvent ce à quoi il est accoutumé qui est plus digne de remarque. La conversation de gens d'esprit est plus logique que le livre d'aucun d'eux, parce que chacun est entraîné par tous les autres, que chacun est sans cesse ramené à ce qui excite la curiosité de tous, que chacun est appelé à produire ce qu'il sait plutôt que ce qu'il veut montrer. Bon Dieu! ce n'est pas à vous,

madame, qu'il est besoin d'étaler les avantages d'un art que vous possédez si bien, mais vous êtes blasée sur une jouissance que vous avez reçue et donnée sans cesse. Ce serait donc au printemps que vous retourneriez à Paris? Je voudrais que vous fussiez amenée à différer ce voyage jusqu'en automne, pour y trouver réunie cette société qu'après tout vous aimez, et qui se disperse au mois de mai. Ce sera au mois de janvier de l'autre année que j'y retournerai, si je puis disposer de mon avenir; mais que ces projets sont insensés quand je n'arrive pas à savoir ce que je ferai dans quinze jours d'ici! — Vous avez vu par les gazettes la mort du fils de mon amie; c'était le second et de beaucoup le moins intéressant. On a des nouvelles d'elle jusqu'au 18 août, et l'on sait qu'elle a bien supporté cette perte, même trop bien. Ah! madame, que j'ai d'envie de vous revoir! Que je souhaite être auprès de vous, avant que vous ayez le temps de me répondre! et c'est bien possible. Mais quand j'aurai pris un parti, je vous l'écrirai. »

« Pescia, 6 octobre 1813.

« C'est de tout près de vous que je vous écris aujourd'hui, madame; je suis arrivé ici samedi 2. En venant très-rapidement, je n'ai été que huit jours en route, et je n'ai point passé par Florence, mais après le bonheur d'embrasser ma mère, et de la retrouver en bonne santé, une des premières choses que je demande à ce pays-ci, c'est de me donner de vos nouvelles. Je suis impatient d'en recevoir; les lettres que vous avez eu la bonté de

m'écrire, celles je vous ai écrites se sont toutes retardées, en sorte que je me trouvais de deux cents lieues plus éloigné de vous que je n'aurais dû l'être. Cette séparation n'a fait que redoubler mon désir de vous voir. Il y a tant de choses dont je voudrais parler avec vous, dont je voudrais vous entendre parler; des espérances nouvelles assaisonnées de tant de craintes se présentent à nous; le bonheur que je vous dois de connaître vos amis a établi, ce me semble, tant de nouveaux rapports que je soupire après le plaisir de vous voir. Vous avez fait ce me semble, madame, des liaisons plus intimes que vous n'en aviez auparavant dans l'État de Lucques. Vous y avez passé quelque temps à la campagne, et il me semble probable que vous y retournerez encore dans la saison où les maisons de campagne des Lucquois sont si brillantes, et la société si animée. Ce serait une bien bonne fortune pour moi, nous ne sommes pas ici à plus de dix ou douze milles des maisons Santini, Lucchesini, etc. Si vous y allez en effet cet automne, non-seulement je vous demanderais la permission de vous y aller rendre mes devoirs, je pourrais en quelque sorte profiter du voisinage. Il me semble aussi que vous passez vos hivers de préférence à Pise, et j'espère aussi aller vous y voir. Permettez-moi donc de vous demander votre marche, pour tâcher d'y conformer la mienne. Pour moi j'arrive ici avec le désir de donner à ma mère le plus de temps possible, et le besoin cependant de consulter quelques bibliothèques, et d'aller faire quelques travaux dans les diverses villes de Toscane; avec le besoin non moins impérieux de vous voir et de vous entendre. J'arrive à présent même et ce n'est pas encore le moment

de projeter de longues absences. C'est cependant celui peut-être où il y a le plus de choses à dire et à n'écrire point, celui où l'on aurait le plus besoin de se consulter, et où il est le plus difficile avec toutes les aides de prévoir l'avenir. Mais après tout, ce n'est ni les conseils à prendre, ni les nouvelles à donner, ni les amis communs à passer en revue qui me font désirer de vous voir, c'est vous, madame, que je suis impatient de retrouver, et je le serais également, je crois, dans tous les temps, dans toutes les circonstances. Daignez agréer l'assurance de mon profond respect, comme de mon vif attachement. »

« Pescia, 15 octobre 1813.

« Qu'il y a de bonté dans votre lettre, madame, et que j'en suis reconnaissant ! elle me donne une envie extrême, un besoin d'aller auprès de vous pour vous remercier encore, pour vous dire comme je vous aime. J'aurais bien voulu trouver un mot plus respectueux pour dire la même chose, mais il n'aurait jamais rendu tout ce que je sens. Ç'a été une grande joie pour moi de voir revenir sitôt votre réponse, et de sentir ainsi que nous étions de nouveau presqu'à portée de causer. Il est vrai que par la persécution qu'ont éprouvée nos lettres, on avait encore augmenté bien fort la distance. Vous aviez donc eu la bonté de m'écrire encore le 10 septembre, je ne suis parti que le 25, et j'aurais eu amplement le temps de recevoir cette lettre si elle avait fait son cours naturel. Elle aurait probablement, si je l'avais reçue, contribué à m'encourager à faire ce que j'ai fait. Je n'étais pas sans des inquiétudes

assez vives en partant de Genève, je me suis calmé en arrivant ici, sans qu'il me fût trop possible de dire pourquoi. Il semble, il est vrai, que la question se décide loin de nous, mais il y a un événement très-possible, très-souvent présent à notre pensée, qui, au moment où on l'apprendrait, exciterait partout une fermentation très-vive. Je préférerais n'être point alors dans une très-petite ville. Mais tout cela est peut-être encore bien loin. Bon Dieu! que je plains madame de Souza! que je plains tout le monde! car qui n'a pas quelque douleur personnelle dans ce chaos de souffrances? elle, du moins, ne peut pas être souvent ni longtemps privée de nouvelles : son fils lui écrit avec une grande régularité; il est presque toujours à portée du quartier général et de la poste, et pendant son silence même la gazette donnerait de ses nouvelles. Mais combien j'ai vu de mères, de tous les côtés, qui passaient de longues semaines après les batailles sans avoir aucune nouvelle de leurs fils! J'avais vu quelquefois ce M. de Bérenger, dont les gazettes ont annoncé la mort, et sa jeune femme était tout à fait agréable. M. Gallois m'avait écrit, très-peu avant mon départ, qu'il renonçait à son voyage d'Italie; il a renoncé aussi, ensuite d'un malentendu, à faire un voyage en Suisse. L'année n'était pas plus favorable par les saisons que par les circonstances. Si l'on faisait la paix cet hiver, ce qui après tout est encore possible, peut être renverrait-il ce voyage au printemps prochain, et je ferai bien ce que je pourrai pour l'y déterminer. C'est un homme d'une société charmante; c'est bien lui et non point moi qui vous porterait tout Paris dans sa conversation. — Puisque je n'ai point l'es-

pérance, madame, que vous veniez dans les maisons de campagne lucquoises de notre voisinage, je ferai ma première course à Florence dans un mois Pendant que la saison est encore belle et la campagne encore feuillée, j'en profite pour faire avec ma mère quelques courses dans nos environs; quand je suis absent, elle est comme prisonnière, et je veux qu'elle jouisse bien avec moi de ce mois d'octobre. D'ailleurs vous avez eu la bonté de me promettre que vous me feriez connaître de M. de Lucchesini, je voudrais qu'il fut à Florence quand j'y irai. — Vous y avez donc à présent M. de Forbin, que vous appelez Baron-chambellan-peintre; est-ce le même que je connais comme saint, romancier et poëte? Ce sont bien des choses pour un homme. Je crois que c'est Forbin Janson. Il est moitié de l'école de M. de Chateaubriand, moitié de celle de madame de Staël. Il a lu beaucoup de petits romans dans la société cet hiver, et j'ai vu plusieurs de ses auditeurs, qui disaient beaucoup de bien de ses tableaux qu'ils ne connaissaient pas, pour compenser leur sévérité sur ses contes qu'ils connaissaient trop. Je l'ai rencontré plusieurs fois chez M. de Loménie, et sa conversation est assez agréable, mais non pas sans mélange de cagoterie, que le ton de la maison exigeait peut-être. Il doit avoir un frère qui s'est fait prêtre, et dont j'ai vu une lettre écrite comme l'aurait fait un capucin. Tout cela ne me préparait point à des tableaux de sa main, vendus dix mille francs, et en Italie. A propos d'argent, je suis honteux de ce que vous avez voulu payer une part de port pour vos huit ou dix volumes; sans doute le port de la caisse de Florence à Pescia fait amplement et plus

qu'amplement votre part. Vous aviez raison de dire que vous faisiez tout ce qui est affaire avec une régularité parfaite; recevez-en, je vous prie, mes remercîments, car dans le vrai, je vous ai donné tous les ennuis du ballot avec une indiscrétion dont je suis confus. Ma mère se joint à mes remercîments, elle est bien touchée de la bonté que vous avez de nous offrir les nouveautés que vous recevriez de Paris, lorsqu'elles en vaudraient la peine. Elle se sentirait très-flattée de vous être présentée, et cependant ce ne serait point sans quelque mélange de crainte. La longue solitude l'a rendue timide, elle se sent rouillée, tandis que je suis au contraire confondu de ce qu'elle a pu se maintenir dans une société, dans un train de vie qui me semblent faits pour détruire tous les ressorts de l'esprit. — Je travaille à présent à côté d'elle à la continuation de mon *Histoire des républiques italiennes*; j'en ai encore quatre volumes à faire pour la finir. J'en ai ébauché deux qui seront prêts à être publiés dans quinze mois. Si j'avais suspendu longtemps cet ouvrage, j'aurais paru y renoncer, et j'ai de l'affection pour cette histoire, qui présente dans le quinzième siècle des développements de caractère bien singuliers. Cependant j'ai promis la littérature du Nord, et j'y reviendrai ensuite. Ces projets avec lesquels je mesure presqu'une moitié de ma vie, la remplissent d'une manière agréable, car c'est le temps de la composition qui est vraiment le temps heureux. — J'écrirai au libraire de Genève de se procurer la troisième partie des *Mémoires* de Gœthe dès qu'elle paraîtra, pour vous la faire parvenir. Mais j'ai peine à croire, qu'au milieu des armées et de la désolation universelle, Gœthe ait

trouvé le loisir de publier quelque chose, ou ses compatriotes celui de le lire. Daignez présenter nos hommages à M. Fabre, et croire à mon tendre et respectueux attachement. »

« Pescia, 31 octobre 1813.

« Il est vrai, madame, que la crise dans laquelle nous vivons, nous rend incapables de causer, d'écouter, d'écrire. En prenant la plume, il me semble toujours que, puisque je ne parlerai pas librement de ce qui nous occupe, je n'aurai plus rien à dire de digne de vous. Spectateurs de cette effrayante table de jeu, où notre vie, notre fortune, notre liberté, non pas d'agir seulement, mais même de penser, dépendent d'un coup de dés, comment n'être pas maîtrisés par cette terrible idée? Comment ne pas trembler surtout d'un jeu où l'on ne joue point, hélas! quitte ou double, car il n'y aura de quitte pour personne, et chacun pourra se dire heureux s'il n'a fait que doubler sa perte à la fin de la partie? Cette idée ne me laisse point de repos, les lettres que je reçois quelquefois de lieux plus rapprochés du théâtre de la guerre augmentent cette compassion douloureuse pour cette malheureuse race humaine; ainsi, madame Brun m'a fait de Copenhague un tableau de la désolation du Mecklembourg par les Russes, qui fait frémir. Se peut-il que cette clameur qui s'élève de tous les points de cette terre ensanglantée, pour demander la paix, ne soit pas enfin exaucée? De tout ce qui a été tué je ne connaissais, et encore bien légèrement, que ce M. de Bérenger et sa jolie femme, mais il y a cent personnes de ma connaissance dont on n'a point de nou-

velles et dont on est en peine: il y en a dans l'armée, il y en a dans les pays pris et repris et cent fois ravagés; quelques-uns seront morts peut-être, beaucoup seront ruinés et je n'ai point de prétentions à la philosophie sur le malheur de perdre son bien. J'y ai passé il y a plus de vingt ans pour plus des trois quarts du mien, et je m'affligerais très-sérieusement si je perdais ce qui reste. De tous côtés je n'entends retentir autour de moi que des malheurs semblables, mais la plus cruelle de toutes ces révolutions de fortune est celle qui vient d'atteindre une de mes meilleures amies, et l'amie intime de Corinne. Anglaise, et fille d'un père qui, à une fortune fort honnête, avait ajouté les bénéfices d'un long séjour dans les Indes, elle croyait, comme tout le public, qu'il laisserait à sa mort 80,000 liv. sterling, près de deux millions, qu'on lui avait connus à son retour. Elle vivait dans cette croyance avec peu d'économie et dépensant souvent sa pension annuelle, lorsqu'une lettre qu'elle reçoit lui apprend que son père s'est si bien ruiné par un désordre insensé, qu'après avoir mangé la totalité de sa fortune et avoir contracté des dettes, il s'est coupé la gorge; en sorte que du jour au lendemain, elle s'est trouvée au-dessous de rien, obligée de vivre des leçons qu'elle donne. Dans cette souffrance, dans cette attente continuelle de malheurs publics et privés, j'ai toujours le bouillonnement d'une curiosité douloureuse en recevant et en ouvrant mes lettres. Quand elles ne sont pleines que de littérature, comme une que je reçus hier sur la question de juger si Macpherson était l'auteur ou le traducteur des poésies dites d'Ossian, ce n'est pas sans un mouvement d'impa-

tience que je les lis; c'est bien de cela qu'il s'agit aujourd'hui! Celles où je trouve un peu d'amitié font du bien dans tous les temps, et calment toutes les agitations. C'est pour cela, madame, que les vôtres me sont si précieuses. C'est pour cela, mais pour mille autres raisons encore; car on y trouve tout, et le sentiment, et la pensée, et la saine philosophie de la raison, et l'empreinte d'une âme élevée. Je suis bien fâché de vous dire que ma mère ne vous croit pas, dans les démentis que vous donnez à votre réputation d'esprit; comme je lui ai lu vos lettres, elle s'est trouvée à portée d'en juger par elle-même. Au reste, elle aurait bien tort de s'effrayer de cette réputation, ce n'est jamais l'esprit qui rend sévère. Sa timidité est universelle, elle est l'effet d'une longue solitude, du dépaysement hors de sa langue, et de l'habitude de pensées tristes. J'espère bien que l'occasion viendra de vous la faire connaître. Mais j'aurai auparavant le bonheur de vous revoir. Je pense qu'à la Saint-Martin les vacances sont finies, que les bibliothèques se rouvrent, que les absents reviennent de la campagne, et c'est en effet vers le milieu de novembre que je compte avoir l'honneur de vous rendre mes devoirs. Recevez en attendant l'assurance de mon respectueux attachement, et daignez présenter mes hommages à M. Fabre. »

« **Pescia, 23 novembre 1813.**

« Il n'y a que deux jours que je vous ai quittée, madame, et déjà j'entends raconter de Florence des nouvelles étranges qui me donnent quelque inquiétude, encore que je n'en croie pas un mot; car on a beau refuser toute foi au

récit de choses fâcheuses, s'en être occupé suffit pour mettre l'esprit dans une situation pénible. Le courrier de Florence nous a manqué ce matin, et cela a suffi pour faire naître mille bruits de mouvements populaires. Je sais bien que lors même qu'ils auraient de la réalité, ils ne vous atteindraient pas, mais vous pourriez souffrir des contre-coups. J'espère que rien de semblable ne vous menace, que rien ne dérangera ce calme philosophique que vous avez su choisir; je n'avais jamais encore été initié comme dans ce petit voyage à votre vie intérieure; il me semble que ces huit jours m'ont donné occasion de vous connaître bien mieux encore, et par conséquent de vous aimer davantage. Dans ces longues conversations auxquelles vous avez eu la bonté de m'admettre, nous avons repassé en revue presque tous nos sentiments et presque toutes nos opinions; je connais à présent et vos pensées et vos occupations et vos habitudes, et je porte envie à ceux qui peuvent s'enrichir des premières et partager les secondes. Il me semble que d'avoir déjà tant causé nous fournirait des sujets pour causer davantage encore, et je garde un trop doux souvenir de ces huit jours, pour ne pas espérer les voir recommencer dans le cours de cet hiver.

« J'ai tout de suite commencé à lire avec ma mère *la Princesse de Clèves*; j'aimais profiter sans retard de la bonté que vous aviez eue de me prêter des livres et m'occuper surtout d'un de ceux dont vous m'aviez parlé avec éloge : il me semblait que c'était continuer notre conversation. Mais je ne saurais dire comme je suis frappé de la différence de ton et de manière entre ce roman là et ceux de nos jours. Ceux-là demandaient beaucoup plus le talent

de l'historien, ceux d'aujourd'hui le talent de l'auteur de comédie. Dans la noblesse du récit, dans la distribution du sujet, dans l'invention, il est peut-être fort supérieur aux romanciers modernes; il me paraît fort inférieur dans le dialogue, toutes les fois qu'il en introduit aucun. Il y a quelque chose de formaliste et d'empesé dans les propos que l'auteur prête à chaque personnage. Il me semble que de tous les arts, celui qui a fait le plus de progrès, c'est celui de la conversation; je crois qu'on cause mieux aujourd'hui qu'on ne faisait au temps de Louis XIV, et qu'alors encore on causait mieux qu'on n'aurait fait au temps de Boccace, car toutes les conversations qu'il rapporte dans ces contes si célèbres me paraissent bien autrement ennuyeuses encore. Dans le vrai, c'est que causer est devenu chaque jour davantage le but de la vie, tandis qu'autrefois ce n'en était que le délassement.

« J'ai reçu aujourd'hui par la poste quelques petits ouvrages de M. Dupont de Nemours. Il y a de petits mémoires sur différents sujets presque tous religieux et philosophiques, présentés sous cette forme piquante et originale qui lui est propre. Le premier est intitulé *Pourquoi la plupart des chemins sont tortus*; avec le mélange d'une plaisanterie légère et gracieuse, il expose avec justesse l'origine des abus, et les causes qui les rendent respectables; en dix ou douze pages il a rassemblé beaucoup d'idées aussi justes que piquantes. Mais il abandonne presque toujours son sujet après y avoir à peine touché, et longtemps avant d'en avoir fait une application sérieuse; il semble un enfant, qui après avoir reçu et renvoyé sa paume deux ou trois fois avec une grande adresse, la lance si loin qu'il

la perd de vue, et n'y songe plus. Il m'a envoyé encore un mémoire sur l'éducation nationale dans les États-Unis, puis la traduction en vers de dix syllabes des trois premiers chants de l'Arioste. J'ai reçu tout cela aujourd'hui, et je n'ai pas eu le temps d'en lire grand'chose, mais il me semble qu'il y a dans la versification beaucoup de grâce et de facilité. Je vous fais le compte de mes richesses, madame, parce que vous y avez droit; si dans tout cela quelque chose vous tente, si vous voulez sa *Philosophie de l'univers* que j'ai aussi, vous n'avez qu'à dire. Et puis il faut bien que je vous parle de livres, je vous ennuyerais mortellement si je ne vous entretenais d'autre chose que de ma reconnaissance et de mon attachement, et le sol de Pescia ne produit ni événements ni pensées. Daignez me rappeler aux membres divers de votre société, exprimer à M. Fabre tout le plaisir que j'ai eu à le connaître davantage, et croire que mes sentiments pour vous égalent mon respect. »

« Pescia, 19 décembre 1813.

« Vous savez, madame, comme je désire toujours vos lettres, mais dans les moments d'agitation, dans la crainte ou l'inquiétude, elles me deviennent plus précieuses encore, et tous les événements de cette semaine me faisaient désirer vivement de vos nouvelles. Jamais en effet je ne m'étais moins attendu aux visites que nous avons eues coup sur coup : celle de Lucques ne semblait presque qu'une plaisanterie, quoiqu'elle ait compromis beaucoup de gens même ici, qui ont pris les déserteurs qui en revenaient pour une avant-garde triomphante, et qui les

ont accueillis avec des vociférations, bientôt après dénoncées. Mais le débarquement de Livourne était tout autrement inquiétant : il a déjà causé assez de dommage dans le faubourg, il pourrait bien en causer davantage, si le commandant prend des mesures pour se mettre en état de défense. Ce qu'il y a de plus triste à toutes ces souffrances partielles, à toutes les ruines qui s'ensuivent, c'est qu'elles ne peuvent mener à aucun résultat. Qui que ce soit qui l'emporte en hiver, cela ne décide rien pour le sort de la campagne prochaine. Ce n'est qu'au mois de mai et de juin que les grandes armées s'avanceront, se rencontreront, et que leurs batailles décideront à qui des deux restera l'Italie. Les espérances de paix dont on nous entretenait semblent s'évanouir, on ne nous parle plus de ce congrès de Mannheim dont les lettres de Paris étaient pleines au 20 novembre. On ne distingue plus rien dans aucune des nouvelles qu'on donne; je ne sais ce que je dois croire de cette révolution de Hollande annoncée à la fin de novembre et point confirmée depuis. Tout est confus, tout est sombre, et l'on est trop heureux encore de se réfugier dans des spéculations générales, pour éviter de si tristes et de si fatigantes réalités. Je comprends fort bien le mouvement d'indignation qui avait inspiré au comte Alfieri ce cri contre la multitude, *pane e bastone;* il ne voyait que les furieux qui avaient souillé, qui avaient abattu le système auquel il avait attaché ses plus nobles pensées. Il accusait les misérables tant qu'ils étaient puissants; depuis que leur règne est fini, son indignation se serait calmée, et changée doucement en un jugement sur la race humaine tout entière. Alors il l'aurait plainte au

lieu de la haïr. Les passions féroces auxquelles la multitude s'est abandonnée en France pendant la Révolution, à Naples pendant la contre-révolution, en Espagne, en Allemagne pendant des guerres religieuses, en Palestine, dans l'Albigeois, au Mexique et au Pérou, pendant les diverses espèces de croisades, n'ont point été le partage seulement des gens sans propriété; les grands, les riches, les savants, les ont le plus souvent communiquées au peuple. Partout elles sont devenues épouvantables, parce que le sentiment moral, qui est un frein suffisant pour les âmes honnêtes, lorsqu'il s'appuie sur l'opinion publique, est sans force lorsqu'il doit lutter contre elle, et que le propre du fanatisme est de créer une opinion publique au sens contraire de la morale. Pendant qu'a duré cette fermentation, il y a eu un temps où personne n'a voulu croire que les sarrasins, que les juifs, que les patérins, que les idolâtres, que les aristocrates, que les *Giacobini* (qui n'étaient point des jacobins français), eussent le droit et les priviléges de l'humanité. Tout ce qui pouvait parler ou écrire prêchait comme morale la subversion de la morale à leur égard. Tous ceux qui dans tous les rangs de la société n'ont pas la force de penser ou de sentir par eux-mêmes, et c'est l'immense majorité, étaient entraînés par cet assentiment universel; ceux même qui avaient plus d'esprit ou d'indépendance dans le caractère déviaient plus ou moins de leurs principes; aucun ne demeurait à sa place, et quiconque ne suivait pas le torrent s'enrôlait sous les bannières d'un parti, pour se donner l'appui d'une autre opinion publique, contre l'opinion dominante. Il y a deux cents ans que dans toute l'Europe on n'aurait pas

trouvé un seul individu qui, en son âme et conscience, n'eût décidé qu'il fallait brûler un athée, à moins que cet individu ne fût athée lui-même. Il y a vingt ans qu'on ne trouvait pas en France un homme dont la profession de foi ne fût la persécution à outrance des aristocrates, à moins qu'il ne fût aristocrate lui-même. Il y a pourtant une morale éternelle, immuable, indépendante de ces passions de la multitude; on en a la preuve dans ces affreuses révolutions mêmes, puisque les plus forcenés y reviennent, dès que le calme leur est rendu. Ceux même dont le nom est voué à l'opprobre le plus ineffaçable, les Tallien, Couthon, Danton, Robespierre peut-être n'étaient pas perdus jusqu'au fond du cœur. On avait pu le voir dans leur vie précédente, quelques-uns en ont même donné des signes au milieu de leur ivresse de sang. Mais le sentiment moral ne nous dirige vers la vertu, comme l'aiguille aimantée ne se tourne vers le pôle, que dans le calme. Tandis que la boussole est ballottée, elle se tourne irrésolue vers tous les points du compas, et notre éblouissement nous fait aussi quelquefois chercher la vertu dans le crime. — On a fait quelquefois de très-grandes et de très-belles choses avec le fanatisme, comme on en a fait avec toutes les passions; mais c'est de toutes les armes la plus dangereuse. Affligeons-nous de cette faiblesse, défions-nous-en, et admirons cependant encore ce beau mobile qui reste dans l'espèce humaine, et qui la ramène toujours au bien après tant d'égarements. — De tout cela je ne conclus rien sur l'autorité à donner à la populace, je la crois ramenée aussi constamment que les autres classes à des sentiments honnêtes. Il y a plusieurs vertus du pauvre que j'admire

plus que toutes celles des riches. Mais ni les sentiments ni les vertus ne suffisent pour gouverner, il faut des pensées et des combinaisons, et leur éducation, l'emploi habituel de leur temps ne mettent ni les pensées, ni les hautes combinaisons, ni les vastes connaissances à leur portée... Ah! Rabelais que j'oubliais! je n'ose pas dire qu'il me fait quelquefois rire à mourir, je crains de donner bien mauvaise idée de mon goût, car il est impossible de le braver et de le blesser plus constamment qu'il ne fait. Mais il y a en revanche une verve de gaieté, une originalité, et quelquefois une vérité de caractère qu'on n'a point égalées. Il faut, en le lisant, déposer l'idée de le juger, il ne pourrait plus alors vous séduire; il ne faut point se demander quel est son but; le plus souvent il n'en a pas. Il rêve gai, et il faut s'associer à son rêve, mais quelquefois il sort de là les plaisanteries les plus piquantes sur la pédanterie de son siècle, sur les divers états de la société, et alors leur parfaite vérité les rend plus originales encore. Il faut qu'il soit bien riche, puisqu'il en a tant enrichis d'autres, puisqu'il a été tant pillé. La Fontaine et Molière s'en étaient nourris. Mais au reste je n'ai jamais vu de femmes s'en accommoder. Son langage baroque, son latin, ses singeries sur l'érudition portent la gaieté dans nos études les plus sérieuses, mais tout cela est perdu pour tous ceux qui n'ont point connu les *Savantas* dont il se moque. Ses polissonneries en général ne sont pas seulement indécentes, mais dégoûtantes; les femmes ne peuvent pas y être tout à fait indifférentes, et dès qu'on y donne trop d'attention, on en est rebuté. D'ailleurs les trois caractères si originaux de Falstaff, de Sancho Pança

et de Panurge, qu'on a souvent mis en opposition, ont tous trois également déplu, je crois, à toutes les femmes.

« Bon Dieu ! quelle longue lettre ! pardon mille fois de mes bavardages; conservez-moi vos bontés, rappelez-moi à MM. Fabre, et croyez à mon respectueux attachement. »

« Pescia (sans date).

« On dirait, madame, que la poste est déterminée à faire languir notre correspondance. Elle met toujours trois fois plus de temps à nous rendre respectivement nos lettres qu'il ne serait nécessaire, eu égard à la distance. Cela devrait changer au 1er janvier, puisqu'on nous annonce qu'alors le courrier de Gênes à Rome passera par notre ville, en sorte que la correspondance avec Florence ne se fera plus par ricochet, mais j'y compte peu. En attendant, je vais essayer d'un de nos *procaccios* [1], puisque ce n'est que par eux que je puis envoyer la *Philosophie* de M. Dupont. Ma mère me charge de vous dire, madame, qu'elle est persuadée que ce livre ne vous satisfera point. Elle vous croit quelque chose de plus ferme et peut-être de plus sévère dans la raison; elle est persuadée que vous n'approuverez point le mélange des vérités fondamentales qu'il établit par toute la force du raisonnement avec les rêves d'une imagination brillante; elle trouve que les idées ne sont pas suffisamment coordonnées et que le livre est trop petit, et comme volume et comme pensée, pour un sujet aussi vaste et un titre aussi pompeux. Je

[1] Courriers, messagers.

trouve ses critiques fondées et je m'attends aux vôtres, et cependant c'est un ouvrage qui me plaît beaucoup. Il me fait penser et jouir en même temps. On est amené naturellement à développer ce qu'il indique, et toujours en aimant l'auteur. Ce qu'il y a de plus marquant dans son système, l'avantage de la douleur, le bien qui naît du mal, est aussi la partie où je me trouve le plus en harmonie avec lui, et il me semble cependant que plusieurs de ses idées sur ce sujet sont fort nouvelles et ont de plus un grand mérite d'expression. M. Dupont a souvent l'éloquence du cœur pour échauffer son esprit. Je lui sais gré encore d'avoir reconnu une âme dans tout ce qui a vie, dans tout le règne organique de la nature. J'aime beaucoup les animaux, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, à la réserve du seul tigre impérial. Mais quand je ne les aimerais point, je ne conçois pas qu'on puisse considérer l'instinct comme un attribut de la matière et non point la pensée. La division d'esprit et de matière se présente à moi aussi évidemment dans un chien que dans un homme. C'est parce que nous mêlons toujours à notre philosophie des notions empruntées d'une religion dogmatique, que nous avons rendu toutes ces questions obscures; en laissant de côté les sentences des théologiens, on trouverait bientôt que les matérialistes et les spiritualistes expriment les mêmes idées par des mots différents, et que la distance réelle entre eux n'est pas assez grande pour qu'il vaille la peine de disputer.

« J'ai en effet remarqué, madame, que vous avez plus mauvaise opinion des hommes que moi; je m'en afflige, car cela veut dire que vous avez plus souffert par eux. Ce-

pendant vous croyez les femmes meilleures que les hommes, et je suis bien pleinement de votre avis; mais cette préférence est venue de ce que vous jugez les hommes d'après les autres et les femmes d'après vous-même. Vous voyez seulement les uns et vous sentez les autres. Et cela confirme encore ma croyance, qu'il n'y a pas un être humain qui ne gagne à ce que, pour le juger, on prenne son point de vue de l'intérieur. J'ai reçu aussi des confidences humiliantes pour la nature humaine, mais j'ai plus souvent été frappé de vertus inattendues, de scrupules demeurés inébranlables là où je les croyais tous détruits. Je me suis souvent récrié : où la délicatesse va-t-elle se nicher? et bien qu'elle me parût absurde, j'aime mieux encore qu'elle existe quelque part que point du tout.

« Vous seriez toute bonne, madame, de vouloir bien me communiquer les nouvelles un peu marquantes, quand il y en aura.

« Hélas! je n'ai rien à vous offrir en retour; ce n'est pas un pays où il naisse rien et d'où il parte rien. Vous voyez que ce que j'ai de plus frais à vous offrir comme nouvelle, ce sont des systèmes sur l'esprit et sur la matière; mais ce qui n'est pas plus nouveau et qui m'occupe cependant bien davantage, c'est mon attachement extrême pour vous, ma vive reconnaissance et mon désir de vous revoir. Témoignez aussi mon attachement à M. Fabre, qui n'est pas, je crois, un juge de l'espèce humaine moins sévère que vous. Je voudrais être rappelé au souvenir de madame d'Unruhe et de lady King, et je suis bien sensible à celui de M. Micali.

« Pescia, 10 janvier 1814.

« J'éprouve, madame, de mortelles inquiétudes, et les miennes ne vont jamais sans un mélange de passion. La colère me console du chagrin, et l'indignation me distrait de mes soucis. J'avais eu plusieurs lettres de Genève et de Suisse qui me peignaient le bonheur dont on jouissait encore dans cette enceinte respectée, l'aisance universelle, fruit de la sagesse et de la liberté, l'amour de la patrie et du gouvernement sous lequel on vivait depuis dix ans, le zèle avec lequel tous les cantons avaient proclamé la neutralité, et s'étaient mis en mouvement pour la défendre. Une lettre de Vency, du 18 décembre, m'annonçait qu'indépendamment des assurances officielles que les puissances coalisées avaient données de respecter la neutralité, la grande-duchesse de Weimar avait écrit à la femme qui l'a élevée, pour lui en renouveler l'assurance, au nom de son frère, l'empereur Alexandre, qui était auprès d'elle; et toutes ces déclarations ont été suivies d'une indigne trahison, qui rejette de l'opprobre même sur le nom suisse, car si les cantons et la Diète ont été unanimes dans leurs vœux, le Landamman Reinhardt n'est pas innocent. Les Suisses ne lui pardonneront jamais de n'avoir pas fait de résistance; il devait un combat à l'honneur national, et il est bien probable que la fermeté seule de s'y préparer aurait sauvé à sa patrie et cette invasion et cette honte. C'est dans un moment semblable que j'approuve hautement M. Foscolo. Il n'a point servi le gouvernement pendant sa puissance, il n'a recherché de lui ni honneurs ni richesses; mais, au moment où il menace ruine, au mo-

ment où ses dangers font oublier ses fautes, et où ses adversaires nous détrompent de nos imprudentes illusions; lorsque gonflés de succès inaccoutumés pour eux, ils ne laissent entrevoir aucune espérance de paix, ils se refusent à toutes les conditions, même à celles qu'ils ont offertes, j'aime à voir un ancien ennemi de la tyrannie oublier ses ressentiments, se joindre à celui même qu'il n'estime pas, pour repousser l'étranger moins estimable encore. Il y a dans l'invasion du prince Schwarzenberg quelques chances heureuses pour ma patrie, mais il y en a de terribles contre elle. Il doit être entré à Genève le 29, car on n'y avait point de forces, et on n'y préparait aucune résistance. J'aurais donné beaucoup de mon sang pour rendre à ma patrie son antique et glorieuse liberté, mais je n'aurais jamais consenti à l'acheter au prix de l'honneur de la Suisse. D'ailleurs, on ne peut attendre de bonnes choses que d'une bonne source. Une renaissance fondée sur une trahison ne trouvera de garantie dans aucun serment, dans aucun traité. D'autre part, quel discours que celui de Fontanes ! quel manque de convenance de faire tant le roi, lorsqu'il fallait ne se montrer que comme le général longtemps heureux qui avait défendu la France, ne voir qu'elle, ne parler que d'elle, et faire oublier qu'il avait osé parler de *sa gloire*, de *ses projets*, et non de ceux des Français ! Ne sait-il pas que son titre était la victoire, qu'il le perd avec les revers?

« Je vous renvoie tous les romans, madame, avec de vifs remercîments, et de moi, et de de ma mère, et ma sœur. Dans tous les temps la lecture en aurait été agréable; mais au milieu des inquiétudes du moment, lorsqu'il faut trem-

bler tour à tour pour tous ceux qu'on aime, pour ses biens, pour sa liberté, lorsque chaque lettre qu'on reçoit apporte une double émotion, et par des malheurs inattendus qu'elle vous révèle, et par la crainte que cette lettre ne soit la dernière, et que toutes les communications les plus précieuses ne soient coupées l'une après l'autre, on est trop heureux de trouver une distraction complète dans l'intérêt romanesque, de vivre absolument en dehors de ce monde, avec les fils de l'imagination. Celle de madame de Souza est charmante. Le mérite des trois romans dépasse de beaucoup ce que m'aurait fait prévoir l'esprit qu'elle met dans la société, mais surtout le dernier, *Eugénie et Mathilde*, me paraît un tableau admirable de l'émigration, un tableau historique qui peint la nation française dans une de ses plus grandes crises, qui montre sous le jour le plus vrai ses défauts et ses vertus, qui a un charme de naturel et un intérêt que je n'ai trouvés nulle part. On y sent en même temps l'histoire, le voyage et le roman, et le mélange est fait avec tant d'art, que les trois mérites ne se nuisent jamais l'un à l'autre. J'ai écrit à madame de Souza pour la remercier du plaisir infini que ce livre m'avait fait. Depuis que nous avons fini cette lecture, nous venons de commencer en famille Villers, *De l'esprit et de l'influence de la réformation*. Il y a au commencement un peu de cet embarras allemand dans les idées, un peu trop de métaphysique subtile; mais, quand il entre ensuite en matière, il avance avec fermeté au travers d'un beau plan, et il l'a traité avec autant de sagesse et de justesse que d'élévation. Nous en avons, je pense, encore pour quinze jours à le finir; il nous est difficile d'aller vite dans les lectures

que nous faisons en famille. L'avez-vous lu? avez-vous lu Heeren, *De l'influence des croisades?* ce sont deux bons ouvrages sur lesquels je voudrais rappeler votre attention, je les ai tous deux à votre service. Il me semble qu'ils entrent l'un et l'autre dans le plan de lectures que vous vous êtes prescrit. Pour joindre ces livres à ma lettre, je les remets encore aujourd'hui au *procaccio*, mais désormais, autant que ceci durera, notre communication sera beaucoup plus sûre et plus rapide par la poste. Elle part à présent directement de Florence pour Pescia les mardi, jeudi et samedi à quatre heures après midi, et elle arrive dans la nuit; elle repart aussi d'ici dans la nuit, et vous devez la recevoir les mercredi, vendredi et dimanche de bonne heure. C'est la vie tout entière aujourd'hui que la poste. J'ai la fièvre trois fois par semaine en l'attendant. Celle de dimanche matin, dont j'attendais quelque chose, ne m'a rien apporté. Que je vous envie, madame, le bonheur de savoir vous distraire en vous appliquant fortement à quelque chose! Il est vrai aussi que vous n'avez pas des intérêts si directs, si intimes et si immédiatement compromis. Vous ne pensez pas comme moi qu'il y a peut-être déjà un événement arrivé, qui peut me rendre profondément malheureux, et que je ne sais pas encore. De grâce, informez-moi de ce que vous saurez. Pensez à moi avec indulgence, même quand nous ne serions point d'accord, et conservez-moi votre amitié. »

« Pescia, 20 janvier 1814.

« Vous êtes toute bonne, madame, de me reprocher mon silence; en vérité, mes lettres me semblent et si

vides et si tristes, j'ai tant de chagrin, de crainte et d'humeur, que j'ai bien plus besoin d'indulgence pour celles que j'écris que pour celles que je n'écris pas. Depuis tout près d'un mois je suis privé de toute communication avec ma patrie et mes affaires, je suis peut-être ruiné à l'heure qu'il est, sans en rien savoir, et je ne vois encore aucune espérance de rouvrir cette communication; rien n'avance vers cette paix tant désirée. Je n'admets pas, je l'avoue, le principe que vous me rappelez : *Qui veut la fin veut les moyens*. C'est une règle dont l'abus serait trop facile; il n'y a rien qu'elle ne pût excuser; mais d'ailleurs je n'ai probablement point le même but que ceux qui agissent, et je ne crois pas leurs moyens bons pour le but qu'ils ont eu. C'est la paix que je désire et non la victoire, la paix fondée sur l'équilibre des puissances, et non sur le renversement d'aucune. La révolution de la Suisse me fait autant de peine que son invasion; la constitution, fondée sur l'acte de médiation, est la meilleure qu'ait eue la Suisse depuis qu'elle existe; celle qu'on lui rend par force ne pouvait se maintenir que par son antiquité; elle est détestable dès qu'elle est redevenue neuve. Les coalisés voudraient faire une contre-révolution en France comme en Suisse; je serais bien fâché qu'ils y réussissent, et de plus il me semble qu'ils n'en prennent pas trop le chemin; leur situation est déjà bien moins brillante qu'elle n'était il y a quinze jours, et elle pourrait bien se gâter furieusement encore. Je vois qu'on le croit à Paris. Les fonds remontent et les troupes marchent.

« Pour Dieu, chassons, s'il est possible, de notre pensée cette triste politique. Je ne rêve que sang et que

ruine. Les lettres que je reçois sont pleines de terreur et de désolation ; chacune de mes amies attend à son tour la perte de toute sa fortune. A une soif ardente pour les nouvelles, je joins une terreur extrême de tous les raisonnements, de toutes les conjectures ; comme il n'y a aucun resultat qui ne doive faire du mal, les souhaits contraires me font également peur. Je voudrais me sauver de la région des faits dans celle de la pensée ; mais il est difficile d'y parvenir sans distraction. Les choses mêmes qui pourraient blesser ma vanité ne me touchent plus guère ; il y a bien autre chose en jeu que la vanité. Vous avez pu voir qu'un second article du *Journal de l'Empire* me traite encore assez sévèrement. C'est une chose tout à fait singulière que cette orthodoxie française sur les trois unités. Je puis avoir proféré une hérésie contre cette trinité littéraire ; mais ce n'est là, après tout, ni le but de mon livre, ni la somme de toute littérature. On dirait que j'ai attaqué la doctrine par excellence, parce que j'ai parlé avec irrévérence de l'autorité d'Aristote en fait de tragédies. Que fait la trinité tragique cependant à la littérature provençale et à la portugaise, où il n'y a point de théâtre? que fait-elle à l'épopée, à la poésie lyrique, à la pastorale, aux romans chez les Italiens et les Espagnols? Les neuf dixièmes de mon ouvrage n'ont que faire avec cette doctrine que Dussaulx me reproche tant, et dans le dernier dixième restant j'ai présenté les deux opinions sans faire pencher la balance. Il faut que je me tienne en garde contre l'impatience que me donne cette manière de disputer, car on me ferait aisément, pour soutenir mon prétendu dire, aller beaucoup plus loin que je ne voulais, et

me jeter dans un parti après avoir voulu être neutre. Je suis fort curieux de voir les critiques allemands, qui me reprocheront à leur tour ma partialité pour les règles françaises. Je sais que Bouterwek a *recensé*[1] mon ouvrage pour l'*Allgemeine Literatur-Zeitung*, mais je n'ai point pu le voir. Parmi les livres qui occupent aujourd'hui Paris, tout le monde me parle du roman de Picard, et personne ne le loue. C'est un livre triste comme une étude trop vraie de la vie; on se plaint de s'y trouver trop longtemps en mauvaise compagnie. Je ne le connais que par les extraits des journaux, et ceux-là me donnent quelque curiosité de le voir, mais aucun attrait. M. de Sabran disait *que dans ce roman il n'y a de bien fait que le bossu.* Il paraît, en effet, que le caractère du cousin bossu est fort piquant. M. de Salaberry, mon collaborateur à la *Biographie*, a enfin publié son *Histoire des Turcs*. J'ai peur que ce ne soit un ouvrage composé un peu légèrement; ceux qui ont vécu avec lui en parlent beaucoup plus comme d'un homme du monde que comme d'un érudit. Je ne lui vois encore de rapport avec les Turcs que la pluralité des femmes ou maîtresses. Il faudrait un très-grand travail pour arriver aux vraies sources de son histoire; mais autant que j'en puis juger par ce que j'ai vu de lui, il écrit agréablement, et ses tableaux parlent à l'imagination.—Vous voyez, madame, que je m'efforce d'échapper à ma pensée. Ah! que je parlerais bien mieux du fond du cœur si nous avions la paix! Mais dans le fond du cœur je n'ai aujourd'hui rien de bon à montrer que mon tendre attachement et mon respect pour vous.»

[1] C'est le mot allemand *recensiren*, rendre compte d'un ouvrage.

« Pescia, 2 février 1814.

« Je vous trouve bien heureuse et bien forte, madame, de savoir rester, comme vous le dites, *à la fenêtre*, de voir passer les événements sans permettre qu'ils vous agitent fortement, et de savoir les exclure de votre pensée toute la journée, pour ne leur donner d'attention que pendant que vous vivez dans la société. Vous devez en partie cet avantage à ce que vos vœux et vos sentiments ne sont point partagés ; vous avez un seul désir, constant, bien circonscrit et toujours le même. Je suis tout au contraire. Je connais beaucoup mieux ce que je déteste que ce que je désire; ou plutôt cette dernière chose, que je connais bien aussi, n'est nullement à ma portée. Il y a un homme pour lequel j'ai une forte aversion, qui n'a point changé; mais il n'y a pas un de ses adversaires pour lequel j'aie de l'affection ou de l'estime; et vraiment, ni dans les revers, ni dans les succès, ils n'ont rien fait pour la mériter. Cet homme a professé des principes qui me font bouillir le sang lorsque je les rencontre dans quelques écrits; mais ce n'est nullement à ces principes qu'en veulent ses adversaires; au contraire, c'est peut-être par là même qu'il a le plus de rapport avec eux. Son arrogance m'a été insupportable pendant de longues années; mais l'arrogance de ceux qui ont été si humbles pendant ces mêmes années me révolte peut-être encore plus. Quant aux nations, je n'estime hautement que l'anglaise, et cependant je ne me fierais pas entièrement à sa prudence; je crois que, par emportement, par obstination, elle dépasse sou-

vent son but. Après celle-là, qui me semble hors de pair, entre toutes les autres, c'est la française que je préfère. Je souffre pour elle lorsqu'elle souffre, et encore que je ne sois point Français, mon orgueil se révolte quand son honneur même est compromis. Je pourrais bien dire que je méprise infiniment plus les Italiens que je n'aime les Français; ce sentiment se renforce ici tous les jours pour les voir de trop près, et il m'empêche absolument de m'associer à leurs souhaits. Ici, depuis que le gouvernement est ébranlé, je les vois lâchement faire la cour à la plus basse populace. Un charpentier et un faiseur de paniers sont à présent les rois de Pescia; comme on croit qu'ils peuvent ameuter ou apaiser à leur gré leurs compagnons de cabarets, on les encense, on leur fait des présents, on se réjouit lorsqu'ils font les bons princes ou qu'ils mettent des bornes à leurs menaces, et, parmi les propriétaires qui les craignent, il n'a pas été possible d'établir une garde nationale, ou le moindre moyen de compression et de défense des personnes et des propriétés. Dieu sait comment nous traverserons la crise qui commence! peut-être cependant ne sera-t-elle ni si longue ni si fâcheuse qu'on pourrait le croire; les événements étranges que nous voyons ressemblent plus aux conséquences des préliminaires de paix qu'à une invasion hostile. — Je suis bien reconnaissant de l'intérêt que vous voulez bien prendre à mes soucis de fortune; je n'ai point chez des banquiers une somme assez forte pour que sa perte pût me déranger, mais la plus grande partie de notre bien consiste dans des maisons en ville, et si nous avions le malheur de soutenir un siége à Genève, outre les maux

affreux qui en résulteraient pour ma patrie, je serais très-probablement ruiné. Mes biens de campagne sont aussi sur la route des armées, et j'ai l'assez mince satisfaction de voir nommer ces endroits dans les gazettes. Au reste, vous avez bien raison, le sentiment entre encore pour beaucoup dans ma politique; il y a tant de gens que j'aime, pour qui je souffre, que des idées abstraites ne suffisent point pour m'en consoler. Ne croyez point cependant, madame, que, pour avoir partagé mes affections, j'aime faiblement ceux que j'aime; vous auriez, je vous assure, moins de droit que personne de me le reprocher.

« Je suis bien loin de penser jamais à répondre aux critiques des journalistes; et comme politique, et comme dignité, le silence est avec eux de beaucoup le meilleur parti. Au reste, celles que j'ai essuyées ne sont point de nature à exciter cette espèce d'impatience qui fait quelquefois manquer à de sages résolutions. Je ne suis point de l'avis de M. Dussaulx, mais je suis fort content de ses manières avec moi.

« Nous lisons à présent en famille le *Voyage de Mirza Abu-Taleb*. C'est un noble persan qui vint en 1801 en Angleterre, et qui raconte avec beaucoup de naïveté les impressions qu'il a reçues de l'Europe. Il y a dans la manière de juger d'une nation complétement différente de nous quelque chose de si piquant, que ce cadre a souvent été pris par des Européens, qui même avec beaucoup d'esprit n'ont fait alors que des livres assez médiocres. Ceci est bien réellement l'ouvrage d'un musulman, et de plus d'un homme d'esprit; ses impressions sont vraies et simples: il fait penser que nous sommes beaucoup moins

loin de ces peuples que nous ne nous le figurons, tandis que tous les écrivains apocryphes, qui se sont donnés pour Orientaux, ont cherché à élargir cette distance. Nous voir nous-mêmes de la place d'autrui ; comparer ensuite les vrais sentiments des autres avec les préjugés que nous avons sur eux, ce sont deux exercices également philosophiques. Ce n'est pas alors l'ouvrage qu'il s'agit de juger ; c'est nous-même qui, en le lisant, faisons à son sujet dans notre tête un ouvrage instructif. Vous voyez que je passe en revue mes livres pour avoir occasion de vous les offrir, et que je ne néglige pas en même temps de faire valoir ma marchandise. C'est que je serais toujours heureux de faire une chose qui pût vous être agréable, et que j'ai peu de chances pour l'espérer.

« Soyez assez bonne pour me rappeler au souvenir de M. Fabre, pour me pardonner, s'il y a lieu, mes inconséquences, et pour me conserver l'amitié dont vous m'honorez. »

« Pescia, 20 février 1814.

« Parmi beaucoup d'autres sujets d'inquiétude, je m'inquiétais aussi, madame, de n'avoir point depuis longtemps de lettres de vous; jugez donc avec quel plaisir la vôtre du 8 au 15 a été accueillie, et cependant elle n'est pas toute tranquillisante, puisque je vous y vois d'abord souffrant d'un gros rhume et d'un violent mal de tête, et ensuite regardant avec assez de défiance les canons braqués contre votre bibliothèque. Je croyais d'abord pouvoir bien vous répondre qu'il ne s'y brûlerait pas une amorce; les ménagements réciproques, la correspondance qui con-

tinue, me paraissent assez indiquer que tout s'est fait de concert, et que Napoléon n'a pas été fâché de laisser occuper à son beau-frère une place dans la coalition, pour être assuré qu'à la paix très-prochaine on ne demanderait pas sa déposition. Les choses qui se sont passées ici sous nos yeux confirment dans l'opinion que cette guerre-ci tout au moins se fera sans effusion de sang. Mais voilà ce bombardement de la forteresse d'Ancône, auquel je ne m'attendais pas, et qui vient troubler ma tranquillité; je tremble aujourd'hui que, pour que la pièce soit complète, on ne veuille vous gratifier aussi de quelques salves d'artillerie. Bon Dieu, que la paix fait besoin pour mettre un terme à une si fâcheuse comédie! Nous avons passé ici une fort mauvaise semaine, mais je crois aujourd'hui tous les dangers finis. Mardi, quand les Napolitains entrèrent dans le val de Nervole et qu'ils en chassèrent le corps de Français posté en avant de Borgo à Buggiano, il y eut de très-beaux faits de cette guerre anodine, une surprise qui manqua seulement de deux minutes, quelques fort belles charges de cavalerie, une retraite des Français fort bien entendue; tout allait le mieux du monde et personne n'était encore égratigné, lorsque les Français, impatientés d'être chassés comme des polissons, firent une décharge sur les lanciers qui les chargeaient, en tuèrent deux et blessèrent un troisième. Toute la colonne fit aussitôt volte-face en criant : *Tradimento! tradimento! Armatevi, cittadini, siamo traditi!* Ici, où l'on n'est guère accoutumé aux combats, on trouva tout simple que des soldats se plaignissent de trahison quand l'ennemi les tuait dans une escarmouche; tout simple que la princesse fît faire le lendemain matin des

excuses d'un événement contraire à ses ordres. Pour moi, je n'aurais pas laissé que de trouver l'histoire bouffonne, si j'avais eu envie de rire ; à vrai dire, je n'en étais alors nullement en train; le tocsin sonnait par ordre des Napolitains au Borgo et dans tous les villages voisins, les paysans, armés et mêlés à la plus effroyable canaille, menaçaient tout ce qu'il leur plaisait d'appeler jacobin. Pendant trente-six heures environ ces bandes révolutionnaires, qui me retraçaient toute la fureur du peuple pendant la Terreur, furent maîtresses du val de Nervole. Loin d'être calmées par l'arrivée de la colonne napolitaine, le désordre fut encore augmenté, les officiers comme les soldats ne prêtant l'oreille qu'à ce qu'il y avait de plus vil dans la populace, traitant avec une arrogance et des menaces insultantes tous les magistrats, tous les députés de la communauté, bouleversant toutes les maisons, et prodiguant à tout le monde sans exception le titre de jacobin : ce fut un miracle si une moitié des habitants ne fut pas pillée et massacrée par l'autre. Aussi ces hôtes si désirés ont-ils laissé d'eux une mémoire assez fâcheuse. En mon particulier, je n'ai rien eu à souffrir. Comme je demeure hors de la ville, et par un chemin assez difficile, je n'ai vu ni Napolitains ni révolutionnaires. Si je m'étais trouvé sur leur passage, je n'en aurais pas été quitte à si bon marché; parler français et n'être pas catholique étaient deux furieux titres de réprobation. J'en joignais un troisième, c'est l'horreur que m'inspirent ces scènes-là, horreur que j'aurais mal dissimulée. Dieu merci, la chose est finie, je l'espère, pour la Toscane, et elle ne tardera pas, je crois, à l'être pour l'Europe entière. Les bases que vous avez

pu voir dans le petit écrit, intitulé *le Moniteur supprimé*, et qui sont adoptées des deux parts, sont honorables pour tous, sont modérées, et de nature à promettre une paix durable, car la paix ne dure qu'autant que le vaincu lui-même est content. Je ne suis pas de l'avis du peuple, qui semble, en effet, se déclarer pour ses anciens gouvernements : tous ceux qui existaient dans toute l'Italie avant la révolution devaient être bien mauvais pour avoir fait des hommes aussi méprisables. Qu'on fasse de l'Italie un royaume ou une confédération, je voudrais surtout qu'on s'éloignât de ce qui était. Je ne voudrais ni de Ferdinand, ni moins encore de la reine d'Étrurie ; ici on les voudrait, je crois, tous deux à la fois. J'aurais une bien grande curiosité de voir cette constitution d'Espagne dont vous me parlez ; le moment ne viendra-t-il donc pas où l'on saura ce qui se passe hors du cercle étroit où l'on est enfermé? — Les lettres que je reçois de Paris sont désastreuses, une moitié des propriétaires, n'ayant plus de communications avec leurs biens, se trouvent sans le sou. Le nombre des faillites est très-grand, celle de Gros-Davillier me fait beaucoup de peine ; je connaissais l'un des chefs de cette maison, c'était un homme fort estimable, et sa ruine entraînera celle de beaucoup de gens à qui je m'intéresse. La nouvelle de la grande déroute de Bonaparte, le 1er février, s'est heureusement réduite à fort peu de chose ; j'espère donc que tant d'amis qui me sont si chers ne seront ni ruinés, ni obligés de s'enfuir, ni insultés par une soldatesque qui est toujours bien redoutable ; la paix viendra avant de si cruels événements. — Bon Dieu ! je n'ai parlé que de politique ; pardon, mille fois pardon,

madame, mais la pensée est là tout entière; en vérité, toute la vie y est aussi. Rappelez-moi à MM. Fabre et recevez l'assurance de tout mon respect et de tout mon dévouement. »

« Pescia, 13 mars 1814.

« J'ai reçu, madame, par le dernier courrier votre aimable lettre. Dans tous les temps elles ont pour moi le plus grand prix, mais il me semble qu'elle en acquièrent encore davantage à présent que toute autre correspondance a cessé. Non plus que vous, je ne reçois de lettres de nulle part, et cependant je ne puis pas douter qu'on ne m'écrive de Genève et de Suisse, et pour des communications d'amitié et pour des affaires; de l'autre côté il est certain que le courrier de Paris arrive encore, et cependant rien ne vient. Il semble qu'on s'acharne à nous laisser dans ce doute, dans cette obscurité que font naître toutes les contradictions entre le peu que nous pouvons voir. Vous avez bien raison de sortir de l'état pénible où nous tient le présent par la porte du passé et non par celle de l'avenir. Quand on a assez de sang-froid pour lire l'histoire dans des moments comme celui-ci, on y trouve infiniment plus de repos, de nourriture, que dans les vaines conjectures auxquelles nous sommes ramenés sans cesse. Je me suis, comme vous, beaucoup occupé dans ces derniers temps du siècle de Louis XIV, non pas dans Voltaire, que je n'aime pas, mais dans tous les mémoires de son temps, et dans une histoire très-bien faite de la diplomatie française, de M. Baxi de Flassan. Les rapports sont en effet très-souvent frappants, mais les différences ne le sont

pas moins. L'arrogance de Louis XIV, et une vanité toute égoïste, toute pointilleuse, toute pleine de petitesses, au moment où il n'entretenait l'Europe que de sa gloire, forment l'un des caractères qui me blessent le plus; la longue patience de l'Europe fut lassée par tant d'outrages, tant de mauvaise foi dans tous ses traités, une ambition si désordonnée dans toutes ses guerres. Son dernier acte de mauvaise foi, l'acceptation de la succession d'Espagne, après des renonciations sanctionnées par tant de serments, après deux traités solennels pour partager les États de Charles II de manière à maintenir la paix et l'équilibre de l'Europe, donna enfin l'essor à une indignation si longtemps comprimée. Ce fut, alors comme aujourd'hui, une guerre déclarée par toutes les nations à l'ambition d'un homme; de même tous les revers furent amenés nécessairement par l'ivresse des succès précédents; de même l'épuisement des victoires livra la France à ses ennemis. Mais alors non plus je ne lis pas sans attendrissement les efforts généreux de cette nation pour sauver son honneur et son indépendance; alors aussi, quoique Louis XIV soit ma bête d'aversion, je ne commence à connaître en lui quelque grandeur que dans ses revers. Les ennemis, comme il arrive toujours, sont entraînés par leur haine et par l'ivresse de la victoire fort au delà du but qu'ils s'étaient proposé et auquel la prudence aurait dû les attacher; ils veulent l'humilier jusqu'au déshonneur, sous prétexte de limiter la prépondérance de la France, ils veulent l'accabler, et les succès de Villars et de Vendôme sauvent l'Europe de ceux même qui s'étaient armés pour la sauver. Ce ne sont pas précisément les événements qui se ressem-

blent, car il serait facile de faire ressortir de très-grandes différences, ce sont les passions humaines qui ont toujours le même caractère, et dont la marche est d'autant plus aisément prévue, qu'elles sont partagées par une plus grande masse d'individus. Le caractère personnel modifie les passions des princes ou des généraux, et altère en conséquence leur conduite, mais tous les caractères individuels disparaissent dans les passions populaires, les différences se compensent, le sentiment national modifie seul le sentiment de l'homme, et, dans des circonstances données, une nation se ressemble beaucoup plus à elle-même, non-seulement que deux individus, mais que le même homme ne se ressemble à lui-même à quelque distance de temps.

« Je ne sais ce qui excitera le plus ma curiosité, des livres nouveaux d'Angleterre, ou des journaux littéraires, ou des journaux politiques. Je voudrais bien voir le monde par un autre côté et sous le point de vue qu'on a au delà de la mer. Jusqu'à présent les journaux italiens et ce qu'ils rapportent des journaux allemands ne me satisfont nullement. Ces Anglais qui arrivent nous apporteront-ils une collection des *Monthly* et des *Critical Review* ? J'aimerais encore mieux cela que leur sucre et leur café, que je suis loin cependant de dédaigner. J'en ai eu quelques-uns à Paris ; j'ai trouvé dans les ouvrages qu'ils analysaient beaucoup de faits qui nous sont presque absolument inconnus, mais très-peu de pensées. Il est vrai que le hasard pourrait fort bien m'avoir fait tomber sur les numéros les moins substantiels.

« Ma mère est bien reconnaissante, madame, de l'intérêt que vous voulez bien prendre à sa santé, elle a payé

comme tout le monde son tribut de rhumes et de petite fièvre à la mauvaise année. Mais elle est assez bien à présent. Daignez recevoir avec ses remercîments ses vœux pour votre bien-être et les miens, et croire à tout mon respect comme à mon tendre attachement. »

« 17 mars 1814.

« Voilà donc, madame, le dernier acte de cette terrible tragédie commencé : selon toute apparence, nous marchons rapidement au dénoûment ; le sénat, assemblé à Paris sous les yeux des armées étrangères, déposera l'Empereur, il proclamera le roi avec ou sans conditions ; il acceptera, au nom de la France, la paix qu'on voudra bien lui donner ; il attendra de la générosité des puissances coalisées qu'elles retirent leurs armées, ce qui pourrait bien n'être pas si prompt ; mais, en attendant, il sera obéi par les armées françaises et par toute la France. Ce météore flamboyant a éclaté : le magicien a prononcé les paroles sacramentales qui détruisent l'enchantement ; tout est fini ; il ne s'agit plus que de savoir comment Bonaparte mourra ; il ne peut plus vivre. Dieu sait ce qui viendra ensuite, si ce sera le partage de la France, ou la guerre civile, ou le despotisme, ou l'anarchie, ou enfin la paix et la liberté que les proclamations du jour faisaient espérer. Il n'y a qu'une bonne chance contre un millier de mauvaises ; c'était une grande raison à tous ceux qui aiment la France pour ne pas vouloir que ce terrible dé fût jeté : il est en l'air : il ne reste plus à présent qu'à faire des vœux pour qu'il tombe bien. Sans doute l'intérêt

bien entendu des coalisés serait encore aujourd'hui même d'accord avec celui de la France et de l'humanité. Mais est-ce une raison pour oser se flatter qu'il sera écouté? *Quidquid delirant reges*..., et pourquoi finiraient-ils de délirer? Entre les différentes constitutions dont la France a essayé, je crois la dernière une des moins bonnes, et surtout une des moins libres; c'est cependant à celle-là que je voudrais m'en tenir, en mettant un Bourbon à la place de Bonaparte, et rassemblant seulement le Tribunat. Tout existe, tout est préparé, et le changement se ferait avec le moins de révolution possible, c'est-à-dire avec le moins de convulsion et de souffrance. Cette constitution ne mettait qu'une pauvre carrière aux usurpations et aux caprices d'un homme aussi redoutable que Bonaparte. Mais Monsieur est à une furieuse distance et de son caractère et de ses talents; et ce qui n'était que toile d'araignée pour un homme fort entre les forts, pourrait bien valoir des chaînes d'acier pour un homme faible entre les faibles, si du moins l'opinion publique seconde les défenseurs de la liberté. Faire encore une fois l'essai d'une constitution toute nouvelle me paraîtrait le comble de l'imprudence et de la déraison; ne fût-ce que parce qu'une constitution, comme le vin, n'acquiert sa force qu'après avoir fermenté et vieilli. De toutes les constitutions nées pendant la Révolution, la seule qui présentât quelques combinaisons sages était celle du Directoire; mais outre que tous ses éléments sont aussi dispersés que si elle n'eût jamais existé, pour l'adapter à une monarchie, il faudrait des changements qui en feraient un système tout nouveau; les deux ou trois autres ne valent pas la

peine d'être nommées. J'ai souvent entendu parler de l'antique constitution de la monarchie; mais je n'ai jamais vu deux personnes qui l'entendissent de la même manière. Il n'y a point moyen de prendre pour base ce qui est si loin d'être arrêté. Quant à l'homme qui tombe aujourd'hui, j'ai publié quatorze volumes sous son règne, presque tous avec le but de combattre son système et sa politique, et sans avoir à me reprocher ni une flatterie, ni même un mot de louange bien que conforme à la vérité; mais, au moment d'une chute si effrayante, d'un malheur sans exemple dans l'univers, je ne puis plus être frappé que de ses grandes qualités. Sa folie était de celles que la nôtre n'a que trop longtemps qualifiées du nom de grandeur d'âme. Les ressorts par lesquels il maintenait un pouvoir si démesuré, quelque violents qu'ils nous parussent, étaient modérés, si on les compare à l'effort dont il avait besoin et à la résistance qu'il éprouvait. Prodigue du sang des guerriers, il a été avare de supplices, plus non pas seulement qu'aucun usurpateur, mais même qu'aucun des rois les plus célèbres : aucune basse dissimulation, aucun soupçon de poison ne souilleront sa mémoire. Sa réputation militaire ne sera de longtemps égalée, et Dieu veuille nous préserver de voir jamais personne y prétendre! Ses campagnes de Russie et de Saxe seront de grandes taches à cette gloire, mais sa campagne d'hiver, en France, a été fort belle, et si la nation n'avait pas été tellement lasse de lui, qu'à tout risque elle l'a abandonné, sa position était encore assez brillante pour mettre de son côté les meilleures chances de succès. Nos amis semblent à l'abri des malheurs per-

sonnels, du pillage et de l'incendie ; c'est beaucoup, après toutes les terreurs que la situation de la France pouvait faire concevoir; mais que l'avenir est encore troublé! On dit que celui de la Toscane va être fixé, qu'un prince Lichtenstein va en prendre possession au nom de Ferdinand : j'en ai connu deux, le prince Jean, chef de la famille, et le prince Maurice, d'une branche cadette ; est-ce l'un ou l'autre? Peut-être ferai-je fort sagement quand ils arriveront d'aller me mettre sous leur protection.

« Je ne voulais dire qu'un mot de politique, et m'en voilà déjà à ma troisième page ; je voulais me hâter de passer à vous remercier de tout ce que vous avez la bonté de me dire pour ma mère, et de l'intérêt si aimable que vous daignez prendre à ma santé, et je n'en ai pas encore dit un mot. Il est vrai que, pendant ce temps-là, ma mère écrit de son côté pour vous remercier ; elle est encore bien faible, elle a beaucoup souffert et elle souffre encore, sa main est toute tremblante, et son âme est tremblante aussi, car le moindre choc lui donne une violente émotion ; elle fait cependant des progrès; elle alternera votre remède avec les bouillons d'herbe que lui ordonnait le médecin, et elle aura plus de confiance en celui que votre bonté lui communique qu'en tous les avis de la faculté. Je profite pour une seule lettre de la bonté que vous avez de m'offrir une occasion pour l'Allemagne. Demandez à M. de Wint de vouloir bien mettre celle-ci à la poste, quand il sera sur les terres d'Autriche. J'espère avoir, par un banquier, des moyens d'écrire à Genève, et je vais en profiter. Et puis je pense que de nouvelles communications sont sur le point de s'ouvrir. La dernière

lettre que j'ai reçue moi-même de Paris est du 11 mars; la dernière dont j'aie connaissance est du 23 mars; à si peu de distance, on était bien loin encore de prévoir ce qui est arrivé. Daignez recevoir encore, madame, et mes vifs remercîments et l'assurance de mon respectueux attachement. Rappelez-moi au bon souvenir de M. Fabre, et croyez-moi bien réellement tout à vous.»

« 27 mars 1814.

« J'aurais eu une grande curiosité, madame, de voir sir Humphry Davy; il arrivait à Paris justement comme je partais de Genève, et cette arrivée, attendue avec beaucoup d'impatience par mes amis, surtout M. Pictet, dérangea même un peu mon voyage. Vous avez la bonté de satisfaire en partie ma curiosité en me répétant ce qu'il vous a dit de mon amie; sa maigreur, sa pâleur sont bien extraordinaires après l'état où je l'ai vue, mais elle a un tempérament d'une force remarquable; la santé d'une autre femme aurait été minée sans retour après tout ce qu'elle a souffert. J'avais vu en manuscrit le petit ouvrage sur le suicide, et, pour dire vrai, j'avais disputé contre dans son ensemble et dans tous ses détails. Je n'aime pas les palinodies; lorsqu'on change d'avis, il me semble qu'on n'est pas tenu à en informer le public. Ce n'est pas que je ne comprenne fort bien comment, avec le progrès des réflexions, de sa propre expérience, de la marche des faits qu'on n'avait vus qu'en embryon, du développement du caractère des hommes qu'on avait préjugé sur des premières apparences, on modifie ses opinions, son parti, peut-être même ses principes. Vouloir interdire ce

changement, c'est préférer le préjugé aux lumières, c'est vouloir que l'esprit soit stationnaire ou plutôt qu'il ne soit pas. Car qui dit correction emporte changement. Mais un écrivain, s'il veut influer sur le public, doit s'étudier à faire voir que, s'il change dans une partie de ses idées ou de ses jugements, c'est pour rester plus fidèle à ses principes fondamentaux. S'il n'en est pas ainsi, si ses principes mêmes ont changé, s'il était tombé dans une erreur qu'il reconnaisse, il doit s'abstenir d'occuper le public d'un sujet sur lequel son suffrage n'a plus de poids. Aux yeux du public qui fait abstraction des temps, son suffrage d'aujourd'hui est annulé par celui d'avant-hier, et c'est bien pis, si, à chaque époque, l'auteur a parlé conformément à la mode régnante. C'est ainsi que les palinodies de la Harpe me font prendre en dégoût un livre d'ailleurs si agréable. Quant à l'opinion particulière de madame de Staël sur le suicide, je trouvais toujours qu'elle était prise dans son caractère et non dans son raisonnement. Elle est excessivement poltronne, et les femmes ne sont point obligées d'être faites autrement. Au commencement, elle avait une très-grande peur de la mort, à présent on a réussi à lui faire plus peur encore du diable, ou, si vous voulez, du jugement dernier : la peur n'est pas de la logique. Quand, dans sa jeunesse, elle était ébranlée par cette grande peur de la mort, elle était confondue d'admiration devant tous ceux qui osaient la braver ; le suicide et le duel lui paraissaient le *nec plus ultra* de l'héroïsme ; elle a fait certainement du mal par son enthousiasme éloquent pour ces actions qui ne demandent après tout qu'une dose de courage fort com-

mune, et qui ne sont nullement réservées aux grandes âmes. Mais, depuis que ses convertisseurs l'ont remplie d'une terreur bien plus grande pour ce qui viendra après la mort, elle n'a plus eu l'esprit assez calme pour examiner si, dans le système même le plus religieux, le suicide ne devait pas être permis tout comme le duel, dans le cas de défense naturelle. Défense quelquefois nécessaire de notre honneur, défense souvent permise de notre repos, préservatif toujours mis à notre portée par la nature contre les douleurs intolérables auxquelles les lois mêmes de la nature peuvent nous exposer, le suicide n'est le plus souvent pas plus digne d'admiration que de blâme, pas plus qu'une amputation cruelle à laquelle on se soumet pour son propre intérêt. C'est un de ces mille remèdes mis à notre portée, et, pour dire vrai, c'est le plus énergique. Je ne trouvais pas que, dans tout ce petit traité, madame de Staël raisonnât ni avec justesse, ni avec une complète bonne foi, mais il y avait de l'éloquence et de la sensibilité, et c'est en effet des émotions qu'on lui demande plus que de la persuasion. Je serai pourtant bien curieux de voir de nouveau et ce petit ouvrage, et son *Allemagne*, et surtout la préface qu'elle a faite depuis son départ, et qu'on dit très-remarquable. J'espère bien recourir à vous, madame, et pour ces ouvrages et pour les autres que vous avez demandés d'Angleterre, si vous les avez lus avant que je quitte ce pays. L'*Annual Register* est, en effet, un excellent meuble de bibliothèque; c'est probablement comme cela que vous en ferez usage, plus pour le consulter que pour le lire, car, en essayant de le prendre de suite, je l'ai trouvé une fois bien pesant. Il me

semble que les dernières années que j'en connaisse, 1495 ou 96, étaient écrites tout à fait dans le sens de l'opposition. Mais ce qui aurait un intérêt prodigieux, qui abonde en Angleterre et qui nous est absolument inconnu, c'est tout ce qui est relatif à l'affranchissement des colonies espagnoles, à la naissance de ces États si puissants et si heureusement situés, dont le jour est venu, tandis que notre vieille Europe se brise en poudre. Vous m'avez parlé de la constitution nouvelle des Espagnols. C'est une chose encore que je désirerais infiniment connaître; n'arriverons-nous donc jamais à avoir par nos gazettes quelque notion de ce qui se passe au delà des mers? Celle de Toscane n'a pas le sens commun. — Bon Dieu! que j'ai fait un grand effort pour écrire trois pages sans parler des événements de France, et de la terreur que je ressens pour tous ceux que j'aime dans ce pays! — Je ne me souviens plus quels petits vers a faits M. Aiguan, j'en ai entendu parler sans jamais les lire. La loi de l'Institut est de n'admettre de membres que ceux qui résident à Paris; tous ceux qui n'y ont pas un domicile fixe ne sont que *correspondants*, et je le suis, mais de la troisième classe, qui est plus de mon ressort. Il a été comme décidé cette année qu'un membre d'une classe, ayant droit de séance également dans toutes trois, ne pouvait pas être reçu dans une autre classe : cette opinion empêche la nomination de M. de Choiseul-Gouffier à la place de Delille.

« Je continue à ne recevoir pas une lettre de Genève, pas une lettre de Suisse, pas une lettre d'Allemagne. Les gazettes de ces deux derniers pays viennent-elles commu-

nément à Florence? Quel besoin nous avons tous de paix! quelle douleur non interrompue que cette guerre! Mais les conditions de cette paix ne peuvent pas être seulement les limites de la France; il faut y joindre une certaine distribution du reste de l'Europe qui rétablisse la balance. Toutes les grandeurs sont relatives, et la France dans ses anciennes limites, ayant perdu toutes ses colonies et toute sa marine, la France sans un seul allié, ne serait plus l'égale ni de la Russie, si démesurément étendue, ni de l'Autriche qui cherche à dominer sur toute l'Italie, ni de l'Angleterre, maîtresse en même temps des dix-sept provinces des Pays-Bas. Peut-être bien faudra-t-il se soumettre à ces conditions; mais, comme elles rompent l'équilibre de l'Europe, elles ramèneraient nécessairement la guerre.

« Je félicite Florence d'avoir M. Strozzi pour préfet. Tous les choix dont j'entends parler paraissent faits dans un fort bon esprit; mais que pourront-ils faire, et combien durera leur pouvoir? Daignez remercier MM. Fabre de leur bon souvenir, et recevoir l'assurance de mon respectueux et inviolable attachement. Ma mère se met aussi à vos pieds. »

« Pescia, 10 avril 1814.

« Je n'ai point répondu, madame, pendant plus de dix jours à votre aimable lettre, je les ai passés dans l'inquiétude et la souffrance; ma mère a été assez sérieusement malade, je voyais recommencer tous les symptômes de la fièvre bilieuse qu'elle eut il y a deux ans; c'était le même accablement, le même dégoût universel, la même

prostration de forces; enfin l'humeur a pris son issue par deux érysipèles qui l'ont frappée coup sur coup à la tête, et qui ne sont pas encore finis, quoiqu'elle soit à présent, Dieu merci, beaucoup mieux. La fièvre a passé, la douleur aussi, mais la faiblesse demeure, et cette extrême irritabilité nerveuse, qui expose sans cesse à de nouveaux accidents, par quelque cause inattendue. Ce mal est toujours, dit-on, la conséquence des émotions et des inquiétudes; je ne comprends pas comment quelqu'un peut aujourd'hui en être exempt. La mienne porte à présent sur *tous* les intérêts publics et tous les intérêts privés, et les ténèbres dans lesquelles nous vivons l'augmente. En effet je voudrais comme vous, madame, pouvoir transporter toute mon attention sur quelque autre partie du monde, puisque nous connaissons si mal celle où nous sommes et que ce que nous en savons est si peu satisfaisant. Je ne connais de sir Williams Jones que ses premiers essais sur la poésie orientale, c'était un ouvrage de sa jeunesse, avant même, je crois, qu'il eût passé aux Indes; il est beaucoup plus savant qu'amusant, et, s'il est permis de juger du tout par une aussi petite partie, je crois que l'ensemble de ses œuvres que vous faites venir ne vous donnera pas une entière satisfaction. Il est, ce me semble, *a great scholar*, et pas du tout un philosophe; il a une admirable facilité pour apprendre les langues, pour saisir leurs rapports et leurs différences, pour se plier à leur génie; il a cette susceptibilité d'émotions variées, qui lui fait goûter des beautés tout à fait étrangères à nos habitudes et à nos idées; et cependant il ne me semble pas qu'il les juge, ni d'un point de vue bien élevé comme

théorie, ni avec une impartialité qui inspire beaucoup de confiance. Tous les orientalistes, après tout, me paraissent s'être passionnés pour les livres de l'Orient, bien plus en raison de la peine qu'ils ont dû prendre pour les lire que de leur beauté intrinsèque. On y trouve une grande richesse d'imagination, mais rarement une raison solide. Leur poésie n'est jamais exempte d'extravagance ou leur philosophie de rêverie; les Asiatiques sont, il est vrai, les inventeurs de la métaphysique, de toutes les cosmogonies, et de presque toutes les religions, mais je ne trouve pas qu'aucune de ces *inventions*, dont ils se glorifient, satisfasse trop l'esprit. Des peuples qui ne sont jamais parvenus à savoir se gouverner, même tolérablement, doivent être en effet bien éloignés d'être les premiers des hommes. Mais puisque vous êtes déterminée à les étudier, il me semble que vous trouveriez plus de satisfaction dans les *Transactions* de la Société de Calcutta. Là on retrouve, si je ne me trompe, une instruction beaucoup plus variée sur tous les objets que l'Orient présente à notre observation.

« Il semble, madame, que vous avez encore à Florence une petite lucarne ouverte sur le reste du monde pour l'observer; pour nous, depuis que le courrier de Gênes ne passe plus, et que celui d'Allemagne n'arrive point, on ne sert que quelques privilégiés, nous ne voyons plus rien, nous ne savons plus rien, et nous avons la tête dans un sac. Vous avez eu la bonté de me promettre les nouvelles que vous recevriez de France par les voyageurs; une autre grâce presque de même nature, que je vous demande, c'est de me faire savoir les occasions d'écrire en France par des voyageurs, qui pourraient se présenter à vous. Il

me semble qu'il n'y en a pas un de ceux qui repartent pour leur patrie, dont on ne pût obtenir qu'ils se chargeassent de lettres ouvertes, et de nature à ne pouvoir les compromettre, et cependant ce serait une grande consolation de pouvoir écrire encore. — Je n'ai vu de la constitution d'Espagne que le serment du roi qu'a rapporté la *Gazette*, et cet échantillon ne me plaît guère. S'engager à ne permettre aucune autre religion que la sienne, c'est s'engager à punir pour des opinions; ce peuple est encore bien barbare, qui considère l'intolérance comme un droit. La liberté des opinions passe de beaucoup avant l'opinion des actions; la première n'est jamais nuisible aux autres comme la seconde, et il faut des mesures bien plus violentes et bien plus arbitraires pour la réprimer. Mais ce peuple arrive seulement aujourd'hui à l'année 1789 et il y arrive avec beaucoup moins de lumières que les Français; voyons s'il jouera mieux son rôle, et si les étrangers sauront mieux, de leur côté, éviter d'augmenter l'incendie en croyant l'éteindre. La *Gazette* de jeudi, que je reçois à présent, confirme encore l'idée que je m'étais formée de l'orageuse assemblée nationale d'Espagne, de ses soupçons, de ses mesures et de son langage révolutionnaire. Mais nos gazettes ne donnent de suite à rien, elles nous montrent un fait étrange, sans dire jamais ni ce qui précède, ni ce qui suit. Jamais on n'avait eu une intention plus marquée d'égarer le public et de l'empêcher de juger de rien. Je n'en lis pas une cependant qui ne me fasse bouillir le sang; la proclamation de Schwarzenberg, la translation de Vandamme au delà de Khazan, ces barbaries inutiles dont on se vante, me donnent un

accès de fièvre chaque fois que je lis les papiers; la maudite race que les hommes! que ceux surtout qui commandent aux autres! Vous me reprochiez, madame, d'aimer trop de gens; il me semble que le nombre de ceux que je déteste ou que je méprise n'est guère moindre. Laissez-moi passer de ces déclarations de haine et de rancune pour tant de chefs et de puissants à celles d'un respect, d'un dévouement et d'un attachement inviolables pour une reine aussi, mais pour une reine qui n'a jamais ordonné le mal. C'est peut-être la seule au monde. »

« Pescia, 1er mai 1814.

« Ma mère est si flattée et si reconnaissante de votre lettre, madame, que je dois commencer la mienne par vous en remercier en son nom; elle n'y réplique pas, pour ne pas avoir l'air de prétendre à vous engager à une nouvelle correspondance, mais elle est bien aussi sensible à tout ce qu'elle contient d'obligeant, que glorieuse de se trouver si bien d'accord avec vous. Il est vrai que je le suis moins; l'émotion d'une si grande catastrophe me fait un peu oublier le passé : le présent, l'avenir, remplissent bien plus ma pensée; je crains pour les plus forts l'ivresse du pouvoir à laquelle si peu de têtes résistent, je la crains encore après la modération vraiment digne des plus grands éloges du premier moment. J'évitais de toutes mes forces d'être confondu avec la nation dont je parle la langue, pendant ses triomphes; mais je sens vivement dans ses revers, combien je lui suis attaché, combien je souffre de sa souffrance, combien je suis hu-

milié de son humiliation. L'indépendance du gouvernement et les droits politiques font les peuples; la langue et l'origine commune font les nations. Je fais donc partie, que je le veuille ou non, du peuple génevois et de la nation française, comme un Toscan appartient à la nation italienne, comme un Suisse à la nation allemande, comme un Américain à la nation anglaise. Mille intérêts communs, mille souvenirs d'enfance, mille rapports d'opinion, lient ceux qui parlent une même langue, qui possèdent une même littérature, qui défendent un même honneur national. Je souffre donc au dedans de moi, sans même songer à mes amis, de la seule pensée que les Français n'auront leurs propres lois, une liberté, un gouvernement à eux que sous le bon plaisir des étrangers; ou que leur défaite est un anéantissement total, qui les laisse à la merci de leurs ennemis, quelque généreux qu'ils soient. Je ne suis pas bien sûr que madame de Staël partage ce sentiment, mais je réponds de l'impression que recevront ses amis, dont les vœux étaient auparavant si pleinement d'accord avec les vôtres, madame, avec les siens et avec les miens. Les femmes, plus passionnées que nous dans tous les partis qu'elles embrassent, sont d'autre part beaucoup moins susceptibles de cet esprit national; l'obéissance les révolte moins, et comme ce n'est pas leur vertu, mais la nôtre, qui paraît compromise par des défaites suivies d'une absolue dépendance, elles s'en sentent moins que nous humiliées. Au reste, tout ce que nous voyons jusqu'à présent semble promettre que les coalisés n'abuseront pas de leur victoire. La conduite d'Alexandre est fort noble et fort libérale, tous les actes du gouvernement provisoire sont

remarquables par leur sagesse et leur modération; il a conservé toute la dignité que pouvait permettre la circonstance. Et la constitution est plus sage, plus libre, mieux accommodée aux temps, qu'aucune autre de celles que nous avons vues se succéder rapidement. Mais jusqu'à ce que nous ayons vu l'acceptation et le serment de Monsieur, la paix signée, et la retraite des troupes étrangères, je ne serai pas tranquille. Ce n'est guère dans les premiers mois que le mot d'*indemnité* est prononcé, je tremble du moment où nous devons l'entendre.

. Je vois qu'au lieu de Lichtenstein, dont on m'avait parlé, c'est un comte de Stahremberg qui est venu à Florence; est-ce celui qui a été ambassadeur en Angleterre? De tous les Viennois que j'avais vus dans la société de madame de Staël, c'était celui dont la conversation était la plus brillante et la plus animée. Il ne serait point étranger aux idées libérales, et, si l'on pouvait former l'espérance de voir la Toscane participer aux avantages d'un gouvernement représentatif, il serait porté plus qu'un autre à l'établir. Mais il y a dans ce peuple une paresse d'âme, une dégradation de sentiments, qui fait regarder aux Toscans comme une souffrance l'obligation d'avoir une volonté. Ils ne veulent de *motu poprio* que dans leur souverain; eux-mêmes n'ont ni sentiment, ni mouvement qui leur soit propre. — Je m'étais flatté que la capitulation de Gênes nous rouvrirait les communications avec la France, mais j'avais été trop vite dans mes espérances, il ne vient encore rien de ce côté. Je veux essayer d'écrire à Paris par Milan et Genève, mais encore faut-il pour cela que le courrier de Milan passe, et je n'en suis pas assuré. Avez-

vous eu, madame, des nouvelles de M. Foscolo? a-t-il été atteint par tous ces désastres? et qu'espère-t-il pour lui-même et pour sa patrie? Le premier sentiment est celui d'en avoir une, sentiment rare en Italie. J'attends toujours avec anxiété des nouvelles de la mienne, et je n'en reçois point encore. Toute notre espérance, c'est d'être agrégés à la confédération helvétique, mais celle-là de son côté semble aujourd'hui manquer de sagesse. Ah! il y a encore dans le monde assez de mal et de craintes pour vivre sur les épines. C'est du milieu de ce fagot d'épines que j'élève ma voix pour vous assurer, madame, d'un attachement qui égale mon profond respect. — M. Fabre ne se sent-il pas redevenir Français dans ce moment-ci? »

« Pescia, 16 mai 1814.

Je suis tout chagriné, madame, de ne plus recevoir de vos nouvelles, je n'en ai plus eu depuis ma lettre du 1er mai; par le temps qui court, c'est plus d'espace qu'il n'en faut pour voir tomber un ou deux empires. Chaque semaine on fait l'essai de verres si nouveaux dans cette terrible lanterne magique, que je commence à regretter de n'être pas mieux placé pour le spectacle, et de ne pas mieux voir. Il est vrai qu'il est difficile de rien comprendre à ce qui se passe, ou de rien juger sur ce qu'on peut saisir de ce petit coin de terre; les impressions que je reçois des gens du pays, et qui ne sont cependant point du tout les leurs, influent sur ma manière de juger; je ne puis éviter ici de m'occuper un peu trop de l'Italie; le point de vue que je trouverai à Genève sera, je l'espère, plus

consolant, il sera plus net aussi, je pense. Il faut qu'il y ait quelque motif que je ne puis comprendre pour qu'on ne permette point encore l'arrivée des journaux et des lettres de Paris, mais je ne saurais dire à quel point cette obscurité profonde où l'on nous retient, cette séparation si absolue d'une partie de ceux que nous aimons, me tourmente. Le jour du courrier est toujours pour moi depuis bien longtemps comme un jour de fièvre ; j'en perds le plus souvent le sommeil dans la nuit qui précède ; à mesure que l'heure où l'on va délivrer les lettres approche, je m'agite et je me trouble davantage, je suis forcé de suivre bientôt moi-même le messager que j'ai envoyé à la poste pour prendre mes lettres, et j'arrive presque toujours à temps au bureau pour entendre dire qu'il n'y a rien ; et puis, au bout de trois jours, la même peine recommence avec moins d'espérance.

« Ce n'est pas que je n'aie eu dans ce mois-ci quelques lettres de Suisse et quelques lettres de Genève ; les dernières m'ont annoncé beaucoup de pertes d'argent, de contributions extraordinaires, de logements, etc., mais pas de ruine pour moi, tandis que parmi mes amis il y en a de beaucoup plus malheureux. L'un entre autres dont la charmante maison sur le confluent du Rhône a été changée en redoute. On a enlevé le toit et crénelé les murs, pour en faire comme une forteresse. Je tremble pour ceux dont je ne sais rien ; je tremble pour les conséquences des fièvres nerveuses, qui ont enlevé plusieurs des hommes les plus distingués, et je ne sais pas les noms de toutes les victimes. Ces détails si cruels et qui laissent cependant encore tant de parties obscures, redoublent

mon inquiétude pour mes amis de Paris, dont je ne sais plus absolument rien depuis le 15 mars. Aussi, quelque regret que j'aie à quitter ma mère et ma sœur, je suis dévoré de l'impatience d'arriver, de questionner, d'écouter, de lire. Je partirai probablement d'ici le 28 de ce mois, avec l'intention de passer à Livourne la journée du 29 avec ma mère et ma sœur, pour y faire notre communion; mais je ne sais pas bien quelle route je suivrai ensuite; je penche pour celle de Gênes, si le courrier peut se charger de mes effets et de moi; si, au contraire, je trouvais à Florence ou à Livourne quelqu'un qui eût une chaise et qui voulût courir la poste à frais communs, je prendrais la route de Lombardie, et j'aurais alors l'avantage de vous revoir. Dans tous les cas, soyez si bonne, madame, que de m'écrire sans retard, pour que je ne perde pas tout ensemble et l'espérance de vous voir et celle de recevoir vos lettres.

« Il me semble que les événements se chargent d'expliquer ce changement dans nos opinions et nos désirs qui vous avait étonnée de ma part. J'ai toujours la même aversion pour la toute-puissance partout où elle se trouve, parce qu'en effet je la vois partout également immodérée dans son ambition et son orgueil. La magnanimité qui paraît à la première victoire laisse déjà percer des vues chaque jour plus égoïstes, les espérances d'indépendance nationale s'évanouissent pour l'Italie, celles de limites à l'autorité absolue s'oublient; on ne parle plus que de grands partages où chacun des grands compte s'agrandir encore, où les petits seront trop heureux si on les laisse vivre. On pourra voyager des postes de Genève à celles

de Belgrade, toujours sur les terres de l'Autriche, et de celles de ses archiducs; et quelle indépendance espérer alors pour les princes d'Allemagne ou pour ce qui restera de l'Italie? Les grands, que Richelieu a forcés de servir dans l'armée de Louis XIII, disaient : *Vous verrez que nous serons si bêtes que nous prendrons la Rochelle?* Bien des gens pourraient en dire autant aujourd'hui, et à plus juste titre; et je mets au premier rang parmi eux ceux de l'Angleterre, grande directrice de la Ligue il y a six mois, et qui aujourd'hui ne l'est plus et ne peut plus l'être. Plusieurs accusent aussi l'Angleterre d'une politique perfide; elle en est si éloignée, que son cabinet est au contraire le plus passionné de tous, celui qui s'obstine le plus à ses projets, encore que les circonstances soient changées, celui qui est le plus exposé à dépasser son but par ses efforts. Tel fut le caractère et la faute du parti whig autour de Marlborough, tel fut celui du grand Chatham. Ils ont répété avec la même passion que Caton autrefois : *delenda Carthago*. Si j'avais été sénateur de Rome ou de Londres, j'aurais dit au contraire : Il faut sauver, il faut rebâtir Carthage, car Carthage était plus nécessaire à Rome qu'à elle-même. Mais je me laisse toujours entraîner à vous écrire de longues diatribes de politique. On dirait que je veux m'emparer des fonctions de ministre des affaires étrangères de Votre Majesté. Pardonnez-le, madame, en y reconnaissant ce besoin de réfléchir ce besoin d'aller jusqu'au fond de tous les sujets, que vous donnez à tous ceux qui vous approchent. En même temps, daignez croire que ce ne sera pas sans un regret bien vif que je m'éloignerai de vous, et que je perdrai l'espérance

de profiter davantage cette année de votre voisinage. Laissez-moi emporter celle de retrouver en vous à mon retour la même bienveillance, comme je rapporterai sans doute et le même respect et le même attachement. Présentez mes hommages à M. Fabre. Si je passe à Milan, et si M. Foscolo y est à présent, je serais charmé de le voir; soyez assez bonne pour me donner son adresse. Ayez aussi la bonté de me dire si vous avez su que madame Récamier, que M. de Chabot et les autres Français de marque qui étaient à Rome se sont mis en route pour retourner à Paris. Ma mère demande à être rappelée à votre souvenir et à votre bienveillance; sa santé commence à se bien remettre, mais je m'afflige de la solitude où je vais la laisser. »

« Pescia, 26 mai 1814.

« Je suis bien irrité contre la poste, madame, qui m'a privé d'une de vos lettres; celle du 10 mai, dont vous me parlez, ne m'est jamais parvenue. Elle est allée se joindre à tant d'autres qui me manquent de tous les côtés; il y a bien du malheur à perdre jusqu'à celles qui n'ont à faire qu'un trajet si court. Cette irrégularité me donne de l'inquiétude au moment où je vais mettre entre nous une distance beaucoup plus grande. Je pars dimanche, et après avoir passé deux jours à Livourne, je rejoindrai à Lucques le courrier, avec lequel j'irai au moins jusqu'à Gênes, en sorte que je n'aurai point l'honneur de vous revoir cette année; je ne sais pas bien encore comment je continuerai mon voyage, mais je m'efforcerai de le faire le plus rapidement possible. Pour effacer le chagrin de partir, il faut

mettre bientôt après le plaisir d'arriver ; il sera rendu plus vif encore par les lettres que j'espère trouver à Genève. J'ose me flatter, madame, que vous me ferez l'honneur de m'y donner aussi de vos nouvelles : peut-être nous retrouverons-nous plus d'accord sur la seule chose sur laquelle nous soyons en différend quand je ne verrai plus le monde comme ici, par un petit trou, et que je pourrai mieux juger de l'ensemble des événements. Pendant ce temps vous prouverez le gouvernement autrichien, et moi je verrai si c'est avec raison qu'on nous flatte de faire renaître celui de nos ancêtres. Le premier est un de ceux que je redoute le plus, persuadé que les hommes sont toujours l'ouvrage du gouvernement. C'est dans le caractère et l'esprit des Autrichiens, par opposition à celui des Saxons, des Prussiens et de tout le reste des Allemands, que je cherche d'abord ce que je dois penser de la cour de Vienne. Après ce premier examen, leur police défiante et jalouse, leur aversion pour les lumières, et les entraves qu'ils mettent à toute espèce de circulation des livres et d'idées, m'expliquent le fait qui m'a d'abord frappé dans la masse du peuple. Mais tout cela est renvoyé à un nouvel examen, et je vais être plus que jamais à portée de le faire.

« J'ai reçu aujourd'hui d'une manière indirecte des nouvelles de madame de Staël. Le 15 avril elle était encore à Londres, mais elle projetait de se trouver à Paris au bout de deux mois; cependant elle regrettait un voyage d'Écosse qu'elle avait médité auparavant, et elle ne se déterminait qu'avec beaucoup de peine à voir Paris, pendant qu'il y avait encore en France des troupes étrangères.

J'apprends avec un plaisir fort vif que ses impressions ont été en tout conformes aux miennes. Dès que les Allemands ont passé le Rhin, elle n'a plus désiré que la paix avec Bonaparte, et elle a senti avec une profonde douleur l'humiliation de la France et sa dépendance. Tout ressentiment personnel, toute haine, quelque motivée qu'elle fût, a cédé au sentiment fondamental d'une Française; elle n'a plus considéré que l'indépendance et l'honneur de la France. C'est ce sentiment national, madame, que vous ne pouvez point partager et qui vous fait considérer d'un œil si différent des événements sur lesquels nous paraissions d'accord autrefois. — Je n'ai point vu ni entendu parler de l'ouvrage de M. de Chateaubriand. On m'écrit qu'une brochure de Benjamin Constant, intitulée *De l'esprit d'usurpation*, imprimée d'abord à Hanovre et réimprimée à Paris, y a un grand succès; que cependant on peut lui reprocher un abus d'esprit, et plus d'étalage d'idées brillantes que de suite. Je serai bientôt en état, je l'espère, de vous parler et de nouvelles littéraires et de choses plus intéressantes autrement que sur des ouï-dire. J'admire votre complaisance et votre extrême bonté d'avoir supporté si longtemps une correspondance aussi illisible que l'était nécessairement devenue la mienne dans ma solitude; et je vous demande en grâce de daigner me conserver la même bienveillance pour un temps où je ne puis vous entretenir d'autre chose que de mes ennuis et de ma tristesse. Ayez la bonté de me rappeler au bon souvenir de M. Fabre, et de croire au profond respect comme à l'attachement inaltérable que je vous ai voués. »

« Genève, 26 juin 1814.

« Vraiment, madame, on dirait que nous avons fait la gageure de faire durer notre dispute en évitant de nous entendre; c'est comme les duels du théâtre, où l'on porte toujours le coup là où l'on sait bien que n'est pas l'adversaire. Vous m'attaquez sur Bonaparte; je n'ai garde de me défendre, ou plutôt de le défendre, il n'y a rien de commun entre sa cause et la mienne. Moi, je riposte sur les alliés, et leur prétendue magnanimité qui me touche si peu; à cela vous répliquez sans parler des alliés, toujours sur Bonaparte, et moi en duplique je reviens à la charge sur les Autrichiens, sur le pape, le roi de Piémont, le roi d'Espagne. Dans le fond, peut-être que nous sommes pleinement d'accord. Je ne vois pas que, dans une correspondance assez longue sur ce sujet, nous ayons jamais soutenu des opinions contradictoires. J'admets sans restriction tout ce que vous dites de Bonaparte; qui sait si vous n'admettez pas tout ce que je dis, et même tout ce que je pense des alliés, qui, je crois, ne le sont plus guère? mais seulement vous regardez toujours le passé, moi je regarde toujours l'avenir; chacun de nous trouve que le diable a une bien grande part à ce qu'il a sous les yeux; il est assez probable que nous avons tous deux raison. — J'ai fait un voyage fort curieux, j'ai traversé toute la rivière de Gênes, puis une partie du Piémont, le Milanais, et enfin huit des cantons suisses; j'ai beaucoup observé les traces des armées, les dispositions des habitants, la fermentation qu'on entretient dans plus d'un lieu à dessein, et qui semble menacer de toutes

parts de révolutions nouvelles; cet état enfin d'attente universelle et d'incertitude sur le sort de l'Europe entière : tout cela n'a fait que me confirmer dans mon sens que je n'ai aucun lieu de croire être contraire au vôtre. Il me paraît évident que le vin de la victoire porte à la tête, et ce que j'observe dans les hommes d'aujourd'hui n'est que la confirmation de ce que vous avez observé dans l'homme d'hier. — J'ai donné l'ordre au libraire d'ici (J. J. Paschoud) de faire partir pour vous un exemplaire de *l'Allemagne*, de madame de Staël. Il doit faire, dans peu de jours, partir un ballot de livres pour le comte Bardi, à Florence. Il y joindra cet exemplaire, s'il ne trouve pas auparavant une occasion pour Turin; mais les communications sont devenues à présent si rares et si difficiles que, par l'une ou par l'autre voie, le livre risque également de demeurer longtemps en chemin. Les journaux commencent à en rendre compte, et le même Dussaulx, qui m'avait traité assez rudement, l'attaque avec peu de ménagements, et moins encore de sens et de goût. Il se figure être un juge sur son tribunal, devant lequel on traduit des prévenus tremblants; il se trompe fort; tout au plus pouvons-nous le reconnaître pour l'avocat de la partie adverse. Je dis *nous*, puisque, dans chacune de ses attaques contre madame de Staël, il m'a associé à elle. Avec tout cela, ce Dussaulx est encore le plus spirituel de ceux qui écrivent aujourd'hui dans les journaux. La plupart sont d'une platitude à ne pas pouvoir les lire. Je n'ai lu jusqu'à présent que la préface de madame de Staël, parce que le livre, à de légers changements près, me paraît celui que j'avais lu à plusieurs reprises dans l'édition

supprimée. Il a un succès très-général, et qu'il ne faut point juger d'après quelques attaques de journalistes; on le lit à Paris avec passion. L'auteur y a joué un rôle très-brillant, surtout pendant que tous les souverains y étaient. Mais elle s'en lasse cependant, et, dans moins d'un mois, elle reviendra ici. Elle croyait, si elle pouvait jamais habiter Paris, ne pas dépasser de dix ans les barrières, et voilà que cet attrait de la Suisse qu'elle sentait, quoiqu'elle n'en voulût pas convenir, la rappelle déjà. Il me paraît probable que, si elle jouit désormais d'une liberté entière, elle partagera ses années entre Paris et Coppet. Je voudrais bien n'avoir de même que deux parts à faire de mon temps; c'est la Toscane qui me tourmente. Le séjour de Pescia est d'une tristesse qui me tue, mais dès que j'ai quitté ma mère, j'en sens des regrets et des remords. Je l'ai laissée en très-bonne santé. Dieu veuille que notre correspondance ne soit point entravée! c'est à cette régularité de la poste, qui ne dépend point de nous, que tient son repos; et je crois que, jusqu'à présent, cette poste ne laisse point parvenir les journaux français en Toscane. Daignez, madame, me rappeler au souvenir de MM. Fabre, et recevoir l'assurance de mon profond respect et de mon dévouement inaltérable. »

« Genève, 6 octobre 1814.

« Sans doute, madame, qu'il s'est perdu quelque lettre entre nous, car je trouve bien long le temps que j'ai passé sans recevoir de vos nouvelles. Je me flatte cependant que dans l'intervalle vous aurez reçu le livre de madame de

Staël, que je vous envoyai dans un ballot adressé au comte Bardi. J'essaye aussi de vous envoyer, par la poste, une brochure que je viens de publier sur la traite des nègres, mais je ne sais trop si je puis compter que les imprimés circulent librement dans votre Toscane. Dans votre dernière lettre, vous étiez encore toute triomphante des changements survenus, pleine d'espérance pour l'avenir et d'horreur pour le passé; mes dispositions étaient assez différentes: j'avais beaucoup d'indulgence pour le pouvoir tombé que je ne craignais plus, beaucoup de défiance de celui que je voyais naître. J'ai bien peur que, comme il arrive le plus souvent, nous ne nous soyons chacun confirmé dans notre opinion. Je vois avec une douleur croissante ce qui se fait dans l'Europe, la France seule exceptée. Je comprends la haine contre un monarque d'une ambition forcenée, mais elle n'égale pas le mépris pour des souverains imbéciles, et je ne sais si l'indignation ou le chagrin l'emporte lorsque je vois tant de rois, tant de gouvernements se rétablir par le seul mérite de leur bêtise et de leur profonde incapacité. Je doute fort que ce mérite, dont on fait tant de cas aujourd'hui, et pour lequel on montre tant de reconnaissance, continue longtemps à plaire aux nations, et ce reflux si violent vers le despotisme est à nos yeux le présage de nouvelles révolutions; alors, peut-être, madame, recommencerons-nous à nous sentir pleinement d'accord, et, jusqu'alors, je l'espère bien, notre dissentiment ne refroidira point l'amitié dont vous avez daigné m'honorer.

« Nous nous trouvons bientôt avoir rien dans la même société. Pendant ces trois mois, je n'ai presque vu que

des Anglais. Londres tout entière s'était transportée sur le continent, et presque entière elle a passé à Genève. Tout ce qu'il y avait de distingué, comme beauté ou comme esprit parmi les femmes, comme considération ou comme talent parmi les hommes, la moitié des pairs ou des membres du Parlement, a défilé par Genève : après avoir visité la Suisse, et avoir passé un mois avec nous, ils s'acheminent tous vers l'Italie, et presque tous se proposent de vous voir, et comptent sur l'honneur d'être présentés chez vous. Vous devez déjà avoir revu sir Humphry Davy et sa femme, que je trouve incomparablement plus aimable et plus distinguée que lui. Dans peu de jours, vous verrez arriver lord *and* lady Holland, qui, je crois, ont aussi déjà l'avantage de vous connaître, et qui, s'ils se fixent à Florence ou à Pise, y feront un centre fort agréable de société. Lady Holland est une femme de beaucoup d'esprit et de finesse, lord Holland semble être de tous les Anglais le plus aimé et le plus considéré ; je n'ai pas vu un homme, pas une femme, qui n'en parlât avec enthousiasme. Ils ont avec eux un docteur Allen qui est un homme d'un esprit très-distingué. Vous aurez aussi bientôt la princesse de Galles, qui a eu le bon goût de composer sa cour d'hommes non moins remarquables par leur esprit que par leur figure. Trois d'entre ses chambellans ont été à Athènes, tous trois ont une conversation très-agréable et très-spirituelle. Lady Élisabeth Forbes, sa dame d'honneur de service actuel, est cruellement laide, mais c'est aussi une personne d'un esprit distingué. Ce matin, je viens d'embarquer, pour la Toscane, la comtesse de Westmoreland, qui ne respire que

musique, que danse, que représentation. C'est une des femmes les plus éloquentes de l'Angleterre, ce qui ne veut pas dire tout à fait la même chose que babillarde, car elle parle très-bien et d'une manière très-élégante dans toutes les langues, mais il est vrai qu'elle ne finit jamais. Enfin, vous verrez arriver peu après lord Lucan et ses trois charmantes filles, lady Cuningham et sa fille, lady Benning, mistress Macdonald et je ne sais combien d'autres avec lesquelles j'ai passé très-agréablement mon automne. Je serai bien heureux si en vous trouvant cet hiver dans cette société, elle vous donne quelquefois occasion de parler de moi. Pour à présent, en vous les annonçant toutes, je parlais à peu près comme si je montrais la lanterne magique. J'aurai bien du plaisir quand en terminant mon *exhibition*, je pourrai à mon tour entrer dans votre salon. Mais cette jouissance est encore différée pour moi d'une année tout entière. En attendant, daignez croire à mon respectueux attachement comme à ma reconnaissance.»

« Il y a peu de jours, madame, que je vous parlais de l'aimable société anglaise qui nous allait quitter pour passer en Italie, et que je vous nommais particulièrement M. Macdonald, membre du Parlement, et sa femme, comme des gens que je voyais partir avec autant de regret que vous auriez vous-même du plaisir à les connaître. Aujourd'hui ils me demandent de les introduire moi-même auprès de vous, et je me sens bien flatté de cette préférence qu'ils m'accordent. Sans doute ils n'auraient

point vécu à Florence sans vous être présentés, et vous ne les auriez point vus sans désirer les voir encore. Je n'ai donc pas beaucoup de mérite, dans une liaison qui se serait faite sans moi, mais elle sera, j'en suis sûr, assez agréable aux uns et aux autres pour que je me trouve heureux d'y avoir quelque part. M. Macdonald a la bonté de se charger pour vous de ma brochure sur la traite des nègres; une lettre de ma mère m'a empêché de la mettre à la poste, en m'apprenant qu'un imprimé que je lui avais envoyé ne lui est point parvenu. Pendant que la foule des Anglaises vous arrive, vous venez de laisser partir une de celles que j'avais connues chez vous. Je viens de voir ce matin lady Wing, à présent madame de Ricci, et tout dernièrement madame de Witzingerode. Les trois ne font qu'une, ce qui ne laisse pas que d'être un peu plus clair que le dogme de la Trinité. Elle était partie vendredi de Florence, et elle m'a assuré qu'à cette date si récente vous vous portiez bien. Dans trois jours elle sera à Paris, et dans trois mois de retour à Florence. Je serais bien heureux d'avoir la même perspective; mais je dois ajourner à une année entière l'espérance de vous revoir! Permettez moi d'espérer que je retrouverai alors en vous la même amitié, et que l'aimable couple que je vous adresse aujourd'hui, en vous entretenant quelquefois de moi, contribuera à entretenir cette prévention favorable que vous avez conçue de moi, et à laquelle j'attache tant de prix. Daignez me rappeler au bon souvenir de M. Fabre, et me croire, avec un profond respect, madame, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

« J. Ch. Sismondi. »

« Genève, 8 novembre 1814.

« J'espère, madame, que ma brochure sur les nègres vous est parvenue, avec le joli couple qui s'était chargé de vous la porter, M. et madame Macdonald; ils étaient faits pour donner du prix à la petite commission qu'ils voulaient bien prendre, et je suis sûr que vous aurez eu du plaisir à les voir. Le mari est animé des plus nobles sentiments, il a l'âme élevée et l'esprit dégagé de préjugés ; elle, est toute gentille et tout aimable. De méchantes langues semblent vouloir vous faire croire que je n'aime pas les Anglais ; j'ai bien peur, au contraire, d'avoir à me justifier de les aimer un peu trop. C'est la société peut-être qui a le plus d'attrait pour moi. Je suis toujours sûr de trouver chez tous, au fond du cœur, de ces pensées et de ces sentiments dominants avec lesquels je serai pleinement d'accord. L'on peut varier de mille manières dans les applications, mais avec eux on est sûr de se rencontrer toujours dans les principes, parce que ces principes ont été assis sur une longue et sûre pratique. Il en est tout autrement et des Allemands, et des Italiens, et des Français ; les uns par rêverie, d'autres par inexpérience, d'autres enfin par l'ambition d'avoir un système à eux, commencent toujours par contredire ce qui devrait être la base du raisonnement. On trouve assez d'agrément à causer avec ces esprits irréguliers qui présentent des résultats inattendus, mais la ferme raison anglaise inspire une tout autre confiance. J'ai regret que vous ne m'ayez pas nommé davantage ceux que vous aviez près de vous,

d'autant plus qu'on a fait courir ici les bruits les plus alarmants, de vols et d'assassinats, sur presque chacun d'eux; bruits qui, je l'espère, sont tous sans fondement. Vous auriez cependant nommé sans doute lord et lady Holland, s'ils étaient déjà arrivés. Et je ne doute pas que vous ne partageassiez cet attachement pour lord Holland, qui semble contagieux, car personne n'y échappe. Pour sa femme, c'est autre chose ; je ne saurais trop prévoir si elle vous plaira, ou le contraire, et cependant elle a sûrement beaucoup d'esprit. Du moins j'apprends avec plaisir que lady Davy est auprès de vous. Vous avez l'air, madame, de préférer le mari et moi la femme, c'est dans l'ordre. Je ne nie point ses rares talents, mais il ne les a jamais mis à ma portée; il a semblé se piquer ici de ne jamais parler science, et sur les autres sujets je lui trouvais l'esprit peu juste, et médiocrement instruit; tandis que lady Davy est à mes yeux une des personnes au monde dont la conversation est la plus animée, la plus facile et la plus variée; il n'y a aucun sujet auquel elle ne s'attache avec beaucoup d'intérêt, et dont elle ne tire une foule d'idées neuves. On l'appelait, dit-on, la Corinne d'Écosse, et l'on avait raison. Je l'aime infiniment, mais je lui en veux un peu de vous avoir fait de mauvaises histoires de moi. Son mari a une manière peu agréable de disputer, nous nous sommes quelquefois heurtés, et elle en conserve de la rancune, comme s'il y avait une grande divergence dans nos principes, tandis qu'au fond nous sommes assez d'accord. Vous le verrez déjà par ma brochure sur les nègres, pour lesquels je penche entre les Anglais et les Français, et vous le verrez bien davantage par de nouvelles réflexions

sur la traite que je publierai la semaine prochaine, et où je traite la question relativement à l'Afrique. Mais je ne sais pas trop comment je m'y prendrai pour vous les envoyer, car nous n'avons plus d'Anglais qui partent pour l'Italie, et je crois que la poste ne se charge point des imprimés. Quant à ma brochure génevoise, elle ne doit pas passer les murs de la *Pieve di Calvino*, elle n'a pas d'intérêt au delà, et elle n'y serait pas comprise. Le parlement de notre petite république est assemblé, et je m'exerce à y parler, car nous avons interdit les discours écrits, et je n'ai point d'habitude pour improviser. Cependant je commence et j'espère l'acquérir. Après avoir été partie de la grande nation, notre Genève nous paraît beaucoup plus petite qu'autrefois, et je ne puis me défendre de la pensée, lorsque nous nous agitons le plus, que nous sommes comme les petites filles qui font le jeu des *madames*. Cependant les passions qui sont excitées sont bien de bon aloi, et nous avons vu, par exemple, de la belle et bonne calomnie égale en qualité à celle des plus grands états de l'Europe. Je compte prendre de tout cela encore près de deux mois, et puis j'irai à Paris, au commencement de janvier, pour imprimer deux volumes de mon histoire. *L'Allemagne* de madame de Staël m'a coûté dix-huit francs; si vous avez la bonté de les envoyer à ma mère, vous savez, madame, qu'une lettre de vous lui fera beaucoup de plaisir. Vous vîtes l'hiver passé comme elle était empressée de vous dire qu'elle partageait tous vos sentiments. Quoique nous nous écrivions tous les huit jours de part et d'autre, il y a un grand retard dans notre correspondance, que j'attribue aux neiges.

Sa dernière lettre m'a manqué, et dans la précédente elle se plaignait qu'elle lui manquait aussi. — Je pense que la princesse de Galles vous arrive aussi, car la grande lanterne magique passe toute par votre salon. Elle a été extrêmement gracieuse pour moi, et je lui en dois de la reconnaissance, mais je ne m'attendais pas à sa figure. Dans sa cour vous trouverez des gens assez spirituels, si vous ne vous choquez pas du ton trop goguenard de sir W. Gyll. Je me félicite fort d'apprendre que vous viendrez à Paris ce printemps; je compte bien y rester au moins jusqu'au mois de mai et j'aurai par conséquent le bonheur de vous y voir; et puis je pense bien que vous retournerez pour l'hiver à Florence, et que je vous y retrouverai encore. Daignez présenter mes compliments à MM. Fabre, et mes respects à lady Davy et lady Holland, et croyez à mon attachement et à ma reconnaissance comme à mon respect. »

« Genève, 11 décembre 1814.

« Je reçois dans ce moment même, madame, votre lettre du 29, qui m'arrive avec une lettre de ma mère de six jours plus vieille. C'est une chose déplorable que nos postes; le désordre qui s'y est jeté cette année est plus grand que celui que nous éprouvions au fort de la guerre. Il équivaut à une distance de cent lieues de plus entre la Toscane et Genève : l'impossibilité d'envoyer les livres par la poste est une autre barrière qui m'afflige. Il ne vaut pas la peine, pour une misérable brochure de trois feuilles, d'en embarrasser votre correspondant de Turin, et de vous faire payer dix fois plus de port qu'elle ne vaut.

J'attendrai une occasion. Ce n'est pas, d'autre part, que les occasions ne m'aient bien mal servi. Je n'ai pas chargé moins de quatre familles anglaises de quatre paquets de livres pour ma mère : toutes quatre ont gardé les paquets. Celle qui me dérange le plus est lady Holland : elle avait une montre pour madame Forti, née Bentivoglio, que vous connaissez, un paquet de lettres d'une amie pour ma sœur, enfin les trois volumes de *l'Allemagne* de madame de Staël, pour ma mère, et il paraît qu'elle a emporté tout cela au fin fond de l'Italie. J'aurais bien envie de recourir à votre bonté, madame, et de vous prier de prêter à ma mère votre exemplaire de *l'Allemagne*, puisque le sien va se promener à Naples, ou je ne sais où. Lady Holland est en effet une femme de beaucoup d'esprit, mais elle a réduit l'égoïsme en système, et son esprit de domination, de même qu'une certaine sécheresse de cœur, nuisent beaucoup à son amabilité. Elle sait que beaucoup de gens lui refusent de la considération, et elle est disposée à s'en venger. Aussi ce ne sont pas des faiblesses de cœur qu'on lui reproche, mais plutôt des duretés de cœur, et si son mari n'était pas un des hommes les plus spirituels, les plus aimables, et les plus nobles par son caractère de l'Angleterre, elle aurait eu de la peine à s'en relever. Elle a été fort obligeante pour moi, et je me sens mal à mon aise comme si j'étais ingrat pour elle. Je me suis furieusement éloigné de son enthousiasme; mais je suis, d'autre part, étonné de vous voir vous arrêter toujours sur le passé, tandis que c'est le présent seul qui importe. Quand ces grands acteurs sortent de dessus la scène et qu'ils posent leurs habits de théâtre, il me

semble que toute la passion cesse à leur égard. Ils redeviennent des hommes, le héros de la tragédie ne leur est plus rien, et l'on ne juge plus la pièce que sous le rapport de l'art. Mais les femmes mêlent un sentiment plus vif à tous leurs jugements, et il y a toujours la part de la passion dans leur politique. Regardez-y bien, madame; votre haine n'est-elle pas aussi éloignée de votre système de philosophie, que l'enthousiasme de lady Holland? — Vous remarquez cependant aujourd'hui avec regret le retour violent des préjugés. Je ne partage point la consolation que vous tirez de la comparaison avec les Grecs; la superstition de ceux-ci était sans mélange d'intolérance, et presque aussi sans mélange de crainte. Aussi n'avilissait-elle point les âmes. Mais vous pourriez bien aussi ne pas partager ma consolation, c'est que ce reflux sera de courte durée. Tout ce que l'on construit à présent me paraît bâti sur le sable; l'esprit des peuples suit un mouvement très-différent de l'esprit des cours, et la cause des lumières n'est pas perdue; mais Dieu sait par quelles secousses il nous faudra passer, et à quel prix, peut-être extravagant, nous achèterons un meilleur ordre de choses!

« M. Ward est en effet un des hommes les plus spirituels d'Angleterre, je ne l'ai vu qu'une fois, et il m'est resté de lui deux ou trois de ces rédactions brillantes, qui lui échappaient dans la vivacité de la conversation, et qui n'appartiennent qu'aux hommes supérieurs. On lui reproche de manquer de principes en politique, et puis cette causticité qui vous a déplu. Parmi les chambellans de la princesse, j'aurais cru que le docteur Holland vous au-

rait plu mieux que sir W. Gyll. Vous avez donc toujours lord Lucan et ses trois charmantes filles. Je ne connais pas de figures plus faites pour faire tourner les têtes. Je serais tout disposé à croire que lady Élisabeth est une femme d'un esprit supérieur. Il est vrai que ses yeux, sa bouche, toute sa personne me paraissaient également éloquents, lors même qu'elle ne disait rien. Je suis étonné qu'ils n'aient pas continué leur route pour Naples. Voilà encore une de mes commissions non exécutée! ils avaient un paquet de moi pour le général Filangieri. Ils promettent de passer l'été à Genève. — Je crois qu'on vous a mal informée sur madame de Staël. Elle aurait peut-être désiré la Régence, et c'était le sentiment de la moitié de la France, mais dans tout ce qui s'est passé dans cette occasion, elle a montré du caractère plus que de la politique, et de l'élévation plus que de l'esprit. Je ne me suis point réservé de place pour vous dire, madame, avec quel vif sentiment d'attachement et de respect je vous suis dévoué. »

« Paris, le 2 mars 1815.

« Je viens d'apprendre, madame, de lady Élisabeth Bingham, que le hasard a conduite dans l'hôtel même où je loge, que les lettres de France et d'Angleterre ne sont point arrivées à Florence pendant ces six dernières semaines. Déjà je m'apercevais que les lettres que j'écrivais à ma mère par la route directe ne lui arrivaient point non plus. Heureusement que celle de Suisse nous est encore ouverte, et je m'empresse d'en profiter pour

vous dire combien, malgré cette interruption de notre correspondance, je me réjouis de l'espérance de vous voir ici, de profiter encore de votre conversation, dussions-nous aussi disputer encore. Notre dissentiment tient à ce que vous vous attachez aux personnes et moi aux principes. Nous sommes chacun fidèle à l'objet primitif de notre attachement ou de notre haine, moi aux choses, vous aux gens. Moi, je continue à professer le même culte pour les idées libérales, la même horreur pour les idées serviles, le même amour pour la liberté civile et religieuse, le même mépris et la même haine pour l'intolérance et la doctrine de l'obéissance passive. Vous, madame, vous conservez les mêmes sentiments pour les gens, dans quelque situation qu'ils soient. Ceux que vous avez plaints et révérés dans le malheur, vous les aimez aussi dans la prospérité; ceux que vous avez exécrés quand ils exerçaient la tyrannie, vous les exécrez encore quand ils sont tombés. Vous conservez au pape sur le trône l'admiration qu'il avait gagnée dans sa prison, vous êtes également fidèle aux rois fugitifs, aux émigrés et aux prêtres, encore qu'ils ne soient plus à plaindre. Vous sentez autant d'irritation contre l'empereur que quand tout le monde, vous exceptée, rampait devant lui. En comparant ces deux manières de fidélité, l'une aux principes, l'autre aux personnes, je remarquerai, quoique vous en puissiez dire, que la vôtre est beaucoup plus passionnée, beaucoup plus jeune que la mienne, et que, quelques efforts que vous ayez faits pour vous calmer par l'étude de la philosophie et une longue retraite, vous avez encore le cœur plus chaud et les sentiments plus ardents que

celui que vous accusiez quelquefois de trop de jeunesse.

« Il faut convenir que cette jeunesse que je renie, je la sens encore vivement en moi lorsqu'il s'agit de rendre un culte à la beauté. Ce n'est pas sans une sorte d'émotion dont je ne suis pas maître que je songe que lady Élisabeth dort à présent au-dessus de ma tête. Elle a fait, ainsi que son père, très-heureusement, mais très-rapidement son voyage. Elle est arrivée avant-hier, et elle repartira demain 3 mars. M. Vernon est bien heureux. Elle m'a parlé beaucoup de vous, elle m'a dit que vous leur donniez de petits bals, qu'aucune maison n'était plus agréable que la vôtre, qu'aucune maîtresse de maison n'était plus aimable. Personne ne pouvait mieux que moi sentir combien tout ce qu'elle disait était vrai, mais dans la vivacité de sentiment avec laquelle elle l'exprimait, je ne pouvais m'empêcher de chercher aussi les souvenirs d'un amour heureux, et de penser que M. Vernon n'était pas un des moindres ornements de ces bals.

« Je n'ai vu des poëmes de Lucien que quelques strophes qui ne me donnent aucune envie d'en voir davantage ; il n'y a ni talent dans la conception générale, ni mérite de poésie dans les détails, mais une capucinade, une hypocrisie absolument rebutantes. C'est encore un homme à qui la persécution seyait bien. Lorsqu'il souffrait, c'était quelque chose ; depuis qu'il jouit, ce n'est rien. Depuis son retour sur le continent, il manque également de dignité et de vérité ; il est devenu à mes yeux tout à fait méprisable.

« A combien de gens il faudrait souhaiter des malheurs pour leur plus grand bien! Ce bourreau qui coupait

la tête, je crois, à Conradin, et qui lui disait : *Perdoni, Maesta, tutto quel che si fà, si fà per vostro bene*, ne disait point une absurdité. Conradin n'aurait été peut-être qu'un jeune homme dissolu, un homme fait fainéant, un vieillard imbécile, s'il n'avait pas eu le bonheur d'avoir le cou coupé à temps. D'autres n'auraient été renommés que par la fluctuation de leur ministère, les intrigues de leur femme, la ruine de leurs finances, la pusillanimité de leur caractère et l'incapacité de leur esprit, si un bon martyre ne les avait mis au nombre des saints, et si on n'avait dirigé sur eux le plus vif intérêt. Qu'on est souvent ingrat pour ceux qui vous font le plus de bien! Car, après tout, qu'est-ce que cette vétille, le bonheur et le repos, à côté de la gloire? Mais j'oublie que vous avez quelque disposition au matérialisme, et que vous comptez le corps pour quelque chose. — J'ai très-peu vu cette année madame de la Borde; je vois un peu plus souvent madame de Souza. Elle aura un grand plaisir de vous revoir. Madame de Staël sera probablement, avant votre arrivée, partie pour Coppet, où se fera, je pense, le mariage de sa fille avec le duc de Broglie. Pour que votre lettre me parvienne, adressez-la-moi à Genève, comme si j'y étais encore; les commis de la poste savent ce qu'ils en doivent faire. Adieu, madame, croyez à mon inaltérable attachement autant qu'à mon respect.»

« Pise, 16 février 1816.

« Je ne voulais, madame, me présenter à vous qu'avec trois volumes à la main, je voulais les porter comme une

offrande expiatoire, je sentais fort bien que vous auriez vivement blâmé ce que j'ai pensé et écrit dans cette année. Notre jugement sur quelques personnes historiques est différent, notre jugement sur les résultats actuels est peut-être différent encore, mais j'avais la confiance d'en appeler avec vous aux idées générales, de vouloir fixer votre attention sur une partie de mon Histoire, publiée au mois de juillet de cette année, et je ne doutais plus alors de votre approbation pour ce que vous avez approuvé en moi précédemment, de notre accord sur des pensées, sur un système dans lequel je n'ai point varié, et qui a contribué à me gagner votre amitié dans un temps où des événements trop rapprochés de nous n'excitaient en nous ni passion ni illusion. Depuis trois mois, je suis à l'affût de tous les voyageurs partant pour l'Italie, afin de leur remettre pour vous ces livres et une lettre, et déjà dix occasions, dont je me croyais assuré, m'ont manqué. Vous savez combien il est difficile désormais de faire arriver des livres en Italie, et que le roi gardien des Alpes ne s'occupe à les défendre que contre les invasions de la pensée. Enfin, je viens d'arriver moi-même beaucoup plus tôt que je n'avais compté le faire ; mais MM. de Broglie et de Staël, qui m'ont donné place dans leur voiture, n'ont pu y recevoir un seul livre avec moi. Madame de Staël m'a cependant promis de vous remettre son exemplaire dès son arrivée à Florence, et je le lui rendrai à Genève. Je suis seulement depuis hier auprès d'elle; j'avais passé par Pescia, où j'avais séjourné huit jours auprès de ma mère; dans huit jours j'y retournerai. Mais dans un mois ou six semaines, je compte faire

une course à Florence; j'espère alors vous voir, j'espère encore vous trouver bonne pour moi, comme vous l'avez toujours été. Votre esprit est trop philosophique pour que vous ne compreniez pas les deux manières de juger et de sentir, dont l'une tient à la vivavité des impressions présentes, et l'autre à la vivacité des impressions passées, et dussions-nous pousser chacun notre manière propre à l'extrême, vous avez trop de bonté aussi bien que d'étendue dans l'esprit pour ne pas tolérer des opinions qui ne sont pas les vôtres.

« Si vous avez la bonté de me répondre, que ce soit à Pescia; j'aime encore mieux retarder de quelques jours le plaisir d'avoir une lettre de vous, que de m'exposer à la perdre. Quelle que soit cette réponse, elle ne peut changer ni mon profond respect, ni mon inviolable attachement.

« Daignez me croire, madame, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

« J. C. de Sismondi. »

« Pescia, 26 février 1816.

« Je pourrais vous répondre, madame, avec les paroles d'Alfieri sur la reconnaissance que vous demandez de moi à cause du mal qu'on ne m'a pas fait. Mais il me semble plus naturel encore de vous faire remarquer que ce n'est rien préjuger sur la disposition *vindicative* d'un homme, que de ne pas supposer qu'il se vengera de quelqu'un qui ne l'a jamais offensé. Or, je n'ai jamais rien eu à démêler avec celui que vous indiquez; je n'ai jamais parlé de lui

et j'y ai rarement pensé ; et c'est précisément parce que j'y songe fort peu, parce que je suis à son égard en dehors de toute action possible, que je crois pouvoir à mon tour compter sur son indifférence. Quant au plus ou moins de goût que ces messieurs peuvent avoir pour les livres et la littérature, nous pourrions avec avantage nous attaquer réciproquement, et nous serions beaucoup plus embarrassés pour nous défendre. Mais quel résultat pourrions-nous attendre de ce petit combat, lorsque nous savons bien l'un de l'autre que nous n'aimons ni les uns ni les autres, et que notre différend est seulement sur celui que nous craignons le plus ? Or, à cet égard, il y a peu de chances en effet que nous fassions l'un sur l'autre aucune impression ; car, comme vous le dites fort bien, madame, il y a vingt-sept ans que vous persistez dans la même opinion, devenue pour vous un sentiment, *sur les personnes* ; et il y a précisément tout autant de temps que je persiste dans la mienne, qui est aussi un sentiment, *sur les choses*. En amitié, on se fait un mérite de conserver toujours le même sentiment sur une personne, quelque modification que subisse le caractère de cette personne. En politique, on s'en peut faire un aussi de demeurer toujours attaché aux mêmes principes, quelles que soient les personnes dont l'intérêt vienne à se trouver réuni avec leur défense. Nous avons donc l'un et l'autre transformé à nos propres yeux notre constance en devoir ; il n'est point probable que nous venions à l'ébranler réciproquement ; aussi j'accepte de tout mon cœur la proposition de n'en plus parler.

« Vous aurez vu dès samedi dernier madame de Staël ar-

river à Florence. Je regrettais de lui voir quitter le climat de Pise, que je crois bien meilleur que le vôtre à l'approche des vents du mois de mars ; mais elle était impatiente de changer de place, et l'espérance de vous voir paraissait entrer pour beaucoup dans son désir de faire un établissement à Florence. Elle a un besoin toujours renaissant d'une société spirituelle, nourrie en même temps et de pensées et de sentiments. Elle vous fera connaître son gendre, qui est un homme de beaucoup d'esprit et d'un noble caractère. Mais, au reste, sa famille tout entière sera nouvelle pour vous ; son fils et sa fille étaient encore enfants à son premier voyage en Italie. C'est de cette époque que date l'avantage que j'ai eu de vous connaître, madame, et ils sont pour moi des monuments de la longue durée des sentiments que je vous ai voués. Ces sentiments se sont conservés sans altération pendant de longues années, daignez croire qu'ils ne changeront point davantage à l'avenir. Ma mère est infiniment sensible à votre souvenir, et elle vous prie de vouloir bien lui conserver votre bienveillance. — Qu'est devenu M. Foscolo, qui m'a écrit il y a une année une lettre que je n'ai reçue qu'après plus d'un mois, et qui n'aura sûrement point reçu ma réponse?

« J'espère avoir l'honneur de vous rendre mes devoirs à Florence au commencement d'avril. C'est l'époque que j'ai fixée pour aller rendre à madame de Staël une seconde visite ; elle me sera doublement agréable, puisque j'aurai l'avantage de vous retrouver. »

« Pescia, 9 juin 1816.

« Vous avez eu la bonté, madame, de dire à madame de Staël que vous vous aperceviez bien que vous ne receviez plus de lettres de moi. Permettez-moi de prendre cette phrase obligeante pour une invitation de vous écrire encore, car de mon côté je m'étais fort bien aperçu que vous ne me demandiez plus de lettres. Après tout, dans ma profonde solitude, n'ayant rien qui puisse renouveler mes idées, ne recevant de détails sur rien, j'ai lieu de craindre que mes lettres ne soient mortellement ennuyeuses et j'ai besoin d'une permission très-expresse pour renouer une correspondance. Le sentiment de cette solitude si profonde dans laquelle je vis, me semble encore s'être aggravé depuis le départ de madame de Staël. On ne se voit guère plus à trente qu'à trois cents milles de distance, cependant il me semblait qu'elle animait tout le rayon autour d'elle, et deux fois par semaine j'avais la chance de recevoir de Florence des détails qui m'intéressaient. A vous, madame, qui la voyiez presque tous les jours, elle laissera sans doute un vide plus réel. Il y a une grande différence entre cette conversation si piquante, qui vous allait si bien, et le train quotidien d'une conversation florentine. C'est alors qu'on ne l'entend plus, qu'on sent tout le mouvement qu'elle donnait aux idées, qu'on s'aperçoit qu'elle faisait sentir davantage, penser plus profondément, qu'on vivait à cause d'elle d'une vie plus animée, et que, lors même qu'on ne partageait pas ses opinions, on était modifié par elle.

« Je n'ai point pu, et je le regrette, vous entendre cau-

ser sur les autres membres de la société. Je les aime tous, quoiqu'à des degrés différents peut-être, à la réserve de M. Schlegel. Avec celui-ci, nous avons tant de points d'opposition et de mésintelligence, que la plus longue et la plus intime habitude entre nous ne peut pas prendre le nom d'amitié. Aussi je ne sais point comment s'est terminé le roman dont je le voyais le héros à Florence. Il m'y paraissait fort amoureux d'une demoiselle allemande qui ne semblait pas insensible à ses soins; dans toutes ses flammes je lui ai toujours vu mêler des projets de mariage ; cependant le temps pressait ; il ne sera pas resté en arrière, je pense ; il n'aura pas épousé avant de partir, il aura donc fallu plonger dans les larmes les beaux yeux de la demoiselle viennoise. Quel beau torrent de sentimentalité allemande cela doit produire ! Et quel sombre nuage tout chargé de sonnets, de madrigaux et d'idylles menace ceux qui n'aiment pas les vers ! Ce débordement vaudra mieux cependant que les lettres interceptées qu'il avait publiées en Allemagne. Ne lui en avez-vous jamais rien dit?

« Quand j'eus l'honneur de vous voir à Florence, vous n'aviez point eu encore occasion de voir le duc de Broglie se développer. Je pense qu'un autre mois ne se sera pas passé sans que vous l'ayez mieux connu. Un esprit si juste, si logique, et soutenu de tant d'instruction est fait pour vous plaire, et quand vous aurez reconnu tout ce qu'il possède, cette indifférence absolue pour les suffrages des autres qui lui fait négliger toutes les occasions de se produire deviendra peut-être un mérite de plus à vos yeux.

« Daignez me dire comment vous remplissez le vide que vous laissera cette coterie ; vous avez sans doute des

Anglais de passage, mais il me semble qu'il n'y en a point d'aussi marquants par l'esprit cette année que ceux qui furent en tournée sur le continent l'année passée. Ceux que nous avions ici sont partis pour Gênes avec des amis et des parents qui leur sont arrivés de Florence; parmi eux est miss White, que vous connaissez. Je me suis engagé à leur faire parcourir à mon retour nos montagnes, qui sont assez dignes d'être vues; mais je désire fort que ce retour soit différé de quelques jours encore, pour que ma mère, qui est un peu malade, soit rétablie auparavant. Elle souffre d'un érysipèle accompagné d'un accès de fièvre. Cette maladie ajoute une nouvelle cause de tristesse à toutes celles que j'ai déjà. Elle n'a pas empêché ma mère de me charger très-expressément de vous présenter ses hommages. Daignez croire aussi, madame, que dans l'inquiétude et le chagrin, comme dans une disposition plus tranquille, je n'oublie jamais les sentiments inaltérables de reconnaissance, d'attachement et de respect que je vous ai voués. »

« Pescia, 20 juin 1816.

« Je ne saurais assez vous dire, madame, combien votre aimable lettre du 11 juin m'a causé de joie, combien j'y ai trouvé l'expression de votre ancienne bienveillance, et, j'ose le dire, de votre amitié. Ma mère, à qui je l'ai lue, qui, Dieu merci, est presque absolument rétablie, et qui est bien sensible à l'intérêt que vous avez pris à sa santé, me charge aussi de vous dire combien elle est frappée, dans cette lettre, de votre finesse d'observation, et de la justesse de vos jugements sur les personnes... J'ai reçu il

y a trois jours les *Lettres écrites d'Italie*, par M. Lullin de Châteauvieux. J'avais voulu, il y a trois ans, vous faire connaître l'auteur, qui est un homme d'un esprit extrêmement agréable; je lui avais donné une lettre pour vous, et je ne sais par quelle mauvaise chance il ne put point avoir l'honneur de vous la présenter. Mais je vous recommande du moins son ouvrage; ce sont deux petits volumes qui sont bien vite lus et qui contiennent sur l'Italie des choses très-neuves et très-bien observées. Il avait, il est vrai, un but particulier dans son voyage, c'était l'agriculture qui l'attirait surtout, et, pour la mieux observer, il était sorti des routes que suit le grand troupeau des voyageurs, et il avait vu ce que très-peu de gens voient en Italie. Je doute, madame, que l'agriculture par elle-même vous intéresse beaucoup; mais quand elle est observée par un esprit philosophique, dans ses rapports avec les mœurs et les lois de la nation, quand on y cherche moins ce qui rend les champs fertiles que les hommes heureux et dignes de l'être, elle reçoit de ce nouveau point de vue un intérêt tout particulier. M. de Châteauvieux a, au reste, une disposition extrêmement bienveillante, et je ne serais pas étonné si vous trouviez qu'il juge les Italiens beaucoup plus favorablement qu'ils ne méritent. Il a aussi quelquefois un peu de prétention dans le style; il est encore de ceux que l'école de Chateaubriand a gâtés, encore que personne, d'après son tour d'esprit, ne semblât mieux que lui fait pour la suivre. D'où vient donc, madame, qu'à de certaines époques la même espèce d'affectation devient la maladie de toutes les nations? Certainement Chateaubriand en France, Gœthe

et Novalis et Werner en Allemagne, lord Byron et Walter Scott en Angleterre, ne se figurent point être de la même école; cependant c'est par le même point que tous pèchent contre la vérité. — On attribue à Walter Scott ou à son frère un roman que vous avez lu sans doute, car il a pour vous un intérêt tout particulier : *Waverley or sixty years since.* Je l'ai lu à Genève avec un intérêt extrême : aucun voyage, aucun ouvrage historique ne ferait mieux connaître l'Écosse à cette époque si brillante et si aventureuse de l'entreprise du prince Charles-Édouard. Je désirerais beaucoup le faire connaître à ma mère. On assure qu'un autre roman du même auteur, venu depuis, lui est encore supérieur. — Quant à lord Byron, il a trop de génie pour qu'on ne désire pas de le voir, et trop de méchanceté et un orgueil trop susceptible pour qu'après l'avoir vu, on ne cherche pas à s'en tenir éloigné. J'en suis encore à la première période, et par conséquent je tâcherai bien de ne pas le laisser passer en Toscane sans le rencontrer. — Daignez me dire ce que c'est qu'une histoire de la littérature grecque et latine, dont on vient de publier un volume à Pise; vaut-il la peine de l'acheter? — Je laisserai probablement passer les chaleurs avant de faire une nouvelle tournée à Florence; mais n'y a-t-il point de chance que pendant ces chaleurs mêmes, vous alliez, madame, aux bains de Lucques, et que je puisse ainsi avoir le bonheur de vous rencontrer? Daignez croire que c'est pour moi une fête toujours vivement désirée, et que je n'ai point besoin d'y avoir été préparé par une longue solitude pour savourer tout le plaisir de vous revoir et de vous entendre. »

« Pescia, 11 juillet 1816.

« Je voudrais, madame, pouvoir répondre à vos aimables lettres, en vous donnant à mon tour quelques nouvelles du monde des vivants ; il me semble qu'elles vaudraient toujours mieux que les miennes propres, car un des résultats de la vie si solitaire que je mène, c'est de n'avoir plus en moi de succession d'idées ; j'en reste, excepté sur les objets historiques qui font l'objet de mon travail, au point précis où j'en étais au moment où je suis entré dans ma retraite. Je n'y ajoute plus rien, je n'y altère plus rien ; et j'admire d'autant plus la force de tête de ces philosophes qui se retiraient au désert pour penser, qu'il me semble, du moins pour les hommes ordinaires, que la solitude absolue tue la pensée par la cessation de tout exercice. Quelques lettres cependant me mettent encore en rapport avec tout ce dont je suis si loin. Je n'en ai pas moins reçu de trois où l'on me parle de vous. — Une d'Auguste de Staël, dont la mère est arrivée à Coppet le 21 ou 22 juin, avec M. Rocca, dans un meilleur état de santé qu'on ne l'avait vu depuis longtemps. Elle-même compte toujours faire un voyage à Paris au 1er septembre, et elle se fait une si forte illusion sur la santé de son ami, qu'elle voudrait éviter de retourner dans le Midi l'hiver prochain. Une autre personne, madame, qui parle de vous avec une constante reconnaissance, c'est madame Brun, dont j'ai eu une lettre de Copenhague du 8 juin. Elle est bien malheureuse; sa fille chérie Ida, mariée à M. de Bombelles, l'a quittée pour Dresde, où son mari est ambassadeur ; tous les rêves de l'imagination de madame Brun reposaient sur cette

fille; elle trouvait en elle le supplément de tout ce qui lui manquait à elle-même, et elle lui voyait exécuter dans les arts, auxquels elle rend une sorte de culte religieux, tout ce qu'elle n'avait pu concevoir dans sa pensée. Madame Brun me dit que la littérature danoise est aujourd'hui dans un grand état de fermentation ; on s'étonne du lieu où la fermentation littéraire va se nicher. Vraiment, il serait difficile de la trouver nulle part ailleurs en Europe. Mais, d'autre part, qui apprendra jamais le danois pour lire Baggessen, ou Ohlenschlaeger? Ce que je connais de ces deux hommes qui règnent aujourd'hui sur le Parnasse marécageux de Copenhague ne me donnerait pas grande envie d'apprendre leur langue. La troisième lettre où l'on me parlait de vous, madame, était de M. de Bonstetten, qui est toujours à Genève, et qui s'y conserve aussi gai et aussi jeune qu'il l'était autrefois. Un de ses cousins vient de mourir à Berne d'une indigestion d'ennui et d'impatience: il lui semble qu'il voit là sa destinée, s'il se hasardait à venir dans sa patrie.

« Lord Byron est encore à Genève; il y est arrivé avec deux demoiselles de mœurs un peu suspectes, et un médecin italien: on a trouvé trop peu de respect pour la décence publique dans cette manière de voyager, et cette offense jointe au ressentiment des Anglais contre lui, pour la manière dont il a traité sa femme, a fait que toute la société a refusé de le voir. On raconte de lui des choses si odieuses, que toute espèce de sévérité contre lui paraît être bien méritée; seulement, il s'agit de savoir si cette exclusion ne vient pas plutôt du plaisir que sent toujours la médiocrité à exercer sa puissance sur un homme dis-

tingué. Quelle joie pour tant de petits esprits, dont la société se compose, d'avoir à exercer une sorte de censure sur un homme de la portée de lord Byron, et comme talent, et même comme rang dans le monde! Vous voyez cependant, madame, que, s'il arrive à Florence au mois de septembre, comme il l'a annoncé, il y aura *a precedent*, comme disent les Anglais, pour lui faire éprouver quelque mortification. Dans ce même roman de lady Caroline Lamb dont vous me parliez, on dit aussi qu'elle a publié les propres lettres que lord Byron lui a écrites, lorsqu'elle était amoureuse de lui et que lui se moquait d'elle. Il faut convenir que quand les Anglaises se mêlent d'être folles, elles arrivent, dans cette carrière comme dans les autres, à un degré de perfection que n'atteignent point les pauvres têtes continentales. Elle fit aussi, il y a cinq ou six mois, la scène d'amour la plus bizarre à Benjamin Constant, comme il lisait devant elle le petit roman qu'il publie aujourd'hui, et qui, dit-on, est sa propre histoire à lui.

« Voilà, madame, mes glanures : vous voyez que je vais les chercher bien loin de moi; mais en moi-même je ne trouve qu'une seule chose digne de vous être présentée, c'est l'expression d'un sentiment inaltérable de respect et d'attachement. Vous me donnez sans cesse aussi de nouveaux motifs d'ajouter à ma reconnaissance. Je voudrais avoir quelques livres nouveaux à vous offrir en retour de ceux que vous me faites espérer de me prêter. Je crois que le flot d'Anglais qui nous arrivera en automne m'en apportera quelques-uns; ils seront à vous comme à moi. Ma mère est bien rétablie; elle est vive-

ment sensible à l'intérêt que vous avez pris à son indisposition. Daignez en recevoir aussi mes remercîments, et croire à mon profond respect et à mon dévouement. »

« Pescia, 1er août 1816.

« Je voulais, madame, répondre à la question que vous me faisiez l'honneur de me faire sur M. Brougham; je savais depuis longtemps qu'il était dans l'intention de venir à Genève, mais on ne me parlait pas de lui. Enfin, une de mes amies m'écrit aujourd'hui qu'elle a dîné deux fois avec lui à Coppet. Mais elle n'a trouvé en lui ni cette force logique avec laquelle il conduit si admirablement les questions dont il est seul maître, ni cette impétuosité qui a souvent troublé les mesures de l'opposition, parce qu'il se soumet mal à la tactique des autres. Dans la société, il est demeuré fort taciturne. On ne dit point s'il a quelque intention de venir ensuite en Italie. Nous avions eu quelques relations ensemble à l'occasion de l'abolition de la traite. Je partage de tout mon cœur le désir qu'on force les États de Barbarie à renoncer à l'esclavage des chrétiens; mais encore ne voudrais-je pas pour cela qu'on les traitât *à la façon de Barbary*. Ce sont des moyens très-peu persuasifs que de couler bas des vaisseaux et de brûler des villes. Il faut sans doute employer la force contre eux, mais, pour leur enseigner l'humanité, il faut la leur montrer. Ce n'est pas précisément ce que l'Europe a fait à leur égard. Les courses de l'ordre de Malte ont précédé les leurs; c'est ce brigandage chrétien qui força les représailles des Turcs, et qui développa les talents des Barberousse et des Dragut-Bey. Aujourd'hui, les États de

Barbarie ne sont plus gouvernés que par les descendants de ces pirates que nous avons en quelque sorte formés. Je désire ardemment qu'on les délivre d'une oppression effroyable; qu'on chasse les deys et les janissaires, qui ne vivent que de rapine; qu'on rende à la culture ce magnifique rivage si près de nous, et qui nous ferait tant de bien, s'il ne vous faisait pas du mal; qu'on rende à la sécurité et au bonheur ces malheureux habitants d'Alger, qui tremblent sous la férule de l'aga. Mais quand je vois faire tant de préparatifs pour brûler cette grande ville, je m'en afflige bien plus que ne fera son souverain, fort indifférent, après tout, aux malheurs de ses sujets.

« Vous êtes toute bonne, madame, de penser encore à m'envoyer des livres; dans ce moment, je n'ai pas encore épuisé le petit fonds de ceux que j'avais apportés, ou que j'ai reçus depuis; dès qu'ils seront achevés, j'irai crier famine à votre porte, et je demanderai peut-être les romans avec bien autant d'empressement que tout le reste. J'ai lu l'*Ambassade de Varsovie* et *le Congrès* de M. de Pradt, mais pas l'*Espagne*. J'ai rencontré aussi, une seule fois, l'auteur chez M. Morellet : il me semble qu'on ne peut pas lui refuser beaucoup d'esprit, mais en revanche on ne peut lui accorder aucune dignité de caractère. Dans ses écrits, il mêle le faux et le vrai, non-seulement sciemment, mais même à bonne intention; il y a toujours la part du diable qu'il se croit obligé de mettre pour faire passer celle du bon génie. Et, en effet, il la fait passer ainsi. Il fait parvenir, à des gens qui ne liraient point sans cela, des idées souvent saines, souvent utiles. Mais chacun s'aperçoit de ce mélange, et ne lui accorde

aucune confiance. C'est Gil-Blas devenu archevêque : ses sermons peuvent être amusants, mais il aurait beau dire les plus saintes choses du monde, ils ne sauraient être édifiants.

« J'ai lu deux lettres de Twickenham, où l'on me parle beaucoup du calme, de la douce paix de cette maison, de son éloignement de toute intrigue, de la libéralité, de l'élévation d'esprit du chef, que tant de gens regardent comme un chef de parti, de sa modération parfaite, et de sa détermination de ne point revenir en France pour ne point donner de jalousie aux uns, d'espérances dangereuses aux autres. — Il est difficile, en effet, ce me semble, de se conduire avec plus de sagesse et de dignité dans une situation plus épineuse. — J'ai eu aussi aujourd'hui des nouvelles de madame de Staël, mais pas par elle. La santé de Rocca continue à être meilleure, mais tout en laissant de cruelles inquiétudes pour l'avenir. Ma mère est bien sensible à l'intérêt que vous avez pris à sa santé ; elle continue à se bien porter. Daignez croire à sa reconnaissance comme à la mienne, à mon dévouement sans bornes et à mon profond respect. »

« Pescia, 29 août 1816.

« Vous avez la bonté, madame, d'encourager le bavardage d'un solitaire qui ne voit rien, qui n'est à portée de rien, qui, ne renouvelant point ses idées, ne peut rien apporter en échange pour celles des autres. Je suis reconnaissant de cette faveur, mais je veux me garder d'en abuser, et je dois craindre tout autant de vous fatiguer par de trop fréquentes lettres, que de me laisser oublier

par mon silence. Déjà la moitié du temps que j'ai compté passer dans la solitude est écoulée ; et cette première moitié n'a pas été pénible, j'ai eu le bonheur d'avoir ici la société de trois femmes très-aimables, très-instruites, d'une conversation qui ne s'épuisait point et qui présentait des ressources infinies. C'étaient les dames anglaises que j'avais déterminées à passer l'été à Pescia. Mais la saison qu'elles nous avaient consacrée va finir; elles partiront dans un mois, et je sentirai alors bien douloureusement qu'on est exilé ici bien loin du pays de la pensée. Je voudrais que, parmi cette foule d'Anglais qui inondent le continent, il y en eût qui voulussent prendre ici leur place. Plusieurs familles anglaises ne viennent en Italie que pour chercher un plus beau climat, les jouissances de la campagne, et surtout l'économie. La plupart ont si peu de goût pour la société, qu'à peine aperçoivent-ils celle des lieux où ils voyagent. Et quant à la beauté de la campagne, au charme des promenades toujours nouvelles, aux caresses du soleil, je crois qu'il y a peu de places en Toscane qui puissent le disputer à notre vallée. Il me semble surtout qu'il doit y avoir beaucoup de familles qui veulent vivre dans le Midi pour affermir leur santé, et qui, effrayées de ce que leurs compatriotes ont mis à Pise les logements et toutes les commodités de la vie à une sorte de folle enchère, seraient charmées de trouver une retraite où elles pussent se trouver riches avec une fortune médiocre. S'il s'en présente de tels chez vous, madame, qui vous demandent des informations, au moment où un nouvel essaim va nous arriver, adressez-les-moi. Nous avons tous trois une telle soif pour une con-

versation ultramontaine, un tel besoin de renouveler par quelques étrangers la société du pays, que nous leur ferions un bien meilleur accueil qu'ils ne trouveraient nulle part.

« Avant de m'enfermer moi-même pour l'hiver, je compte, il est vrai, faire aussi un petit voyage à Florence, d'abord pour vous voir, et puis dans le val d'Arno supérieur et à Rome. Je sens même un désir assez vif de pousser jusqu'à Naples et en Sicile; mais je crois fort que je ne le satisferai pas. J'ai besoin de parcourir une dernière fois les scènes principales de mon *Histoire*. Dans dix-huit mois, je compte pouvoir en publier les cinq derniers volumes, et, en les écrivant, il convient souvent de rafraîchir la mémoire des lieux, d'éclaircir quelquefois les faits par l'inspection de la place où ils se passèrent. J'ai achevé, il y a peu de semaines, la première ébauche de ces cinq volumes. De ceux-là, il y en aura quatre qui mèneront mon *Histoire* jusqu'en 1530, époque où non-seulement Florence perdit sa liberté, mais où l'Italie entière perdit son indépendance. Le cinquième volume donnera un tableau rapide des événements qui se sont succédé dans cette contrée, depuis que les Italiens ont cessé de former une nation, en sorte que mon livre contiendra tout ce qu'il est essentiel de savoir sur l'Italie, depuis la chute de l'empire romain jusqu'à nos jours. Tout cela est ébauché, mais le dernier fini demande encore beaucoup de travail et beaucoup de peine. — Aucune des lettres que je reçois ne m'apprend rien qui vaille la peine de vous être répété; mais ce qu'il faut que je répète, parce qu'un sentiment inaltérable ne peut point

trouver d'expressions nouvelles, c'est combien vivement je vous suis attaché, et quel entier dévouement se joint à mon profond respect. »

« Pescia, 9 septembre 1816.

« Il n'y a point de livre, madame, que je désire voir comme le roman de M. de Constant ; il y a fort longtemps que j'en entends parler, même plus de deux ans avant qu'il ait songé à l'imprimer, et quoiqu'il l'ait lu à une moitié de Paris, quoique nous y ayons beaucoup vécu dans la même société, et que je lui sois réellement fort attaché, je n'ai jamais été d'aucune de ces lectures. J'ai lieu de croire qu'il y a plusieurs portraits d'originaux que j'avais vus, et qu'il ne se souciait pas de m'avoir pour témoin prêt à juger de leur ressemblance. Depuis qu'il l'a publié, il lui aurait été difficile de me l'envoyer ; nous sommes tous deux hors de notre domicile ordinaire, lui à Aix-la-Chapelle et moi ici, et nous ne nous écrivons point. Si vous avez donc la parfaite bonté de nous envoyer *Adolphe*, nous le lirons à haute voix dans notre petite société anglo-génevoise, et au bout de bien peu de jours je vous le renverrai, avec les vifs remercîments de nous tous.

« La mort du docteur Fabre aura sans doute été douloureuse pour vous, madame, surtout par la peine qu'elle aura faite à votre ami. Il avait eu jusqu'à présent le bonheur de conserver un proche parent auprès de lui en pays étranger. C'était comme une portion du sol de la patrie sur lequel il reposait encore. Au milieu des Italiens, il trouvait un homme qui parlait sa vraie langue, qui partageait ses opinions, ses sentiments, ses préjugés, et lui

rendait présents les souvenirs de son enfance. Le pays où l'on vit ne devient complétement étranger que quand de tels liens sont complétement rompus. Mais vous avez bien raison, madame, de préférer qu'il n'ait pas traîné dans cet état déplorable où laisse une paralysie, entre la vie et la mort. Plus une personne me serait chère, et plus je craindrais pour elle cette espèce de dégradation, cette demi-mort qui affecte l'âme bien plus encore que le corps, et qui détruit toutes les facultés supérieures en ne laissant vivre que les faiblesses humaines.

« J'apprends que l'essaim d'Anglais dont nous avions prévu le vol vers l'Italie se met en effet en mouvement. M. Brougham est parti, et l'on annonce qu'il sera bientôt à Florence. Lord et lady Lansdowne sont aussi sur le point de partir de Genève, et en même temps qu'eux, sans doute avec eux, un de mes amis, M. Dumont, dont vous connaissez peut-être les travaux sur la législation, le traité des peines et des récompenses, et un nouvel ouvrage qu'il a publié il y a deux ou trois mois sur les assemblées délibérantes. C'est l'homme de beaucoup le plus spirituel de Genève, et ce n'est pas assez dire, car, pendant plus de vingt ans qu'il a passés en Angleterre, il y a aussi été regardé comme l'un du cercle le plus étroit des hommes les plus spirituels d'Angleterre.

« Je ne doute pas que vous ne le voyiez à son passage, d'autant plus que madame de Staël, qui l'aime beaucoup, n'aura pas manqué de lui donner des lettres pour vous. J'espère qu'il viendra me voir ici; mais j'irai aussi le voir à Florence, et ce sera pour moi une occasion de me rapprocher de vous, madame. Les mois se passent, et, quoi-

que la distance soit petite, je ne l'ai point encore franchie, quelque désir que j'aie de vous revoir. La force des habitudes me retient à la même place, rien ne m'appelle pour le lendemain que la continuation du chapitre commencé la veille, mais cet attrait est si fort, que je ne puis y résister. Il y a plus d'un mois, peut-être plus de deux, que je projette une visite à Lucques; ce n'est qu'une promenade, et je n'ai pas encore su trouver le moment de la faire. Peut-être cette force d'inertie est-elle augmentée par la crainte des nouvelles, par la crainte des conversations douloureuses. Les listes des tribunaux révolutionnaires de France durant cette nouvelle terreur me font horreur. Fallait-il donc que l'on ressuscitât de l'ancienne jusqu'aux prétendues conspirations de prison? Ces gens ont résolu d'avance de faire périr dans les supplices tous leurs ennemis, et ils ne sont pas scrupuleux sur les prétextes. — J'ai eu aussi des nouvelles de Coppet. Monsieur et madame de Broglie doivent être partis pour Paris le 4 septembre. Madame de Staël et Rocca resteront jusqu'à la fin du même mois. On dit celui-ci infiniment mieux. J'admire, mais je ne m'y fie pas. Adieu, madame, daignez croire à ma vive reconnaissance, à mon profond respect et à mon inaltérable attachement. »

« Pescia, 19 septembre 1816.

« Vous êtes si régulière, madame, dans l'exécution de tout ce que vous annoncez, et vous avez mis en même temps tant de bonté à me promettre le roman de M. Constant, que, ne le recevant point aujourd'hui par le *procaccio*, je ressens assez d'inquiétude que vous ne l'ayez remis à

quelque voyageur qui l'aura oublié. J'ai eu, il est vrai, cette crainte dès le moment où vous avez parlé de profiter d'une occasion. Il n'y en a jamais aucune qui soit si sûre que celles des gens qui font leur métier pour de l'argent. Aussi, si le livre est toujours entre vos mains, ayez la bonté de le faire remettre à Poppini, *procaccio de Pescia alla vigna*, qui partira samedi avant midi. On m'avait dit que Benjamin Constant avait peint dans sa nouvelle la manière dont deux femmes se disputaient son cœur. . . . .

. . . .

. . . .

« Quand j'aurai lu le livre, j'espère que je devinerai mieux les masques. Mais vous ne dites rien de ceux de *Glenarvon;* quel étrange roman et quelle horreur il donne pour le caractère de lord Byron[1]! C'est d'après ce

[1] *Glenarvon, in three volumes*. Tel est le titre de ce roman qui ne porte pas de nom d'auteur. J'ai sous les yeux l'exemplaire qui appartenait à madame d'Albany, et sur la première page duquel on lit cette indication tracée de sa main : *Madame Lamb, née Bemborough*. C'est la seconde édition, datée de Londres, 1816. La première édition portait au frontispice ces deux vers anglais :

> « He left a name to all succeeding times
> Link'd with one virtue and a thousand crimes. »

c'est-à-dire : « Il lègue à tous les siècles à venir un nom lié à une vertu et à mille crimes. » Ces vers, dans la seconde édition, sont remplacés par l'épigraphe en langue française que voici : « Les passions sont les vents qui enflent les voiles du vaisseau; elles le submergent quelquefois, mais sans elles il ne saurait voguer. Tout est dangereux ici-bas et tout est nécessaire. » Le choix de la première épigraphe révélait chez l'auteur une inspiration agressive et menaçante; en y substituant la sentence que nous venons de citer, lady Lamb semblait surtout préoccupée du besoin de se justifier elle-même. On sait en effet que lady Caroline Lamb, fille du comte de Bemborough, et mariée à M. William Lamb, second fils de lord Melbourne, avait

livre, bien plus que d'après la conduite du lord avec sa femme, que je commence à partager l'animadversion de tous ses compatriotes contre lui. Il y a beaucoup de portraits qui sont faits avec un grand talent. Vous n'aurez

abandonné son mari pour le poëte de *Lara* et du *Corsaire*. C'est après ce scandale presque public, et quand elle se vit trahie par son amant, qu'elle crut se venger en écrivant *Glenarvon*. Ce livre souleva de bruyantes clameurs. Amis et ennemis de lord Byron, avec des sentiments bien opposés, reconnurent quelques traits de sa physionomie dans ce lord Glenarvon que ses passions poussent au crime, dans ce don Juan insolent et cruel qui a reçu du ciel des dons si merveilleux et qui en fait un infernal usage. L'auteur a beau soutenir dans la préface que les ressemblances dont on s'est emparé si avidement, si ressemblances il y a (*those resemblances, if resemblances they be, which have been recognized, admitted, claimed with so much eagerness*...) sont fortuites et involontaires, il avoue pourtant que son livre n'a pas été composé en des heures de tranquillité, de réflexion sereine, mais sous l'impression de ressentiments douloureux et avec l'amertume d'une âme blessée : « *This work is not the offspring of calm tranquillity and cool deliberation... it was written under the pressure of affliction, with the feelings of resentment which are excited by misrepresentation, and in the bitterness of a wounded spirit.* » Il est bien évident que lady Lamb a voulu flétrir lord Byron en peignant ce tableau où don Juan a du sang aux mains et devient une noire figure de mélodrame. Sismondi a raison : c'est un roman étrange, une peinture horrible, et si le talent n'y manque pas, le fatras y abonde.

Lady Caroline Lamb avait eu la cruauté de publier cette violente et calomnieuse attaque au moment même où Byron, banni par la voix de l'opinion, avait quitté sa patrie pour n'y plus revenir. Dans une étude exquise sur Byron et la société anglaise (*Revue des Deux Mondes*, 1er novembre 1850), M. Nisard a dit : « Le grand poëte partit comme Platon voulait qu'on renvoyât les poëtes de sa république imaginaire, avec une couronne de fleurs que l'Angleterre lui mettait au front en se le reprochant. » Le spirituel critique, au moment où il écrivait ces mots, oubliait *Glenarvon*, et ces allusions si ardemment saisies, si hautement proclamés, et ces cris de haine qui précédaient l'exilé dans tous les lieux où l'entraînait sa destinée errante. Quand

pas eu besoin, madame, qu'on vous nommât lady Holland dans la princesse de Madagascar; mais nous faudra-t-il reconnaître également lady Oxford dans lady Mandeville, ou la présente duchesse de Devonshire dans lady Mar-

Byron vint à Genève, en 1816, on s'y occupait de *Glenarvon* aussi ardemment qu'en Angleterre. Je vois dans la *Vie de Byron*, par Thomas Moore, que madame de Staël l'avait lu avant Byron lui-même et qu'elle lui en parla sans craindre de l'embarrasser. Le 22 juillet il écrivait à Murray : « Quant à *Glenarvon*, madame de Staël m'en a dit (il y a dix jours, à Coppet) de merveilleuses et lamentables choses. Moi, je n'en ai vu que l'épigraphe qui est pleine de promesses gracieuses : — *Il lègue à tous les siècles à venir*... Je n'ai pas même un soupçon du contenu et je n'en sais rien que par de vagues ouï-dire. » L'année suivante, Byron étant à Venise, *Glenarvon* le poursuit encore; il se trouva un traducteur pour livrer l'œuvre accusatrice à la curiosité de la foule, et le censeur en ayant arrêté la publication comme injurieuse à un hôte illustre, Byron lui-même s'empressa de lever l'obstacle. « Une traduction italienne de *Glenarvon* vient d'être imprimée à Venise, écrit-il à Moore le 7 août 1817. Le censeur, M. Petrotini, a refusé l'autorisation de la publier jusqu'à ce qu'il m'eût parlé à ce sujet. Je lui ai dit que je ne reconnaissais pas le moindre rapport entre ce livre et moi, mais que, quelles que pussent être les opinions sur ce point, jamais je ne voudrais prévenir ou arrêter la publication d'un livre quelconque, dans n'importe quelle langue, au nom de mon intérêt particulier; je le priai donc (malgré ses bonnes intentions) de permettre au pauvre traducteur de publier son travail. En conséquence, la chose suivra son cours. Vous pouvez dire cela de ma part à l'auteur, en lui faisant mes compliments. » Malgré ce légitime dédain, Byron avait senti la pointe de l'arme empoisonnée, puisqu'il parle ailleurs du moment si généreusement choisi par l'auteur pour la publication de son livre : *the generous moment selected for the publication... the time was well chosen.*

M. Amédée Pichot, à propos des funérailles de lord Byron, a raconté comment lady Caroline Lamb, se promenant à cheval avec son mari sur la route de Nottingham, rencontra le cortége funèbre qui ramenait à Newstead-Abbey les cendres de l'illustre poëte tombé sur

garet? Certainement, si l'auteur a peint la haute société de Londres comme elle est, son tableau n'est pas fait pour la rendre bien respectable. Il me semble que j'aurais bien autre chose à dire sur *Glenarvon*, car ce livre agite et laisse beaucoup de pensées. Mais je ne serais pas étonné que vous eussiez été rebutée par tout le fatras avec lequel il commence et il finit, et que vous ne le trouviez pas digne de tant d'attention. — Je trouve la remarque de Montaigne, sur la nécessité de faire un apprentissage pour

la brèche de Missolonghi. Elle pâlit, ses veines se glacèrent, on la rapporta mourante en son château de Brocket-Hall, et quand elle parut se relever de cette terrible crise, elle y avait laissé sa raison. Hélas! la destinée de l'auteur de *Glenarvon* est plus tragique et plus sombre que la sombre histoire née de la fièvre de son cœur. Lady Lamb avait représenté Glenarvon, c'est-à-dire lord Byron, poursuivi par les spectres de ses victimes comme le Richard III de Shakspeare; elle l'avait montré en proie à un frénétique délire, se débattant contre des visions épouvantables, et enfin se précipitant au fond de la mer sous une malédiction éternelle. Ce fut elle-même qui mourut folle, la pauvre femme, folle d'une incurable passion, folle d'amour et de désespoir.

M. William Lamb fut repoussé une seconde fois par sa femme, car elle avait des moments à demi lucides où elle lui disait : « Partez, fuyez-moi, je vous ai trompé en me réconciliant avec vous, je l'aime encore, je l'ai toujours aimé... son ombre est dans ce château, il faut l'éloigner de moi ou me laisser seule avec lui. » Est-il nécessaire d'ajouter que le noble gentleman revenait souvent à Brocket-Hall, ne pouvant refuser ses soins et sa pitié à la malheureuse créature? Il hérita, en 1828, du titre de lord Melbourne, devint ministre de l'intérieur en 1830, et chef du cabinet whig de 1835 à 1841. M. Guizot, qui eut à traiter avec lui la question d'Orient en 1840, a décrit en quelques traits le mélange de sérieux et d'insouciance qui était le fond de son caractère (*Mémoires*, t. V, pages 9 et 45-50). Sa sœur a épousé lord Palmerston. On voit que les personnages mis en scène par l'auteur de *Glenarvon* ont pu être empruntés, comme le remarque Sismondi, aux plus hauts rangs de l'aristocratie britannique.

gouverner ou pour régner, parfaitement juste. Mais c'est étrange, j'en tirerais une conclusion tout autre que celle que vous en déduisez[1]. Tant que le gouvernement a été un secret, ç'a été celui des francs-maçons; il ne cachait aucune connaissance réelle; ce n'est que depuis que le public s'en est emparé qu'on a créé les *sciences* de la statistique, de l'économie politique, de la jurisprudence, même des finances, et que les rois et les ministres ont été eux-mêmes forcés (les derniers de tous, il est vrai) à les étudier. Daignez recevoir de nouveau l'expression de tout mon respect et de mon dévouement. »

« Pescia, 30 septembre 1816.

« Je suis tout à fait inquiet de vous, madame; je l'étais d'abord du livre que vous aviez eu la bonté de me promettre; je craignais qu'il ne se fût perdu, et c'est pourquoi je vous écrivis le 19 pour vous prévenir que je ne l'avais point reçu. Mais à présent mon inquiétude a bien changé d'objet; je crains que vous ne soyez malade. Ce silence ne vous ressemble point. Votre bonté m'a accoutumé à une ponctualité que je suis très-éloigné d'oser demander de vous, mais que je ne vois pas interrompre sans beaucoup de peine. Je n'ai malheureusement personne à Florence par qui je me puisse informer de votre santé. Mais, si vous vous portez bien, daignez me le dire; s'il en est

[1] Madame d'Albany lisait beaucoup Montaigne. La bibliothèque du musée Fabre, à Montpellier, possède un exemplaire des *Essais* annoté de sa main.



autrement, une trop longue lettre à lire serait une fatigue pour vous que je veux vous épargner. »

« Pescia, 3 octobre 1816.

« Je ne veux point laisser repartir le courrier, madame, sans vous dire qu'il m'a apporté en même temps ce matin et vos deux lettres et le livre que vous avez la bonté de m'envoyer. Je ne conçois point où ce dernier s'était arrêté, puisqu'il y a longtemps qu'il était hors de vos mains. Après l'avoir lu, je répondrai plus à loisir, et si je reconnais les masques, ce dont je commence à douter, je les nommerai. — Du moins vos deux lettres ont dissipé une inquiétude assez vive, et je ne voulais pas perdre un moment pour vous en remercier.

« Je suis charmé que vous ayez vu M. Dumont et que son esprit vous ait plu. Mais je m'étonne que vous ne me nommiez pas en même temps M. de Chateauvieux, qui est aussi à Florence, et dont la conversation animée, piquante et toujours nouvelle, est faite pour vous intéresser beaucoup. Quant à M. Dumont, il est difficile d'être plus pleinement d'accord dans nos principes que nous ne le sommes l'un avec l'autre. Nous avons différé seulement dans le jugement que nous avons porté d'un fait ; c'est-à-dire que nos conjectures sur l'avenir, à l'occasion d'un grand événement, n'ont pas été les mêmes. Mais pour distinguer ce qu'il faut désirer et ce qu'il faut craindre, tant de données sont nécessaires, tant de circonstances diverses doivent entrer en balance, que mieux on s'entend sur les principes, plus on peut comprendre et se pardon-

ner l'un à l'autre une différence dans les conjectures. Dumont est un aussi inébranlable ami de la liberté que moi, et il la fait consister précisément dans les mêmes garanties; mais il a cru qu'on avait des chances de l'obtenir des gouvernements qui invoquent leur légitimité, ou, en d'autres termes, leur droit divin; non pas moi: voilà toute la différence entre nous.

« De grâce, dites-moi si cette miss White, à laquelle on me fait l'honneur de me marier, est à Florence. Il y a précisément six mois que je l'ai vue, et depuis je n'en ai plus su de nouvelles. Un tel mariage doit sans doute être à l'italienne. Dans un autre pays, deux époux s'occuperaient un peu plus l'un de l'autre. Je ne comprends pas ce qui a pu faire naître ce bruit, et surtout lui faire faire le tour de l'Europe, car il a commencé en Irlande et m'est revenu de Paris, de Bruxelles et de Genève. Ma mère est bien sensible à votre souvenir, madame, et vous supplie de vouloir bien lui conserver votre bienveillance. »

« Pescia, 14 octobre 1816.

« J'ai gardé bien longtemps, madame, le petit roman que vous avez eu la bonté de me prêter, quinze jours auraient pu suffire pour en lire quinze fois autant. Mais je savais que j'allais avoir une occasion sûre pour vous le renvoyer, celle des dames Allen, qui vous le remettront, et que vous accueillîtes avec votre bonté ordinaire à leur premier passage à Florence, lorsqu'elles vous furent présentées par madame de Staël. J'ai profité de ce retard

pour lire deux fois *Adolphe*; vous trouverez que c'est beaucoup pour un ouvrage dont vous faites assez peu de cas, et dans lequel, à la vérité, on ne prend d'intérêt bien vif à personne. Mais l'analyse de tous les sentiments du cœur humain est si admirable, il y a tant de vérité dans la faiblesse du héros, tant d'esprit dans les observations, de pureté et de vigueur dans le style, que le livre se fait lire avec un plaisir infini. Je crois bien que j'en ressens plus encore, parce que je reconnais l'auteur à chaque page, et que jamais confession n'offrit à mes yeux un portrait plus ressemblant. Il fait comprendre tous ses défauts, mais il ne les excuse pas, et il ne semble point avoir la pensée de les faire aimer. Il est très-possible qu'autrefois il ait été plus réellement amoureux qu'il ne se peint dans son livre, mais, quand je l'ai connu, il était tel qu'Adolphe, et avec tout aussi peu d'amour, non moins orageux, non moins amer, non moins occupé de flatter ensuite et de tromper de nouveau par un sentiment de bonté, celle qu'il avait déchirée. Il a évidemment voulu éloigner le portrait d'Ellénore de toute ressemblance. Il a tout changé pour elle, patrie, condition, figure, esprit. Ni les circonstances de la vie, ni celles de la personne n'ont aucune identité; il en résulte qu'à quelques égards elle se montre dans le cours du roman tout autre qu'il ne l'a annoncée. Mais à l'impétuosité et à l'exigence dans les relations d'amour, on ne peut la méconnaître. Cette apparente intimité, cette domination passionnée, pendant laquelle ils se déchiraient par tout ce que la colère et la haine peuvent dicter de plus injurieux, est leur histoire à l'un et à l'autre. Cette ressemblance seule est

trop frappante pour ne pas rendre inutiles tous les autres déguisements.

« L'auteur n'avait point les mêmes raisons pour dissimuler les personnages secondaires. Aussi peut-on leur mettre des noms en passant. Le père de Benjamin était exactement tel qu'il l'a dépeint. La femme âgée avec laquelle il a vécu dans sa jeunesse, qu'il a beaucoup aimée, et qu'il a vue mourir, est une madame de Charrière, auteur de quelques jolis romans. L'amie officieuse qui, prétendant le réconcilier avec Ellénore, les brouille davantage, est madame Récamier. Le comte de P. est de pure invention, et, en effet, quoiqu'il semble d'abord un personnage important, l'auteur s'est dispensé de lui donner aucune physionomie, et ne lui fait non plus jouer aucun rôle.

« La malle du courrier qui contenait nos lettres d'hier a été volée en sortant de Florence. Je crains que les lettres que je désirais le plus recevoir ne soient perdues. J'espérais surtout qu'on me donnerait quelques éclaircissements sur cette affaire de M. de Chateaubriand, que je ne comprends pas bien, et sur la marche des nouvelles élections. Il semble qu'il y a de nouveau quelques chances pour nous sauver du retour de la barbarie, mais j'ai bien peu d'espérance. Daignez agréer l'expression de mon respect et de toute ma reconnaissance.

« *Lundi soir.* — Ma lettre était finie, madame, quand j'ai reçu celle que vous avez eu la bonté de m'écrire. Elle est du petit nombre de celles qu'on a retrouvées. Ceux qui avaient volé la valise ont déchiré de rage le plus grand nombre des lettres. Jamais crime n'a été moins

profitable. Si c'est le comte Fédor Golowkin que vous avez à Florence, il est certainement un des Russes les plus amusants que j'aie jamais rencontrés. S'il n'était pas né Russe, il est très-possible qu'il eût eu aussi de la bonté et de la franchise. Mais comment ferait un individu pour s'élever tout seul contre les lois générales auxquelles toute sa nation est soumise? — Je félicite mon ami M. de Chateauvieux d'avoir l'avantage de vous voir souvent. J'espère l'avoir à mon tour incessamment. Je passerai à Florence le 1er de novembre, en me rendant à Rome, où je compte passer deux ou trois mois. De nouveau recevez mes remercîments, ceux de ma mère, et l'expression de mon profond respect. »

« Pescia, 1er novembre 1816.

«Vous êtes bien bonne, madame, de penser à m'envoyer la brochure de Chateaubriand; j'en suis, en effet, fort curieux, sans avoir une grande idée de ses talents politiques. Son mérite est essentiellement le style, et une espèce de coloris qui nuit plutôt que de servir au raisonnement serré. D'ailleurs, rien ne s'accorde moins avec les notions positives, sur lesquelles la science des hommes est fondée, que ce goût rêveur et cette imagination vaporeuse qui le tient toujours entre la prose et la poésie. Ce que vous me dites de cette brochure me montre cependant que cette fois il en appelle aux vrais principes. Il n'y a certainement rien de plus contraire aux principes d'un gouvernement constitutionnel, ou on pourrait seulement dire raisonnable, que cette censure des journaux, chargée d'abreuver périodiquement la nation de mensonges et de

lui cacher la vérité, ou que ce ministère de police qui va chercher et punir sans cesse les opinions, les paroles que la loi ne défend pas. Mais il y a déjà quelque temps que les ultra-royalistes, se trouvant dans l'opposition, font usage des armes de la liberté, tandis que les modérés ministériels défendent les persécutés avec les maximes de la soumission absolue. Le chassé-croisé des opinions ne sera pas sans quelque avantage. La vérité sur toutes ces questions-là est si facile à saisir, quand on ne la déguise pas à dessein, que celles que les gens passionnés se jettent alternativement à la tête sans les croire finiront par tomber parmi le peuple et y prendre racine.

« Si l'agriculture vous ennuie, madame, je suppose que vous aurez bien moins de goût encore pour l'économie politique, et que je vous ennuierais mortellement si je répondais à votre question : *qu'est devenu l'argent?* Il faudrait beaucoup de papier et de paroles pour faire comprendre que, pour les nations comme pour les particuliers, ce qui est dépensé n'existe plus; que la richesse se conserve, quand même son signe demeure dans la circulation, et que, par conséquent, il n'est point étrange qu'après une période où l'on a dépensé énormément, et où l'on dépense encore, sans aucune proportion avec ses revenus, tout le monde se trouve appauvri. C'est parce qu'on a dissipé, et qu'on dissipe encore toutes les fortunes nationales à maintenir des armées, et qu'en même temps on a suspendu l'action de toutes les forces reproductives, que la noblesse toscane se ruine, aussi bien que les gens aisés de tous les pays de l'Europe. Mais l'agriculture et l'économie politique ont beau nous nourrir et nous

être nécessaires, je comprends fort bien que ni l'une ni l'autre ne sont amusantes. Il ne me semble pas avoir été partial pour ou contre les papes, quoique je le sois infiniment contre leur gouvernement. Ils sont hommes et ont les défauts des hommes, mais de plus ils ont et doivent avoir les défauts de leur place, les défauts que donne une éducation dirigée pendant toute leur vie à fin contraire de ce qu'on leur demande. Que dirions-nous d'un homme à qui on ferait apprendre toute sa vie et uniquement la musique, pour en faire ensuite son boulanger à quatre-vingts ans? Certainement nous ne pourrions attendre que de mauvais pain de lui, quand il ne connaîtrait ni la théorie ni la pratique de cet art, quelque simple qu'il soit, et qu'il n'aurait plus la force du corps nécessaire pour l'exercer. Cependant l'art de gouverner les hommes est un peu plus difficile que celui de faire du pain; il demande tout autant de force de corps, et un peu plus de théorie et de pratique; et il a moins encore de rapport avec la théologie scolastique que la boulangerie avec la musique. Il est vrai qu'un pape, étonné de ne pas trouver plus de difficulté à mener cette barque dont il s'était effrayé d'avance, s'écriait: *Il mondo va da sè!* Mais c'est que le plus souvent il *va da sè* à la male heure, et il n'y a pas même besoin d'être pape pour l'y conduire. Dans les cinq derniers volumes de mon Histoire, que j'écris à présent, j'ai à passer en revue les plus scandaleux des papes qui ont siégé dans l'Église, à commencer par Alexandre Borgia, et j'en suis fâché, parce qu'il en résulte une monotonie qu'on peut attribuer à moi et non à l'histoire. Cependant, au fond de mon âme, je crois que leur influence a été beau-

coup moins pernicieuse que celle des papes honnêtes gens qui sont venus ensuite. Au milieu du seizième siècle commença avec Pie IV une succession de papes vraiment dévots, vraiment scrupuleux, et zélés pour la foi, mais dont le fanatisme seconda sans relâche celui de Philippe II, du duc d'Albe et des Guises, ranima l'inquisition, couvrit l'Europe de bûchers, et accabla ensuite l'esprit humain de chaînes. Ce sont ceux qui ont détruit l'Italie en pervertissant l'éducation; c'est à cause d'eux que cette nation, si richement douée par la nature, reste au-dessous de toutes les autres dans toutes les carrières que peut ouvrir la pensée.

« Si vous avez la bonté de m'envoyer Chateaubriand, ayez la bonté de l'envoyer cacheté (pour que personne ne soit tenté d'en escamoter la lecture) à la remise de Michel Pappini, précisément vis-à-vis de M. Lucchesini, un mercredi ou samedi matin; je le recevrai alors sûrement le lendemain, et le renverrai tout de suite. Mais je me recommande aussi, au nom de ma mère comme au mien, pour les trois romans de *Waverley*, *Guy Mannering* et *the Antiquary*[1], lorsque vous les recevrez. Ils sont, je crois, ce qui a été écrit de mieux en Angleterre depuis plusieurs années. Ma mère est bien flattée de votre souvenir, et vous prie, madame, de lui conserver votre bienveillance, et moi je me mets à vos pieds. »

[1] *Waverley*, commencé par Walter Scott en 1805, avait été publié en 1814; *Guy Mannering* l'avait suivi de près (1815), et l'*Antiquaire* venait de paraître l'année même où Sismondi écrivait cette lettre.

« Dimanche soir, 24 novembre 1816.

« Le plaisir que vous m'avez procuré, madame, en me prêtant l'ouvrage de Chateaubriand, que je me hâte de vous renvoyer, a de beaucoup dépassé mon attente. Il est beaucoup plus fort de pensées, de justesse et de précision dans le style que je ne l'en croyais capable. Il y en a bien les trois quarts que je me ferais honneur de signer, et (je vous demande pardon de différer d'avec vous en sens contraire de votre attente) je signerais fort bien le post-scriptum, qui me paraît très-conséquent, et, quoique fort de style, très-modéré de pensée. Mais c'est à dater du chapitre cinquante à la fin de l'ouvrage que l'auteur me paraît exagéré en tout; non point de manière à mériter aucun châtiment, car l'ordonnance contre lui me paraît aussi injuste qu'impolitique, mais de manière à perdre toute créance. Surtout il me paraît livré à la plus étrange de toutes les déceptions. Il faut bien qu'il soit de bonne foi, car tous les conseils qu'il donne sont surtout dangereux pour lui-même. Il combat ceux qui disent que les royalistes sont en grande minorité en France, et que cette minorité est encore absolument incapable, et je ne saurais voir de meilleure preuve de cette minorité et de cette incapacité que son livre. La force des choses, la force de l'opinion, s'il faut l'en croire, a triomphé sans cesse de tous les projets de réaction des trois ministères, des royalistes et de la cour. La majorité dans ces trois ministères et la cour étaient bien royalistes, et il entasse les preuves de leur incapacité et de leurs grossières bévues.

Je ne croyais pas l'opinion, qu'il appelle révolutionnaire, si puissante qu'il m'a fait voir qu'elle l'était. Je suis d'ailleurs pleinement de son avis, que les gens entachés par le terrorisme ou par la servitude doivent être écartés de toutes les places de confiance ; j'en écarterais seulement davantage encore ceux qui ont servi dans les rangs de l'étranger contre leur pays. Mais il me semble qu'il ne définit jamais clairement ce qui fait l'objet principal de son livre, *les intérêts révolutionnaires*. S'il entendait par là les intérêts personnels de tous ceux que la révolution a élevés aux places, il aurait mille fois raison, et l'erreur de la cour a été dès le commencement de vouloir gagner des hommes et perdre des principes. Mais il laisse entrevoir à plusieurs reprises que ce sont *les principes* même qu'il veut proscrire. Or il est absurde de vouloir les attaquer, en conservant et sanctifiant leur conséquence, de vouloir que la nation s'attache à la Charte, à la liberté de la presse, à l'empire de l'opinion sur la Chambre, et de la Chambre sur le ministère, et de ne pas vouloir ensuite que l'idée et le sentiment de la liberté, de l'égalité devant la loi ou dans la poursuite des places, de la souveraineté du peuple enfin, qui n'est et ne peut être autre chose que cet empire de l'opinion publique qu'il a réclamé lui-même, soient proscrites. Ce sont là les intérêts révolutionnaires qui ont fait naître la Révolution en 1789, et qui renversèrent le roi il y a un an, parce que tout le monde y est attaché ; les intérêts des ambitions personnelles, au contraire, ne remuent jamais qu'un nombre limité de personnes. Le vague dans les idées, la confusion, et l'exagération qui commencent au milieu du livre, me parais-

sent faire un contraste très-étrange avec la grande netteté du commencement.

« Recevez de nouveau, madame, mes vifs remercîments et l'expression de mon profond respect. »

« Pescia, 22 décembre 1816.

« Peu de temps après avoir reçu l'aimable lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, madame, j'ai été faire à Pise visite à mes amis M. et madame Favre de Genève, et je les ai trouvés pénétrés du sentiment de vos bontés pour eux. M. Favre est non-seulement un homme instruit, mais un homme d'une érudition très-vaste et très-profonde. Dans le temps même où, beaucoup plus jeune, les habitudes de luxe que fait naître une très-grande fortune lui donnaient quelquefois un air évaporé, il passait les nuits à étudier les historiens grecs de Byzance, et à faire des recherches sur les points les plus obscurs de l'antiquité. Il est doué d'une très-forte mémoire, son esprit est juste, son cœur est chaud, son caractère élevé : pourquoi n'a-t-il encore rien écrit qui lui fasse une réputation? Qu'est-ce qui lui manque? Je ne saurais le comprendre, et cependant tout ce trésor de connaissances est jusqu'à présent enfoui sans aucune utilité pour lui ou pour les autres. Sa femme est une des personnes que j'aime le plus; un caractère passionné perce dans tous ses discours comme dans ses regards, mais elle n'a jamais connu que les passions bienveillantes. Elle aimait son mari déjà depuis longtemps, avant le mariage, elle l'aime encore avec adoration, et tous deux don-

nent l'exemple de ce bonheur si rare mais si pur, du bonheur dans les affections. La morale est facile pour ceux qui sont si heureusement assortis. Je ne prétends pas dire qu'ils n'eussent pas su la suivre aussi, quand même son sentier aurait été plus pénible.

« J'ai vu aussi à Pise un homme dont le caractère moral et la réputation de vertus s'élève à l'égal des grands talents. C'est M. Horner qui s'est déjà acquis un si grand nom dans la carrière parlementaire, qui, en tenant la première place dans l'opposition, était considéré par tout le ministère, et qui était plus fait peut-être que M. Brougham pour mener avec sagesse et mesure le parti des bons principes; mais la maladie l'a réduit bien bas, et, quoique je me flatte de le voir s'en relever, il sera bien difficile qu'il retrouve des poumons pour se faire entendre de nouveau sur les bancs de la Chambre des communes.

« La grande lanterne magique européenne continue à passer sous vos yeux, et même votre salon peut être considéré, madame, comme en étant une des premières loges. En sorte qu'il peut bien peu m'appartenir dans mon désert de vous donner des nouvelles du monde des vivants. Cependant je veux essayer si dans les lettres que je reçois il n'y aurait rien qui pût vous intéresser. Je ne sais, par exemple, jusqu'à quel point vous pouvez vous soucier de savoir que. . . . .
Tout ce commérage a peut-être bien peu d'intérêt pour vous, madame. — De Paris on m'écrit que Clarke paraît se réunir à la majorité du ministère, tandis que du Bouchage gardait son entêtement. Je ne ferais pas beaucoup de cas de l'une ou de l'autre conquête : le premier n'a

de principes que la vanité, le second de talent que la routine. Il est vrai qu'il m'a quelquefois si mortellement ennuyé et impatienté, que je pourrais bien n'être pas juste pour lui. — Le gouvernement anglais se prononce en France pour les ultra, le russe pour les ministériels, et le pauvre vaisseau, voguant sous ces deux vents contraires, est bien plus ballotté encore par les vagues populaires du mécontentement universel et des cris que la misère et le manque de blés au marché fait entendre. Ceux qu'on accuse d'être des rêveurs lorsqu'ils forment pour un grand pays, aussi bien que pour un petit, le souhait de Ginguené, pourraient bien demander si ce qu'on a mis à la place du gouvernement qu'ils désirent n'a pas, bien plus encore, tout l'air d'un mauvais rêve.

« Ma mère est bien sensible, madame, à votre obligeant souvenir, elle vous supplie de lui conserver votre bienveillance. Sa santé, depuis quelque temps, n'est pas bonne, et le chagrin qu'elle vient d'avoir, en apprenant la mort d'une de ses meilleures amies, à Genève, contribue encore à l'abattre. Daignez recevoir, avec ses remercîments, l'expression de mon profond respect et de mon inviolable dévouement. »

« Pescia, 12 janvier 1817.

« J'étais sur le point de vous écrire, madame, au moment où j'ai reçu votre aimable lettre; je voulais prendre congé de vous, car ici, sans vous voir, je me sens dans votre voisinage; il me semble être seulement dans une maison de campagne, tandis que vous êtes à la ville : Florence est notre centre; toutes nos communications, toutes nos affaires,

et souvent nos pensées, nous ramènent là. Au reste, avec toute cette préface, vous croirez peut-être que je vais au bout du monde. Point du tout, je pars seulement pour cette petite excursion de Rome que je projetais depuis longtemps. Un Anglais, que je connais fort légèrement, mais que des gens en qui j'ai la plus entière confiance disent très-instruit, très-spirituel, très-bon littérateur, très-aimable, a eu la bonté de me proposer une association pour faire cette course ensemble. Il a, à ce que me disent ses amis, un seul défaut, c'est une timidité si excessive, qu'il est sans exemple qu'on ait jamais pu l'engager ou à parler ou à écrire. Quand on lui adresse la parole, le son d'une voix humaine le trouble si fort, qu'il balbutie, il rougit et baisse la tête, et s'il répond enfin, ce qui est douteux, il ne dit rien qui vaille. C'est un curieux défaut que cette *shyness* anglaise, qui s'accroît en raison du mérite, et qui prend tour à tour les formes de l'imbécillité, de l'impertinence ou du remords. Je suis curieux de voir si mon compagnon de voyage sortira enfin avec moi de ses terreurs. Le tête-à-tête de voyage a, dit-on, plus d'un rapport avec le tête-à-tête du mariage. On finit par s'y montrer avec tous les défauts qu'on cache dans le monde, mais aussi avec toutes les qualités qu'on ne sait pas y montrer. S'il ne se met pas à son aise avec moi, dans cinq ou six jours où nous ne nous perdrons pas de vue, que ferait-il dans d'autres tête-à-tête où il est important de mieux profiter de ses moments? Toute notre province a été dans l'émotion pour un malheureux paysan, généralement estimé, qui a voulu l'autre jour se tuer, et qui s'est jeté du haut du pont la tête la première sur les

cailloux de la rivière; il a tourné en l'air, et ne s'est point tué. Ce qui rend son histoire encore plus tragique, c'est que l'amour et le remords le portaient à ce suicide. Cet amour, il le sentait pour sa belle-sœur, et les choses avaient été, je crois, un peu bien loin. Je suis profondément touché de ce sentiment de honte et d'effroi qui suivaient l'inceste et qui lui faisaient croire qu'il n'était plus digne de vivre. Mais ce n'est point ainsi qu'on juge ici. Il aurait empoisonné son enfant pour qu'il n'y eût point de trace de la faute, ou assassiné son frère pour avoir sa femme, qu'on n'aurait senti que de la pitié pour lui; tandis que le suicide est à leurs yeux le plus horrible de tous les crimes. C'est pécher contre *le très-saint égoïsme*. Il ne me semble pas que ce soit le genre de péché auquel les Italiens sont le plus sujets, et ils n'ont pas lieu d'en craindre si fort la contagion.

« Je vous disais, madame, ce mariage de mademoiselle de Valence, sans la connaître, non plus que son père; celui-ci avait d'abord mérité assez de gloire quand il suivait la même carrière que la Fayette; ensuite il avait sans doute étrangement tourné. Mais il me semble que ce que les révolutions doivent le plus nous enseigner, c'est l'indulgence pour les opinions des autres. Il se trouve que nous ne les comprenons jamais entièrement. Que de gens se croient conséquents, que tout le monde accuse d'avoir abandonné les uns leurs principes, les autres leurs amis, les troisièmes leurs espérances! Quand les hommes ne marchent pas dans le même sens que les choses, on ne peut pas être fidèle aux uns sans être infidèle aux autres. Mais ce n'est pas ainsi que je jugerais Fiévée; il a tou-

jours été constant et fidèle à l'argent et au pouvoir, je pourrais ajouter encore à la bassesse. Il a prêché le despotisme en faveur de l'empereur, puis du roi. C'est toujours pour lui une même chose, la récompense était là.

« Si vous me faites l'honneur de m'écrire, adressez-moi votre lettre à Rome, sans autre adresse. Il faut, je crois, dans toute l'Italie, faire prendre ses lettres à la poste. — Ma mère est beaucoup mieux; elle est fort sensible à votre intérêt. Recevez l'assurance de mon respectueux attachement. »

« Pescia, 15 mai 1817.

« Madame, je crains bien de ne devoir accuser que moi si, pendant fort longtemps, je n'ai pas eu de vos nouvelles. Je ne saurais me souvenir de quel côté fut ma dernière lettre avant mon départ de Rome, mais je sais plutôt que, depuis mon retour ici, d'une part la tristesse et le découragement auxquels je m'abandonnais, d'autre part, la tâche presque infinie que je m'étais imposée, me rendaient un très-mauvais correspondant. Je voulais terminer mon Histoire : j'avais cinq volumes à faire pour la compléter, et il me paraissait presque impossible de les achever dans les deux années qui se sont écoulées depuis que j'ai publié les trois derniers. Cependant j'y travaillais avec ardeur; mais, plus j'ai approché du but, plus cette ardeur s'est convertie en une sorte de manie; je ne me permettais plus une autre occupation, une autre pensée, un moment de relâche, je ne sortais plus, je ne me promenais plus, je ne parlais plus, et comme je voyais la misère effroyable qui tourmente ce malheureux pays ame-

ner à sa suite les maladies, que le typhus s'approchait, et qu'il se répandait enfin dans la province, je me disais surtout qu'il serait bien dommage d'en être atteint et de mourir avant d'avoir achevé mon ouvrage. Grâce au ciel, je suis arrivé au port. J'ai fini hier mon dernier volume, et mon ouvrage, fruit de vingt et un ans de travail, est l'expression d'une seule pensée et d'un seul sentiment qui m'a animé toute ma vie. Il y a de la naïveté et presque de la niaiserie à moi à vous conter tout cela, puisque cette pensée et ce sentiment sont justement le point par lequel nous ne pouvons pas nous entendre. Mais vous m'avez accoutumé à compter sur votre indulgente amitié, malgré une différence marquée d'opinions; la fin de mon travail est peut-être le plus grand événement de ma vie, et d'ailleurs je vous dois quelque compte du silence absolu que j'ai gardé.

« Je me flatte de ne pas tarder longtemps encore d'avoir l'honneur de vous voir. Je partirai d'ici le 5 juin, pour retourner à Genève; je passerai par Florence, où je ne compte pas, il est vrai, m'arrêter longtemps. Lady Jersey, que j'ai vue ici à son passage, m'a dit que vous aviez eu une lettre de la propre main de madame de Staël. C'est la meilleure nouvelle qu'on pût donner de sa santé; je n'en avais eu jusqu'à présent que d'indirectes, mais, après toute l'inquiétude qu'elle nous a donnée, j'espère que nous pouvons enfin compter sur son rétablissement.

« Lady Jersey m'a dit encore, madame, que vous comptiez faire un voyage à Paris, en sorte que je puis nourrir l'espérance de vous y rencontrer. Mais que deviendra la société de la pauvre ville de Florence si vous partez!

Voilà déjà madame Hittroff et madame Apponi qui, toutes deux, ont renoncé à tenir une maison. C'est un vrai malheur pour un pays où cette espèce de mouvement social est aussi étranger, que de le laisser s'interrompre; il n'est pas sûr qu'on puisse ensuite le recommencer quand on veut.

« Daignez recevoir l'assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, madame, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« J. CH. L. DE SISMONDI. »

« Paris, rue de Beaune n° 5, faubourg Saint-Germain, 30 décembre 1817.

« Il y a bien longtemps, madame, que je n'ai eu l'honneur de vous écrire ou celui de recevoir de vos lettres. Cependant j'ai su avec quelque régularité de vos nouvelles, et hier encore j'ai vu une lettre que vous adressiez à madame de Souza: c'était à l'occasion d'un hommage tout autrement brillant, tout autrement important que celui que j'ai l'honneur de vous annoncer aujourd'hui. M. de Souza vous avait envoyé son magnifique Camoëns[1], c'est en m'en tenant à une bien respectueuse distance que j'ose

[1] M. de Souza venait de publier avec beaucoup de soin et de luxe une édition des *Lusiades*, véritable monument élevé à la gloire de la poésie portugaise et chef-d'œuvre des presses de Didot. *Os Lusiadas, poema epico de Luis de Camões. Nova edição, correcta e dada á luz por dom José Maria de Souza Botelho*. Paris, Didot, 1817, gr. in-4. Papier vélin et figures. — On verra plus bas, dans les lettres de madame de Souza, avec quelle vivacité et quelle délicatesse de sentiments l'aimable auteur d'*Eugène de Rothelin* s'est associée à l'œuvre de son mari.

vous prier d'accepter aussi mes cinq derniers volumes. Je suis convenu avec MM. Treuttel et Wurtz que M. Piatti vous les remettrait à mesure qu'il les recevrait, trois d'abord, deux ensuite. Les premiers sont déjà en route depuis quelques jours, les seconds, qui termineront mon ouvrage, pourront partir, je crois, le 15 janvier; mais si je connais bien la manière de cheminer des ballots de librairie, il faut compter au moins deux mois depuis leur départ de Paris jusqu'à leur arrivée à Florence.

« Vous avez vu comme nous avons bravement combattu sur la liberté de la presse. Nous regrettons le jury et les journaux; mais qu'aucune exagération ne vous trompe sur la loi actuelle; avec toute sa prétendue gêne, je m'y trouve fort à mon aise, et je pense que vous conviendrez, en lisant mes cinq volumes, qu'on ne peut guère avoir envie d'en dire plus que je n'en dis.

« Je compte demeurer ici jusqu'au mois d'avril, ensuite j'irai probablement faire une courte excursion en Angleterre. Comme ce voyage est très-dispendieux, je crois bien que je n'y resterai pas longtemps. Quelques amis me pressent d'en revenir par le nord de l'Allemagne et même par Copenhague. Au moment où je termine un travail de vingt-deux ans, j'ai bien quelque envie de profiter de ma liberté pour voir le reste de l'Europe, avec ce qui me reste de jeunesse et de force. Cependant il est possible que le besoin de travailler me rappelle beaucoup plus tôt à mon bureau. Surtout il ne se passera jamais fort longtemps avant que je ne revoie la Toscane, où trop de sentiments me ramènent. Je me flatte d'y être reçu de nouveau par vous avec cette bienveillance à laquelle vous avez

daigné m'accoutumer. Je vous en demande la continuation, madame, et je vous prie d'accueillir l'assurance du profond respect et de l'inviolable attachement avec lesquels j'ai l'honneur d'être, madame, votre très-humble, très-obéissant serviteur,

« J. Ch. L. de Sismondi. »

« Paris, 8 mars 1818, rue de Beaune, 5.

« J'ai honte, madame, de n'avoir pas profité avec plus d'empressement de l'invitation que vous m'avez faite de vous donner plus souvent de mes nouvelles ; mais ma vie se passe dans l'essoufflement, courant toujours après ce que je ne puis atteindre, et n'arrivant jamais à finir la tâche dont je me sens chargé. J'ai devant moi un nombre de lettres auxquelles je dois répondre, et vraiment, quand je vois nos gouvernements doubler le tarif des ports de lettres, je sens avec scrupule que mes paroles ne valent pas tout ce qu'elles coûtent à mes amis. J'espère que vous avez reçu à présent mes volumes : Treuttel et Wurtz les a envoyés à Piatti en deux ballots, partis l'un à la fin de décembre et l'autre à la fin de janvier. J'ai appris que, par négligence, il avait mis votre exemplaire et les deux destinés pour Pescia dans le ballot de janvier, mais je me flatte que, le sachant en route, il vous aura servie avec les premiers exemplaires qui lui seront arrivés. Voilà le pape qui leur fait une mauvaise réception en Italie, et qui met à l'index les premiers volumes le jour même, 22 décembre, où les derniers paraissent à Paris.

« Avec l'activité de votre esprit et votre goût pour la

lecture, je suis sûr que vous êtes à la suite de tout ce qui paraît ici d'intéressant. Excepté les *Mémoires de madame d'Épinay*, qui vous intéresseront en ramenant sous vos yeux une société que vous avez connue, il n'y a réellement rien de remarquable que les brochures de politique, et encore parmi celles-ci je ne signalerai que celles de Benjamin Constant, et celles pour et contre auxquelles a donné lieu la terreur de Lyon en 1815. L'expérience ne décide point mal sur la liberté de la presse. Moins on en avait, et plus les brochures qui n'étaient que hasardées avaient de succès. Aujourd'hui on ne sait gré à personne de casser les vitres, justement parce que personne ne les défend. La violence sans talent n'excite aucune curiosité, et les sottises (car il s'en imprime bien encore) tombent dans la boue sans qu'on les écoute. Les faits réveillent seuls une attention soutenue, et la brochure de Fabvier est une bonne action, parce qu'elle force à porter la lumière sur des événements scandaleux qui n'en étaient pas moins connus, parce qu'on ne se les disait qu'à l'oreille, et qui, demeurés impunis, menaçaient l'existence même de la société. On est déjà bien avancé vers la liberté quand il n'y a aucun abus d'autorité qui puisse être dérobé à l'inspection du public ; il n'est nullement besoin alors de déclamer contre, ni de descendre aux personnalités. — Vous aurez été sûrement beaucoup plus occupée à distance que nous de près du prétendu assassinat de Wellington. Le noble lord a été fort piqué de l'incrédulité du public, fondée sur le sentiment universel : *que fait aujourd'hui à la France qu'il vive ou qu'il meure?* et aussi par l'invraisemblance de toutes les

circonstances : un gros carrosse manqué à bout portant, l'impossibilité de trouver nulle part trace de la balle, ou le pistolet ou le coupable. On croit universellement que ceux qui avaient voulu en faire une affaire avaient tiré seulement un pétard, pour s'exposer à une moindre punition s'ils étaient saisis. Plusieurs assurent que ce n'est qu'une gageure de lord Kinnaird, qui avait parié quatre mille livres sterling de se faire rappeler par le gouvernement français à cette époque précise. Il est en effet revenu, et reparti il y a trois jours; mais sa contenance a été fort embarrassée, et sa conduite tout ensemble ridicule : la montagne n'a accouché que d'une souris. Une nouvelle farce a été jouée, il y a cinq jours, par un factionnaire, sous la terrasse, qui lâcha un coup de fusil, et qui convint ensuite que c'était une terreur panique. Je comprends que lord Wellington ait de l'humeur, car il est sûr qu'au milieu de son hôtel, gardé comme une redoute en temps de guerre, il fait une figure ridicule. Le pauvre Rocca, dont vous me demandiez des nouvelles, mourait à peu près au temps où vous écriviez. Son malheur aurait été grand sans doute s'il avait eu un cœur pour le sentir; j'ai de grands doutes à cet égard[1]. Il ne pouvait prendre un meilleur parti que de mourir. C'est dommage pour son honneur et celui de son amie qu'il ne l'ait pas fait plus tôt. Dès qu'il a cessé d'être conduit par la bride, sa déraison et son manque de sensibilité en sont devenus plus évidents. — Voilà tout à coup le jour

[1] Une des amies de Sismondi, madame Frédérique Brun, jugeait tout autrement M. de Rocca. Nous citons plus loin ses paroles; il faut entendre tous les témoignages.

qui me manque ; il n'est pourtant que deux heures, mais un nuage noir crève sur notre tête. Depuis quelques jours nous avons un temps extravagant et des coups de vent comme on n'en a jamais entendu. Hier il pleuvait des cheminées, aujourd'hui j'ai peur que ce ne soit le tour des clochers. En attendant, et fussions-nous à la fin du monde, croyez, même pendant la catastrophe, à mon dévouement et à mon respect inébranlables. »

« Pescia, 28 juin 1819.

« Il est vrai, madame, qu'il s'est écoulé un temps infiniment long depuis que j'ai eu l'honneur de vous écrire. Je me le reproche, et cependant à cette première faute j'en ai encore ajouté une autre, celle de renvoyer de jour en jour de répliquer à votre aimable lettre du 31 mai. J'avais compté le faire au moment où je pourrais vous envoyer un petit écrit sur les préjugés, que je croyais recevoir chaque jour, puisque c'était parti longtemps avant moi de Paris, et qu'il ne m'est parvenu qu'hier. Cette attente a causé ma procrastination, et il s'y est joint une paresse de nouveau marié que je n'excuse point et qui cependant est peut-être la conséquence naturelle d'un si complet changement de vie et de ce que toutes les heures domestiques sont remplies si agréablement[1]. Permettez-moi de joindre à ce petit écrit que je vous

[1] Sismondi avait épousé, en Angleterre, le 19 avril de cette année, la belle-sœur de sir James Mackintosh, miss Jessie Allen, qu'il avait connue à Florence quelques années auparavant, et dont il a déjà été question dans ces lettres.

envoie deux brochures d'Auguste de Staël, qu'il a publiées cet hiver. Je sais qu'il désirait vous en faire hommage, et qu'il y trouva alors quelque difficulté. Dans le doute si elles vous sont parvenues depuis, j'aurais de la joie à penser que je serais l'occasion de vous faire connaître que le fils d'une personne que vous avez aimée se montre digne de sa mère. Il n'y a, il est vrai, aucun rapport entre la nature des deux talents, mais Auguste de Staël a de la sagesse dans les pensées, de la grâce et de la pureté dans le style. La duchesse de Devonshire avait de la bienveillance pour lui, elle lira peut-être ces brochures avec plaisir. Daignez la remercier de son souvenir. J'eus du malheur de la manquer à Paris ; j'y arrivai peu avant son départ, et, le jour où j'allai lui rendre mes devoirs, j'entrai chez elle avec la duchesse de Broglie au moment où sa voiture sortait. Mais, au reste, je ne sais comment je vous donne une commission pour elle, il est bien probable qu'elle n'est plus à Florence. Je me figure qu'une autre de mes amies anglaises a encore à présent l'honneur de vous voir, car je la crois fixée à Florence, c'est lady Charlotte Campbell, dont je ne sais point le nom actuel. Je voudrais qu'elle sût combien je suis près d'elle, et combien je lui suis toujours tendrement attaché.

« Je désire, en effet, beaucoup avoir bientôt l'honneur de vous rendre mes devoirs à Florence. Je sens bien, que pour recommencer avec entrain ma correspondance, il faut commencer, comme disent les magnétiseurs, par se mettre en rapport. Il y a mille choses que je voudrais vous dire, mille choses que je voudrais entendre de vous, mais il faudrait s'accorder auparavant pour savoir où

reprendre la conversation, ce qui excite votre curiosité, ce que vous vous souciez de dire. J'ai bien peur que l'*Histoire* de sir James Mackintosh que vous attendez ne soit retardée plus longtemps encore que ne l'annonce votre libraire : il est accablé à présent par les affaires publiques ; il était membre très-actif de quatre comités quand je l'ai vu, et l'homme sur lequel l'opposition fixait le plus les regards. Vous savez de plus combien la société est pour lui une distraction puissante, et combien sa santé demande souvent de ménagements. Quant à la *Vie de Cromwell* par Villemain, il me semble que tout le monde, et vous-même peut-être aussi, madame, la jugez un peu sévèrement. C'est un livre amusant et qui se fait lire avec avidité, même par ceux qui connaissent le mieux ce temps-là. Il a eu l'art de fondre dans son récit tant de fragments de lettres, de discours des personnages du temps, qu'il donne une couleur bien plus originale à toute cette époque que n'avait fait Hume. En général, nous avons peine à nous représenter cette épidémie religieuse qui avait saisi toute une nation ; nous sommes enclins à supposer de l'hypocrisie dans une nature si différente de la nôtre, et nous ne faisons pas assez attention à la force qu'acquièrent quelques opinions dès que toutes les têtes s'en occupent.

« Ma mère paraît en effet très-heureuse de l'augmentation de sa famille; elle a reçu avec reconnaissance vos félicitations, et elle vous remercie de ce que vous vous souvenez d'elle. Ma femme, qui avait eu l'avantage de vous être présentée par madame de Staël, espère que vous voudrez bien lui permettre de renouveler cette connais-

sance sous un autre nom, mais malheureusement, malgré son envie, malgré la mienne, il faut consulter d'abord le soleil, qui, pendant ces mois brûlants, s'oppose aux voyages pour son besoin extrême de repos. Au commencement de l'automne j'espère pourtant que nous irons entrevoir le monde des vivants, car la solitude de Pescia est plus sévère que vous ne pouvez croire. Mais je crois que je ne me suis pas même réservé la place de vous dire quel inviolable attachement j'unis au profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« J. Ch. L. de Sismondi. »

« Genève, 2 novembre 1823.

« Je suis reconnaissant et flatté, madame, de la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire le 14 octobre. En vous adressant des étrangers, je vous demandais un service, comptant bien sur votre hospitalité comme sur votre bienveillance, mais je ne dois votre lettre qu'à un sentiment d'amitié, qu'au souvenir de votre ancienne bonté pour moi, et elle m'en est d'autant plus précieuse. J'y vois avec plaisir combien peu de choses sont changées dans vos habitudes et votre train de vie; je puis donc me représenter avec toute la vivacité de la réalité ce salon où quelquefois vous m'avez admis à voir passer en revue tout ce qu'il y avait de distingué en Europe, où souvent aussi vous m'avez admis, dans de longs tête-à-tête, à passer également en revue toutes les pensées et tous les souvenirs. Je voudrais pouvoir me dire que je vous y reverrai encore;

j'ose à peine m'en flatter; en avançant en âge, en me trouvant heureux dans mon intérieur, le goût des voyages m'a presque absolument passé, les liens sacrés qui m'attachaient à Pescia n'existent plus, et, quelque plaisir que j'eusse à y revoir ma sœur, j'aurais peine à surmonter pour cela les souvenirs douloureux qu'il me faudrait vaincre pour rentrer à Vaucluse[1]. Je m'occupe donc à arranger notre demeure, soit à la ville, soit à la campagne, comme si je ne devais plus la quitter. Je m'y complais comme vous à m'y voir entourer d'une assez bonne bibliothèque; mais il s'en faut bien que, comme la vôtre, elle se renouvelle sans cesse avec tout ce qui paraît de distingué dans toutes les langues. Au contraire, elle s'enrichit surtout des écrivains du moyen âge, et, en promenant mes yeux sur ces in-folio, j'ai une sorte de plaisir bizarre à songer combien d'ennui est enfermé dans ces couvertures. — Vos Florentins commencent à présent à nous rendre un peu les visites que nous leur faisions autrefois; j'ai eu beaucoup de plaisir à voir ici le marquis Capponi, qui a eu la bonté de vous parler de moi; je n'en ai pas moins à y voir aujourd'hui M. le marquis Joseph Pucci, qui a consacré sept ans à parcourir l'Europe avec un zèle dont la génération qui précédait la sienne aurait été bien peu capable. Sans doute la grande masse dort encore, et vit au jour le jour, la société manque d'intérêt, mais il y a cependant un progrès sensible dans les esprits; ce mélange des nations, cet intérêt réciproque

[1] Vaucluse, ou *Valchiusa*, le domaine des environs de Pescia qu'il avait longtemps habité avec sa mère et où demeurait encore sa sœur. Sa mère y était morte en 1821.

avec lequel elles s'observent mutuellement, finiront par introduire chez toutes ce qui est mauvais, autant du moins que les lumières peuvent triompher à la longue des petites passions et des petits intérêts. — Je vous remercie vivement de l'intérêt que vous avez bien voulu prendre à mon *Histoire*. J'espère, en effet, qu'en avançant vers des temps qui aient plus de rapports avec le nôtre, elle parlera aussi un peu plus à notre imagination ou à notre sympathie, mais je n'en suis encore qu'au labourage ; je succombe quelquefois à l'ennui, en défrichant ce terrain si aride, en lisant, en extrayant toutes ces chroniques, et le moment de la moisson paraît encore loin de moi. — Je porte fort peu d'envie à ceux qui vont aujourd'hui à Rome voir les fêtes pontificales; les pompes, les cérémonies, sont ce qui m'intéresse le moins; mais je voudrais pouvoir me faire une idée de ce que sera ce Léon XII. La religion n'est plus une croyance peut-être, mais c'est une mode bien puissante, et en même temps un instrument de gouvernement dont on n'avait jamais fait un si grand usage. Celui qui sera le chef de cette religion peut donc avoir une influence qu'on était bien loin de prévoir quand on élut son prédécesseur. — Madame de Sismondi a été bien flattée de votre souvenir, elle vous prie d'agréer ses hommages, et moi j'ai bien du plaisir à répéter l'expression de cette reconnaissance et de cet attachement que je vous ai voués depuis bien des années. Daignez y compter, madame, et voir toujours en moi un de vos plus dévoués et obéissants serviteurs.

« J. CH. L. de SISMONDI. »

LETTRES DE M. DE BONSTETTEN

A MADAME LA COMTESSE D'ALBANY

De tous les correspondants de madame d'Albany, dans les pays de langue française, le plus ancien est le spirituel et libéral patricien de Berne, l'auteur du *voyage au pays du Latium*, le camarade de Jean de Muller, l'ami de Matthisson et de Frédérique Brun, l'hôte de madame de Staël et de M. de Sismondi, Charles-Victor de Bonstetten. Dès 1774, Bonstetten, voyageant à Rome, vit la jeune princesse dans le palais de son vieil époux Charles-Édouard et en devint amoureux ; à partir de ce jour, il fut au premier rang de ses adorateurs, et, s'il faut l'en croire lui-même, il lui fit sa cour toute sa vie. C'est à une période bien postérieure que se rapportent les huit lettres de Bonstetten à madame d'Albany qui appartiennent aujourd'hui au musée Fabre de Montpellier. La première est de 1808, la dernière de 1817. Nous les publions toutes

pour rendre hommage à la mémoire d'un homme peu connu chez nous, qui a servi la culture intellectuelle en Suisse et tenu une place considérable dans la société européenne. C'était un des derniers représentants du dix-huitième siècle ; il en gardait l'esprit, la vivacité, la grâce étincelante, comme aussi les préjugés et les sophismes. La grâce pourtant dominait tout, grâce frivole mais charmante, qui l'a fait aimer de tous ceux qui l'ont connu. Bonstetten était né à Berne en 1745 ; il est mort à Genève à quatre-vingt-sept ans, après une longue et douloureuse agonie, le 3 février 1832.

A ceux de nos lecteurs qui désireraient des renseignements plus détaillés sur cette physionomie originale nous recommandons une étude fort intéressante du regrettable M. Aimé Steinlen (*Charles-Victor de Bonstetten. Étude biographique et littéraire d'après des documents en partie inédits.* Un vol. Lausanne, 1860) et les deux articles que M. Sainte-Beuve a consacrés à cet ouvrage dans ses *Causeries du lundi* (XIVe volume, 1861). Il y a une biographie plus récente encore de M. de Bonstetten dont l'auteur est un écrivain de la Suisse allemande, M. Charles Morell (*Karl von Bonstetten. Ein Schweizerisches Zeit-und Lebensbild nach den Quellen dargestellt.* Winterthur, 1861.) Bien que ce livre ne justifie pas toutes les prétentions qu'il affiche, il mérite pourtant d'être consulté. M. Steinlen, chrétien et libéral, atténue certains traits du voltairianisme de Bonstetten ; M. Morell, philosophe et démocrate, est plutôt porté à les accuser trop vivement. Il faut les lire tous les deux et conclure comme M. Steinlen. — Voici les huit lettres du musée Fabre.

« Genève 13 juin 1808.

« Madame, mon libraire, Paschoud, de Genève, doit vous avoir expédié, par la voie de M. de Caluso, trois exemplaires de mon dernier ouvrage et un du *Latium*. Oserai-je vous prier de faire remettre de ma part un des trois exemplaires à M. de Gérando, qui se trouve dans ce moment à Florence de la part du gouvernement français? J'ai un plaisir infini de savoir M. de Gérando parmi vous; c'est un homme aussi distingué par sa probité que par ses lumières. Montesquieu a dit que *la conquête laisse toujours à payer une dette immense pour s'acquitter envers la nature humaine*. M. de Gérando est digne de s'acquitter de cette dette pour autant qu'un homme peut le faire. Dans ce moment, mon ambition est de voir placer M. de Sismondi à Florence; on en a écrit à M. de Gérando; c'est un homme aussi éclairé qu'intègre, qui connaît bien la Toscane, et qui réunit des données très-rares dans ces circonstances, et qui, j'espère, n'échapperont pas à M. de Gérando.

« J'ai laissé derrière moi l'Italie bien souffrante pour trouver à Genève un pays qui a su se tirer des circonstances malheureuses qui ont menacé son bonheur. Genève se remonte; cette ville doit son état assez florissant à ses lumières, et surtout à l'éducation distinguée que cette ancienne république sait donner aux enfants. Les Toscans sont dignes d'imiter ce grand exemple, et de réparer les malheurs passés par l'avenir que l'éducation seule sait donner. J'ai été aujourd'hui à la fête des enfants; il fallait voir la jubilation de la ville. Le préfet, les autorités et

toute la troupe étaient rangés dans les rues pour y voir passer les enfants, rangés en classes, chaque classe précédée de ses régents; les autorités et les professeurs se sont joints à la procession des enfants pour aller à l'église de Saint-Pierre recevoir les prix en présence de toute la ville. Il y avait là les hommes les plus distingués, et dans le public un intérêt plus vif qu'à aucun spectacle. J'avais les larmes aux yeux. Après la distribution des prix, M. de Saussure a fait un discours sur la géologie bien intéressant, et tout digne de son nom. Il y a huit jours qu'on s'occupe des bons écoliers et des prix, comme à Paris on s'occupe des plus grandes places : il en résulte que Genève a su vaincre les circonstances qui ont paru l'abattre. J'espère que la Toscane, que Florence, l'Athènes de l'Italie, saura faire comme Genève.

« J'oubliais de vous prier de donner le *Latium* et un exemplaire de mon dernier ouvrage à M. Grenville-Temple, que vous verrez sans doute, et qui, dans ce moment, doit être aux bains de Pise. Veuillez, je vous prie, madame, garder pour vous le troisième exemplaire.

« Si vous voyez M. Strozzi ou quelque autre cultivateur, dites-leur de ma part de faire le voyage de Suisse pour voir à Hofroyl (près de Berne) un miracle d'économie, de culture, un établissement fait pour faire doubler le produit des terres, et après les premiers frais rendre les impôts mêmes légers. Tout Genève, la Suisse, l'Allemagne, et surtout la France, en sont occupés. Jugez ce que ce serait en Toscane si ses habitants voulaient employer leur esprit aux choses immédiatement utiles.

« Si, comme je l'espère, vous voyez M. de Gérando,

veuillez lui présenter mes respects, et me rappeler au souvenir de M. Fabre et de M. Strozzi.

« Agréez, madame, l'hommage des sentiments les plus respectueux.

« C. DE BONSTETTEN. »

« Coppet, ce 4 avril 1810.

« Vous voilà, madame, comme le pécheur de l'Évangile forcé d'entrer en Paradis. Si j'avais le bonheur d'être à Paris, je trouverais cela le mieux du monde, et j'en profiterais pour vous y faire ma cour comme je l'ai faite la moitié de ma vie. Nous avions quelque espérance de vous voir à Genève, et je m'en réjouissais beaucoup ; je ne sais quelle route vous avez prise pour ne pas y arriver, comme la géographie semblait vous le commander

« Daignez me dire ce que vous faites, comme vous vous trouvez dans votre nouveau domicile. Si vous y restiez, mon désir d'y aller serait très-grand, et je ne sais comment j'y résisterais. En attendant que j'y aille, je vous supplie d'y recevoir mon jeune représentant, mon fils aîné, qui y est, et que j'ai chargé de vous présenter mes respects, s'il y reste assez de temps encore pour cela. J'ai passé l'hiver avec son frère à Montpellier; des jeunes gens l'ont engagé à se rendre à Paris, où il serait heureux d'avoir l'honneur de vous voir, si vous daignez le lui permettre. Je suis dans un pays où l'on vous envie vos péchés, si tant est que vous en ayez fait, et encore plus votre purgatoire. Et moi aussi je voudrais savoir par quels moyens tomber dans la nécessité d'y vivre près de vous, madame. Restez-vous à Paris? y serez-vous cet été?

« J'ai eu de vos nouvelles par Sismondi, qui est ici à faire ses adieux à la *padrona di casa*, que nous voyons partir avec bien des regrets. Je n'ai pas d'idée ce que la conversation deviendra lorsqu'elle ne sera plus ici. Il me semble que nous allons être tous ou muets ou crétins. Indépendamment de son esprit et de son cœur, il y a chez elle des rassemblements de monde si rares et si variés, qu'il en résulte la société la plus piquante, et des réunions qui par leur seul contraste sont d'intéressantes comédies. Dans quelques mois, vous verrez son ouvrage sur l'Allemagne, où les Allemands sont peints d'une vérité frappante. Elle ignore elle-même sa perfection, qui consiste à peindre les tableaux de société, soit en grand, soit en petit, d'une manière unique. Elle-même place sa gloire dans ce qu'elle dit de la philosophie, et elle se trompe. La philosophie allemande ne peut plaire que sous le voile; c'est une laide et impérieuse coquette qu'il faut bien se garder de mettre en déshabillé.

« Adieu, madame la comtesse. Croyez-moi, avec des sentiments invariables d'estime et d'attachement,

« Votre très-humble serviteur,

« DE BONSTETTEN. »

« Genève, 6 novembre 1810.

« Je suis triste, madame, et il me semble que votre amitié me fait du bien dans le moment affreux où je me trouve. Mon fils cadet vient de mourir d'une maladie très-singulière : une espèce de loupe ou de grosseur énorme s'est développée dans son corps, a traversé le bas-ventre pour se fixer à l'épine du dos, où elle était adhérente à

l'os vertébral. C'était un excellent jeune homme, d'une charmante figure, plein de santé et tout dévoué à son père. J'ai retrouvé à Genève non une seconde patrie (car celle que j'ai quittée ne m'a jamais rendu heureux), mais une patrie véritable et des consolations au delà de ce que j'aurais jamais osé espérer des hommes. J'aime, à cette occasion, à me rappeler au souvenir de tous mes amis et de vous en particulier, madame. Je voudrais savoir de vous si vous êtes heureuse à Paris, comme je l'espère, et comment vous vous y trouvez. Je vous y souhaite tout le bien qu'une personne de votre connaissance y regrette. Si vous pouviez faire l'échange de vos cœurs, comme vous y seriez heureuse, et elle aussi là où elle est! En attendant ce miracle, je voudrais être auprès de vous; et si j'étais assez riche pour vivre à Paris, j'irais me loger dans votre rue, pour vous voir tous les jours. J'avais proposé d'y vivre avec moi à mon ami Muller, mort ministre du roi de Westphalie; s'il avait accepté mes offres, je suis sûr qu'il vivrait encore. Plus on avance en âge, plus le bonheur devient nécessaire; c'est lui qui, dans la dernière époque de la vie, fait vivre ou mourir. On a traduit en français les lettres de Muller à moi; c'est une des lectures les plus intéressantes qu'on puisse faire. Je connais des personnes qui ont acheté vingt exemplaires, pour les distribuer à des jeunes gens, parce qu'aucun livre n'est mieux fait pour inspirer le goût des lettres et l'amour de la gloire et de la distinction née du génie. Il est malheureusement imprimé à Zurich, et n'a paru qu'au moment de la défense d'importer en France des livres imprimés hors de l'empire.

« Vous savez le sort de l'ouvrage de madame de Staël; je ne sais pourquoi on a été si sévère pour ce livre. Il y avait beaucoup de choses sur la philosophie de Kant, qui, au lieu de la faire goûter en France, en auraient plutôt dégoûté, contre l'intention de l'auteur. On a aussi fait main basse sur Chateaubriand; dommage que la tempête ne soit pas tombée sur les *Martyrs*, qui sont bien l'ouvrage le plus ennuyeux et le plus mal fait qui existe, et que j'aurais voulu défendre comme tel.

« Adieu, madame; daignez me dire un mot d'amitié et de souvenir, et soyez persuadée qu'il n'y a rien de plus inaltérable que les sentiments que vous inspirez.

« Comment votre santé se trouve-t-elle du soleil toujours enrhumé de Paris?

« DE BONSTETTEN. »

« Genève, ce 21 décembre 1810.

« J'ai été bien surpris de recevoir une lettre de vous datée du fruit défendu[1]; c'est déjà beaucoup d'en jouir cet hiver. Vous avez des sœurs à Paris, et on s'y fait un soleil lorsqu'on a de l'argent; voilà bien des dédommagements, mais qui, je le crains, ne vous dédommageront pas; car en fait de bonheur il n'y a que le mot qui aille à tout le monde; la chose même est ce qu'il y a de plus individuel et de moins compréhensible aux autres.

« Depuis la perte de mon fils, tout mon souci va à augmenter ma famille en mariant celui qui me reste. Mais il n'y a rien de si bête que ces jeunes gens de ce

[1] *Le fruit défendu*, ici, c'est Florence où madame d'Albany avait obtenu l'autorisation de retourner (novembre 1810).

temps-ci, qui, n'ayant aucune liaison de femme, n'ont de l'amour pour personne, et ne savent comment s'y prendre lorsqu'ils voudraient en avoir. Je vois qu'il faut que je m'en mêle, et que, si on ne lui prépare pas les voies, lui-même, dans l'embarras du choix et l'embarras de s'y prendre, laissera écouler les années et les occasions. Il y a quelquefois des hasards heureux : vous pouvez vous trouver à portée de quelque parti convenable de par le monde, et, quelque petite que soit cette chance, j'ai pensé que, si elle était à votre portée, vous ne me la refuseriez pas. Si les chances d'ici réussissent, tant mieux ; si elles manquent, votre amitié, madame, est une des premières choses qui soit présente à mon esprit, et, comme j'aime beaucoup à lui parler, j'ai aussitôt pris la plume pour vous dire ma pensée. Mon fils aura une bonne fortune pour ce pays, et quoique la fortune ne soit pas la première convenance, lorsque les autres ne sont pas senties et lorsque les femmes sont, pour les hommes d'aujourd'hui, devenues des numéros, j'aime autant en avoir un qui pût convenir au nom que je porte, en donnant à mon fils une fortune, mais réunie aux qualités personnelles. On doit plus que jamais avoir peur de la pauvreté, car une fois à bas, qu'est-ce qui relèvera dans ces temps de misère et de dépérissement?

« Tout le monde est enchanté des lettres de Muller ; j'en avais donné un exemplaire pour vous à des voyageurs, mais ils n'allaient pas jusqu'à Venise, et me l'ont rendu. Quand la saison du passage sera revenue, je vous en enverrai. — Mais quand partez-vous pour Paris? Si madame de Staël était encore ici au printemps, vous devriez

passer par Genève et voir le Simplon, qui est une chose admirable. L'*Histoire universelle* de Muller, qui vient de paraître, est un ouvrage digne des anciens ; je le place à la tête des livres historiques modernes. Adieu, madame, croyez à mon inviolable attachement.

« DE BONSTETTEN. »

« Genève, ce 4 février 1811.

« Votre lettre, madame, m'a vivement touché. A peine la mienne était partie, que je me repentis de vous avoir fait part de mes soucis. Je m'étais senti comme entraîné par le plaisir de causer avec vous, et je ne savais plus comment vous prendriez mes confidences paternelles. Je ne puis vous dire combien l'intérêt que vous y paraissez mettre me touche comme preuve d'amitié.

« Mon fils est parfaitement vertueux, il ne connaît que ce qui est bien ; il est heureux auprès de moi : son premier plaisir est de lire avec moi ; il copie ma vie moitié sédentaire et moitié mondaine. Mais le ton de Genève, si parfait pour tout ce qui tient aux sentiments d'estime et d'amitié, est si austère en amour, que ce sentiment ne saurait naître, de manière que je me vois obligé de m'en mêler.

« Vous avez bien raison de vous étonner que je n'aie pas pensé aux deux demoiselles. Mais feu ma femme d'un côté, et monsieur Brun de l'autre, ont prévenu tout rapprochement entre mes enfants, ce qui m'a bien souvent désolé. J'aurais tout espéré du cadet, que je viens de perdre ; mais celui-ci, élevé en partie à Copenhague, a été tellement

plaisanté sur une prétendue union, qu'il en est résulté une espèce d'aversion sous ce rapport. Je n'ai point les préventions contre la non-noblesse que vous me supposez. Mon premier point, c'est le personnel et la convenance; puis à un bon nom il faut de la fortune : mon fils aura environ vingt mille livres de rente, et j'en voudrais au moins la moitié. J'ai bien perdu la moitié de ma fortune, et le temps me paraît venir où les pertes vont se multiplier. Une fois tombé dans la pauvreté, où sont les moyens de se relever? La religion chez une femme sensée ne serait pas un obstacle, pourvu qu'on ne fût pas sous l'influence des piétistes. Voilà, madame, ma confession paternelle faite. Vous êtes placée dans le monde à avoir peut-être un billet de cette loterie sous la main, et comme vous n'en faites aucun usage, j'aimerais le tenir de vous. Vous pouvez d'ailleurs être assurée que le billet que je donnerai sera digne de vous.

« Vous avez sans doute vu M. de Ramdohr; il avait un exemplaire des lettres de Muller. Au reste, Paschoud vous en envoie un.

« Je vois peu notre amie, ses dîners et soupers sont à des heures qui m'incommodent, car son cadran est à l'envers de celui de Genève. Il y a de plus dans sa société une réunion de goûts pour les yeux et de goûts pour l'esprit qui forment de singuliers disparates. Si elle avait pu suivre sa carrière naturelle, c'eût été une belle vie que la sienne, mais j'ai bien peur que l'équilibre de ses goûts ne se rompe, et que la partie qui était faite pour rester dans les ombres ne vienne à paraître sur le premier plan.

« Vous avez bien raison ; elle eût été perdue si *la Pro-*

videnza n'y avait pourvu en lui défendant ce qu'elle aime. J'ai de bonnes nouvelles de madame Brun : elle est très-fêtée à Copenhague, Ida y est idolâtrée. Elles sont arrivées dans les brumes du nord attristé, resplendissantes des rayons du midi. Le chant d'Ida, les récits de ces dames et mille idées nouvelles les font rechercher de la cour et de la ville ; la reine aime madame Brun, et lui a toujours témoigné beaucoup d'amitié. Je suis ravi de voir cette estimable famille réunie dans sa patrie. Il me semble que nous vivons tous à l'approche de nouveaux malheurs, et qu'on ne saurait assez se rapprocher de ce qu'on aime. Rien au monde ne peut m'être plus doux que de me rapprocher de plus en plus de votre amitié, et de vous dire que je vous suis tendrement attaché.

« DE BONSTETTEN. »

« *P. S.* Si vous l'ordonnez, je vous ferai parvenir un exemplaire des œuvres de Muller à Paris chez Paschoud. Vous y verrez l'*Histoire universelle* et beaucoup de lettres ; c'est d'ailleurs un bienfait pour son frère, qui, avec peu de fortune, s'est chargé des affaires de son frère, au risque de se ruiner.

« Genève, ce 21 mars 1811.

« Je vous verrai donc cet été ou ce printemps. J'en ai une grande joie. Veuillez, je vous supplie, me dire quand ce sera, afin que je sois à vous attendre à Genève ou ailleurs. Je crois que vous trouverez notre amie et que vous irez chez elle. Je la crois à peu près échec et mat

sur sa case : le mal qu'on lui a fait est vraiment diabolique, le trait porte sur le fond de son être; quand tous les grands ressorts de l'âme sont faussés, on la livre à tous les principes de médiocrité, à tout ce qui corrompt et avilit. C'est un genre de supplice tout nouveau. Je la plains et je m'attache à elle par les peines même qu'elle ne sent pas, et qui n'en sont pas moins malfaisantes; elle est si bonne, si admirable de cœur et d'esprit, qu'on ne saurait jamais l'estimer assez. Elle vient de jouer la comédie et de rire, pour ne pas pleurer.

« Mon fils est actuellement embarqué pour une périlleuse entreprise (entre nous, car il faut un grand secret) : il est attaché au char du premier parti du pays, en mérite, en beauté, en noblesse et en argent. Toutes les dispositions sont favorables, et il est distingué plus qu'aucun autre; mais enfin cela n'est pas encore conclu. Si cela vient à manquer, je ne sais ce que je ferai de lui. Comment se consoler là où il n'y a pas de compensation possible et imaginable? je le suis comme un second Phaéton avec des yeux paternels : cela m'agite, et l'espérance même me fait mal; je n'en dors pas et puis j'en souffre, et cependant tout va mieux que je n'aurais jamais osé croire. Quand j'aurai l'immense plaisir de vous revoir, vous partagerez ma douleur ou ma joie, ou, si rien n'était fait, vous calmeriez mes inquiétudes. Je suis si touché de vos preuves d'amitié, que je me fais un plaisir infini de vous le dire et de faire connaissance avec une personne que j'ai plus aimée que connue. J'étais mieux de santé que je ne le suis actuellement. Je vous proposerai de faire avec vous un tour de Suisse. Ma patrie m'est aussi inconnue

qu'à vous-même; depuis la Révolution, tout y est si changé, que la Suisse est plus étrangère à ses propres citoyens, qu'aux personnes qui ne l'ont jamais vue et qui n'ont aucune idée de comparaison à lui opposer.

« J'ai vu en Italie des vues pittoresques de la Toscane avec un texte, je crois, italien; oserais-je vous prier, madame, de faire demander ce que cet ouvrage coûte? je voudrais l'acheter, s'il n'est pas trop cher et s'il est bon. Connaissez-vous Appien, *De la guerre civile*, traduit par Daunou? Cet Appien est peu connu, et cependant d'un grand intérêt historique. Ce sont comme des mémoires sur les plus grands noms de Rome : sur Sylla, César, Octave, Antoine, Cléopâtre, Pompée, etc,

« Je voudrais que vous connussiez Genève. Je crois que cette ville vous plairait comme à moi. Il n'y en a point où la culture de l'âme ait été plus avant, il n'y a pas au monde d'hommes meilleurs à vivre que les Génevois, lorsqu'on a conquis leur amitié. Il n'y a pas de séjour en Europe où l'on rencontre tous les jours une bonne conversation comme dans cette ville, où l'amitié, les goûts simples et les plaisirs de l'esprit soient mieux sentis, et tout cela placé dans les plus beaux sites du monde.

« Je vis dans la maison de Simonde[1]; son amitié fait une grande partie de mon bonheur. Je crois qu'il va tout à fait se fixer ici, en s'y mariant avec une jolie personne où toutes les convenances se trouvent réunies. Je vous dis aujourd'hui tous les secrets. Adieu, madame; rien ne fait

[1] Simonde de Sismondi.

du bien comme les paroles d'amitié, et celles que l'on dit pour le moins autant que celles qu'on entend.

« Connaissez-vous les *Contes* de Boufflers? je les trouve charmants.

« De Bonstetten. »

« Genève, ce 4 octobre 1812.

« Des personnes à qui je ne peux rien refuser me demandent une lettre de recommandation pour M. et madame d'Uttenhoven, qui vont à Florence. Ce sont des personnes d'un bon nom en Hollande; madame d'Uttenhoven me paraît aimable, elle s'est fait aimer à Genève. J'ai pensé qu'en vous les adressant, madame, ce serait une occasion de vous demander de vos nouvelles et de savoir où vous vivez et sous quel soleil vous êtes. J'espère que vous êtes à Florence, puisque c'est là que vous vous plaisez. Micali, qui a passé quelques jours à Genève, m'a donné de vos nouvelles; je ne savais plus où vous étiez.

J'ai passé mon hiver à Nîmes et à Marseille pour ma santé. A mon retour à Genève, je n'ai plus trouvé M. Simonde et n'ai pu voir que deux fois madame de Staël. Son fils m'a dit hier qu'elle s'était embarquée à Cronstadt pour la Suède, mais il n'avait pas de ses nouvelles de Stockholm, où l'on dit qu'elle va. C'est une grande perte pour moi que celle de sa maison et de sa personne; le très-spirituel devient plus rare tous les jours. — Genève est cependant assez brillante; nous avons eu Talma et une affluence d'étrangers comme dans le bon temps. Maintenant, nous avons l'impératrice Joséphine établie

dans sa campagne, près de la ville, ce qui donne quelque mouvement.

« J'ai très-bien marié mon fils, qui est dans une position brillante, avec une femme qu'il aime éperdument. J'ai le bonheur de vivre dans une ville éclairée, au milieu d'une société de personnes aimables et d'un caractère sûr, où l'on me comble d'amitiés. Il ne me manque que de vous voir quelquefois.

« Que ne pouvez-vous faire quelque péché qui vous fasse venir à Genève! Adieu, madame, je vous aime, je pense souvent à vous, rien ne me serait plus agréable que de savoir que vous ne m'oubliez pas.

« Votre très-humble serviteur,

« de BONSTETTEN. »

« Rome 10 mars 1817.

Madame, me voilà, je ne sais comment, de rechef à Rome, mais prêt à quitter cette ville des souvenirs. Pour cette fois-ci je serai mon maître, et je passerai à Florence, où j'espère enfin avoir le très-grand plaisir de vous revoir. Je ne passe jamais à la place des Apôtres, sans fixer ce balcon et la maison où je vous ai vue. Il me semble que j'ai ma vie entière à vous dire. J'ai fait un peu connaissance avec l'ami que vous avez perdu. J'ai vu représenter une de ses pièces; vous m'en parlerez; et j'aurai un plaisir infini à entendre parler d'un homme supérieur dont vous avez fait le bonheur. Si par malheur vous étiez à la campagne ou ailleurs qu'à Florence, daignez me l'écrire poste restante. J'espère faire quelque séjour à Florence, je ne me consolerais pas de ne pas vous y trouver; et si

vous n'êtes pas très-loin, je vous demanderai la permission de vous aller trouver où vous êtes.

« Si le plaisir rajeunissait la personne comme il rajeunit le cœur, vous me trouveriez tel que j'étais jadis, tant j'en aurais à vous revoir.

« Daignez me croire, avec un attachement inviolable, madame,

« Votre très-humble serviteur,

« C. DE BONSTETTEN. »

LETTRES DE MADAME DE STAEL

A MADAME LA COMTESSE D'ALBANY

Madame de Staël avait connu madame d'Albany en 1788, à l'époque où la royale comtesse était venue s'installer dans la capitale de la France en compagnie d'Alfieri. Depuis cette date, leurs relations, interrompues par la distance et les événements, se renouèrent à plusieurs reprises, l'auteur de *Corinne* ne négligeant aucune occasion de se rappeler soit directement, soit par ses amis, au souvenir de la reine de Florence. On a vu par la correspondance de Sismondi les rapports établis pendant une dizaine d'années entre le château de Coppet et l'hôtel du *Lung'arno*. Les lettres de madame de Staël à madame d'Albany que possède la bibliothèque du musée Fabre appartiennent, sauf une seule, aux deux dernières années de sa vie (1815-1817). Nous en donnons ici quelques-unes qui ne sont pas sans intérêt pour l'histoire de ses idées. On ne

s'étonnera pas sans doute que l'auteur de *Dix années d'exil*, pendant la crise des cent-jours, voyant Sismondi se rattacher à l'Empereur comme au défenseur de la France, au représentant de la Révolution, et se fier à la transformation du dictateur en souverain constitutionnel, ait eu avec lui par lettres ce qu'elle nomme *des querelles terribles*. On ne sera pas surpris davantage qu'elle prononce encore des paroles amères, violentes, au moment où le glorieux vaincu de Waterloo recevait du malheur une consécration nouvelle. Ce qui est plus digne de remarque, c'est le jugement de madame de Staël sur la Restauration. Le gouvernement des émigrés lui paraît si odieux qu'elle se contredit sans hésiter et donne raison à Sismondi : « La France, la France ! dans quel état elle est !... tout valait mieux pour elle que l'état où elle est réduite aujourd'hui ! » (8 et 20 décembre 1815.) On remarquera aussi avec quelle sollicitude madame de Staël, déjà souffrante du mal qui devait l'emporter, préoccupée de la santé des êtres les plus chers, attristée de la situation de la France et des dangers de l'avenir, surmonte tant de causes d'abattement pour s'occuper des intérêts financiers de la comtesse. Madame d'Albany, dans les périodes précédentes, s'était montrée plus d'une fois injuste pour l'auteur de *Corinne*; madame de Staël était une nature généreuse, toujours prête à aimer et à se dévouer pour ceux qu'elle aimait. De même qu'elle glorifiait Goethe et Schiller dans toute l'effusion de son cœur sans remarquer seulement que les deux poëtes l'avaient assez mal accueillie à Weimar, elle se donnait tout entière à madame d'Albany, sans soupçonner que la comtesse, un peu altière

parfois, avait dédaigné en elle la fille de Necker et de la Révolution.

« Pise 1er décembre 1815.

« Je suis ici, madame, tout impatiente de vous voir, mais retenue par l'arrivée de mon fils, par la maladie d'un ami[1] et *par l'expectation d'une dispense de Rome, mais ceci est pour vous seule.* Quand les circonstances me le permettront, j'irai à Florence ou plutôt j'irai chez vous, car vous êtes Florence pour moi. — J'ai vu à Milan monseigneur de Breme, qui m'a remis une lettre de vous, madame, et qui m'a plu singulièrement. Pouvait-il en être autrement d'une personne qui avait votre protection? Dites-moi quels sont vos projets pour cet hiver. Je voudrais bien que l'on vous ordonnât l'air de Pise, mais je ne m'en flatte pas ; il faut donc que j'aille à vos pieds, et mon cœur y est bien disposé.

« Agréez mes hommages respectueux,

« N. DE STAEL. »

[1] On devine qu'il s'agit ici du second mari de madame de Staël, M. de Rocca, dont l'union avec elle fut tenue secrète si longtemps. Une personne dont il est souvent parlé dans les lettres de Sismondi et de Bonstetten, madame Frédérique Brun, poëte aimable en langue allemande, et très-fêtée dans la haute société danoise, à laquelle elle appartenait par son mari, a donné quelques détails peu connus sur la jeunesse de M. de Rocca. On peut s'en fier au témoignagne de madame Brun; elle a vécu longtemps à Genève, elle était du cercle intime de Coppet, et elle admirait sincèrement madame de Staël, qui a cité son nom avec éloge dans une note de *Corinne*. Je traduis cette page de madame Brun :

« C'est dans l'été de 1803 que nous fîmes, à Coligny la connais-

« Pise, ce 8 décembre 1815.

« Puisque vous avez l'extrême bonté, madame, de vous intéresser à ma fille, je prends la liberté de vous demander d'écrire un mot au cardinal Gonsalvi. Je me suis adressée à lui de Gênes, le 22 novembre, en le priant de me répondre à Pise, et je n'ai encore rien reçu de lui. Ma lettre en renfermait une autre du prince Stenhemberg, ambassadeur à Turin; tout cela pourrait-il être perdu? — Le duc de Broglie m'écrit lettre sur lettre pour arriver ici, et je n'ose pas le lui permettre que cette dispense ne soit obtenue. Je vais encore vous importuner d'une question :

sance du jeune Rocca, un bel adolescent de dix-huit à vingt ans. Il avait la plus magnifique tête que j'aie jamais vue, et nous l'aimions tous pour l'innocence de son âme, ainsi que pour la franchise grandiose de son être. (*Die Unschuld seiner Seele und die grossartige Offenheit seines Wesens.*) Il fut reçu, vers cette époque à l'École polytechnique à Paris, il y puisa l'esprit militaire et alla prendre part à la guerre d'extermination qui se faisait en Espagne. Rocca fut grièvement blessé dans un combat, et déjà il gisait sur le terrain en proie au sommeil de l'agonie, quand une jeune Espagnole l'aperçut, et, frappée de sa beauté, ne put se résoudre à croire qu'il fût mort. Par une résolution subite, elle réussit à le soustraire aux femmes qui égorgeaient les blessés, en le faisant placer comme un mort devant l'autel d'une chapelle voisine. Elle veilla là auprès du trépassé (il semblait tel à tous les yeux) jusqu'à ce que la foule eut disparu, puis elle le fit transporter secrètement dans sa demeure où elle pansa ses blessures et le rappela à la vie par des remèdes énergiques. Six semaines durant, la charmante créature fut sa seule garde-malade. Quand ses douleurs le tourmentaient, elle lui chantait des chansons en s'accompagnant sur la guitare. Rocca se rétablit et revint au pays natal, portant une jambe de bois, les bras et les épaules gravement meurtris: il arriva à Genève en 1811, il y vit avec son jeune cœur enthousiaste la première femme de son temps et l'épousa. »

lord Barshersk a-t-il ou non une chapelle anglaise à Florence? — Voyez combien j'ai de confiance dans votre parfaite bonté; mais il est aussi doux qu'honorable pour ma fille d'entrer dans le monde sous votre protection. — J'ai vu hier le grand-duc, et sa simplicité parfaite m'a fort intéressée. Du reste, Pise est *the most dull place* dont l'imagination puisse se faire l'idée, si toutefois elle travaillait dans ce genre. Je ne bouge pas néanmoins jusqu'à l'arrivée de mon fils et de la dispense. Mais il y a bien du mérite à être si près de vous sans tout quitter pour jouir de votre société si douce et si éclairée. Je suis de votre avis sur Sismondi, c'est un homme de la meilleure foi du monde; nous avons eu des querelles terribles par lettres sur Bonaparte; il a vu la liberté là où elle était impossible. Mais il faut convenir aussi que pour la France *tout* valait mieux que l'état où elle est réduite actuellement. — Enfin je parlerai de tout cela au coin de votre feu et de votre soleil, madame, et je me réchauffe, en attendant, en vous baisant les mains de tout mon cœur et de tout mon respect.

« N. DE STAEL. »

« Pise, ce 20 décembre 1816.

« Combien je vous remercie, madame, de votre inépuisable bonté! Vous me dites qu'on veut me faire plaisir, et moi je dis que votre recommandation est toute-puissante, et c'est à elle que je me fie. J'attends de Paris la requête que le cardinal me demande, et j'espère que le duc de Broglie pourra être ici le 1er de février, parce que j'es-

time que ce temps est nécessaire pour avoir la dispense. Alors nous irons tous à vos pieds, et je sortirai de mon exil de Pise. La princesse Rospigliosi, qui vous connaît et qui vous admire, est en femmes la seule avec qui j'aime à causer. Il y a deux ou trois hommes d'esprit et de sens; du reste, c'est une ignorance dans les nobles dont je ne me faisais pas l'idée. Vous dites avec raison qu'on est aussi libre ici que dans une république; certainement, si la liberté est une chose négative, il ne s'y fait aucun mal quelconque; mais où est l'émulation? où est le mobile de la distinction dans les hommes? je conviens avec vous que c'est un grand bonheur pour l'Europe que l'affranchissement de Bonaparte et qu'un peu de bêtise dont on est assez généralement menacé vaut mieux que la tyrannie; mais la France, la France! Dans quel état elle est! et quelle bizarre idée de lui donner un gouvernement qui a de bien nombreux ennemis, en ôtant à ce pauvre bon roi qu'on lui fait prendre tous les moyens de se faire aimer! Car les contributions et les troupes étrangères se confondent avec les Bourbons, quoiqu'ils en soient à beaucoup d'égards très-affligés. J'ai dit, quand à Paris la nouvelle de cet affreux débarquement de Bonaparte m'est arrivée: *S'il triomphe, c'en est fait de toute liberté en France; s'il est battu, c'en est fait de toute indépendance.* N'avais-je pas raison? et ce débarquement, à qui s'en prendre, si ce n'est à ceux qui l'ont mis à l'île d'Elbe? nous n'avons cessé de nous en plaindre à Paris tout l'hiver. Se pouvait-il que l'armée tirât sur un général qui l'avait menée vingt années à la victoire? Pourquoi l'exposer à cette situation? et pourquoi punir si sévèrement la

France des fautes qu'on lui a fait commettre? J'aurais plutôt conçu le ressentiment en 1814 qu'en 1815; mais alors on craignait encore le colosse abattu, et après Waterloo c'en était fait. Voilà ma pensée tout entière dite à vous; ai-je raison? C'est à votre noble impartialité que j'en appelle. — J'aurai beaucoup de plaisir à revoir M. et madame de Lucchesini, mais rien n'égalera celui que je sentirai près de vous.

« Mille respects.

« N. DE STAEL. »

« Pise, ce 12 janvier 1816.

« Je voulais vous écrire, madame, pour vous remercier de la dispense de Rome, car je me plais à penser que c'est en grande partie à votre aimable ascendant que je dois la rapide réponse du cardinal. La permission du départ pour M. de Broglie est partie il y a huit jours, et j'ai écrit à un négociant, M. S..., pour avoir une maison à Florence le 1er de février. Je voudrais qu'elle fût tout près de la vôtre, mais y en a-t-il une à louer par mois dans une aussi belle exposition? C'est à Florence que j'attendrai des nouvelles de la peste, et si elle m'enferme avec vous comme du temps de Boccace, j'en prendrai doucement mon parti. Nous disputerons un peu en faveur de la pauvre France. Je suis bien sûre que son malheur vous rend plus favorable à sa cause; on ne peut, dans les temps de faction, aimer que les battus. On me mande de Paris que mon ami Mathieu de Montmorency est du nombre des candidats pour le ministère. Je ne m'en réjouis pas du tout,

« Je serai vraiment ravie de vous revoir, et cette arrivée à Florence se présente à moi comme une résurrection de mon esprit en présence du vôtre.

« Mille respects. — La duchesse de Devonshire m'écrit qu'elle vous préfère à la princesse Charlotte. Dans ce moment de légitimité, ne pourriez-vous pas vous refaire reine d'Angleterre? Je vous baise les mains en signe de oyauté.

« N. DE STAEL. »

« Pise, ce 7 février 1816.

« On m'offre une maison, la *seule* assez grande pour contenir toute ma famille, qui l'appelle le *Casino Strozzi*, *antica casa Riccardi*. — Seriez-vous assez bonne pour me dire, madame, si l'éloignement, le seul inconvénient de cette maison, est vraiment de nature à séparer de la société? Je sais bien qu'ayant des chevaux, ils me mèneront toujours chez vous; ainsi le reste ne m'importe guère. Cependant un mot sur cela par le retour du courrier, si vous n'en êtes pas trop importunée. Mon fils et M. de Broglie arrivent dimanche prochain. — Ma fille demande s'il est vrai que vous donnez un bal le samedi gras. Cette pensée est venue se mêler à nos grands calculs; elle n'est pas frivole, quand c'est chez vous que l'on danse.

« Mille respects à ma souveraine.

« NECKER DE STAEL. »

« Pise, ce 20 février 1816. »

« Ma fille a été mariée ce matin, madame, et j'éprouve

le besoin de vous l'amener. — Permettez qu'en attendant mon fils porte mon respectueux hommage à vos pieds.

« N. de STAEL. »

« Turin, juin 1816.

Il me semble que je ne puis être à Turin, *dear Majesty*, sans vous écrire. — C'est ici qu'est né celui à qui vous avez donné la force du bonheur, et l'on me dit de tous les côtés que son ami, l'abbé de Caluso, rendait un éclatant témoignage au bien que vous avez fait à son cœur. — Cette ville est sérieuse, et je conçois qu'on peut s'y ennuyer; cependant j'y ai rencontré des gens d'esprit, et s'il y a plus de préjugés nobiliaires qu'à Florence, il me semble aussi qu'il y a plus de lumieres et d'intérêt aux affaires européennes dans le second rang. — Je ne sais si je pourrai partir demain, la pluie m'inquiète pour le passage du mont Cenis, car mon malade, qui se met à vos pieds, souffre déjà de l'air des Alpes. — J'ai trouvé ici le livre supprimé de l'abbé de Pradt sur le 31 mars 1814; s'il vous arrive, lisez-le, c'est la vérité même. — Je ne puis voir des livres sans penser que je n'ai vécu intellectuellement que par vous à Florence. — Je vais encore vous demander deux services, et puis peut-être bien d'autres par la suite. Voulez-vous dire au général Hitroff que j'ai reçu des renseignements de Lausanne sur M. Gindrot, que sa grand'mère a choisi pour instituteur de son petit-fils, et qu'ils sont tous à son avantage? il faut que le général l'écrive à sa femme. J'ai écrit un petit mot audit général pour lui recommander de Bologne le comte Gon-

falonieri, de Milan. — J'ai trouvé ici le prince Kaslowski, qui m'a reçu admirablement; c'est vraiment un Russe qui vous plairait par ses connaissances et sa manière ouverte de s'exprimer. — Ce n'est pas tout; si vous daignez me répondre à Coppet, donnez-moi des nouvelles de la famille anglaise établie chez le marquis Bartolini, l'archidiacre Lasey qui a marié ma fille. Sa femme malade est une personne qui m'intéresse beaucoup. Hélas! vous savez le malheur du pauvre Smith; mon Dieu! que cette maladie de poitrine est un terrible fléau!—Je me suis pour la première fois séparée de ma fille à Milan. Dieu veuille que j'arrive bientôt auprès d'elle! — Il m'a semblé que vous m'aviez quittée froidement, et j'espérais un billet le jour de mon départ. — Ai-je eu tort?

« Mes tendres respects. »

« Coppet, ce 15 août 1816.

« Je ne voudrais pas, *dear queen*, que vous m'oubliassiez tout à fait, et je me rappelle de temps en temps à votre souvenir jusqu'à ce que je revienne vers vous, ce qui, j'espère, aura lieu dans une année. — L'état de ma fille me fait aller à Paris pour cet hiver, et, Dieu merci, la santé de M. de Rocca est assez améliorée pour que je puisse l'y mener. Je crois donc nos projets arrêtés, mais il ne l'est pas moins que nous irons à Florence, le mois de septembre de l'année prochaine. — C'est alors que je vous demanderai votre puissant intérêt pour mon voyage de Grèce; je suis sûre que vous connaissez là quelque archimandrite qui me recevra bien en votre honneur. —

Nous venons d'avoir ici la grande-duchesse Catherine et son époux le prince de Wurtemberg. Dites au général Hitroff qu'elle m'a demandé de ses nouvelles avec intérêt. L'un et l'autre se laissent aller à dire beaucoup de mal des Français, mais le prince surtout est d'une violence qui force à lui rappeler que sous Napoléon il s'est montré plus doux. — Nous avons ici beaucoup d'Anglais; mais lord Byron, que presque personne, excepté moi, ne voit, est pourtant celui qui occupe le plus tout le monde. Si lady Burghersh était ici, nous parlerions beaucoup de tout ce qu'il m'a dit, mais je ne suis pas sûre que vous aimiez ce commérage britannique. — Madame Lamb, qui va rejoindre notre duchesse, vous plaira beaucoup. Elle a de la grâce et de l'esprit, c'est une personne de choix. Ne savez-vous aucune nouvelle de M. de Blacas? Va-t-il à Paris? La nouvelle session de la chambre ardente des députés à Paris va produire du mouvement dans les esprits; à présent ils semblent assez tranquilles, quoique peu contents.—Oserai-je vous prier de dire, *sans qu'on sache jamais que je vous l'ai demandé*, ce que devient mademoiselle Nina Hartel, une Allemande que connaît M. de Lagerswerd? cela m'intéresse à cause de Schlegel. — Je suis honteuse d'avoir osé vous faire tant de questions, et je voudrais bien que vous m'y répondissiez en me donnant quelques ordres quand je serai à Paris. — Croyez au moins, madame, que personne ne ressent pour vous un respect plus tendre que moi. Ma fille et mes amis se mettent à vos pieds.

« Monseigneur de Breme est ici, et à mon grand regret il va me quitter. Qu'avez-vous dit de son livre qu'il vous

a envoyé? Je suis bien touchée du zèle qu'il a montré pour moi, et j'espère qu'il ne lui vaudra que des applaudissements. — Que dit-on de tout cela à Florence? qu'en dites-vous surtout, vous, ma souveraine? que n'est-ce aujourd'hui mardi à deux heures?

« Mes mille respects,

« N. DE ST. »

« Paris, ce 16 décembre 1816.

« M. de Richelieu m'a dit, ma souveraine, que votre demande au roi était de toute justice et qu'elle réussirait. Il ne s'agit maintenant que de la suivre, et c'est ce que je ferai; bien que dans mon opinion il suffise de votre nom pour tout arranger, j'aime à être la mouche de votre char. Votre ami Sabathier vous est bien dévoué; mais qui ne se fait pas honneur de vous connaître et de vous révérer? — M. de Rocca demande une petite place à vos pieds. — Ma fille est bien; dès qu'elle sera accouchée, je retournerai en Suisse. Croiriez-vous que Paris ne me plaît pas? on m'y traite avec beaucoup de bienveillance, j'y vois beaucoup de monde, mais quelque chose pèse sur l'air, qu'on ne peut supporter. Personne ne dit ce qu'il pense, et la nation elle-même semble cacher ses souffrances par prudence. Au reste, je crains que vous ne nous aimiez pas vivement, mais au moins croyez que les Français seront toujours plus en état de vous juger que personne.

« Dans dix mois, je me flatte d'être auprès de vous, et

je vous demande de me recevoir un mardi. J'aime à fêter ce souvenir.

« N. Stael. »

« 27 janvier 1817. Paris, rue Royale, n° 6.

« Nous avons été bien heureux, ma chère souveraine, du succès de votre affaire. Vous allez avoir beaucoup d'argent, et de l'argent que vous aviez noblement refusé dans un autre temps. — Il faut rendre justice à ce pauvre abbé Sabathier, il a mis à votre affaire un zèle utile et constant, et comme il est impossible de lui faire payer les désastres des Anglais, je me flatte un peu que vous serez pour lui un général ami qui réparera les désastres des conquérants. — C'est une circonstance bien heureuse que le succès de votre affaire, et en vérité, quoique nous ayons tous fait notre devoir, le bien est venu de votre nom et du respect qu'il inspire. — Je n'aime pas beaucoup ce pays-ci, quoiqu'il soit plus tolérable cette année que l'autre; on est si près de se haïr et si loin de s'aimer, qu'il n'y a que du mal à éviter, et ce n'est pas un but suffisant d'émulation. Il ne m'en coûtera donc pas d'aller à vos pieds cet automne et de continuer ma route vers le Midi. — Vous avez eu la bonté d'écrire quelques mots sur le procès que Tarchi fait à M. de Rocca. Il est si injuste, que j'aime mieux dépenser de l'argent que me soumettre. — J'espère que votre Romanelli me défendra bien, s'il sait surtout que vous voulez bien me protéger. — J'ai vu hier M. Baring, qui nous apporte de l'argent en ami, mais cependant pas en étourdi. — La pauvre France est ruinée

pour longtemps. M. Bethmann arrive aussi de Francfort : *là où il y a des corps morts, les aigles s'assembleront,* dit la Bible. — Ne voulez-vous pas aller à Rome cet automne ou cet hiver? Ce serait bien mon intérêt. — Le duc de Wellington donne de belles fêtes, et on l'aime beaucoup à Paris cette année, parce qu'on espère qu'il va retirer trente mille hommes.

« Mille et mille respects, »

« M. de Rocca, qui est mieux, ne parle que du bonheur de vous revoir cette année.

« Paris, ce 9 avril 1817, rue Royale.

« Du fond de mon lit, ma chère souveraine, je n'ai pas cessé de m'intéresser à ce qui vous touche. Notre pauvre abbé ne peut plus s'en mêler, mais je suis très-loin d'y renoncer. Il vous est arrivé la même chose qu'à moi il y y a deux ans : la commission française a rejeté votre demande, mais, comme le roi l'avait agréée, M. de Richelieu avant-hier m'a promis un dédommagement pour vous sur la liste civile. Ayez donc la bonté de me répondre confidentiellement, courrier par courrier, si vous aimeriez mieux une pension qu'un capital (moi je serais plus d'avis de ce dernier), et à quelle somme vous l'estimeriez, dans votre impartialité. J'ai été obligée d'emprunter la main de ma fille pour vous écrire, car l'excès de la fièvre m'a ôté l'usage des mains et des pieds; mais j'attache une grande importance à contribuer, ne fût-ce que comme la mouche du coche, à ce qui peut vous être agréable et à ce qui vous est dû. Je dois dire que cela n'est pas difficile, car

le duc de Richelieu, en particulier, est plein d'empressement et de considération pour vous.

(La fille de madame de Staël, qui tenait la plume pour sa mère, ajoute ces mots :)

« Je suis bien heureuse d'avoir cette occasion de présenter mon respect à madame d'Albany.

« ALB. STAEL DE BROGLIE. »

« Ce mardi 15 avril 1817. Paris, rue Royale, n° 6.

« Je laisse à M. Rocca, ma chère souveraine, le plaisir et l'honneur de vous remercier de la lettre que vous avez bien voulu lui écrire, mais moi je me charge de la partie des affaires, tout infirme que je suis, parce que j'en ai pris l'habitude dans mes propres difficultés. L'ambassadeur d'Angleterre est venu hier chez moi, et nous avons parlé avec le plus vif intérêt de ce qui vous concerne. Voici la question : voulez-vous demander vous-même à sir Charles Stuart qu'il vous déclare sujette britannique? Alors il écrira à son gouvernement pour en obtenir la permission, et vous serez comprise dans le décret qui permet de payer les Anglais, mais si j'ose vous dire mon avis, je vous trouve une trop grande dame pour être sujette, et je ne concevrais pas comment on pourrait vous déclarer telle. Je ne sais pas encore si cela même suffirait pour lever les difficultés du côté de la commission française. Il me semble donc beaucoup mieux de s'en tenir à ce que M. de Richelieu offre lui-même, ce que je vous ai mandé dans ma dernière lettre, un dédommagement donné par le roi sur sa liste civile; vous traiterez ainsi de couronne

à couronne, et cela sera plus prompt et plus sûr. Au reste, donnez-moi vos ordres; adressez-moi une lettre pour M. de Richelieu, et croyez que je m'en occuperai avec tout le zèle et l'empressement possible, il faut que nous réussissions. Mille tendres respects.

(De la main de M. de Rocca).

« Madame de Staël ne pouvant pas encore signer, tant elle est faible, je prends, madame, la liberté d'apostiller cette lettre qu'elle vient de dicter à son secrétaire. — Si je n'étais moi-même très-souffrant depuis trois jours, ayant une très-forte fièvre, je vous aurais écrit sur vos affaires. Je vous remercie, madame, de votre lettre du 1er avril que je reçois dans cet instant même. — Nous espérons que madame de Staël sera en état de partir pour la Suisse vers les premiers jours de mai; et vers la fin du mois d'octobre nous irons, je l'espère, vous offrir nos respectueux hommages au milieu de votre cour à Florence. J'ai l'honneur d'être, en attendant, madame, avec le plus profond respect, votre très-dévoué

« ALBERT ROCCA. »

LETTRES DE MADAME DE SOUZA

A MADAME LA COMTESSE D'ALBANY

Madame de Flahaut, dont le mari est mort en 93 sur l'échafaud de la Terreur, et qui est devenue plus tard madame de Souza, était déjà un des ornements de la société parisienne, quand la comtesse d'Albany vint tenir une espèce de cour dans son hôtel de la rue de Bourgogne, à la veille de la Révolution. C'est alors que l'élégant auteur d'*Adèle de Sénange* entra en relations avec la veuve de Charles-Édouard. Leur amitié dut être très-vive dès les premiers jours; madame d'Albany, plus âgée de dix ans, appelait madame de Flahaut *son enfant gâtée.* « Je n'étais que votre sœur cadette, » lui répond l'*enfant* avec grâce, en évoquant ce souvenir après une longue suite d'années. Madame de Flahaut était logée au Louvre; ce logement du Louvre devait leur rappeler à l'une et à l'autre bien des heures de causerie à cœur ouvert, bien

des témoignages d'affection et de confiance, puisque après un quart de siècle madame de Souza, tout heureuse d'une lettre qu'elle vient de recevoir, s'écrie : « Je me suis crue encore au Louvre. » On voit aussi, dans une page datée de 1823 que madame d'Albany, dès le 10 août 1792, décidée à quitter immédiatement Paris et la France, avait proposé à madame de Flahaut de l'emmener avec elle en Italie. Nous avons raconté ailleurs le départ d'Alfieri et de la comtesse; madame de Flahaut n'avait pas accepté l'offre de son amie ; ce fut en Angleterre qu'elle chercha un asile, ce fut à Londres qu'elle publia, l'année suivante, ce délicieux roman d'*Adèle de Sénange*, composé au milieu des premiers éclats de la tempête et dont madame d'Albany, bien certainement, avait reçu la confidence.

Tels furent, dès le début, les rapports de madame de Flahaut avec la veuve de Charles-Édouard. Les papiers que nous avons entre les mains ne nous donnent aucun indice sur la correspondance qui dut s'établir entre elles pendant la fin de la Révolution et le commencement de l'Empire. Il y a là pour nous une interruption de dix-sept ans. Tandis que madame d'Albany, installée à Florence avec l'ombrageux Alfieri, s'appliquait comme une sœur infirmière à panser les plaies de cette âme ulcérée, madame de Flahaut était conduite par sa destinée en Suisse d'abord, puis à Hambourg, au sein de cette nature septentrionale dont elle a décrit en quelques traits les riches pâturages, les lacs *aux eaux pâles*, et *ces gazons toujours verts qui se perdent sous les vagues* [1]. Que faisait-elle pen-

[1] *Eugénie et Mathilde*, chapitre LXV.

dant cette vie errante? ce qu'elle fera plus tard au milieu des fureurs de la réaction royaliste; elle échappait par la fiction aux chagrins de la réalité. « Pour moi, écrivait-elle en 1814, je me suis mise à faire un roman; cela m'amuse et me distrait. » *Emilie et Alphonse*, ainsi que *Charles et Marie*, l'avaient ainsi distraite et amusée pendant les longs ennuis de l'exil; le premier de ces romans a paru en 1799, le second en 1801.

Quand Alfieri mourut (1803), il y avait un an que madame de Flahaut avait changé de nom en épousant un noble et savant gentilhomme portugais, le comte de Souza-Botelho. Parmi les témoignages de sympathie adressés à la comtesse à l'occasion de la perte qu'elle venait de faire, nous trouvons des lettres de madame de Staël, de M. de Chateaubriand, de M. d'Ansse de Villoison, de l'abbé de Caluso, d'Ugo Foscolo, nous ne rencontrons aucun souvenir de madame de Souza. Sa lettre s'est-elle perdue? ou bien faut-il attribuer son silence à ces dix années de voyages, de vicissitudes, à cette révolution qui, en détruisant tout un monde, avait rompu les fils légers de tant de destinées particulières? Ce qu'il y a de certain c'est que madame d'Albany, en 1809, ayant été mandée à Paris par l'Empereur, le fil se retrouva ou se renoua sans efforts, comme s'il n'y avait pas eu un intervalle de dix-sept années entre les adieux et le retour.

Quelle joie de se revoir! que de confidences à échanger! Madame de Souza, ses lettres nous l'attestent, se lia plus étroitement que jamais avec celle que le malheur avait rendue si douce, si indulgente, et qui essayait de faire revivre à Florence les spirituels salons du dix-

huitième siècle. Madame d'Albany était fort assidue à l'hôtel de Souza, elle en connaissait familièrement tous les hôtes, et tous étaient sous le charme. La *casa*, c'était le terme emprunté aux habitudes florentines, raffolait de la veuve de Charles-Édouard. Au coup de midi, elle arrivait et passait la matinée entière à causer dans le salon ou parmi les rosiers du jardin; madame de Souza était si fière de ses roses! Et puis, c'était l'instant où l'idéale famille du romancier allait s'enrichir d'un groupe nouveau de figures aimables. Adèle, Émilie, Marie, Athénaïs allaient avoir deux sœurs, Mathilde et Eugénie. Ce récit auquel madame de Souza mettait alors la dernière main, *Eugénie et Mathilde*, comment croire qu'elle ne l'ait pas communiqué à son amie? elle le lui avait lu, et si bien lu que la comtesse l'appelait le *chef-d'œuvre;* le mot était consacré dans le petit cercle intime. Si vous rencontrez ce mot le *chef-d'œuvre* dans les lettres de madame de Souza vers la fin de 1810 ou bien aux premiers mois de 1811, sachez qu'il est question d'*Eugénie et Mathilde*. Le 19 décembre 1810, quelques mois après le départ de madame d'Albany, elle lui donne de ses nouvelles et lui dit : « Je ne suis pas encore décidée à qui je donnerai le *chef-d'œuvre*, ni quand je le ferai imprimer, je veux laisser passer Chateaubriand... » Chateaubriand avait publié les *Martyrs* en 1809, il venait d'en donner une seconde édition en 1810, et le bruit des critiques d'Hofman, augmenté par les réponses de l'auteur, n'était pas encore apaisé; il fallait une heure plus calme pour présenter discrètement à un public choisi les deux sœurs d'Adèle de Sénange. Madame d'Albany avait donc vu grandir Eugénie

et Mathilde au milieu des roses du petit jardin; M. Fabre, occupé au musée ou dans les ateliers de ses confrères, ne lira le joli volume qu'à Florence, et c'est pour cela que madame de Souza lui demande dans une de ses lettres : « Avez-vous lu *Eugénie et Mathilde?* avez-vous pleuré? » Cette question est pour lui, pour lui seul; quant à la comtesse, on sait déjà ce qu'elle pense. Ainsi, causeries, souvenirs, confidences, lectures secrètes du *chef-d'œuvre*, remplissaient les matinées à l'hôtel de Souza. C'étaient ensuite de petits dîners, très-simples, mais exquis; avec le cercle peu nombreux et tout à fait intime des *habitués de la casa*, la comtesse et M. Fabre étaient les seuls invités.

En échange des plaisirs de l'esprit, madame d'Albany, fort initiée aux choses de l'art sous la direction de M. Fabre, *inoculait* à son amie la passion des tableaux. Un jour, à propos d'un Titien qu'une personne considérable lui a envoyé de fort loin, et qui lui est arrivé avec de tels dommages qu'elle ne sait comment y porter remède : « Ah! écrit-elle gaiement, je suis fort empêtrée, ma chère amie, avec cette passion de tableaux que vous m'avez inoculée. » M. de Flahaut, son fils, le brillant aide de camp de l'Empereur, écrit de son côté : « Si M. Fabre ne revient pas, je ne sais ce que nous deviendrons avec notre passion de peinture. Nous achetons à qui mieux mieux... » Il y a des jours où elle est toute fière de ses acquisitions : « Vous saurez, monsieur Fabre, que je possède *à moi* trente-huit tableaux, et plusieurs de valeur considérable; je brûle de vous montrer mes trésors, sans compter le plaisir que j'aurai à vous revoir. Le connais-

seur Talleyrand est toujours enchanté de mon Carlo Dolci. » Et ailleurs, avec plus de détails, en ne parlant que des œuvres magistrales : « Savez-vous, monsieur Fabre, que j'ai un Titien donné par la dame de Malmaison [1], cinq pieds un pouce de large, quatre pieds de haut, — un Garofalo, — un Teniers, — un Ostade, — un Terburg, — sans compter ceux que son fils m'a envoyés? en tout, dans mon appartement, vingt et un tableaux de grands maîtres, et chez mon fils, qui depuis sa dignité a pris l'appartement du premier, onze tableaux, aussi de grands maîtres. Que dites-vous de cela, monsieur? »

Voilà les *passions* que les deux Florentins, le peintre et la comtesse, avaient éveillées dans le cœur des habitants de la *casa*. Mais pourquoi parler de Titien ou de Van Ostade? madame d'Albany avait laissé à ses hôtes une image qui effaçait toutes les peintures données par l'impératrice Joséphine et par le prince Eugène, c'était son image à elle-même, type de bonté, d'indulgence, de douceur sereine, vivant souvenir gravé dans tous les cœurs. Un jour, madame de Souza, citant par leurs noms tous les habitués du cercle intime, ajoute aussitôt : « Tout cela ne parle de vous qu'en disant : *Cette bonne madame d'Albany;* jamais on ne dit votre nom simplement. *Cette bonne* est comme un titre qu'on ne peut omettre... » Une autre fois, parlant d'elle à M. Fabre, elle l'appelle, sans autre

[1] Il y a dans le texte *la dame de M. M...*; mais d'autres passages où le mot est en toutes lettres, ne laissent aucun doute sur le sens de cette abréviation. Nous savons d'ailleurs, par la suite de la correspondance, que le prince Eugène avait envoyé d'Italie plusieurs tableaux à madame de Souza.

désignation, « la très-bonne. » Madame d'Albany, en retournant à Florence (novembre 1810), avait promis à son amie de revenir la voir dans la saison des roses; le rendez-vous était fixé au 1er juin 1811. Hélas! ni ce 1er juin tant attendu, ni les printemps qui suivirent ne tinrent les engagements de l'indolente souveraine. La reine de Florence ne pouvait se décider à quitter son salon, si ce n'est pour passer l'été dans les montagnes, près des sources salutaires. Madame de Souza ne se décourage point; pendant treize années (1811-1824), elle ne cesse de lui rappeler sa promesse, et avec quelle vivacité de langage! avec quelle tendresse impatiente! « *Partez-vous? êtes-vous partie?... Venez..., arrivez..., je ne sais dire autre chose.* » Un mois encore avant la mort de la comtesse, le 22 décembre 1823, elle lui adresse ces tendres paroles: « J'aimerais mieux voir arriver dans ma chambre cette figure si sereine, ces yeux qui rient, que tous les tableaux de Raphaël. »

Une amitié si parfaite unissait les deux femmes qu'aucun des événements de leur famille ne pouvait leur être indifférent. Les confidences d'*Adèle* (c'est ainsi qu'elle signe le plus souvent), les confidences d'Adèle à la royale comtesse sont remplies des détails les plus touchants sur sa vie de chaque jour et ses émotions domestiques. Qu'on lise par exemple les dernières lettres de 1812, qu'on lise le billet du 7 août 1813, et qu'on se demande si ce n'est pas là le commentaire éploré d'*Eugénie et Mathilde.* Est-il possible d'entendre ces gémissements sans se rappeler les pages si tendres, si vives, où madame de Souza interrompt son récit pour laisser un libre cours à ses

angoisses maternelles? « Il part pour l'armée!... douleur inexprimable! inquiétude sans repos, sans relâche! Inquiétude qui s'attache au cœur et le déchire!... Cependant, si, après sa première campagne, il revient du tumulte du camp, avide de gloire et pourtant satisfait, dans votre paisible demeure; s'il est encore doux et facile pour vos anciens domestiques, soigneux et gai avec vos vieux amis; si son regard serein, son rire encore enfant, sa tendresse attentive et soumise vous font sentir qu'il se plaît près de vous... oh! heureuse, heureuse mère! » La mère du jeune et brillant aide de camp de l'empereur se demandait-elle si ces effusions plairaient ou déplairaient au puissant génie qui avait besoin alors de toutes les forces de la France pour lutter contre l'Europe? Non, certes; elle laissait parler son cœur, car nulle âme ne fut plus sincère, plus encline à se montrer *telle que Dieu l'avait faite*, plus ingénument confiante dans tous les sentiments purs; madame de Souza était mère avant tout. Dans une étude pleine de finesse et de charme sur l'auteur d'*Adèle de Sénange*, après avoir signalé le passage dont nous venons de citer les dernières lignes, M. Sainte-Beuve ajoute : « Ceci s'imprimait en 1811. Bonaparte, dit-on, lut quelque chose du livre et fut mécontent. » L'empereur eût été mieux édifié sur les sentiments de madame de Souza, s'il avait pu lire sa correspondance avec madame d'Albany; à côté des craintes de la pauvre mère il aurait vu sa confiance imperturbable dans l'issue de cette terrible lutte. Elle a des accents où éclate sa foi patriotique. « Ah! s'écrie-t-elle à la veille de Leipzig, le succès de l'empereur n'est pas douteux; sa gloire, son génie ré-

pondent de la victoire. » Mais, tandis que le maître, à l'entendre, est si visiblement protégé par le cortége de ses triomphes, à quels périls, hélas! ne sont-ils pas exposés « ces pauvres petits gringalets d'aides de camp? »

Une circonstance qu'il faut noter donne plus de prix encore à cette amitié si vive, si franche, de madame de Souza et de madame d'Albany. La veuve de Charles-Édouard, malgré sa prudence, était fort hostile à l'Empire, et les lettres de Sismondi nous ont fait deviner les reproches qu'elle adressait, en 1815, au défenseur de l'*acte additionnel*; madame de Souza, sans s'occuper de politique, était dans le camp opposé, son fils, M. de Flahaut, ayant conquis tous ses grades dans nos grandes guerres et mérité un poste de confiance auprès de l'Empereur. La différence des opinions, ou du moins des sentiments, n'altéra en rien leur affection mutuelle. Une seule fois, en 1815, une calomnie insérée au *Moniteur*, assombrit de quelques nuages le ciel limpide et bleu où s'unissaient leurs pensées. M. de Flahaut, dont la conduite en 1814 avait été un modèle de loyauté, fut accusé d'avoir préparé secrètement le 20 mars 1815. On sait aujourd'hui que la conspiration attribuée à quelques hommes fut l'œuvre de la France entière; ou plutôt, que signifie ce mot de conspiration? il y eut les insolences de la cour et la revanche subite de la patrie; humiliée et indignée, la France de 1815 appartenait d'avance au captif de l'île d'Elbe. Madame de Souza n'eut pas de peine à justifier son fils, et tout offensée qu'elle fût, elle ne permit pas à la passion d'effleurer une minute les sentiments qu'elle

avait voués à son amie. La lettre même où elle se plaint avec larmes est encore plus tendre qu'attristée.

Mais il est temps de laisser parler madame de Souza. Ses lettres à madame d'Albany, conservées au musée Fabre, sont presque aussi nombreuses que celles de Sismondi; nous en donnons quelques fragments qui intéressent l'histoire de l'époque et qui peignent sous un nouveau jour l'exquise sensibilité d'une âme d'élite.

« 18 janvier 1811.

« ... Ma chère amie, je me sens d'un tranquille, d'une certitude, de pouvoir toujours m'appuyer sur votre cœur, me réfugier près de vous si j'avais des peines. Près de vous, mes défauts trouveraient de l'indulgence, mes qualités de l'affection; enfin, avec vous, je suis moi, telle que Dieu m'a faite, sans crainte de perdre votre amitié, sans désirer me faire meilleure que je ne suis, sans le faux-semblant de me dire plus mauvaise que je ne crois l'être; je suis moi, et vous pourriez voir mon cœur à jour sans que je voulusse être connue par vous autrement que je ne me connais moi-même. Ma bonne amie, quel bien votre amitié me fait! et quel bonheur de se dire à tous les instants : Il y a une âme qui recevra toutes les impressions de la mienne! — Adieu, chère, chère amie, au mois de juin. Oh! c'est pour moi, cette année, que le printemps sera vraiment la saison des roses. »

« 16 février 1811.

« Il y a bien longtemps que je ne vous ait écrit, ma bonne et chère amie, parce que je suis toute à travers la correction de mes épreuves, que j'en meurs de fatigue et d'ennui[1]. Mais je compte si bien sur votre amitié, que je vous écris aujourd'hui seulement pour vous dire que je *souffrotte* un peu, mais que ce n'est rien, — et que je vous aime de toute mon âme. La *casa* vous honore, vous attend, n'a qu'un cri après vous.

« ... Ma bonne, mon excellente amie, je vous quitte pour les points, les virgules. Le premier volume est déjà imprimé, mais j'en ai encore deux. Je dis comme les femmes en travail : je ne ferai plus d'enfants.

« Je vous aime de toute mon âme, je vous embrasse de tout mon cœur, et je suis bien émue, bien heureuse, en pensant au mois de juin, ma bonne amie. »

« 4 mars 1811.

« Ma bonne, mon excellente amie, je vous aime de toute mon âme, et je suis si fatiguée de ma chasse aux mots, que je n'ai que le temps et la force de vous répéter que je vous aime et que je me porte bien. J'ai déjà deux volumes d'imprimés; à la fin du mois, je vous dépêcherai ces *petites*[2] que je mets sous votre protection, si on

[1] Madame de Souza a publié, en 1811, un de ses principaux romans, *Eugénie et Mathilde*.

[2] Les deux héroïnes du roman, Eugénie et Mathilde.

veut les critiquer chez vous. — Florence est une si petite ville en comparaison de notre capitale du monde, que j'ai manqué dire dans votre endroit.

« ... La *casa* vous aime, vous honore, vous attend; mes beaux jours commenceront au mois de juin.

« Ma bonne, bonne amie, je vous embrasse encore, et je me trouve bien étonnée de savoir mettre des points sur les *i*, moi qui ne suis guère pointilleuse.

« Mille et mille compliments à M. Fabre. — Nous avons le plus beau temps du monde. Ma chère amie, que je serai heureuse de vous revoir! »

« Avril 1811.

« ... La *casa* a jeté les hauts cris quand je lui ai dit votre mauvaise pensée. Tous sont à vos pieds pour résister à cette apparence de raison qui fait que l'on se sacrifie toute sa vie... Ah! ma bonne amie, revenez, je vous en conjure. Vous serez mieux ici qu'où vous êtes, sous tous les rapports.

« Monsieur Fabre, revenez-nous, ramenez-la; vous ne savez pas combien nous la soignerons, et comme nous vous soignerons aussi, d'abord par estime pour vous, mais aussi parce que vous nous la ramènerez, et que, par là, vous m'aurez fait le plus grand plaisir que je puisse avoir en ce monde. Répondez-moi vous-même et rassurez-moi. — Avez-vous lu *Eugénie et Mathilde?* Avez-vous pleuré? Cela me dira plus qu'aucun éloge.

« Mon Dieu! mon Dieu! quelle vilaine pensée elle a eue là! Je voudrais écrire tout autour de sa chambre : 1er *de*

juin. Vous l'avez promis. Lisez bien attentivement ma lettre à elle, vous verrez qu'elle peut et doit revenir.

« Mille compliments de la *casa* et de tous les habitués, mais de moi avant tous les autres. Oh! j'espère que vous reviendrez. Hors le soleil, vous serez tous deux mieux ici, je puis vous l'assurer. »

« 15 mai 1811.

« ... Je vois, ma très-chère amie, que vous remettez votre voyage au moins pour six mois, et alors voudrez-vous voyager l'hiver? Ce sera donc seulement au printemps que je puis vous espérer. Enfin, vous promettez de venir, mais tiendrez-vous votre promesse? Le 1er de juin me fait peur. Qu'il sera triste ce 1er de juin que j'attendais avec tant d'impatience! Le petit jardin est plein de roses, et je pensais que vous le verriez dans toute sa parure, que M. Fabre y trouverait de belles fleurs pour ses portraits, et tout cela passera sans vous voir; c'est bien, bien triste, je vous assure...

« Je conçois vos raisons, mais je vous aimerais un peu moins de raison... Mandez-moi donc dans votre première lettre un jour que je puisse placer dans mon cœur à la place de ce 1er de juin attendu avec tant d'impatience; donnez-moi un jour, un mois sur lequel je m'appuie; si vous saviez, mon excellente amie, combien je me réjouissais de ce 1er de juin! Il m'arrivait de m'en frotter les mains toute seule dans ma chambre. Ah! ma bonne amie, j'en aime un peu moins la raison. Cette dame et ses amis, le courage, la patience, sont de grandes vertus dont je voudrais n'avoir jamais besoin.

« ... Les voleurs sont entrés cette nuit dans mon jardin par chez la voisine Minette, qu'ils ont volée ; moi, j'imagine qu'ils voulaient seulement admirer mes roses. Cependant j'aurai bien un peu d'inquiétude pendant quelques nuits, et puis je redormirai tranquille. C'est comme cela de toutes choses.

« Mille et mille compliments à M. Fabre. Je lui sais bien gré d'avoir pleuré à *Eugénie ;* je le remercie de son petit mot dans votre lettre, et je voudrais bien qu'il ne fît pas si grand cas de votre raison. — Ma bonne amie, que ce 1er de juin sera triste, et je croyais qu'il serait si heureux pour moi ! »

« Août 1811.

« ... Il me faut d'autres étrennes, et je vous demande votre portrait par M. Fabre. Je vous en prie, je vous le demande comme ce qui me fera le plus de plaisir ; ne me dites pas non.— Monsieur Fabre, je vous en supplie, forcez-la à se tenir, et donnez-moi cette bonne, cette franche expression du plus excellent cœur qui fut jamais. Vous me ferez le plus vif plaisir, je vous en supplie. Votre talent et son portrait, je serai mille fois contente. C'est à vous, monsieur Fabre, que je fais cette prière. Ne lui laissez point dire de ces phrases : *A mon âge ! quelle folie !* etc. Je l'aime, je la veux comme elle est, et mon amitié n'a pas besoin des parures de sa jeunesse. Je la veux bonne comme elle était quand elle venait me voir. Enfin, je vous prie tous deux, ne me refusez pas. Je le désire tant, je vous en supplie si bien de tout mon cœur, que j'y compte pour mes étrennes. »

« 21 septembre 1811.

« Que je vous remercie, ma très-chère amie, de votre bonne lettre, bonne comme vous ! Mais je n'entends ni ne reçois ce que vous me dites sur votre portrait. Je veux que M. Fabre fasse passer à la postérité cette excellente figure où règne tant de bonté. Son attachement pour vous l'inspirera, et je suis sûre que jamais il n'aura fait un meilleur portrait. Point de vos phrases sur la vieillesse; chaque âge a sa beauté particulière, et M. Fabre le sait bien. Moi, je veux un portrait de vous, telle que vous êtes. Peut-être un chapeau plus *requinqué* que celui de vos visites du matin, encore l'aimerais-je comme cela. Je vous prie, je vous supplie, que cela m'arrive avec vous, si vous revenez, ou sans vous, si vous restez jusqu'au mois de mai... Monsieur Fabre, je vous en prie, qu'il reste un beau portrait de notre amie, et que mes petits-enfants le regardent avec attachement. Est-ce que je ne m'avise pas, moi, qui ne suis pas la moitié si bonne qu'elle, de désirer aussi laisser ma figure à ces petits? Je vous en prie, mon cher monsieur, signalez-vous, et que l'on reconnaisse que c'est le *génie ami* qui a peint cette bonne âme, cette âme divine que nous aimons tant. Ce sera votre chef-d'œuvre, j'en suis sûre, *et vous vous devez cela.* Peut-être ensuite que si vous faites une merveille, vous ne voudrez plus me la donner, mais au moins que sa figure existe, telle que je la peindrais si je pouvais...

« Adieu, ma bonne, mon excellente amie. Votre portrait pour mes étrennes, voilà le dernier mot de votre en-

fant gâtée, comme vous aviez la bonté de me dire aux jours de notre jeunesse, car je suis votre sœur cadette et voilà tout. Je vous aime de toute mon âme.

« ADÈLE. »

« 7 novembre 1811.

« ... Monsieur Fabre, c'est à vous que je m'adresse : avez-vous commencé le portrait de notre amie? Comment la représentez-vous? avec des mains, avec des pieds ou jusqu'aux genoux? Donnez-lui cette expression de bonté, et ne la laissez pas rêver, car alors elle prend un de ces airs à cent lieues de là que je ne veux pas qu'elle ait. Parlez-lui de ses amies, parlez-lui de la *casa*, enfin donnez-la-moi telle qu'elle est, quand elle me dit : *Bonjour, ma chère.* — Mon Dieu, que je serai contente quand je vous reverrai ! Ce sera là le portrait que je garderai, comme son amitié, pour la joie et le bonheur de ma vieillesse. »

« 26 décembre 1811.

« Que je vous remercie, ma chère amie, des belles étrennes que vous me promettez ! Votre portrait ne me quittera jamais ; il sera dans ma chambre avec celui de mon fils...

« Je vous remercie aussi, monsieur Fabre, et je m'en rapporte bien à votre attachement, à votre connaissance de cette âme divine, pour me la donner telle que je l'aime depuis tant d'années. Votre talent suffit pour faire un bel ouvrage que tous les amateurs se disputeraient, mais vo-

tre attachement y ajoutera tout ce qui doit contenter l'amitié.

« ... Je suis tout entière dans les lettres de madame du Deffant[1]; quelle méchante personne! Chacun y trouve son paquet. Ma pauvre madame d'Angevillers y est bien maltraitée. Les beaux fruits dont elle l'accablait auraient dû l'adoucir. Une seule fois elle dit qu'elle est bonne, et dans vingt endroits elle la couvre de ridicule. Voilà ce qui s'appelle de la méchanceté; c'est lorsque le mauvais œil est plus preste que le bon; lorsque, par une pente naturelle, on ne voit jamais que les défauts, et qu'aucun principe ne vous fait garder le silence sur ces belles découvertes. Pour me refaire, je lis Nicole : *Sur les moyens de conserver la paix avec les hommes*, et j'espère que, d'un côté, la tristesse que me laisse cette disposition de madame du Deffant (tout en admirant ses lettres); et, de l'autre, cette pensée que l'indulgence, la bienveillance sont un meilleur esprit de conduite; — ces deux antidotes ou antipodes de madame du Deffant et de Nicole me rendront, j'espère, plus aveugle que jamais sur les fautes des autres. Eh! mon Dieu, qui n'a ou n'a eu les siennes? et qui ne croit avoir eu sa bonne raison pour tout ce qu'il a fait?

« Ma bonne, bien bonne amie, revenez-moi, car il n'y a que vous de parfaitement bonne..... la *casa* vous présente ses hommages. Le jour de l'an, nous dînerons ensemble, et la première santé bue sera la vôtre. En parlant

[1] Il s'agit de la correspondance avec Walpole qui venait d'être publiée en Angleterre, *Lettres de la marquise du Deffant à Horace Walpole de* 1766 *à* 1780. Londres, 1810, 4 vol. in-18.

de *toasts*, le prince Kurakin a donné un grand dîner le jour de la naissance de l'empereur de Russie. Il n'y avait prié que ce qu'il y a de plus considérable en Français, généraux, maréchaux, ministres, et pas un membre du corps diplomatique. La première santé qu'il a portée a été : *A l'amitié inaltérable des deux empereurs!*

« Adieu encore, ma très-bonne... je vous embrasse et vous aime de tout mon cœur. »

« 28 janvier 1812.

« Ma bonne et chère amie, vous apprendrez avec plaisir que mon fils est nommé aide de camp de S. M. l'Empereur. Je l'attends à toute minute, et vous jugez de ma joie. Oh! mon Dieu! que je serais heureuse que le premier repas qu'il prendra chez moi fût avec vous et à un de ces petits dîners que vous aimez! Voilà une bien belle place qui excitera bien des jalousies; notre enfant aura à se faire pardonner son succès par les envieux et à le mériter vis-à-vis de l'empereur. Du reste, tout le monde dit du bien de lui, et vraiment il s'est fait estimer et aimer dans cette campagne; il est tout mon bonheur.

« Mais quand donc nous reviendrez-vous? On parle (c'est-à-dire Paris) du départ de l'empereur au mois de mars; vous ne serez sûrement pas ici, mais au moins y viendrez-vous pour que je vous donne mes premières roses?...

« Adieu, ma bonne, ma chère amie, je vous aimerai jusqu'à ma dernière heure. Dites-moi quand vous reviendrez.

« La *casa* vous offre mille hommages. Votre souvenir nous est aussi vif que lorsque vous étiez présente, soyez-en bien sûre.

« 21 avril 1812.

« Enfin, ma très-bonne amie, nous touchons au mois de mai, et j'espère que votre première lettre me dira quand je vous reverrai...

« Je suis bien triste, j'aurai bien besoin de vos consolations, car on parle sans cesse de départ, et depuis six semaines c'est toujours d'une semaine à l'autre que je crains d'avoir à me séparer de mon fils. Combien j'aurai besoin de vous, ma très-bonne amie, dans un moment où tant de dangers, un si grand éloignement, rendent l'absence plus cruelle! Enfin je suis bien, bien triste, et je sens encore dans mon cœur des mouvements de joie en pensant à votre retour. Jugez si je vous aime !

. . . . On a beaucoup crié famine, et je puis vous assurer que Paris est approvisionné pour un an. Dans les campagnes, chacun fait des efforts pour arriver à la moisson, et l'on y parviendra. Venez, venez, et je vous ferai *casser une croûte* avec les anciens amis de la *casa*.

« Mille compliments à M. Fabre; j'aurai aussi bien du plaisir à le revoir. J'attends votre portrait avec bien de l'impatience; il aura la plus belle place de ma chambre. Oh! ma bonne amie, que j'aurai du plaisir à vous revoir, à regarder à ma pendule si cette heure de midi arrive, et avec elle si vous arrivez. Nous nous promènerons tous les matins et nous ferons ensuite de petits dîners où il

n'y aura que trois plats, mais excellents. Adieu, ma bonne et chère amie; puisse cette lettre vous trouver faisant vos paquets! Adieu encore, mais pas pour longtemps à ce que j'espère. Je vous aime, je vous embrasse de tout mon cœur.

« Arrivez, arrivez, j'écrirais dix pages que je ne dirais pas autre chose; et n'écoutez pas les alarmistes, nous sommes très-tranquilles et encore fort gaies dans ce beau Paris où je vous attends. Le 14 de mai est ma fête; que j'aurais de plaisir à la passer avec vous! »

« 19 mai 1812.

« Point de vos nouvelles, ma chère amie. Madame votre sœur dit que vous êtes en route; moi je ne m'en flatte pas. Cependant elle prétend que votre retour est absolument *nécessaire*. Entendez-vous ce mot : *nécessaire?* je ne l'ai jamais aimé, — et entre *nécessaire* et *impossible*, je donnerais le choix pour une épingle, tant je hais tout ce qui me commande! — sauf dans ce moment où je le trouve charmant s'il vous ramène, et si vous ne nous alléguez aucune *impossibilité*.

« J'avoue cependant que tout ce qui sent la contrainte me déplairait fort à votre place; mais, mon excellente amie, pensez au plaisir extrême que j'aurai à vous revoir, pensez aussi combien je suis seule et malheureuse; mon fils est parti, et Dieu sait quand il reviendra! Mettez donc un peu hors de votre tête ce mot *nécessaire*, et revenez-nous comme si vous voyagiez de votre plein estoc et que vous fissiez une course de plaisir. D'ailleurs, il me faut

mes étrennes, vous me les avez promises ; je veux votre portrait ; je veux, dans mes rêvasseries, regarder cette excellente figure où règne tant de douceur et de bonté.

« . . . . Me voilà pour six mois dans les transes continuelles. Oh ! si vous étiez près de moi, je vous parlerais de mes peines et vous me répondriez par de la raison et de l'espérance, car moi toute seule je ne trouve que des inquiétudes.

« Comment se porte M. Fabre? Je le prie d'aimer Paris, qui cependant est une vraie solitude dans ce moment, et d'y revenir avec la moitié autant de plaisir que j'aurai à lui donner encore ces petits dîners qu'il paraissait aimer, malgré leur *exiguïté*. Voilà un mot, je crois, de ma façon.

« . . . . Adieu, ma bonne, ma chère amie, revenez-nous le plus tôt possible, et quand je pense que ce sera pour rester toujours, mon cœur en saute de joie. Revenez-nous, voilà le mois de mai, vous ne pouvez plus tarder sans manquer à toutes vos paroles, et vous n'en êtes pas capable. Je vous aime, je vous embrasse de tout, tout mon cœur.

« ADÈLE. »

« 25 septembre 1812.

« Ma chère amie, la tête me tourne. Depuis huit jours on annonçait une grande bataille, et je ne vivais pas. Cela ne m'a pas empêchée de penser à vous... Charles est sain et sauf de cette bataille, et j'en remercie Dieu de tout mon cœur, car elle a duré dix heures[1]. Mais je crains

[1] La bataille de la Moscowa, gagnée par l'empereur le 7 septembre 1812, et qui précéda de huit jours notre entrée à Moscou.

qu'il n'en faille une autre avant Moscou. L'empereur a été, comme toujours, victorieux sur tous les points; aussi n'est-ce que pour les individus que l'on tremble. Ma bonne, ma chère amie, priez pour moi, car je suis bien malheureuse, et aimez-moi, car je vous aime de toutes les affections de mon âme. Je n'ai pas la force d'écrire davantage. »

« 28 octobre 1812.

« Ma bonne, ma chère amie, j'ai reçu votre portrait avec une reconnaissance et un plaisir indicibles. La voisine le trouve charmant; tout le monde se récrie sur ce bonnet, ce châle, faits d'une main admirable. On trouve ma bonne amie un peu sérieuse, mais on dit : « C'est sa faute ! » et tout le monde admire le pinceau de M. Fabre. Et ces chairs admirables ! Enfin je suis bien contente, et je le remercie aussi de tout mon cœur. Votre portrait sera près de mon fauteuil et ne me quittera jamais.....

« La *casa* vous offre ses respectueux et tendres hommages. Chacun a pris, tourné, examiné, envié votre portrait, et tout le monde m'a chargé de complimenter M. Fabre et de remercier mon excellente amie...

« Encore mille remercîments à vous, mon excellente amie, et à M. Fabre. Nous avons bu à votre santé, à la sienne, le lendemain de l'arrivée du portrait dans la maison ; mais c'est à votre retour que j'aurais bu, à en perdre un peu la raison, si vous m'aviez désigné cet heureux jour. »

« 14 décembre 1812.

« J'ai été bien malheureuse depuis les lettres du 12, c'est-à-dire depuis un mois, ma très-excellente amie : je n'ai plus eu un mot de mon fils. Enfin, hier, il est arrivé à ma voisine une lettre du 27, qui dit : Charles se porte bien. J'ai un peu respiré et aussitôt je vous écris. Que je souffre en pensant au froid qu'il doit éprouver ! Nous avons un hiver qui commence d'une manière terrible. La rivière est prise, le froid est accompagné de vent ; et tout cela est du printemps en comparaison de cette indigne Russie, pays abandonné de Dieu et du soleil. Je n'ai pas encore de lettres de mon fils, mais enfin il se portait bien le 27. Que de grâces à rendre à Dieu ! car enfin ses rhumatismes pouvaient le prendre, et que serait-il devenu dans ce mouvement latéral où il ne s'agit d'espérer feu ni lieu ? Qu'il souffre, ma bonne amie, et que je souffre pour lui !

« . . . . Croiriez-vous que je n'ai pas encore été au salon ? je ne sors pas de mon fauteuil, j'y rêve, je gémis, je vois un désert de neige, je calcule tous les maux qui en peuvent arriver et je me couche sans avoir pu respirer. Si vous étiez ici, j'aurais quelques moments de consolation ; mais vous êtes si loin que je ne puis même pas espérer vous revoir si je succombais à tant de peines...

« Ma chère, ma très-chère, où est-il à l'heure où je vous parle et où je vous écris grelottant auprès de mon feu ? Il faut tout le génie et toute la puissance de l'empereur pour les ramener à bon port.

« 21 décembre 1812.

« Enfin, ma chère amie, après un mois d'attente et d'angoisses, j'ai reçu une lettre de mon fils du 6 décembre ; l'Empereur avait bien voulu le nommer général le 5, et Charles se portait bien. Mais comme ils ont dû souffrir par ce froid ! Le 9, le thermomètre était à 22 degrés, et il ne s'arrêtera pas là. Le prince de Neufchâtel est resté à l'armée, par conséquent Charles aussi, mais enfin ils vont trouver des quartiers d'hiver : il souffre de son rhumatisme, mais cependant il va toujours.

« Pour moi, je ne suis pas encore remise des inquiétudes affreuses que j'ai eues pendant ce mois entier où j'ai été sans nouvelles, et personne ne nommant Charles. Enfin j'ai cruellement souffert, et combien j'aurais eu besoin de me sentir près de vous ! Actuellement qu'il n'y a plus de Cosaques entre lui et moi, j'espère avoir des nouvelles plus souvent.

« Adieu, ma bonne et chère amie, je vous aime de tout, tout mon cœur. La *casa* vous offre mille hommages. Tous les jours de petits dîners nous buvons à votre santé et nous vous regrettons.

« Mille compliments à M. Fabre. Lebrun a trouvé votre portrait peint comme un ange ; il est resté dans l'admiration de la chair, des détails ; enfin il disait entre ses dents une multitude de petits mots d'admiration qui ont fini par : « On ne peint plus comme cela. » — Ma bonne amie, je vous remercie encore de toute mon âme, comme je vous aime. »

« 14 mai 1813.

« . . . . J'aime beaucoup votre M. Sismondi ; il est si naturel, si simple, au milieu de tant de connaissances et d'ouvrages qui ont demandé tant de travail et de lectures ! C'est une personne à qui je puis parler de mes roses, et qui, sans s'en douter, m'a fait une réponse, l'autre jour, qui m'a été au cœur. Il se promenait, regardait mes roses, et je lui disais : « C'est incroyable ce que « je perds de temps dans ce petit jardin. — Oh ! je « connais bien cela, me répondit-il, car je vois ma mère « passer bien du temps dans le sien. » — Ainsi, ma chère amie, ce que fait sa mère est bien fait. J'ai laissé passer cela sans rien dire, mais je l'en ai mieux aimé.

« Tout son dernier ouvrage est bien, est bon et instructif, mais il y a des pages qui vous feront bien plaisir; celles sur la fin de cette littérature arabe laissent une impression mélancolique que je préfère à toutes les pages de Chateaubriand. »

« 7 août 1813.

« Je suis bien triste, bien inquiète. Oh ! c'est dans ce moment que j'aurais besoin de vous voir et d'être consolée, tranquillisée par vous! Si l'on voyait son fils courir sur le bord d'un précipice, les passants, les amis ne s'étonneraient pas des cris et de l'effroi d'une mère ; à la guerre, il est toujours sur le bord d'un affreux précipice ; il est toujours dans un immense danger, et cependant on dit à cette pauvre mère : Ne pleurez pas, ne criez pas, ce

n'est rien. Ah! ma chère, le succès de l'empereur n'est pas douteux; sa gloire, son génie répondent de la victoire; mais ces pauvres petits gringalets d'aides de camp, oh! qu'ils sont exposés!

« Je vous aime, je vous embrasse de tout mon cœur, je vous désire à tous les instants, je pense qu'il serait bien heureux pour moi et très-bon pour vous de revenir. Croyez, ma très-chère, que ce souhait vous a sincèrement et sérieusement pour objet. Mille compliments à M. Fabre, et à vous, ma bonne, mon excellente amie, les assurances du plus parfait attachement. La *casa* vous offre mille respects. Je n'ai pas le courage de vous en écrire davantage, mon cœur est trop plein. »

« 26 mai 1814.

« . . . . Je voudrais bien que tout ce qui est ici eût pris l'habitude de lire l'histoire comme vous [1]. Voilà tout ce que je puis répondre à votre grande lettre. Pour moi, je me suis mise à faire un roman, cela m'amuse et me distrait.

« Madame de Staël est ici et son salon (ceci entre nous; ne me répondez même pas là-dessus) est déjà devenu un objet d'inquiétude. On y parle beaucoup constitution et idées libérales. C'est dangereux dans ce moment, d'autant que le roi ne peut pas avoir de ces libéralités qui aplanissent les obstacles. Je ne l'ai pas encore vue... M. le duc d'Orléans est arrivé, il est bien raisonnable. »

[1] *Tout ce qui est ici*, c'est-à-dire évidemment les Bourbons et leur cour. On sait que l'entrée solennelle de Louis XVIII à Paris avait eu lieu le 3 mai 1814. Madame de Souza, qui venait de recevoir de

« Ce 11 (fin de 1814 au commencement de 1815).

« Je vois, ma chère et bien chère amie, que vous me reprochez mon petit papier; mais il m'est plus commode, et que fait-il à la longueur des lettres, si les lignes sont plus rapprochées et l'écriture plus fine? Vous me dites encore que j'écris sans confiance; mais croyez-vous que l'on n'ouvre plus les lettres à la poste? Je vous ouvrirais toute mon âme, si je vous voyais. A présent, je dis seulement que je vous aime de tout mon cœur. Vous le savez, mais j'aime à vous le répéter, et si ce n'est pour votre plaisir, que ce soit pour le mien....

« D'ailleurs, que vous dire? Le roi est juste et bon, mais ses entours sont implacables. Tout ce qui avait un peu d'éclat depuis dix ans est relégué dans sa tanière. On ne s'embarrasse ni du mérite qui vous avait fait choisir, ni de la conduite noble et courageuse que vous avez tenue; tout est oublié. Je puis dire devant Dieu n'avoir jamais manqué l'occasion d'obliger; eh bien! il est des gens dont la reconnaissance enthousiasmée me semblait trop forte, tant que j'ai été en position de les servir, et qui, du moment que le roi a dû revenir, n'ont pas plus pensé à moi que si je n'avais jamais existé. Le chapitre des ingratitudes fait mal au cœur. Qu'ai-je fait cependant, moi, étrangère, moi qui n'avais jamais été à la cour de l'empereur depuis neuf ans qu'il avait contribué à faire perdre la place de mon

madame d'Albany une *grande lettre* sur la chute de l'Empire, souhaite aux émigrés de connaître les enseignements de l'histoire aussi bien que sa spirituelle et studieuse amie. Pourquoi ne possédons-nous pas ces lettres de la comtesse?

mari? Mais mon fils a été son aide de camp; quel crime! Comme si la ligne militaire n'était pas de devoir, comme si cette place, qu'on ne demandait jamais, n'était pas toujours le prix de la bravoure, tandis que les places de cour.... Vous savez si j'ai jamais eu d'opinions, moi qui ne vis que par mes sentiments! Oh! celle-là m'a navrée; je suis dégoûtée de la vie et du monde. Quand vous arriverez, je vous dirai: Aimez-moi si vous pouvez, mais vous aurez affaire à une âme malade, à un esprit ombrageux. Voilà mon état. Vous voyez, ma chère amie, que j'aurais aussi bien fait de m'en tenir à ma première page sans vous *entr'ouvrir* mon âme, car si je me laissais aller sur ce chapitre j'en écrirais de belles. Je m'arrête donc pour finir, comme j'ai commencé, par vous assurer que je vous aime de toute, toute mon âme. Mille choses bien aimables. »

« 1815.

« . . . . Je ne disputerai ni ne discuterai même point sur la politique. On m'a calomniée; la calomnie passera. Si elle ne passe pas, moi je passerai; et au dernier jour, ce qui importe, c'est de n'avoir jamais causé un moment de peine à personne. C'est ce que je pourrai dire à Dieu, qui du moins voit le fond des cœurs!

« . . . . Quand la fièvre de l'esprit de parti sera passée, j'espère que vous viendrez voir Paris. Mesdames vos sœurs et vos amis le désirent bien vivement. Pour moi, vous en êtes bien sûre; et mon petit dîner et ma *casa* prendront un air de fête pour vous recevoir. »

« 9 septembre 1815.

« Cette lettre vous sera remise par le général Mackensie, qui m'a demandé une lettre pour vous. On l'appelait le beau Mackensie, mais ce qui vaut encore mieux, c'est qu'il est bon et loyal chevalier.

« Je ne pense pas que vous songiez de sitôt à venir ici; la terre est encore mouvante *et les cendres brûlent encore*. Je ne crois pas à des révoltes considérables; mais la réaction est si forte qu'il y a des mécontents partout; les troupes (prussiennes surtout) ont si complétement exploité la France, qu'il n'y a que malheurs et malheureux. Cet hiver, le pauvre ne rencontrera que des pauvres, et je tremble pour ces temps, toujours difficiles à passer.

« Si le roi était venu seul en 1814, il n'y aurait point eu de 20 mars. Si dernièrement encore il était revenu seul, il n'y aurait point aujourd'hui d'inquiétudes. Mais sa cour est plus intolérante qu'elle n'a jamais été. A la suite de longues guerres, le péril n'est pas compté pour grand' chose, et beaucoup d'hommes aimeront mieux être pendus qu'humiliés, surtout par des gens qui n'ont jamais vu le feu. Si les nobles consentaient à n'être pas plus royalistes que le roi, on ferait de tout côté des concessions pour n'être que Français et bons Français; mais les récriminations sortent de toutes parts, et de tous les côtés chacun lit son livre en tournant les feuilles non pas de gauche à droite, mais de droite à gauche [1]. Voilà, ma très-chère,

[1] Cette même image se retrouve, plus complète et plus claire, dans l'élégante étude de M. Sainte-Beuve qui, sans doute, avait recueilli ce souvenir chez quelque habitué de la *casa*. « L'auteur

notre situation, et si elle n'annonce pas de grands troubles, au moins fait-elle présager beaucoup d'ennuis.

« . . . . Adieu, ma bonne et chère amie, je vous aime de tout mon cœur, de ce cœur qui en mourant pourra se dire : Il n'est personne à qui j'aie fait un moment de peine, personne de qui j'aie dit un mot qui pût affliger. Ce n'est pas assez pour vivre heureuse, mais cela suffit au moins pour mourir tranquille. »

« Ce 10 décembre (1815?-1816?)

« . . . Ce qui nous occupe à Paris, c'est l'accident de ce pauvre abbé Morellet. C'est bien la peine d'arriver à quatre-vingt-huit ans pour être emporté par des chevaux de fiacre[1] ! Ce malheureux abbé venait de monter dans la

d'*Eugène de Rothelin*, dit l'habile portraitiste, goûte peu, on le conçoit, les temps d'agitation et de disputes violentes. Un ami qui l'interrogeait, en 1814, sur l'état réel de la France jugée autrement que par les journaux, reçut cette réponse que l'état de la France ressemblait à un livre ouvert par le milieu, que les ultras y lisaient de droite à gauche au rebours pour tâcher de remonter au commencement, que les libéraux couraient de gauche à droite, se hâtant vers la fin, mais que personne ne lisait à la page où l'on était. » *Critiques et portraits littéraires*, tome II, p. 328 (1841).

[1] En lisant cette exclamation, qui donne à une sympathie très-réelle un léger accent comique, on se rappelle involontairement cette page de Diderot dans laquelle la petite critique littéraire, la critique méticuleuse et timorée du dix-huitième siècle est comparée à une espèce de Rossinante montée par l'abbé Morellet en personne : « Si j'avais la critique à peindre, je la montrerais arrachant les plumes à Pégase et le pliant aux allures de l'Académie. Il n'est plus, cet animal fougueux qui hennit, gratte la terre du pied, se cabre et déploie ses grandes ailes ; c'est une bête de somme, la monture de l'abbé Morellet, le prototype de la méthode. » Pauvre bel esprit!

voiture, ses nièces s'apprêtaient à le suivre, lorsque les chevaux prirent le mors aux dents et passèrent par-dessus une borne ; la voiture fut renversée, mais comme la portière était restée ouverte, l'abbé tomba en dehors et eut la voiture sur lui; on le releva de là le fémur cassé, ce dont il ne se doute pas; il ne croit avoir que des contusions. Dubois dit qu'il est impossible de lui remettre la cuisse; ainsi, le voilà dans son lit pour trois mois et, s'il en relève jamais, ne pouvant plus marcher qu'avec des béquilles.

« Du reste, il a conservé toute sa tête pendant et depuis l'événement. Vous voyez qu'il aurait peut-être été jusqu'à cent ans, ayant autant de forces. Je l'ai vu; il est aussi tranquille que si on l'avait mis dans ce lit pour dormir paisiblement....

« La *casa* vous offre mille hommages. »

« Paris, octobre 1817.

« Ma très-chère amie, je vous prie de mettre dans votre bibliothèque le livre que M. de Souza vient de faire imprimer à ses frais, et qui ne doit pas être vendu. C'est un pur hommage qu'il offre à son pays, qui n'avait pas encore fait une belle édition du poëte qui a si bien célébré la découverte de l'Inde et les temps de sa gloire. Si vous pouviez lire le dernier paragraphe de l'*Avertissement*, vous y jugeriez quels ont été ses sentiments. C'est mon mari qui vous l'offre...

« Notre Camoëns n'aura que deux cents exemplaires, et

avoir passé une vie si longue à plumer Pégase et mourir emporté par des chevaux de fiacre !

c'est pour être envoyé dans toutes les bibliothèques publiques de l'Europe, et ensuite donné au très-petit nombre d'amis qui apprécieront cette noble et patriotique entreprise. Enfin, depuis cent cinquante ans, personne ne l'avait faite, et je ne crois point qu'il y ait d'exemple de particulier peu riche qui ait fait une si belle édition sans permettre qu'un seul exemplaire soit vendu. J'en suis fière, j'en suis heureuse, et tous les éloges qu'on donne ici à mon mari me font tellement redresser que j'aurai bientôt une tête altière et une taille de quinze ans. Toute à vous, ma très-chère. »

« Paris, 23 novembre 1817.

« Je suis furieuse, ma très-chère amie. Il y a plus de six semaines que je vous ai écrit en vous envoyant un exemplaire de notre édition de Camoëns. M. de Souza a remis ma lettre et le volume dans une caisse adressée au comte Funschal, que le chargé d'affaires de Portugal ici a promis de lui faire passer. Je croyais le tout arrivé à sa destination, lorsque hier j'ai appris que ce monsieur avait encore cette caisse chez lui, en attendant avec une patience toute portugaise qu'il eût à envoyer un courrier en Italie. Croyez bien, ma très-chère amie, que vous avez été une des premières personnes à qui j'ai pensé, ainsi que mon mari, pour envoyer cet ouvrage qui a très-bien réussi et qui véritablement est le plus bel ouvrage qui soit sorti des presses françaises. Il n'y aura aucun exemplaire de vendu. C'est une espèce de monument que mon mari a voulu élever à sa patrie et au poëte qui a si bien célébré les

temps de la gloire portugaise. Il n'a fait tirer que deux cents exemplaires (et, entre nous, cela lui coûte plus de soixante mille francs) ; il compte en donner à toutes les bibliothèques et académies des deux mondes, et en offrir à ses plus chers amis ou aux particuliers qui auront de belles bibliothèques. A tous ces titres, vous deviez avoir les premiers exemplaires, et grâce à ce monsieur, malgré tous mes soins, les voilà encore à Paris : et Dieu sait combien ils y rentreront ! Enfin, je suis furieuse, d'autant que j'espère que M. Fabre sera content des gravures. Je vous demande de lire le dernier paragraphe de l'*Avertissement* et la *Vie*, qui est de mon mari ; avec l'italien, ce vous sera facile.

« M. de Souza en a envoyé un exemplaire au Roi et aux grandes bibliothèques ici. Sa Majesté l'a accepté et fort admiré. Pendant trois jours il l'a montré à tous les courtisans, avouant que rien d'aussi beau n'était sorti des presses françaises. Voilà, j'espère, un succès ! et d'autant plus flatteur que MM. les courtisans ne s'y attendaient pas.

« . . . . Adieu, ma très-chère amie, vous connaissez mon ancien et parfait attachement pour vous. Que je serais contente de vous revoir, de vous avoir encore à notre petit dîner ! Mille compliments à M. Fabre.

« 21 décembre 1817.

« Nous recevons à l'instant votre lettre du 5 décembre, ma très-chère amie, et je suis charmée que vous soyez contente de notre Camoëns. A mon avis, la plus belle

gravure comme travail est celle d'un nommé Toschi, de Parme[1].

« Si vous pouviez imaginer ce qu'il en a coûté à mon mari de peines et d'argent depuis cinq ans, vous estimeriez plus encore cette entreprise. Que de fois il est resté cinq, six et sept heures chez M. Didot! Car ni l'imprimeur, ni le prote ne savaient la langue, et l'on imprimait l'ouvrage comme un tableau de mosaïque. Enfin, j'ai cru souvent que la santé de M. de Souza y succomberait. Nous ne nous vantons point de ce qu'il a coûté ; ce serait une *folie sérieuse* aux yeux des hommes froids, qui ne sentent point l'extrême satisfaction qu'une âme noble et généreuse trouve à élever un monument à celui qui a chanté et illustré les temps de gloire de son pays. Pour moi, je n'ai eu d'autre mérite que de promettre à mon mari de diminuer toutes les dépenses de la maison le plus possible, afin que son fils ne trouvât point cette somme de moins dans sa fortune, et qu'elle fût prise tout entière dans nos économies, si nous vivions quelques années.

« ... Gérard vient de faire un portrait de madame de Staël, qui est vraiment admirable. C'est elle, sans être trop flattée, et cependant sans aucun des défauts de sa figure, mais c'est toute son expression. Vous le verrez ici et vous serez étonnée. Adieu encore, ma bien chère amie, croyez à l'attachement bien profond, bien sincère de votre

« ADÈLE. »

[1] Les planches qui ornent cette édition monumentale des *Lusiades* ont été gravées d'après les dessins de Gérard, Guérin, Girodet, etc.

« 1820.

« Ma très-bonne et très-excellente comtesse, permettez-moi de vous présenter madame la comtesse de Rumford, qui a eu l'honneur de vous rencontrer chez moi, lorsque j'étais assez heureuse pour vous voir tous les jours.

« J'envie bien son sort; d'abord elle va où vous êtes, puis elle quitte la France. Ce sont deux grands bonheurs! Quel horrible événement que la mort du duc de Berry! Il a été admirable dans ce dernier moment, qui répugne à la nature, quels que soient l'âge et la situation, mais qui, dans la sienne, devait lui donner tant de regrets. La jeune duchesse, que l'on ne croyait qu'une enfant, a été parfaite de courage et de sensibilité. Enfin, l'on ne peut parler d'autre chose. Le changement de ministère ne distrait même pas, et ce passé effrayant est, par son horreur, plus puissant que les inquiétudes de l'avenir.

« Je vois souvent votre nièce, madame Félicité, qui vous aime toujours tendrement, et me demande si c'est que nous ne vous reverrons plus? Je n'en désespère pas pour moi, car je compte bien aller vous chercher si vous ne venez pas ici. Avec quel plaisir je vous embrasserai, je vous presserai contre mon cœur qui vous aime depuis tant d'années! Si je ne vous le dis pas plus souvent, c'est que je n'écris plus à personne. L'injustice du monde m'a fait prendre un peu d'humeur; elle commence à passer, et la preuve, c'est que je fais un roman. Je vous l'enverrai dès qu'il paraîtra. Adieu encore, ma très-chère amie... »

« 16 janvier 1823.

« ... Oh! ma chère amie, quel triste monde! les maladies, les afflictions personnelles vont toujours leur train, et les grandes calamités publiques ne sont que par-dessus le marché. Moi qui, depuis trente ans, vis dans les révolutions, qui ai souffert de chacune, je n'en ai pas moins mal au côté, peut-être même j'en souffre davantage... Enfin, laissons cela et venons au roman. Il n'y a que les fictions et le travail qui font passer le temps.

« Jamais je ne vous ai dit ou je n'ai cru vous dire que l'histoire de madame de Fargy fût la mienne, si ce n'est, comme on dit, *ma* tragédie, *ma* comédie, enfin *ma* pour toute chose qu'on fait dans le moment. Le fait de madame de Fargy est *vrai;* cette mère ne trouva que ce moyen de tirer son fils de la chambre du père, et il est si connu qu'il est même cité dans un journal de médecine que votre petit Moreau m'a apporté. Au surplus, je ne vous l'ai pas envoyé nu, mais avant que personne ne l'eût, parce que, dès qu'il a été imprimé, Eymery l'a mis en vente du jour au lendemain et sans m'en prévenir. Alors, n'ayant plus la bonne grâce de vous l'offrir avant tout le monde, j'ai eu la belle imagination de vous adresser les six volumes à la fois, car j'ai corrigé tous ces petits romans, j'ai ajouté des lettres, j'ai retranché des phrases, je me suis donné une peine incroyable, et ces six volumes seront remis à M. votre libraire lundi prochain, parce que j'attends le dernier. Si, pendant la goutte de M. Fabre, il veut les lire pour s'endormir, les romans produisent souvent cet effet-là.

« Écrivez-moi donc quelquefois, ma chère amie ; croyez, soyez bien sûre que je vous ai toujours bien véritablement aimée, et qu'il én sera de même jusqu'à mon dernier jour. Qui connaît mieux que moi toute votre bonté, tout votre excellent cœur ? Voilà qui est fini, je morigénerai ma susceptibilité, je ne crierai plus que vous m'oubliez. Ma bonne et chère amie, j'ai éprouvé tant d'indifférence de ceux à qui j'avais donné toute mon amitié, que cela m'a fait bien du mal... Pardonnez-moi, aimez-moi, et soyez sûre que vous n'avez pas d'amie plus attachée que

« Adèle. »

« 10 juin 1823.

« ... Je suis charmée que mes petits romans figurent dans votre belle bibliothèque. Il me semble que votre libraire a été bien longtemps à vous les envoyer...

« Je félicite bien M. Fabre des belles acquisitions qu'il a faites et je l'envie. Son *Raphaël* surtout me va au cœur. Que je voudrais qu'il me tombât du ciel assez de fortune pour aller vous voir d'abord, et puis glaner après lui dans cette belle et riche Italie !

« On dit que Rome est le pays de la terre où l'on est le plus tranquille, que chacun y prie Dieu dans sa croyance, que votre ami le cardinal Gonzalvi et son souverain le saint-père entendent vraiment la liberté civile et religieuse. Tous les Anglais qui repassent par ici les portent aux nues, ainsi que votre grand-duc. Florence, Rome, voilà la terre promise au milieu de cette belle Italie que

le ciel et les arts devraient rendre si brillante et si heureuse.

« Donnez-moi de vos nouvelles, ma très-chère amie... Passez-vous toujours votre temps à lire? Moi, j'ai un roman dans la tête; mais, pendant la saison des roses, je ne suis occupée que de mon jardin, et cette occupation est une niaiserie, une muserie, une perte de temps dont je devrais être honteuse, si on pouvait l'être de ces petits bonheurs si simples et dont on jouit sans presque s'en apercevoir. Je vous embrasse, je vous aime de tout mon cœur, et il en sera de même jusqu'à mon dernier jour. Écrivez-moi et parlez-moi de votre santé. Voilà ce qui m'intéresse vraiment.

« Quant à vos injustes reproches, je les aime mieux que du silence, mais je ne les mérite pas, ma bonne et chère amie. Souvenez-vous de moi et dites *mon Adèle* comme vous dites *mon Héléna*[1]. J'ai un droit d'aînesse que je ne lui cède point. »

« 9 août 1825.

« . . . . . Si vous ne venez pas ici, je ne mourrai point sans avoir été vous voir, d'autant que la société de Florence, telle que vous me la peignez, me prouve une tranquillité qui, je crois, n'existe que là. Je crois aussi que votre bonté, votre indulgence influent sur ce bon esprit.

[1] Une des nièces de madame d'Albany. Madame de Souza en parle dans une de ses lettres : « Votre Héléna est charmante, gaie, naturelle; enfin elle me convient tout à fait. Je n'ai pas encore vu son mari; est-il aussi aimable? »

Ici, c'est une autre affaire; c'est à qui ne saluera pas. Il n'y a plus ni parents, ni amis, ni cousins, ni prochain; tout est divisé. Si je n'avais pas en tête un nouveau roman, je m'ennuirais fort; mais je lis beaucoup, je travaille, j'écris, je fais de la tapisserie, et avec ces occupations mes journées se passent dans une tranquillité d'esprit, une satisfaction intérieure, dont ces habiles gens qui se croient des opinions et se rendent juges de celles des autres seraient bien étonnés. Je dirais volontiers comme le valet, dans le *Sidnei* de Gresset : « C'est donc « moi qui suis heureux ! je ne m'en doutais pas[1]. » — Je me trompe, ce sont *eux* qui ne s'en doutaient pas. Et après toutes les tracasseries et persécutions même que j'ai éprouvées, me trouver ce repos, c'est bien la preuve que la solitude et le travail sont les vrais biens de la vie. Il n'y a qu'un vrai malheur qui pourrait m'atteindre, ce serait de perdre mes yeux, et depuis quelque temps j'y ai mal; aussi n'ai-je pas balancé, et je suis entrée courageusement dans les lunettes, comme si j'étais encore plus vieille que je ne le suis. Mais, ma très-chère, je vous quitte pour parler à M. Fabre, je vous reviendrai ensuite.

« D'abord, monsieur, je veux vous faire mon compliment sur ce que vous n'avez point de goutte par ce vilain été, car nous n'avons pas encore eu deux jours de chaleur. Ensuite je vous dirai qu'il m'est arrivé un hasard dont je voudrais bien tirer un grand parti. Vous savez bien ce tableau dont vous n'aviez point pu me nommer le

[1] Voici le vers de Gresset :

Je suis donc heureux, moi ! je ne m'en doutais pas.
Sidnei, acte I[er], scène VII.

maître, ce tableau d'une si belle couleur et d'une si vilaine nature ; eh bien ! l'autre jour, un homme qui fait la collection de toutes les gravures où il y a des instruments de musique, a vu ce tableau, et m'a dit : « J'ai sa gravure, elle est signée et de Lucas de Leyde ; je vous « l'enverrai. » En effet, elle est en ma possession, et de 1524. Mais on prétend ici que le faire de ce tableau est trop large, trop beau, pour être de Lucas de Leyde. Alors il faudrait que ce fût d'un peintre assez célèbre pour qu'il eût pris la peine de le graver. Ce qui est sûr, c'est que, pour avoir conservé cette couleur depuis des siècles, il faut bien mettre ce tableau au rang de la haute curiosité. C'est le vice-roi Eugène qui me l'a donné ; il venait d'une des galeries qu'il a achetées étant à Milan ; mais je ne connais personne-là, car peut-être pourrait-on y savoir le nom du peintre. Si vous y connaissez quelqu'un qui l'eût dirigé dans ses acquisitions de tableaux, je ferais dessiner ce tableau au trait, je vous enverrais cette petite esquisse, et si j'allais faire une belle découverte et que je pusse vendre bien cher ledit tableau au Muséum, vous me rendriez un vrai service, surtout dans le moment où les oranges du Portugal manquent beaucoup. Pardon de vous ennuyer de ce détail, mais, pour vous faire sourire après cette bête de lettre, je la finirai comme je l'ai commencée, par des compliments sur l'absence de la goutte, et par des vœux très-sincères pour que le vilain hiver, mon ennemi mortel, ne vous la ramène pas.

« Je reviens à vous, ma très-chère, et je vous dirai que le comte de Lobau, en regardant tendrement votre portrait, qui ne sortira jamais de ma chambre, m'a dit avec

effusion : « Chère dame, ce n'est pas vous offenser, car « enfin vous savez sans doute que vous êtes plus âgée que « mes filles, mais promettez-moi qu'à votre mort vous leur « leur laisserez ce tableau, car je veux que le portrait de « cette excellente femme reste dans ma famille. » Et je le lui ai promis. — Ensuite, nous nous sommes mis à parler de vous, et vous auriez été contente de son cœur et du mien. — Félicité jetait les hauts cris, ne voulait point qu'on me parlât de ma mort, et le comte de Lobau prouvait si naturellement et si péremptoirement que ce qu'il avait dit était tout simple, tout naturel, que j'en riais comme s'il eût été question d'aller au bal.

« Je suis bien fâchée que vos petits maux continuent ; cependant j'aime à croire que ce sommeil tranquille, ce bon appétit, cette faculté de vous occuper six heures de suite, prouvent ce que le petit Moreau a décidé : que c'est un rhume de cerveau qui n'est plus dans la tête. Mais, chère amie, à notre âge nous ne sommes plus que cerveau, et le vôtre est si bon que j'espère que vous vivrez jusqu'à cent ans.

« Je vous aime, je vous embrasse de tout, tout mon cœur, et votre bonne lettre l'a rempli de joie. Je me suis crue encore au Louvre, et je n'oublierai jamais que demain, 10 août, vous m'aviez proposé de vous accompagner en Italie, après cette affreuse journée qui nous faisait tous fuir la France. Adieu encore, ma bonne, bonne et chère amie. Écrivez-moi souvent. Vous ne savez pas le bien que m'a fait votre bonne lettre.

« Adèle. »

« 22 décembre 1823.

« Ma très-chère amie, je vous souhaite une bonne année, — un peu à l'avance, — afin que ma lettre vous arrive à temps. Personne ne vous chérit plus que je ne le fais, ne forme plus de vœux pour votre bonheur, pour votre santé. Ce dernier point surtout m'occupe et pèse sur mon cœur, car votre bonheur est assuré dans votre caractère, dans votre raison qui ne vous manquera jamais ; et quoiqu'elle vous laisse voir les gens et les choses comme ils sont, votre bonté, votre indulgence vous portent à vous accommoder de tout ; quand vous avez levé une de vos épaules, votre humeur est passée, il n'y faut pas plus de temps ; l'autre épaule ne bouge même pas. Vous ne vous êtes jamais aperçue de cela, mais je l'ai remarqué plusieurs fois en bénissant cette aimable bienveillance.

« .... Adieu, ma très-chère amie, dites-moi que vous vous portez bien, c'est le plus grand plaisir que vous puissiez me faire ; et l'annonce d'un petit voyage à Paris serait les plus belles étrennes que vous pourriez me donner. J'aimerais mieux voir entrer dans ma chambre cette figure si sereine, ces yeux qui rient, que tous les tableaux de Raphaël, car je vous aime bien sincèrement et d'une affection bien tendre, ma vraie amie.

« Adèle. »

A M. FABRE

« 9 février 1824.

« Que je vous plains, monsieur, et que je sens profondément la perte que vous avez faite[1], la perte qui nous frappe tous! Car, où trouver une pareille amie, si bonne, si indulgente, si prompte à sentir les peines des autres? je la regretterai toute ma vie, et je l'aimais de tout mon cœur. Je ne crois pas que dans tout le cours de la sienne elle ait jamais fait une chose, elle ait jamais dit un seul mot qui puisse affliger qui que ce soit...

« Je voudrais savoir si ma pauvre amie n'a pas bien souffert, si on a pu lui cacher les approches de ce dernier moment si affreux et auquel la nature répugne toujours, malgré tout le courage et toutes les réflexions dont on s'est armé pendant la vie. Enfin, monsieur, si vous ne pouvez pas écrire, dictez un mot pour moi à la première personne que vous aurez sous la main; mais parlez-moi d'elle, mon cœur en a besoin. Parlez-moi aussi de vous; quelle longue et douce habitude rompue, sans que rien puisse jamais en faire retrouver le fil! il semble que tous les jours, toutes les heures, la vie enfin soit comme arrêtée; oh! je sens tout cela. Soyez bien convaincue, monsieur, que l'ami de ma bonne et chère amie ne me trouvera jamais insensible à ses intérêts. J'attends donc un mot de vous avec impatience, car je crois que moi seule sens bien ce que vous souffrez.

[1] Madame d'Albany était morte le 24 janvier 1824.

« Je lui avais écrit au jour de l'an, je lui exprimais tous les vœux que je faisais pour sa santé, pour son bonheur. Hélas! je parlais de son retour, j'étais bien loin de penser que jamais, jamais je ne la reverrais.

« A-t-elle reçu ma lettre?

« Mais je m'arrête, monsieur, je ne veux point ajouter à votre peine par celle que j'éprouve. Donnez-moi de vos nouvelles, parlez-moi de ma pauvre et bonne amie, et recevez l'assurance de l'intérêt le plus sincère.

« ADÈLE DE SOUZA. »

Cette lettre, qui fait tant d'honneur aux deux amies, est la conclusion nécessaire de ce recueil. Un dernier mot pourtant. Si nous avons examiné ailleurs, en toute liberté, la vie et le caractère de la comtesse d'Albany, on se rappelle peut-être que nous avons atténué dans notre jugement définitif la rigueur spontanée de nos impressions premières. Nous pensions alors aux amitiés si pures qui avaient entouré sa vieillesse, nous pensions à Sismondi, à madame de Staël, à l'abbé de Caluso, nous pensions surtout au cardinal Gonzalvi et à madame de Souza. Le spirituel cardinal écrivait peu; madame de Souza ne demandait qu'à ouvrir son cœur. Pouvions-nous laisser de côté un témoignage aussi précieux pour madame d'Albany? Cette publication était pour nous comme un devoir de justice et de charité.

Il est vrai que dans un second billet adressé à M. Fabre (17 février 1824), madame de Souza demande la restitution ou la destruction de sa correspondance avec la comtesse. « Je crois, dit-elle, et ces paroles sont un peu inquiétantes de prime abord, je crois que personne n'a le droit de s'opposer à cette restitution, puisqu'il n'y est question que de ces petits détails de famille qui n'ont rapport qu'à moi. Veuillez donc, monsieur, mettre dessus : « *Papiers à brûler...* » Voilà, certes, une sentence de mort assez impérative; mais enfin, à qui s'en prendre? Personne n'a eu le courage de frapper. Ces papiers condamnés au feu, M. Fabre les a gardés religieusement, son exécuteur testamentaire a eu pour eux le même respect; en un mot, les lettres de madame de Souza sont aujourd'hui la propriété d'une bibliothèque publique et chacun peut les consulter à loisir.

Le meilleur moyen de les soustraire à une curiosité inconvenante, c'était peut-être d'en faire un choix discret, comme nous venons de l'essayer; non pas sans doute qu'il y ait rien à voiler dans les soixante-trois lettres de madame de Souza : la candeur d'une belle âme y est empreinte à chaque ligne; mais elles renferment des détails tout à fait dénués d'intérêt, des choses qui ne sortent pas du cercle familier et qui ne sauraient en aucune façon appartenir à l'histoire. Il fallait prévoir et prévenir certain danger. Ces notes que nous avons recueillies, ces pages fines, exquises, aux paroles ailées, ces confidences si curieuses au point de vue politique ou littéraire, auraient pu être noyées par un éditeur maladroit sous des lettres de famille et d'affaires que leur sujet même condamne

nécessairement à l'oubli. Nous avons tâché de les sauver au nom de toutes les convenances. En ménageant à la comtesse d'Albany un témoignage qu'on ne saurait lui dérober sans injustice, nous nous sommes préoccupé aussi du respect dû à l'auteur d'*Adèle de Sénange*. Des ennemis de madame de Souza, si une personne aussi bienveillante a jamais eu des ennemis, pourraient seuls nous reprocher d'avoir mis au jour ces fragments où le langage le plus fin, dans ses négligences même, exprime ingénument l'âme la plus tendre et la plus pure.

FIN

TABLE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

LIBRAIRIE DE MICHEL LÉVY FRÈRES

OUVRAGES PARUS FORMAT GRAND IN-18,

à 3 francs le volume.

MADEMOISELLE LA QUINTINIE
Par George Sand. . . . . 1 vol.

LE MARI DE LA BANSEUSE
Par Ernest Feydeau. . . . . 1 vol.

LES FILS DE TANTALE
Par Amédée Rolland. . . . . 1 vol.

LES BONSHOMMES DE CIRE
Par l'Auteur des Salons de Vienne et de Berlin. . . 1 vol.

MONSIEUR DE SAINT-BERTRAND
Par Ernest Feydeau. 2e édition . . . . 1 vol.

LA POSSÉDÉE. — Le colonel Pierre. — Le docteur Roger
Par Henri Rivière . . . . 1 vol.

UN DÉBUT A L'OPÉRA
Par Ernest Feydeau. 2e édition. . . . . 1 vol.

AU BORD DE LA SAONE
Par Victorine Rostand, avec Préface de Jules Janin. . 1 vol.

L'IRLANDE, SOCIALE, POLITIQUE et RELIGIEUSE
Par G. de Beaumont. — 7e édition, revue et corrigée, et précédée d'une notice sur l'État présent de l'Irlande. . . . 2 vol.

LES MONDES. — causeries astronomiques
Par A. Guillemin. 2e édition. . . . . 1 vol.

ÉTUDES CRITIQUES sur la LITTÉRATURE contemporaine
Par Edmond Scherer. . . . . 1 vol.

HISTORIENS, POÈTES ET ROMANCIERS
Par Cuvillier-Fleury. . . . . 2 vol.

NOUVELLES SEMAINES LITTÉRAIRES
Par A. de Pontmartin. . . . . 1 vol.

LE MARIAGE DE GERTRUDE.
Par Mario Uchard. 2e édition. . . . . 1 vol.

LES FEMMES DEVANT L'ÉCHAFAUD
Par Louis Jourdan. 2e édition. . . . . 1 vol.

ÉLISABETH ET HENRI IV. 1595-1598
Par Prevost-Paradol. 3e édition. . . . . 1 vol.

CONTES FANTASTIQUES ET CONTES LITTÉRAIRES
Par Jules Janin. Nouvelle édition. . . . . 1 vol.

NOUVEAUX LUNDIS
Par C.-A. Sainte-Beuve, de l'Acad. française. 1re série. 1 vol.

HISTOIRE DE SIBYLLE
Par Octave Feuillet, de l'Acad. franç. 7e édition. . 1 vol.

UN DÉBUT DANS LA MAGISTRATURE
Par Jules Sandeau. 2e édition. . . . . 1 vol.

IMPRIMERIE DE L. TOINON ET Ce, A SAINT GERMAIN.

